C. 129
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Coll spec

MITAL

OU

AVANTURES INCROYABLES,

Et toute-fois, *& cætera.*

Ces Avantures contiennent quinze Relations d'un voyage rempli d'un tres-grand nombre de differentes ſortes de Prodiges, de Merveilles, d'Uſages, de Coûtumes, d'Opinions, & de Divertiſſemens.

A PARIS,
Chez CHARLES LE CLERC, Quay des Auguſtins, du côté du pont ſaint Michel, à la Toiſon d'or.

M. DCC VIII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

Universitäts BIBLIOTHEK

PQ
1957
.B67A7
1708

Coll s/ei

LETTRE D'AVIS
SUR
CET OUVRAGE.

M***

Grande nouvelle pour vous, qui aimez les choſes ſurprenantes, admirables & extraordinaires! Je vais aſſurement vous donner à

cet égard plus de plaiſir que vous n'en avez jamais reçû, & plus même que vous ne pouvez vous en imaginer. Preparez donc votre eſprit aux ſurpriſes, aux étonnemens & aux admirations.

Vous m'avez raillé bien des fois ſur l'empreſſement que j'ai d'amaſſer toutes ſortes de Manuſcrits, ou, pour parler comme vous, toutes ſortes de paperaſſes : mais vous allez, ſans doute, avoir une meilleure eſtime de ma curioſité, ridicule ſelon vous ; puis qu'enfin, aprés avoir fait bien des collections, remplies, il eſt vrai, de beaucoup de choſes inutiles, j'ai trouvé ces jours-ci une eſpece de Tréſor, qui me conſole de mes dépenſes paſſées, & qui

arrêtera, je m'imagine, le cours de vos railleries. Voici le fait.

Un Païſan renforcé, c'eſt-à-dire, un des plus riches Laboureurs de ce païs, herita, il y a quelques mois d'une vieille tante, qui avoit autrefois herité elle-même d'un frere, homme ſçavant, à ce qu'elle diſoit, & qui étoit ſi occupé de la lecture, qu'à l'exemple des hommes de Lettres comme lui, negligeant extrêmement ſes principales affaires, il ne laiſſa pour tous biens qu'une tres-petite maiſon de campagne, qui lui aidoit à ſubſiſter fort ſobrement, avec grand nombre de Livres imprimez, quelques Eſtampes, quelques Medailles, & une quantité prodigieuſe de Ma-

nuſcrits. La Dame (ſa ſœur) fit autant d'argent qu'elle put (mais à plus de moitié de perte ; car c'eſt l'ordinaire) des Medailles, des Eſtampes & des Livres. Les Manuſcrits ſont enfin tombez entre les mains du Laboureur, qui étant Fermier de M. L. C. notre ami, me donna avis de ſon acquiſition, eſtimant beaucoup plus pour ſon uſage quelques piſtoles, que tous les Manuſcrits du monde, les Manuſcrits des gens de Lettres, s'entend ; car pour les bons billets payables au Porteur, & autres, ſemblables écritures, il n'eſt pas ſi ignorant, qu'il n'en connoiſſe parfaitement le merite.

Vous jugez bien que le ſeul

mot de Manuscrit ne manqua pas de réveiller ma curiosité, & que je ne négligeai point un avis si conforme à mon inclination. Bref. J'allai chez le Païsan, j'achetai toutes les paperasses qui s'y trouverent, & les fis porter dans ma chambre ; & là, malgré le beau temps qui me convioit à la promenade & à la chasse, je passai plusieurs jours à examiner piece à piece, toute ma trouvaille. *Quelques Philosophies & Rhetoriques de College avec d'autres ouvrages Scholastiques furent d'abord mis à part, & envoyez ensuite à l'Epicier du Village, pour avoir d'avantage de terrain, afin de mettre le reste plus au large, & de l'éplucher plus à mon aise.*

Grand nombre de Cahiers, dont les Titres mettent extrêmement en goût de lire ce qu'ils contiennent, firent que je m'applaudis beaucoup de l'achat que je venois de faire. Vous jugerez vous-même de la ſatisfaction que je devois avoir ; voici quelques-uns de ces Titres.

Les Souricieres. *C'eſt un recit des adreſſes, dont on ſe ſert dans toutes les Profeſſions pour attrapper & ſurprendre les hommes. L'Auteur imagine par tout des Souricieres tenduës pour cela.*

Panlogue, ou le ſçavant Hypocondriaque. *Eſpece de fou qui s'eſt perſuadé qu'il n'y a rien qu'il ne ſçache. Les demy-ſçavans ſont les plus ſujets à cette maladie.*

La Lanterne de Diogene. *On y cherche un homme, & on prétend avoir bien de la peine à le trouver.*

Le Marchand de Maſques. *Homme fort achalandé, & qui a un tres-grand debit de ſa marchandiſe.*

Fadaiſes approuvées & autoriſées. *Elles ont été tirées de pluſieurs Ouvrages imprimez avec Approbation, & dont les Auteurs paſſent pour illuſtres & celebres dans le monde.*

La Comedie ſans femme. *C'eſt une grande Piece en cinq Actes, ſinguliere dans ſon deſſein, ingenieuſe dans ſes caracteres, & tres-agreable dans ſon execution.*

Les Danaës modernes. *On*

y voit la puiſſance de l'or ſur pluſieurs femmes des plus rigides, & des plus exactement gardées.

La femme petit-maître. *Il ſe fait dans cet Ouvrage grande dépenſe en Tabac, en Vin de Champagne, en Eau-de-Vie. Les converſations y ſont libres, les manieres hardies, les bien-ſeances peu ménagées.*

L'injuſte diſtribution des bien-faits. *Ce qui eſt dit dans ce Manuſcrit, eſt tres-vrai; mais toutes les veritez ne ſont pas bonnes à dire.*

Les dits, faits & geſtes des petits-Maîtres. *Qu'il eſt parlé ſouvent dans cet Ouvrage, de careſſes à coups de poings & à coups de pieds au cul, de na-*

zardes, & de ces geſtes qui ſont abboyer les chiens ! Que l'on y dit de pauvretez ! Que de déciſions qui n'ont point d'autre fondement, que la hardieſſe & la petulence ! Que d'injures on s'y dit reciproquement par amitié & par tendreſſe !

Il y en a pluſieurs autres, dont je ne vous ferai pas ici le dénombrement. Je pourrai quelque jour vous faire part de ce que j'aurai trouvé de plus curieux dans ces papiers. Cependant voici celui qui m'a ſemblé devoir vous plaire davantage. Il eſt intitulé ; Avantures incroyables ; & toute-fois &c. *le*, & toute-fois, &c. *qui eſt enſuite de ce titre, a ſa ſignification : Vous la ſçaurez,*

quand vous aurez reçû tout l'Ouvrage ; car c'eſt par elle qu'il finit; & je ne vous l'envoyerai , qu'à meſure que j'en ferai la coppie.

L'Auteur ſe nomme MITAL. *Du moins c'eſt le nom qu'il ſe donne. Vous ne le connoiſſez pas ; mais vous comprendrez ce que ce nom ſignifie , quand vous aurez vû l'explication du,* toute-fois, &c. *qui ſuit le titre. A vous dire le vrai , je croi que cet Ouvrage n'eſt pas des moins modernes. Mais , quoi qu'il en ſoit , il eſt difficile d'en trouver un plus amuſant , tant pour la diverſité des ſujets , & par les choſes ſurprenantes qu'il contient , & qui ſont exprimées avec un mélange d'enjouëment & de ſerieux , que par*

ſon ſtile naturel, & par un certain ſel répandu çà & là, qui en rend la lecture tres-agreable.

Il y a dans cet Ouvrage une adreſſe qui ne ſautera peut-être pas d'abord aux yeux de tout le monde; mais je vous connois d'une aſſez grande penetration, pour croire qu'elle n'échapera pas aux vôtres. Je vous l'envoye tel que je l'ai trouvé; car, excepté l'abregé que j'ai mis à la tête de chaque Relation, pour donner une idée de ce qu'elles contiennent, je n'ai voulu y faire ni additions, ni corrections, ni retranchemens; & ainſi, ne me rendez, je vous prie, reſponſable d'aucune faute, s'il s'y en trouve.

Je ſouhaite que vous preniez autant de plaiſir à recevoir ces Relations, que j'en ai en vous les envoyant. Vous les recevrez ſucceſſivement les unes aprés les autres, ſans que je vous faſſe beaucoup attendre; car je ne travaille qu'à cela; & je vous aſſure que c'eſt bien moins un travail pour moi, qu'une récreation continuelle. Je ſuis.

M ***

Votre, &c.

Approbation.

J'A lû par ordre de Monseigneur le Chancelier *Mital, ou Avantures incroyables, & toute fois, &c.* & n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impression. Fait à Paris ce 20. Fev. 1708. FONTENELLE.

Privilege du Roy.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs Senechaux, leurs Lieutenents Civiles, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; Salut, CHARLES LE CLERC, Libraire à Paris ; Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer un Livre intitulé ; *Mital, ou Avantures incroyables, & toute-fois*, &c. S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires : Nous avons permis & permettons par ces presentes audit le Clerc, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui semblera & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années consecutives, à compter du jour de la datte des presentes : Faisons deffenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre débiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit exposant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hotel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit expo-

ſant, & de tous dépens dommages & interêts ; à la charge, que ces preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformement aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux exemplaires dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Chateau du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier de France, le Sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos ordres; le tout à peine de nullité des preſentes ; du contenu deſquelles, vous mandons & enjoignons de faire joüir l'expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement, & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : voulons que la copie deſdites preſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour duëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & neceſſaires ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailes le 10. jour de Mars, l'an de grace 1708. & de notre regne le 65. *Signé* Par le Roy en ſon Conſeil.

LECOMTE.

Regiſtré ſur le Regiſtre N°. 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris. p. 323. N°. 613. conformement aux Reglemens; & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13. Août 1703. A Paris ce 30. Mars 1708. Signé, L. SEVESTRE. Syndic.

AVANTURES INCROYABLES;

Et toute-fois, *& cætera.*

RELATION PREMIERE.

I. *Mital quitte le dessein de faire d'autres voyages, & prend celui de raconter ce qui lui est arrivé de plus merveilleux pendant ceux qu'il a faits. Explication du titre de cet Ouvrage.* II. *Vache dont il se servit pour voyager, & ce qui lui arriva à son sujet. Comment il évita la fureur d'un Taureau. Superstitions extravagantes de quelques peuples.* III. *Souliers qui durerent si long-temps, que Mital n'en put voir la fin, & pourquoi.* IV. *Asne admirable. Des Poëtes. Jalousie de cet Asne. Sa malheureuse fin. Son éloge.* V. *Qualitez & proprietez extraordinaires*

de quelques valets de Mital. De la pluralité des Domestiques. Veuë excellente. Odorat subtil. VI. *Montre vivante.* VII. *Ce que fit Mital, pour être long-temps, sans avoir besoin de boire & de manger.* VIII. *Comment il acquit beaucoup de force & de vigueur.* IX. *Ses précautions contre les fatigues & les lassitudes. Reflexion sur les Sçavans. Docilité de Mital.* X. *Il oublie sa patrie, & pourquoi. Il prie son ami de ne le pas faire connoître. Dessein de toutes les rélations suivantes.*

I. APRE'S avoir parcouru presque tout le monde, c'est-à-dire, presque tous les païs où l'on peut aller; il est temps, dites-vous, que je me repose. Je suis de votre sentiment. Je ne songe plus à faire aucune course. Je me contente à present de m'amuser du ressouvenir de celles que j'ai faites. Je ne veux plus faire d'autres voyages que sur mes papiers, en lisant mon memorial des choses les plus extraordinaires que j'ai veuës, que j'ai apprises, où qui me sont arrivées. Vous me priez de vous en faire part, soyez persuadé que je me ferai plaisir à moi-même en vous accordant ce que vous me demandez. Je vas donc vous rendre

compte de mes avantures, à mesure que je litai mes Memoires, & que je les mettrai au net. Comme mon dessein n'a été dans mes voyages, que de remarquer ce que je trouverois de plus bizarre, de plus merveilleux & de plus surprenant; vous ne devez attendre de moi que des choses surprenantes, merveilleuses & bizarres. Imaginez-vous donc pour cela que je n'ay voyagé que dans des païs de prodiges, puisque je ne vous apprendrai que ce que j'ai remarqué de prodigieux.

Mes avantures vous paroîtront peut-être incroyables, c'est pourquoi je les ai moi-même appellées de la sorte. J'ajoute ensuite, *Et toute-fois*, &c. pour vous avertir d'avoir patience jusqu'à ce que je vous les aye toutes apprises: car, si je ne puis pas vous prouver tous les faits, à cause qu'il me seroit difficile de vous en produire icy les témoins; du moins pourrai-je aisément vous donner des preuves de leur possibilité. Si vous osiez aprés cela me la nier, vous donneriez un démenti à bien des gens pour qui vous avez assurément de la consideration. Suspendez donc votre incredulité jusqu'à la lecture de ce qui suivra ma derniere relation. Je vous le repete encore une fois, n'attendez de moi que du merveilleux.

Ne me demandez point auſſi d'autre ordre du détail de mes avantures, que celui de mes Memoires, ſelon qu'ils ſe preſenteront à ma vûë dans le Recuëil que je commence aujourd'huy d'en examiner. Et ainſi vous n'aurez ni ſuite des temps, ni les noms des païs & des perſonnes; car outre que j'ai des raiſons pour ne le pas faire, & que même je ne pourrois pas y réüſſir, ſi je le voulois, ne les ayant pas exactement retenus, ni dans ma memoire, ni dans mes écrits, c'eſt que tout cela n'eſt point eſſentiel à mon deſſein. Comme vous êtes de mes amis, je vous écrirai auſſi familierement que je vous parle, je veux dire, ſans ceremonies & ſans façons. C'eſt de cette maniere que mes Memoires ſont compoſez; car comme je les faiſois particulierement pour vous, à meſure que je vous écrivois, je m'imaginois vous parler. Voilà ce que j'avois à vous mander, avant que de vous envoyer ces Memoires, & voici comment je les Commence.

II. Aprés avoir continué quelque temps mes voyages, à cheval, en caroſſe, en chaiſe de poſte; je m'aviſai enfin de prendre une voiture, à la verité qui ſouvent n'alloit pas ſi vîte, mais qui ne me fatiguoit que tres-peu, & qui me donnoit de grandes commoditez, particulie-

rement dans les lieux deſerts, où les Auberges ſont encore plus rares, que les Châteaux ne le ſont en Eſpagne. Vous allez, ſans doute, être étonné de cette voiture, quand je vous en dirai le nom; peut-être la traiterez-vous de ridicule; je crains même que vous n'ayez de la peine à croire que je m'en ſois en effet ſervi. Quoiqu'il en ſoit, je vous la dirai pourtant, car je ne veux vous rien cacher. Réſſouvenez-vous cependant de ce que je viens de vous dire; c'eſt qu'il me ſera facile de vous prouver la poſſibilité de ce qui vous paroîtra incroyable, pour peu que vous vouliez vous rendre aux autoritez.

Cette premiere voiture, dont je me ſervis, aprés avoir abandonné les voitures ordinaires, étoit une Vache: Je m'imagine vous voir éclater de rire au moment que vous liſez ceci: Riez, je le veux bien, j'en ai ri moi-même plus d'une fois, me conſiderant ſi bizarrement monté, particulierement quand je commençai de m'en ſervir; car c'étoit dans le mois d'Avril, & juſtement dans le temps que le Soleil eſt au ſigne du Taureau. Je me prenois alors pour un petit Phœbus; cependant avec cette difference, que j'avois plus de ſujet que celui de là-haut, de di-

re qu'il n'y a rien tel que le plancher des Vaches.

Toute plaiſanterie à part, ma monture me parut ſi utile & ſi commode, que je ne la changeai contre un autre que tres-long-temps aprés, comme vous l'allez apprendre. Elle étoit commode, parce qu'elle alloit à ma diſcretion, tantôt le pas, tantôt le trop, tantôt l'emble, & quelquefois le galop, ſelon que j'étois preſſé ou non. Elle étoit utile, parce qu'avec elle, je n'étois pas obligé de faire grande proviſion de vivres pour les lieux où il étoit difficile d'en trouver : ſon lait ſuffiſoit pour me nourrir & tres-*gracieuſement*. Et cela eſt ſi vrai, que pendant qu'elle me ſervit, j'avois le teint auſſi frais & la chair auſſi ferme qu'un Flamand. Je tirois d'elle ſouvent juſqu'à vingt-ſept paintes de laict par jour, de ſorte que j'en pouvois vendre ou échanger, ſelon que mon utilité le demandoit. Je pouvois dire alors comme le Proverbe, *la Vache à bon pis.*

Ses cornes portoient mes hardes dont j'avois fait deux paquets égaux, & ſur ces deux paquets étoit une planche legere qui me ſervoit de pulpitre pour lire, ou de table pour écrire, ou d'oreiller pour dormir.

Vous jugez bien, en confiderant les fervices qu'elle me rendoit, qu'il n'étoit pas neceffaire de me dire, *bon homme, garde ta Vache*, auffi étoit-elle à mon égard une Jo, & moi pour elle un argus; mais bien plus vigilant que celui de la fable.

A propos d'Jo, d'argus, & de vigilance, une efpece de Jupiter, un fripon de Taureau me donna un jour une terrible allarme: Je le vis venir de loin à grands pas, paroiffant tres-bien intentionné pour ma Vache, mais tres-mal intentionné pour moy. Je ne doutai point que la prenant pour une Vache de condition à caufe de fa coëffure, je veux dire, de l'attirail extraordinaire de fes cornes, il n'eût deffein de s'en fervir pour multiplier fon efpece, & diminuer en même temps la mienne. J'avois heureufement alors une branche d'olivier fauvage pour chaffer les mouches qui nous incommodoient extrêmement: Je le frappai de cette branche, bien moins pour lui faire peur, que pour le carreffer. Le croiriez-vous? le coup que je lui donnai l'arrêta tout court, & le rendit comme immobile; & moi je le fus prefque autant que lui, mais ce fut d'étonnement à la vûë de la proprieté merveilleufe de cette branche d'olivier, qui fut comme un Sym-

bole de paix concluë entre lui & moi. Je continuay mon chemin, non ſans inquiétude; cependant j'en fus quitte pour la peur; car il retourna dans le lieu d'où il étoit venu, ſe contentant de tourner de temps en temps la tête, comme pour voir ſi nous en faiſions autant que lui. Cette merveilleuſe découverte que j'avois faite ainſi par hazard, m'engagea à faire proviſion de ſemblables branches. J'en attachai ſur les cornes de ma Vache, j'en mis d'autres autour d'elle, comme autant d'émouchoirs, ſa queuë même en fut couverte; & ainſi j'avois autant de barrieres qu'il m'en falloit pour me défendre des inſultes de tous les Taureaux du monde.

Je parcourus de cette maniere pluſieurs païs differens, (je ne parle point de ce qui m'y arriva d'extraordinaire, vous en ſerez inſtruit dans la ſuite, car je ne vous rends compte dans cette relation, que de mes principales voitures & autres choſes qui m'ont ſervi à voyager.) Enfin j'arrivai dans une Ville, où à peine fus-je entré, que je me vis entouré de je ne ſçai combien de gens qui paroiſſoient me rendre des reſpects juſqu'à l'adoration. D'abord je crus qu'on ſe mocquoit de moi; enſuite je m'allai perſuader qu'on me prenoit pour une Divinité. Je ne reſtai pas

long-temps dans cette erreur ; car je connus bien-tôt que c'étoit à ma Vache qu'on en vouloit.

En effet, il ne me fut plus permis d'en douter quand je vis un homme distingué des autres par son habillement, & qui étoit leur Prêtre (comme je l'appris dans la suite) qui tenant une espece d'Urne à sa main, y reçut l'urine de ma Vache, aussi-tôt que le repos que je lui donnois en l'arrêtant, lui eut laisse la liberté, & fait venir l'envie de la rendre. Ce Prêtre fit ensuite de cette vilaine liqueur un usage prétendu de Religion, que je vous dirai quelque jour.

Il est difficile de vous exprimer quel fut alors mon étonnement. Il devint encore bien plus grand, quand je vis plusieurs moribonds qu'on avoit apportez, qui tenoient avec zele la queuë de ce pauvre animal, se persuadant, qu'en mourant avec sa queuë à leur main, ils seroient immanquablement hûreux au sortir de cette vie. Avouez que la superstition met des dérangemens bien étranges dans les raisonnemens de l'esprit humain. Ces malheureux, qui regardent les Vaches comme des Divinitez les plus veritables, se mirent si bien dans l'esprit, à la veuë du bizare équipage de la mienne, qu'elle

étoit d'un plus grand merite, que toutes les autres qui ſe trouvoient chez-eux, qu'ils m'offrirent or, argent, diamans, perles, enfin tout ce qu'ils crurent me pouvoir engager à la leur mettre entre les mains, & à les en laiſſer les maîtres. Ma premiere penſée fut de la tuer, plutôt que de leur laiſſer occaſion de continuer leur effroyable Idolatrie; mais, comme je jugeai que ſi je le faiſois, ils ne manqueroient pas de me tuer moi-même, parce que j'aurois donné la mort à cet objet de leurs adorations, je pris deſſein de l'emmener & de continuer avec elle mon chemin. A peine eus-je donné des marques de cette réſolution, qu'il s'excita entr'eux un murmure tumultueux, qui ne me promit rien que de tres-funeſte; c'eſt pourquoi (j'avouë ma foibleſſe) je la leur laiſſai, aprés avoir reçu d'eux ce qu'ils m'offrirent. Commerce, qui, quoiqu'il me fût tres-utile dans la ſuite, ne laiſſa pas de me cauſer beaucoup de troubles dans l'eſprit, lorſque je réflechiſſois ſur l'uſage qu'ils alloient faire de cet animal. Ah! mon cher Monſieur, qu'il eſt difficile d'être exactement fidel à ſes devoirs, n'étant plus éclairé de ceux qui ont droit de nous en faire rendre compte, & ſe trouvant dans l'obliga-

tion de réſiſter à tant d'occaſions capables de nous en écarter ! la Chine, la Turquie, & autres païs éloignez, nous feroient voir bien des preuves de cette difficulté, ſi nous connoiſſions parfaitement ce qui s'y paſſe.

III. Aprés m'être défait de ma chere Vache, j'eus recours aux caroſſes, aux coches, aux fourgons, aux chevaux, aux barques, &c. & ſouvent à mes ſouliers ; car ſouvent j'étois obligé d'aller à pied. Une choſe qui vous va ſurprendre, auſſi-bien que la plupart de celles que j'ai à vous écrire ; c'eſt qu'une paire de ſouliers m'a ſervi ſi long-temps, que je n'en ai pû voir la fin, quoique je les aye porté pluſieurs années, y étant obligé ; parce que, comme je me ſuis trouvé dans des païs où ils n'étoient pas en uſage, il n'y avoit perſonne qui en ſçût faire. Je les ai encore, & c'eſt une de mes curioſitez que j'ai à vous montrer. Il faut être auſſi familier avec vous que je le ſuis pour vous entretenir de cette bagatelle. Vous le ſçavez, entre amis on ne ſe cache rien. La familiarité & la confiance font les douceurs de l'amitié. Ce que je viens de vous dire de mes ſouliers ne vous paroîtra peut-être pas bagatelle, quand vous ſçaurez pourquoi ils m'ont

ſi long-temps duré. Devinez ; mais non vous ne le devinerez pas, je vais donc vous l'apprendre. Ils étoient faits de la peau d'un aſne, c'eſt-à-dire, de celle qui eſt du côté qu'il porte les fardeaux. Donnez-vous de garde, je vous prie, d'apprendre ce ſecret à d'autres ; car toute la cordonnerie m'en ſçauroit fort mauvais gré ; & mes pieds en pourroient pâtir, s'il eſt vray que les Cordonniers ne ſont appellez ainſi, que parce qu'ils donnent des cors. En effet, n'auroient-ils pas intereſt de mettre les hommes hors d'état de faire des voyages dans les païs étrangers, puiſqu'on en apporte des connoiſſances ſi dangereuſes pour leur profeſſion ? vous allez dire que voila bien diſcourir ſur peu de choſe ; cela me paroît en effet ainſi ; moi-même, après avoir relu ce recit, je l'ai trouvé auſſi ennuyeux qu'un conte de peau d'aſne.

IV. A propos d'aſne, je me ſervis auſſi tres-long-temps d'un aſne ſauvage pour me porter. Il ſeroit difficile de trouver une voiture plus vîte, & plus commode que cet animal. Il faiſoit, quand je voulois, cent lieuës en un jour & une nuit, ſans boire ni manger. Faire tant de chemin en ſi peu de temps, ſans rien dépenſer, c'eſt aſſûrement une des

meilleures commoditez , que puiſſe ſouhaiter un voïageur : Je vous dirai bien plus ; c'eſt que, lors qu'il mangeoit aprés une diete fort longue, ſi je me mettois à lire haut quelque Poëſie, il quittoit & foin & avoine pour m'écouter avec toute l'attention que pourroit montrer l'homme le plus appliqué & le plus curieux d'apprendre. On le voïoit, la tête élevée, les oreilles droites & immobiles, les yeux attachez ſur les miens, & tout preſt, ce ſembloit, à dire ſon ſentiment, s'il avoit pû parler. Belle & loüable inclination pour un Aſne, & qui doit être bien glorieuſe pour les Poëtes, puiſque leurs Ouvrages charment ainſi les animaux qui ſemblent être les moins capables d'en connoître la beauté, d'en goûter la douceur , & d'en ſentir la force ! Qu'il y a de Poëtes qui ne ſeroient pas autant à plaindre qu'ils le ſont , ſi les vers pouvoient ainſi les rendre inſenſibles aux rigueurs de la faim ! Car il arrive ſouvent, qu'ils ne trouvent chez-eux, ni chez les autres nappe miſe, pour réparer par une bonne nourriture la grande diſſipation d'eſprits, que la fureur enthouſiaſtique de leur profeſſion leur fait faire.

J'étois ſi content de cet admirable aſne , que j'employai tous mes ſoins

pour en augmenter l'eſpece. Bien des gens s'offrirent à y contribuer, afin d'avoir part à ſa propagation. Toutes nos meſures furent inutiles. Il fit, à la verité, des Aſnons, ſans ſe faire beaucoup prier; mais il leur arracha à belles dents ce qui les diſtinguoit des Aſneſſes; & cela, bien-moins par malice, que par jalouſie; paſſion, comme vous voïez, qui le poſſedoit bien furieuſement, puis qu'il prenoit de telles précautions contre ſes propres enfans, encore tres-innocens & tres-peu propres pour lui faire l'infidelité dont il les croïoit capables. Tant il eſt vrai qu'un jaloux n'écoute ni la raiſon ni la nature, & que l'avenir auſſi-bien que le preſent & le paſſé le tourmentent également.

Je le perdis enfin, mais par un malheur, auquel je ne m'attendois pas, & que vous ne dévineriez jamais. Etant dans un Bourg, il lui prit un jour envie de monter ſur le Tribunal de Juſtice de ce lieu (mais ce fut bien à la mal-heure que cette envie lui prit) & là, placé comme un Baillif, mais Baillif de nouvelle & d'extraordinaire fabrique, il ſe mit à braire avec tant de force, que le Juge & les Habitans qui étoient alors dans une place tres-proche, accouru-

rent, le virent & l'aſſommerent. Punition, qu'il meritoit, il eſt vrai, à prendre la choſe à la rigueur; mais entre vous & moi, je croi qu'il y avoit dans ſon fait plus de ſottiſe que de malice. Car dans le fond, c'étoit une bonne bête; & à *l'Eunuquerie* prés de ſes aſnons qu'il pratiquoit avec trop de violence, il n'étoit point du tout malin. Je ſuis aſſûré que, s'il avoit ſçeu parler, auſſi-bien qu'il ſçavoit braire, il n'auroit jamais voulu dire à qui que ce ſoit pis que ſon nom. Je ne l'ai jamais vû, ni railleur, ni têtu, ni orgueilleux, ni emporté. Ce pauvre animal étoit au contraire doux, paiſible, docile, patient, & ne ſe plaignoit jamais de rien. Sans ſa malheureuſe muſique, on n'auroit pas le moindre reproche à lui faire, & je défierois le plus médiſant d'oſer ſoûtenir avoir remarqué dans ſa conduite aucun déreglement qui pût ternir ſa reputation; j'en excepte encore une fois ce que j'ai dit de ſes aſnons. Quoique ce ne ſoit qu'un aſne, je me crois obligé de rendre cette juſtice à ſa memoire. Les Muſiciens & les Poëtes devroient la celebrer, ils en celebrent bien d'autres qui ne le meritent pas tant; ſa mort ne les en devroit pas empêcher. On louë tous les jours des ani-

maux d'une meilleure eſpece, qui chantent auſſi, pour ne pas dire, plus mal-à-propos que lui. Paſſons vîte à d'autres matieres; car, ſi j'écoutois ma réconnoiſſance & ma tendreſſe, je ne pourrois finir.

V. Vous ſçavez que, quand je partis, j'avois avec moi un valet né dans un certain païs, où l'on a beaucoup de peine à dire oüi, ou non, & où il arrive rarement qu'on diſe ou qu'on faſſe quelque choſe au hazard. L'exactitude, la complaiſance, la vigilance, l'attention, même la ſoumiſſion rempante ne lui manquoient pas; mais, comme il me parut que de mes affaires il en faiſoit les ſiennes propres, & qu'il cherchoit beaucoup plus ſon profit que le mien, je ſongai à m'en défaire, en lui procurant une condition convenable à ſon avidité de s'enrichir. Un de mes amis, qui alloit au Perou, m'en délivra; car le ſeul mot de Perou, qui, comme tout le monde ſçait, répreſente à l'imagination des idées tres-flateuſes, je veux dire, des idées d'or, d'argent, de fortune & de treſors, le diſpoſa, ſans aucune reſiſtance, à faire ce voïage. Il partit fort content de me quitter, & moi fort heureux d'en être délivré.

Il fut remplacé par un autre qui étoit du

du païs des Rodomontades. Le genie de ſa nation, qui eſt fort antipathique à ce qui s'appelle obeïſſance, fit que nous ne vêcumes pas long-temps enſemble; car je voulois (& il étoit, ce me ſemble, tres-juſte) que mon valet ne fût pas auſſi grand maître que moi.

Je m'aviſai enſuite d'en avoir deux en même temps; je pouſſai même ma magnificence domeſtique juſqu'à trois, mais j'étois beaucoup plus mal ſervi, que lors que je n'en avois qu'un. Le premier entré à mon ſervice, prétendoit avoir droit, comme premier, de réjetter l'ouvrage ſur les deux autres; le ſecond, pour la même raiſon, s'en remettoit au troiſiéme; & celui-ci ſéduit par les mauvais exemples des deux premiers, ne vouloit auſſi rien faire.

Ces trois faineans furent remplacez par trois autres qui me rendirent des ſervices tres-conſiderables, & en bien des manieres. Ils étoient autant mes guides, que mes ſerviteurs. Voici comment.

Le premier voïoit auſſi clair la nuit, que je vois le jour. Avec cette proprieté ſi ſinguliere, il me menoit ſurement pendant les nuits les plus obſcures; & ainſi je n'avois pas lieu de craindre de m'égarer.

Le ſecond me fit éviter ceux que je craignois, & trouver ceux que j'avois interêt d'atteindre ; parce qu'il avoit un odorat ſi ſubtil, qu'il diſtinguoit les veſtiges des perſonnes, ſans qu'il lui ſoit arrivé jamais de ſe tromper.

Le troiſiéme, qui avoit autrefois parcouru tous les païs, où je voulois aller, me mettoit juſte dans les chemins qui y conduiſent, en flairant ſeulement le terrain.

Je gagerois que vous êtes prêt de me congratuler d'avoir eû trois domeſtiques ſi excellens. Ne vous preſſez pas. Suſpendez, je vous prie, vos congratulations juſqu'à ce que vous aïez appris le reſte de ce qui les regarde. Chaque médaille a deux faces ; tournons celle-ci, pour vous la faire voir d'un autre côté.

Le premier fut obligé de me quiter dans la ſuite, parce que ſa bonne vûë lui avoit attiré de méchantes affaires, pour m'avoir joué pendant la nuit de mauvais tours, auſſi-bien qu'à pluſieurs autres qui ne voïoient pas ſi clair que lui. Le ſecond & le troiſiéme ſe retirerent auſſi pour aller chercher, à la faveur de leur excellent odorat, des voïageurs qu'ils ſçavoient avoir beaucoup d'argent, à qui ils avoient deſſein de faire païer bon-gré, mal-gré

la peine qu'ils prenoient de les ſuivre, & la dépenſe de leur voïage. Vous comprenez, ſans doute, que je veux dire, qu'ils embraſſerent la profeſſion de voleurs. C'eſt ainſi que pluſieurs ne ſe ſervent de leurs bons talens, que pour faire de méchantes actions.

Je n'ûs enſuite que des valets ordinaires, dont les bonnes ou mauvaiſes qualitez n'avoient rien qui mérite de tenir place ici au nombre des choſes ſurprenantes & incroïables que j'ai à vous écrire; comme, par exemple, celle-ci.

V I. Un animal, dont je n'ai jamais ſçû le nom, me ſervit long-temps de montre; & cela, parce qu'il urinoit tous les jours douze fois en diſtances de temps égales. Ce qui me fut d'un grand ſecours quand le Soleil ne paroiſſoit point, & dans les lieux où il ne ſe trouvoit ni montre, ni pendule, ni horloge. On me le prit dans une ville qui n'eſt pas bien éloignée d'ici, & où il ſe fait beaucoup de montres qu'on eſtime, & qu'on commerce avec ſuccez dans tous les autres païs. Mon hôteſſe (qui n'étoit pas moins fâchée que moi de la perte de mon cadran animé, parce que la curioſité qu'on avoit de le voir, lui attiroit chalandiſe) m'aſ-

ſura que c'étoit un horloger qui m'avoit enlevé ce pauvre animal, à cauſe que l'utilité qu'il m'avoit apportée, & que tout le monde admiroit, lui faiſoit craindre qu'on n'eût envie d'en chercher de pareils, & qu'ainſi ſa profeſſion n'en receut quelque dommage. Voila, comme vous voyez, ſubtiliſer & rafiner extremement ſur l'intereſt. Quoiqu'elle m'excitât à intenter un procez, je n'en voulus rien faire, étant dans un païs, où je n'avois pas aſſez de connoiſſances pour faire connoître mon bon droit. L'experience m'a trop bien appris que ſouvent quelque juſte que ſoit une demande, elle devient injuſte entre les mains de la juſtice. Je ne doute point que mon voleur ne s'applaudît de ſon larcin, & qu'il ne fût bien perſuadé qu'il avoit eu raiſon de me le faire, quand il vit ou qu'il apprit que j'avois fait une proviſion conſiderable de montres. Ce ne fut pourtant pas la perte que j'avois faite qui m'y engagea, mais ſeulement mon utilité qui le demandoit.

VII. J'aurois apparemment couru moi-même de grands riſques, ſi les Bouchers, les Boulangers, les Marchands de vin, & autres gens qui vendent ce qui eſt neceſſaire pour vivre, euſſent ſçû le moyen dont je me ſervois

pour être long-temps ſans avoir beſoin de boire & de manger. Ce que je vais vous dire, eſt veritablement merveilleux, mais merveilleux, utile, & tres-propre pour épargner ſon bien. C'étoit une feüille d'herbe que je tenois dans ma bouche, qui me garantiſſoit de ce beſoin. Cette feüille avoit veritablement ſes commoditez ; j'oſe dire qu'elle avoit auſſi ſes incommoditez. L'eſtomach & les dents lui faiſoient une guerre continuelle ; les dents, par un certain ébranlement, comme ſi elles avoient voulu ſortir de leur place pour la chercher & la détruire, afin d'avoir quelque choſe de plus ſolide à moudre. Il ſembloit qu'elles connoiſſoient qu'elle empêcheoit qu'on ne leur donnât matiere de faire l'exercice auquel elles ſont deſtinées. L'Eſtomach de ſon côté faiſoit auſſi des efforts pour l'attirer à lui, comme s'il avoit eu la même connoiſſance, que les dents paroiſſoient avoir ; de ſorte qu'il falloit être fort attentif pour la bien retenir ; la langue étoit pour cela ſa ſauve-garde, ce qui produiſoit encore une autre incommodité ; car on n'oſoit parler de peur de laiſſer la feüille en proye à ſes ennemis. Bien des maris s'en ſervoient pour faire faire à leurs femmes abſtinence de nourriture & de paroles.

Hûreux, s'ils avoient eu avec cela quelque autre feüille qui leur eût ôté l'appetit des parures !

Vous allez-vous récrier : *Ah qu'on apprend bien des choses, en voyant bien des païs !* sur tout, n'allez pas ajoûter : *Ah, qu'on a beau pour mentir quand on vient de loin !* car si je voùs soupçonnois le moins du monde d'avoir cette opinion de moi sur ce que je viens de vous écrire ; je n'oserois jamais passer outre, ayant une infinité de choses plus prodigieuses à vous raconter. Si vous ne les voulez pas croire, je ne vous dirai point d'y aller voir ; vous auriez pour cela trop de chemin à faire ; & peut-être même ne seriez vous pas si heureux dans vos découvertes que je vous dis l'avoir été dans les miennes. J'aime mieux, comme je vous l'ai déja dit, vous produire des preuves de la possibilité de mes avantures, parce que vous n'aurez pas tant à risquer.

VIII. Si vous aviez, comme moi, trouvé un secret pour vous rendre invincible aux plus dangereuses attaques qu'on a à soutenir dans les voïages de longs cours, je ne vous ménagerois peut-être pas tant. Je vous dirois ; partez dés-à-present, allez connoître par vous-même ce que vous avez de la peine à croire. Qui est donc ce

ſecret ? direz-vous ; je vais vous l'apprendre ; car je ne viens d'en parler que pour cela. C'eſt une pierre qui ſe trouve quelquefois dans le ventre d'un coq. En la portant ſur moi, je ne craignois ni voleurs, ni ennemis, ni aucun de ceux qui me vouloient faire violence. Elle me donnoit la force d'un Samſon, d'un Alcide, d'un Miloncrotoniate. Avec elle je bravois les forces des hommes les plus emportez & les plus vigoureux. Que je crains pour tous les coqs de votre païs ! je m'imagine vous voir déja intrigué pour en éventrer autant que vous pourrez, afin de trouver cette précieuſe pierre. Comme j'ai beaucoup de conſideration pour ces animaux, & que la reconnoiſſance m'engage à prendre leurs interêts, parce qu'ils m'ont ſouvent ſervi de réveille-matin, je vous prie d'attendre la fin de mes relations, avant que de travailler à cette recherche.

IX. En attendant, je vais vous parler des précautions que j'ai priſes contre les fatigues & les laſſitudes qui tourmentent d'ordinaire les voyageurs. Peut-être n'en aurez-vous pas beſoin ; car vous aimez mieux voyager ſur le papier, que ſur mer & ſur terre. Vous avez raiſon ; vous en vivrez plus tranquillement. Mais n'im-

porte, vous ſçaurez du moins ce qu'on peut faire & ce qu'on fait pour cela. La plûs-part de nôs Doctes n'en ſçavent pas plus, aprés avoir employé bien du temps à étudier. Je puis dire en paſſant, que preſque tous nos plus habiles dans la Philoſophie, par exemple, ne paſſent pour tels, que parce qu'ils ſçavent ce que les Philoſophes ont fait, ou dit, ou penſé. Un brillant uſage de la memoire fait aujourd'hui un grand fracas dans la republique des Lettres... Mais de crainte de trop moraliſer, je reviens à mon ſujet. Je dis donc, que pour voyager ſans fatigue & ſans laſſitude, je portois à la main, tantôt des branches de myrthe, ou de peuplier; tantôt des nerfs de cuiſſes & d'aiſles de gruës. Cette précaution vous paroîtra étrange; ſoyez perſuadé que vous paroîtriez vous-même bien étrange à de certaines gens, ſi vous en doutiez; faites-en l'eſſai, ſi vous ne le voulez pas croire, vous me direz enſuite ce que vous en penſerez; je m'en rapporterai ſi bien à vous, que je me perſuaderai avoir été dans l'erreur, ſi vous m'aſſurez n'avoir pas réuſſi. Je ſuis l'homme du monde le moins opiniâtre, on me diſſuade aiſément, parce que je croi pouvoir facilement me tromper. En fait d'hiſtoires prophanes,

phanes, on ne peut pas être plus pyrrhonien que je le ſuis.

X. Quoique je trouvaſſe tant de commoditez, tant de raretez, tant de merveilles, je ne laiſſois pas de ſoupirer aprés ma patrie, où je ſçavois bien que je ne trouverois rien de pareil. J'avouë mon foible; j'y ſerois ſans doute retourné peu de temps aprés que j'en fus ſorti, ſi l'uſage d'une plante, dont un Philoſophe (qui étoit peut-être de la ſecte de celui qui diſoit que tout païs eſt la patrie de l'homme ſage) me fit preſent, comme d'un treſor, ne me l'eut fait oublier. Cela s'appelle un remede ſouverain contre la maladie du païs. Parens, amis, fortune, établiſſement, eſperances, rien de tout cela ne m'y attira plus. M'y voici pourtant de retour; mais, c'eſt parce qu'auſſi-tôt que ma plante me manqua, ma tendreſſe me reprit. Pour vous ouvrir mon cœur, je vous dirai encore, que j'y ſuis retourné avec d'autant plus de joye & d'empreſſement, que je me flattay d'y paſſer pour un homme grandement merveilleux, à cauſe que j'aurois de grandes merveilles à y raconter: car rien n'eſt plus délicieux pour un voyageur, que d'avoir des prodiges à dire. Pourtant en chemin, à force de réflexions, je me ſuis

ravifé fur mes prétentions merveilleufes, avec réfolution de ne faire mes recits qu'à vous. Vous en ferez part à qui vous voudrez; mais à condition que vous ne me donnerez point d'autre nom que celui de *Mital*, que j'ai expreffement choifi pour déguifer le mien. De cette maniere, je n'aurai à rendre compte qu'à vous de tout ce que j'écrirai. Si dans cette reddition de compte, quelques articles reftent en fouffrance, je me flatte qu'étant veritablement mon ami, vous les traiterez à l'amiable, quand il s'agira de les éclaircir & de les apurer.

En voila affez, ce me femble, pour cette premiere relation. Je vous y ai appris ce qui regarde en general mes voyages; dans toutes les fuivantes je vous apprendrai le détail de ce que j'ai vû dans ces voyages, de ce que j'y ai appris, ou de ce qui m'y eft arrivé de plus digne d'admiration. Comme j'ai befoin de votre credulité pour m'encourager à vous faire part de mes prodigieux memoires, je vous prie de me l'accorder par grace, jufqu'à ce que je vous prouve que vous me la devez accorder par juftice. Je continuë cependant d'être toûjours tout-à-vous.
Mital.

RELATION II.

I. *De la memoire & du jugement. Chambres ornées de cornes. Chat volant. Memoire perduë par plusieurs differens moyens.* II. *Langue fenduë & sa proprieté.* III. *Accouchement étrange. De l'ignorance & de l'admiration. Des Aigles & de leur voracité. Des pierres d'Aigle. Des maris. Roitelet.*

I. VOus admiriez autrefois ma memoire; & c'étoit avec raison, puisqu'il ne m'avoit pas été possible d'oublier rien de tout ce que j'avois vû, de tout ce que j'avois lû, & de tout ce que j'avois entendu dire. C'est une perfection dont on ne doit pourtant point trop se vanter; car, selon l'opinion commune qu'on en a, elle ne fait point du tout honneur au jugement. Aussi me suis-je toûjours donné bien de garde de montrer le moins du monde, que je prétendisse m'en prévaloir. Elle m'étoit même tellement à charge, qu'il n'y avoit que mes plus intimes amis, comme vous, par exemple, qui en eussent connoissance. Cette précaution me consoloit, en ce

qu'elle me faisoit croire qu'il me restoit encore du jugement; & cette credulité me faisoit d'autant plus de plaisir, que sans elle, je serois peut-être tombé dans une espece de desespoir, rien ne me paroissant plus necessaire pour se bien conduire, que d'avoir du jugement, & d'en faire un bon usage.

Je commence, comme vous voyez, cette relation, par un ton bien serieux. Ne vous allarmez pas; je vais l'égayer par le recit d'un accident qui arriva à cette excellente memoire, & dont vous serez assurement surpris.

Un Marchand à qui j'avois de grandes obligations, & qui étoit veritablement homme de bien (vous allez tenir bientôt sa probité pour suspecte; mais attendez, je vous prie, la fin de mon histoire, avant que de le condamner) ce Marchand, dis-je, avoit besoin d'une somme considerable pour faire un coup de commerce qui se présentoit, & sur lequel il étoit assuré de faire de gros gains, s'il avoit de quoi l'entreprendre. Il m'en parla, & me confia en même temps l'impossibilité où il étoit de profiter d'une occasion si favorable; parce que l'argent content qui lui étoit necessaire pour cela, lui manquoit. Comme je devois aller dîner

chez-lui ce jour-là ; vous ſçavez, lui dis-je, que je ſuis entierement à vous, & que je puis vous donner ce ſecours ; & ainſi, comptez que cet argent ſera aujourd'hui chez-vous en même temps que moi. Je lui tins parole. Nous dînâmes enſemble, enſuite je lui comptai la ſomme qu'il ſouhaitoit. Il m'en fit un billet payable dans quelques jours ; parce que je devois inceſſament partir pour continuer mon voyage ; & moi étant prêt de prendre ce billet, une diſtraction cauſée par une avanture bizarre, me le fit laiſſer ſur la table, où il l'avoit écrit. Nous êtions alors dans une ville, dont la maniere d'orner les chambres vous paroîtra auſſi ridicule, qu'elle ſemble magnifique à ceux qui ſont dans cet uſage. Cette maniere c'eſt d'attacher par tout des cornes. Au lieu de tableaux, ce ſont des cornes ; au lieu de porcelaines, ce ſont des cornes ; au lieu de luſtres, ce ſont des cornes ; enfin des cornes par tout. Mon ami qui outroit cette curioſité, en avoit attaché à ſes tapiſſeries, & ſuſpendu à ſon plancher, un nombre prodigieux de toutes les façons. Un chat volant (je n'en avois jamais vû de pareil,) qui étoit fait à ſon manege, partit de deſſus une chaiſe, & vola par la chambre de corne en corne,

& ce furent ces voltigemens qui me causerent la distraction dont je viens de vous parler. Je m'attachai avec tant d'application à regarder les saults & les cabriolles qu'il faisoit particulierement sur les cornes suspenduës, que la tête toûjours levée, & les yeux attachez sur ces suspensions, je ne le perdis de vûë, que, quand étant las de cabrioler dans le lieu où nous étions, il se retira, & alla apparemment se joüer dans d'autres chambres & sur d'autres cornes. Cependant le maître du chat prit le billet, sans que je m'en apperçusse, & le serra. Ceci sent terriblement la friponnerie; mais patience, pour apprendre quelque chose de bien plus fâcheux que me causa ma curiosité, c'est que je perdis en même temps la memoire, non seulement du billet en question; mais encore de tout ce que je sçavois. J'oubliay même mon nom, de sorte que voulant signer des lettres, je ne me ressouvenois plus comment je m'appellois. Deux valets que j'avois alors, & qui avoient apporté avec moi l'argent chez notre commerçant, perdirent aussi la memoire, mais par deux moyens bien differens, dont il se servit pour cela; c'est-à-dire, en faisant manger des pommes aigres au premier; & en faisant lire au

ſecond des Epitaphes dans un cimetiere où il paſſoit avec lui comme par hazard, mais où il le mena en effet exprés; & ainſi ni le maître, ni les valets ne ſe ſouvinrent plus de l'argent prêté; & c'eſt ce que l'emprunteur demandoit; je ne me reſſouvins plus auſſi de la réſolution que j'avois priſe de partir inceſſamment; & c'eſt encore ce que mon Marchand ſouhaitoit.

Cet oubli effroyable nous dura pendant tout le temps qui lui fut neceſſaire pour vendre ce qu'il avoit acheté de mon argent. Enfin, aprés quelques mois, il me mena un jour chez un Officier public, dont les fonctions ſont, à peu prés, pareilles à celles de nos Nottaires. Y étant entrez, il lui demanda le dépôt qu'il lui avoit mis entre les mains; l'ayant reçû, il le remit entre les miennes, & me pria de l'ouvrir; c'étoit un petit paquet qui contenoit deux papiers differens; dont l'un étoit le billet qu'il m'avoit donné & repris; & l'autre expliquoit les raiſons de la ſupercherie qu'il m'avoit faite. C'eſt, y diſoit-il, que craignant, que dans le deſſein où je lui avois paru être de partir inceſſamment, je ne lui redemandaſſe la ſomme prêtée plutôt qu'il n'eut pû me la rendre; il m'en avoit fait perdre la me-

moire à moi & à mes ſerviteurs; & que comme il ne vouloit pas cependant que j'encouruſſe aucun riſque, s'il venoit à mourir avant que de me l'avoir renduë, il avoit fait ce dépôt avec ordre de me le remettre: je vous laiſſe à penſer combien je fus ſurpris d'un ſi extraordinaire ſtratagême. Il étoit aſſurément un peu gaillard pour un homme de bien, & donnoit une terrible atteinte à la probité. Je ne ſçai s'il pourroit avoir l'approbation des Docteurs; en tout cas, il faudroit pour cela relâcher de beaucoup la ſeverité de la morale.

Quoiqu'il en ſoit, mon argent me fut ſur le champ fort exactement rendu; mais ce n'étoit pas cet argent qui me tenoit le plus au cœur. Il s'agiſſoit de me rendre ma chere memoire; car enfin je m'ennuyois de ne pouvoir plus faire uſage que de mon jugement; &, quelque utile qu'il ſoit, je me trouvois avec lui ſeul, ſouvent tres peu capable de réuſſir dans bien des choſes neceſſaires pour procurer les commoditez de la vie. A la verité, ſi j'avois eu à choiſir, je n'aurois demandé que le pouvoir de me reſſouvenir de choſes agréables & utiles; mais comme cela n'étoit pas à mon choix, je voulus ravoir ma memoire à quelque prix

que ce fût. On me la rendit à moi, & à mes valets, par l'uſage de choſes contraires à celles qui nous l'avoient ôtée. Mon Marchand, pour en venir à bout, me fit regarder fixement & long-temps des cornes qu'il mit exprés à terre; il fit manger force pommes douces à l'un de mes valets, & lire pluſieurs Epithalames & Natalices à l'autre.

Je n'admirai pas moins ces manieres de guerir notre maladie, que celles qui nous avoient rendus malades. Je fus même tres-content d'avoir appris des proprietez ſi rares, pour ne pas dire, ſi excellentes, me propoſant bien d'en faire uſage dans de certaines occaſions.

J'appris encore de nôtre homme un autre moïen de perdre la memoire. (Car il s'étoit particulierement appliqué à cette étude; & à en juger par le détail que je viens de vous raconter, elle ne lui étoit pas inutile) c'eſt, m'aſſûra-t-il, qu'on n'a qu'à cheminer entre des troupeaux de Chameaux. Je n'ai pas fait l'épreuve de celui-ci; je m'en tiens aux trois autres, & particulierement au premier, car la pratique en eſt aiſée. Il me dit encore que les gueux ſe ſervoient pour le même ſujet, de certains petits animaux qu'il leur eſt facile de trouver; car ils les por-

tent presque toûjours avec eux. Je ne vous les nommerai point ; devinez, si vous le pouvez. Pour ne se point ressouvenir de certains accidens, dont la mémoire pourroit leur affliger l'esprit, ils prennent ces vilains insectes, & les jettent par terre, sans les tuer. Je croirois, à les voir d'ordinaire si gras & si contens, qu'ils se délivrent encore par ce bizarre artifice, des soins présens & à venir.

Hé bien ; que pensez-vous de tout-ceci ? Ne voila-t-il pas veritablement du surprenant, du prodigieux, du merveilleux ? Rendez-moi justice, en avoüant que je continuë assez bien de m'acquiter de ce que je vous ai promis. Si ce que vous venez de lire de la perte de ma mémoire, vous paroît incroïable, faites-en vous-même l'épreuve, avant que de vous abandonner à l'incredulité. C'est le moins que je puisse exiger de vous, puisque rien n'est si facile, que de faire cette experience. Aprés cela, il vous sera permis de croire ce que vous voudrez, sans qu'on ait droit de vous en demander davantage. Je voudrois qu'il vous fût aussi aisé de faire épreuve des autres merveilles que j'ai à vous mander, que de celle-ci, vous m'exempteriez de beaucoup de peines que je prevois qu'il me faudra prendre, pour

appuïer mes Mémoires. En tout cas j'espere ne demeurer pas court là-dessus, car je ne manquerai pas d'être sécouru & autorisé.

Je viens de vous dire, que c'est le moins que je puisse exiger de vous. En effet, je pourrois vous assûrer, que, s'il arrivoit qu'aprés l'épreuve que je viens de vous conseiller de faire, vous ne réüssissiez pas conformément à la mienne, & si j'étois plus obstiné pour soûtenir mes Rélations, que je ne le suis, je pourrois encore trouver un rétranchement pour me défendre, en vous montrant que le défaut de succez dans un essai, ne tireroit pas à consequence contre mon Histoïre : car vous ne pourriez pas vous empêcher de convenir, que, toutes les têtes n'étant pas faites les unes contre les autres, il n'est pas étonnant qu'elles ne soient pas également susceptibles des mêmes impressions. Il y en a qui sont si foibles, que le broüissement d'une mouche leur peut faire perdre toute leur attention, pendant que le bruit d'un coup de canon ne donne pas la moindre émotion à d'autres. Le Caffé, par exemple, empêche les uns de dormir, pendant que d'autres n'en dorment que mieux .... Oh, pour le coup, je réconnois que je m'enfonce trop dans

les réflexions ; pour m'en tirer, je passe à d'autres avantures.

II. En voici une, qui pour l'extraordinaire, n'en cede rien à la précedente ; car n'est-il pas bien rare de voir un homme qui a la langue fenduë, & ainsi, en quelque maniere double, & qui, à la faveur de cette duplicité, parle à deux differentes personnes, & en differentes langues en même temps ; voilà ce que nous voïons ici depuis quelques jours dans un Etranger ; & dit-on, il s'en trouve dans son païs (c'est une Isle vers le midi) plusieurs autres qui lui ressemblent. Quel plaisir d'entendre un tel homme, qui parle en même temps Latin à un Docteur de Sorbonne, & Hebreu à un Rabin ; qui en même temps accorde par un oüi une grace qu'un Riche lui lui demande, & la refuse à un Pauvre par un non ; qui dit en même temps des injures à son Valet, & des douceurs à sa femme ! (J'entends pendant la premiere année du mariage ; car ici comme ailleurs l'espace d'un an tout au plus, fait l'étenduë de la Sphere des cageoleries réciproques des gens mariez.)

Ne m'allez pas demander comment ce *Bilangue*, peut parler comme il fait ; je vous rapporterai, tant qu'il vous plaira,

des preuves de convenance & de vraiſemblance, comme font tous les jours nos Sçavans dans leurs Ecoles ; mais vous ne ſerez pas pour cela convaincu, ou du moins vous n'aurez pas ſujet de l'être. Je m'en tiens donc ſeulement au recit que je viens de vous faire. Croïez le fait ; cela doit ſuffire ; le fait établi, il importe peû du *Comment*, particulierement, quand il s'agit de merveilles.

III. Vous m'embaraſſeriez, ſi, par exemple, vous me démandiez le *Comment* de ce que je vais vous dire, ſi vous vouliez que je vous expliquaſſe comment il ſe peut faire, qu'une femme étant accouchée d'une fille, cette fille ſoit elle-même accouchée d'une autre fille vivante, huit jours aprés ſa naiſſance. C'eſt pourtant ce qui eſt arrivé, ſi j'en veux croire mes propres yeux. Et le *Comment* d'un accouchement ſi extraordinaire eſt à mon égard tres-difficile à expliquer ; car j'ai tres-peu de Theorie ſur cette matiere, beaucoup moins de pratique, pour ne pas dire, point du tout, & n'en veux point avoir.

Si je voulois, je pourrois vous faire, comme bien d'autres, des raiſonnemens à perte de vûë, dont les ignorans ne manqueroient pas de ſe contenter ; mais com-

me je ſçai que vous en connoîtriez bientôt le foible, je ne veux point me jouer à vous. Quand j'aurai affaire à de certaines gens qui admirent tout ce qu'ils ne peuvent comprendre, & à qui l'admiration tient lieu de preuves démonſtratives, alors il faudra voir comment je m'évertuerai. Si je leurs dis, par exemple, ſur cette femme qui accoûche d'un enfant, qui lui-même accouche preſque auſſi-tôt d'un autre, que c'eſt L. **** ; quelle grande idée n'auront-ils pas de cette explication, où joignant la Mathematique & la Phyſique avec l'Anatomie, je leur perſuaderai que j'excelle dans ces ſçiences, & que je les croi capables d'en penetrer avec moi les ſecrets ! Cependant ils n'y entendront rien, à moins que je ne leur explique l'explication ; ce que, pour leur honneur, ils n'oſeront pas exiger de moi, & ce que je ne pourrois auſſi entreprendre de faire, ſans réformer l'ortographe, où, ſi vous voulez, ſans corriger ce qu'on appelle une faute d'impreſſion.

Mais j'aime mieux venir à une autre circonſtance de cet accouchement, que de m'amuſer vainement à toutes ces explications. Cette circonſtance, c'eſt que la mere de la mere fut tres-long-temps

en travail (pour parler comme les Matrones.) Cela ne m'étonne pas ; car il s'agissoit d'enfanter en même temps un enfant avec sa mere, de venir par un même enfantement, & mere & grand'-maman. Son mari la voïant souffrir des douleurs effroïables, partit sur le champ pour tâcher de trouver moïen de la tirer de ces angoisses. Pour cela, il se transporta sur un des rochers les plus élevez du voisinage, où il sçavoit que les Aigles faisoient ordinairement leurs nids. Il en trouva un, où il n'y avoit ni Aigle ni Aiglons, mais un grand nombre d'oiseaux de proïe, qui ne l'abandonnerent, qu'aprés qu'il eût soûtenu contre eux une espece de combat. Etant maître du nid, ou, si vous voulez du champ de bataille, (on le peut appeller ainsi, puis qu'il y trouva une déconfiture de plus de trois cens Canards, de quarante Liévres, sans compter un nombre prodigieux de poissons qui avoient servi de pâture à l'Aigle à qui le nid appartenoit.) Etant ainsi, dis-je, maître de ce nid, aprés y avoir fait d'exactes recherches, il y trouva une pierre, qui lui sembla alors plus précieuse, que ne lui auroit paru le celebre diamant de l'Empereur du Mogol, tant il avoit de ten-

dreſſe pour ſa femme ; car c'étoit pour ſon ſoulagement qu'il avoit pris tous ces ſoins. Tendreſſe de mari d'autant plus admirable, qu'elle eſt tres-rare ; car dans ces occaſions les maris ordinaires, bien loin de ſonger à donner du ſecours, ne demandent que des prétextes d'éviter celles qui en ont beſoin.

Il apporta cette pierre avec tout l'empreſſement d'un nouveau marié. (Auſſi l'étoit-il ; & ainſi on peut conjecturer que ce zele ne tiroit point à conſequence pour l'avenir.) Il l'attacha au haut de la jambe de la ſouffrante, & auſſi-tôt elle mit au monde le prodige dont je viens de vous parler.

Aprés le ſoulagement, je fis des queſtions ; entre-autres je demandai au mari, pourquoi ces oiſeaux de proïe étoient ainſi aſſemblez dans ce nid ? Si c'étoit pour manger les reſtes d'animaux que » l'Aigle y avoit laiſſez ? Non, dit-il, » c'étoit, pour y trouver ce que j'y cher» chois ; parce qu'ils en ont beſoin pour » faire éclorre leurs petits ; & cette pierre » leur eſt ſi néceſſaire, qu'ils viennent, » pour ainſi dire des extremitez du mon» de, pour l'avoir. On ne doit pas, cela étant ainſi, être étonné d'en voir ſi peu, puiſque tant de femelles de differentes

eſpeces

eſpeces en ont tant de beſoin. Qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'elles fuſſent plus communes, aïant encore une autre proprieté du moins auſſi excellente. Car on aſſure qu'elles ſervent à faire connoître ceux qui ont pris le bien d'autrui ; parce qu'étant mêlées dans ce qu'ils mangent, il leur eſt impoſſible de l'avaller. C'eſt peut-être encore la raiſon pourquoi on en trouve ſi peu ; les larrons prenant apparemment le ſoin de s'en rendre maîtres, afin qu'on puiſſe plus difficilement découvrir leurs larcins. Plus je réflechis ſur l'utilité de ces pierres, plus je me ſens excité à me plaindre de leur rareté ; cependant en conſiderant la voracité des Aigles, le dégât qu'elles font d'animaux pour leur nourriture, je retiens mes plaintes, m'imaginant que, ſi elles étoient en plus grand nombre, elles pourroient enfin cauſer une eſpece de famine chez les hommes. Ne ſemble-t-il pas que la nature même ſoit entrée à cet égard dans nos interêts, par l'inſtinct qu'elle leur a donné, pour ne laiſſer pas beaucoup de pouſſins, puis qu'elles tuënt de leurs Aiglons, autant qu'il y en a, qui en leur préſence, ne veulent ni prendre les mouches, ni régarder le ſoleil ?

N'eſt-ce point encore pour la même

raiſon, qu'elles ne ſe trouvent, que dans les lieux les moins habitez, & que le Roitelet, un des plus petits oiſeaux les chaſſe par la peur qu'il leur fait? Je vais travailler à ma troiſiéme Relation.

Je ſuis, &c.

MITAL.

RELATION III.

I. *Paſſion pour les vieilles. Des jeunes femmes. Des vieilles.* II. *Mythologie Païenne. Maltôtiers. Ventre d'une groſſeur monſtrueuſe. Homme qui accouche d'un enfant par la cuiſſe.* III. *Galans de profeſſion. Grand mangeur. Femme dévorée par ſon mary. Proprieté ſurprenante de la peau d'un animal. De l'huile de baleine.*

I. QUe le goût de ce païs-ci eſt bien different de celui du vôtre! Chez vous les jeunes-femmes ſont aimées à la folie; ici les vieilles triomphent; ici les vieilles ſont les objets des belles paſſions. Suivant les préjugez de vos uſages, vous allez, ſans doute dire, que le goût du païs où je ſuis eſt bien dépravé. A vous dire vrai, dans les commencemens, je l'ai penſé comme vous; mais à preſent

que je ſuis accoûtumé à voir cette prédilection, qui vous paroîtra ſi étrange, je croi, que ſi je n'avois pas une eſpece de reſpect pour les manieres de ma patrie, je ſerois peut-être aſſez temeraire, pour entreprendre d'autoriſer par la raiſon, celle dont je vous parle. D'abord, elle m'a, pour ainſi dire, ſoûlevé le cœur; il m'étoit inſupportable de voir des vieilles cageollées, careſſées, s'attirer des complaiſances, exiger des aſſiduitez, cauſer des jalouſies, & mettre une eſpece de combuſtion parmi les jeunes gens. Cependant l'habitude de voir toûjours la même conduite, ſans trouver rien qui approchât de la nôtre; les raiſonnemens dont on m'accabloit pour l'autoriſer; la ſatisfaction que je rémarquois ſur le viſage de ceux, à qui elle étoit favorable; les réflexions que je ne ſçai qu'elle envie que j'avois de me perſuader qu'elle étoit raiſonnable, m'engageoit de faire; tout cela m'a en quelque façon ſéduit, je dis, ſéduit, pour faire honneur à nos coûtumes, & ainſi, j'eſpere que, me ſervant de ce terme, je vous engagerai à ne me condamner pas à cet égard tout-à-fait d'apoſtaſie. Je voudrois vous avoir vû, comme je me ſuis vû moi-même, aux priſes avec un

des Sages de ce païs, lors qu'il travailloit à justifier ses usages, & à condamner les nôtres. Voici comment il me parloit.

» L'entêtement passionné que les hom-
» mes de vôtre païs ont, dites-vous, pour
» les jeunes femmes, me paroît, ou plû-
» tôt est en effet aussi déraisonnable, que
» contraire à leur repos. Une jeune fem-
» me a, il est vrai, le teint frais; mais il
» est vrai aussi, que cette fraicheur tem-
» pere d'ordinaire beaucoup les ardeurs
» du mary par les inquietudes qu'elle lui
» donne. Son enjoüement réjoüit d'a-
» bord; mais qu'il afflige dans la suite!
» car presque toûjours elle est beaucoup
» moins enjoüée pour le mary, que pour
» les autres. De bonne foy, quel plai-
» sir y a-t-il de s'attacher à une personne
» qui ne demande qu'à s'échaper, & à
» se montrer par tout avec tous les agré-
» mens qu'elle peut produire, comme
» une marchandise que l'on pare le mieux
» qu'on peut pour la vendre, pendant
» que celui à qui elle appartient, n'en à
» point du tout le dessein? quel conten-
» tement y a-t-il d'être lié à une femme
» pour demeurer avec elle, & qui cepen-
» dant ne peut demeurer en place? car
» voila l'inclination dominante des jeu-
» nes personnes; c'est de voir & d'être

vûës, c'eſt de regarder & d'être regar- «
dées. Les Theatres ſont ici beaucoup «
frequentez des jeunes femmes. Si vous «
voulez ſçavoir ce qui s'y dit dans les «
pieces qu'on y repreſente, n'attendez- «
pas qu'elles vous en rendent compte; «
elles n'en ſçavent rien. Demandez- «
leur ſeulement ce qui s'y voit, j'en- «
tends ce qui s'y voit & ce qui peut «
voir, & vous en ſerez parfaitement «
inſtruit. Ce n'eſt que parce qu'elles ne «
demandent qu'à voir & à être vûës, «
qu'elles ſont tout occupées de parures, «
& que leur toilette fait l'objet de tous «
leurs ſoins. Elles dorment long-temps «
pour ſe faire un embonpoint qui plaiſe «
aux yeux; elles ſe levent enſuite pour «
parer cet embonpoint; elles ſortent «
pour le montrer. Quelle part le mary «
a-t-il à tout cela, ſinon de fournir à «
la dépenſe neceſſaire pour les entrete- «
nir dans ce manege? Vous dites, m'a- «
joûtoit-il, que les femmes ſont deſti- «
nées à conduire le dedans du ménage; «
ce ménage eſt aſſurément en de bon- «
nes mains, quand il eſt entre celles «
d'une jeune perſonne! que peut-on at- «
tendre d'elle, que diſſipation, étourde- «
rie, & dérangement? à peine eſt-elle «
reſtée quelque temps dans ſa maiſon, «

» qu'elle voudroit en être dehors.

Il me dit une infinité d'autres choſes que ma raiſon approuvoit. Mais, admirez le penchant de la nature, ou la force de la coûtume, ou je ne ſçai quel inſtinct, auquel il eſt bien difficile de réſiſter; auſſi-tôt qu'une jeune femme paroiſſoit à mes yeux, j'aurois volontiers accuſé ma raiſon de n'être pas raiſonnable.

Que ſeroit-ce, dis-je un jour à mon Philoſophe, ſi l'on n'épouſoit que des » vieilles? Le monde enfin finiroit. Eh, » allez, allez, me répondit-il; cela n'eſt » pas à craindre; les jeunes hommes & » même les vieux y mettent bon ordre; » le dereglement n'y pourvoit que trop. » Comme il y a plus de foux que de ſa- » ges, il y aura toûjours autant d'enfans » qu'on en peut ſouhaiter. En effet quelque paſſion qu'on ait pour les vieilles dans ce païs, il eſt du moins auſſi peuplé que les autres. Il y a quelque temps, qu'animé d'un eſprit de revolte, elles firent de preſſantes remontrances contre l'empreſſement qui s'introduiſoit inſenſiblement en faveur des jeunes. Les deux parties étoient redoutables chacun en leur maniere. Enfin, il ſe fit un accommodement, dont les étrangers profiterent; car il fut décidé que la jeuneſſe ſeulement ſeroit

leur partage. Vous jugez bien que la décision ne leur déplut pas ; (car ils ne sont point du tout accoûtumez au ragoût des vieilles) aussi en vient-il de toutes parts pour mettre leur privilege en usage ; ce qui ne deplaît point aux Magistrats ni au peuple ; parce que, comme on ne dépense point plus volontiers, que lors qu'on fait l'amour, ils apportent beaucoup d'argent qu'ils ne remportent pas.

Si je ne craignois de m'étendre trop sur ce sujet & de vous ennuyer, je vous rapporterois ce qu'on me disoit en faveur de la vieillesse feminine ; comment on me faisoit remarquer, que les vieilles ayant pris toutes leurs croissances, il n'y avoit plus, comme chez les jeunes, de changemens à craindre ; que leurs caresses, quoiqu'elles ne fussent pas extrêmement chaudes, ne laissoient pas de se faire de bon cœur ; qu'on les a avec soi autant qu'on veut ; que le même flegme qui amortit leurs feux, éteint ces ardeurs & ces vivacitez qui dissipent, qui remuënt & qui font faire à la jeunesse tant de fausses démarches ; qu'elles sont d'autant plus propres pour l'économie du ménage, que leur sommeil est tres-leger, leur vie tres-sedentaire, leur application tres-constante, leur humeur fort

défiante, fort épargnante, fort difficultueuſe, fort exacte, fort ennemie des inconſtances, fort peu curieuſe des modes, en un mot, fort antipatique aux nouveautez.

Quand je ſerai auprés de vous, je vous dirai des choſes plus particulieres; nous en ferons part à la bonne tente, & comptez que ce que j'ai à vous apprendre là-deſſus, vous aidera beaucoup à lui faire votre cour, & que nous ne gâterons rien dans la ſucceſſion.

II. Vous vous êtes ſouvent moqué des viſions de la mythologie payenne; entr'autres de celle qui nous apprend les prétenduës naiſſances de Pallas & de Bacchus; vous vous êtes étonné de ce que la memoire a conſervé ces viſions juſqu'à nous, & de ce qu'on en fait un des objets principaux de l'étude des jeunes gens. Vous avez même condamné cet uſage, comme également dangereux pour les mœurs & pour la religion, par les impreſſions qu'il fait ſur l'eſprit de la jeuneſſe, en ne l'entretenant que de divinitez plongées dans des déſordres effroyables, & cependant craintes, reſpectées, adorées. L'hiſtoire que je vais vous faire ne vous paroîtra pas ſi condamnable; car il ne s'y agit ni de divinitez, ni de leurs dereglemens.

Mais

Mais je crains fort, que portant avec elle l'apparence d'un ridicule outré, vous n'y ajoutiez pas plus de foi, qu'aux naiſſances de Bacchus & de Pallas, parce qu'elle y a beaucoup de rapport. Quoiqu'il en ſoit, je vous en ferai pourtant le recit. Elle eſt trop digne du deſſein que j'ai pris de ne vous écrire que des choſes prodigieuſes, pour la paſſer ſous ſilence.

Un homme conſiderable par les maux qu'il avoit faits, & par ceux qu'il pouvoit faire; c'eſt-à-dire, un homme du nombre de ceux, qui, ſous prétexte du bien public, ſe ſervent de toutes ſortes d'artifices pour dévorer le bien des particuliers. Vous entendez bien que je veux parler de ces gens qu'on appelloit autrefois Publicains, & qu'on nomme à preſent chez-vous Maltôtiers. Cet homme donc devint malade d'une plenitude qui le rendoit ſi peſant & ſi abruti, qu'à peine ſon corps & ſon eſprit pouvoient-ils faire leurs fonctions. Tout ce qu'il y avoit de Medecins, Chirurgiens, Pharmaciens, Chimiſtes, gens à ſecrets, furent appellez ſucceſſivement pour le rétablir dans ſon action ordinaire; ce que le peuple n'auroit pas aſſurément conſeillé, s'il avoit été appellé aux conſultations. A force de remedes qui le tourmenterent

au dedans, la cause de l'assoupissement & de la pesanteur parut au dehors, par son-ventre qui devint d'une grosseur si monstrueuse, que, quand il vouloit marcher, il étoit obligé de se servir d'une espece de broüette pour le soutenir, la roulant devant lui, comme les jardiniers, quand ils transportent les ordures & les immondices qu'ils ont amassées aprés avoir nettoyé le potager de leur jardin.

Comme les suppots de la medecine trouvoient bien leur compte avec cette espece d'Antropophage (car c'est un Perou que cette sorte de gens) ils lui firent tant de peur de la grosseur de son ventre, & lui apporterent tant de raisons pour l'engager à croire qu'ils la lui pourroient ôter, qu'il leur permit de travailler encore sur lui. Leur travail aboutit à faire passer la grosseur du ventre dans une de ses cuisses; & c'est de cette cuisse que sortit un prodige que la posterité admirera toûjours, ou plutôt, qu'elle ne voudra peut-être jamais croire. Moimême j'en douterois, pour peu que cet homme eût passé dans mon esprit pour avoir l'habileté de ceux qui, par des tours de soupplesse, sçavent ébloüir les yeux & faire imaginer qu'on voit ce qu'on ne voit pas. Mais son adresse n'é-

toit pas de ce genre ; il en avoit d'autres qu'il n'auroit pas assurément voulu changer contre celle-là. Je ne vous en ferai pas le détail ; car je me persuade que vous êtes bien moins impatient de les apprendre, que de sçavoir ce prodige que j'appelle volontiers moi-même incroyable ; le voici. Il accoucha par cette cuisse d'un enfant bien formé & bien conditionné. Accouchement monstrueux, s'il en fut jamais ! depuis ce temps-là il n'y a dans ce païs aucun homme, qui ne s'inquiete, lorsqu'il voit que son ventre ou sa cuisse commence à grossir. Les femmes mêmes font bien des reflexions qui les embarassent ; craignant que ces grossesses masculines n'ayent des suites semblables, & qu'ainsi elles ne tirent à consequence pour leur interêt ; car, comme vous sçavez, chacun songe à ses petites affaires. Au milieu de toutes ces craintes & de toutes ces inquietudes, il ne laissoit pas de se trouver des railleurs, des plaisans, qui en parlant de cet accouché, disoient qu'il étoit difficile qu'aprés avoir tant mangé de gens, il n'en rendît pas enfin quelqu'un, & qu'apparemment il en accoucheroit de bien d'autres.

Ne me demandez pas ce que devinrent le pere & l'enfant ; je n'en sçai rien ;

parce que je partis peu de temps aprés cet étrange enfantement, du lieu où il s'étoit fait; & ainsi, comme je n'ai plus rien à vous dire de cet avanture, je passe à une autre.

III. L'histoire que je vais vous raconter, semble suivre naturellement celle que vous venez de lire, puisque rien ne vient plus à propos d'un gros ventre, acquisition ordinaire de ceux qui mangent beaucoup, que de parler du plus effroyable mangeur qui fut jamais.

Voraspan (c'est le nom que je lui donne; car ressouvenez-vous, s'il vous plaît, que je vous ai averti, & je vous en avertis encore, si vous l'avez oublié, que je ne nommerai personne par son veritable nom.) *Voraspan* donc étoit mari d'une des plus agréables & des plus jolies femmes de sa ville & même de toute la contrée; & qui par consequent ne manquoit pas d'être beaucoup regardée, suivie, agacée, sollicitée & persecutée par ces gens, dont l'unique occupation est d'assieger les femmes d'autrui. Vous n'ignorez pas qu'il y a par tout de certains faineans qui sont fort attentifs à dresser des embûches aux veuves qui paroissent vouloir trop joüir de la liberté qu'elles croyent que donne le veuvage;

aux filles qui sont dans la necessité des biens de fortune, ou que l'on ne garde pas avec une vigilance assez exacte; aux femmes mariées qui passent pour être mécontentes; enfin à tout le sexe feminin en general, disposé ou non à les écouter, & à se laisser surprendre par leurs amorces.

Un de ces Veneurs, que j'appellerai *Misopol*, s'attacha particulierement à faire ses efforts pour gagner la femme de *Voraspan*; il employa pour cela tout le manege que pratiquent les galans de profession par eux-mêmes, ou par les courtiers de la galanterie. Mais elle le rebuta avec la vivacité & la fermeté de la vertu la plus pure & la plus incorruptible. Il fut si convaincu de la sincerité de ses rebuts; ce que les hommes connoissent parfaitement bien. Permettez-moi de le dire en passant; souvent une femme ne seroit pas si constament attaquée par un même homme, s'il n'entrevoyoit des sujets d'esperer au milieu de ses résistances. Les hommes ne s'y trompent presque jamais. *Misopol* fut, dis-je, si convaincu de la sincerité des resistances de la femme de *Voraspan*, il connut si évidemment qu'il n'y avoit pour lui aucun lieu d'esperance, qu'il désista tout-à-fait de ses prétentions.

Je ne vous ferai point une longue narration des discours de l'un & de l'autre ; si je faisois un Roman, je m'étendrois davantage là dessus, afin d'avoir occasion de décrire de beaux sentimens, mais si beaux, que la pratique ne s'en trouve jamais, & que même on peut dire en quelque maniere qu'elle n'y peut atteindre. J'aime donc mieux venir sans façons au fait.

Misopol, à la verité, ne la persecuta plus par ses poursuites amoureuses ; mais la haine ayant pris dans son cœur la place de l'amour, il ne songea qu'à se vanger par un si extraordinaire & si cruel moyen, qu'entre un million d'hommes, il ne s'en trouveroit peut-être pas un qui pût l'imaginer. Comme c'étoit un vieux routier, qui avoit ce qui s'appelle rôti souvent le balai en plusieurs differens païs, sans autre exercice, que celui d'apprendre à faire plus de mal que de bien, il sçavoit quantité de choses que les honnêtes gens se feroient un merite d'ignorer. Ce fut par le secours de ces connoissances dangereuses, qu'il dressa le plan de sa vengeance. Je vous la dirai, quand je vous aurai representé l'état où *Voraspan* se trouva quelques jours aprés.

Ce pauvre homme fut tout d'un coup

preſſé & tourmenté d'une faim ſi canine, que rien ne le pouvoit raſſaſier. Il mangea un jour, pour prélude d'un ſeul repas, quatre-vingt-huiſtres; pour deſſert, cinq-cens figues, cent pêches, dix melons, aprés avoir mangé de la viande à proportion. Il ne ſongeoit qu'à manger; & lorſque les mets ordinaires ne lui étoient pas ſervis dans les plus violentes fureurs de ſa faim, il devoroit du bois, des pierres, des cailloux, & les digeroit. Tout cela n'étoit rien en comparaiſon de ce que je vais vous écrire. Certes, vous en aurez horreur, & à peine en pourrez-vous ſoutenir la lecture.

Une nuit, étant au lict, ſa voracité devint ſi furieuſe, que dans l'impatience où il étoit de la contenter, il mangea ſa femme qui étoit couchée avec lui ſans en rien laiſſer de reſte, qu'une de ſes mains; comme ſi ce membre étoit échapé à ce vorace pour s'élever vers le Ciel & demander juſtice d'une cruauté ſi brutale & ſi inoüie. Helas! le criminel fut le premier à la demander contre lui-même cette juſtice. Il avoüa ſon inhumanité, il pria même qu'on l'en punit ſans retardement, ne pouvant ſe reſoudre à ſurvivre à une épouſe, qu'il avoit ſi inhumainement traitée, quoiqu'elle l'eût ſi fidelement aimé.

Comme on remarqua dans toute cette conduite quelque chose de tres-ſurprenant & de tres-extraordinaire, on ne ſe preſſa point de lui accorder ce qu'il demandoit; on ſe contenta de l'enfermer; & cependant on examina avec attention le fait & la cauſe qui l'avoit pû produire: car on étoit d'autant plus excité à ne précipiter point la condamnation de ce malheureux, qu'il avoit toûjours vêcu avec ſa femme dans une union exemplaire; qu'il la regrettoit avec les démonſtrations de la douleur la plus ſenſible; & que la maniere dont il lui avoit ôté la vie, paroiſſoit venir bien moins de ſa volonté, que d'une impulſion ſecrete & inexprimable, à laquelle il n'avoit pû réſiſter.

En effet, c'étoit le vindicatif *Miſopol*, qui avoit cauſé ce déſordre; & voici comment. Ayant gagné le Tailleur de *Voraſpan*, il lui porta une peau, & l'engagea à la mettre dans une camiſolle qu'il lui faiſoit; l'aſſurant d'un ton de plaiſanterie, qu'avec cette peau, *Voraſpan* ne perdroit jamais l'appetit. Et ce fut cette peau qui le rendit ſi affamé. Le Tailleur lui promit pour ſatisfaire à ſes inſtances, de n'en jamais rien dire à perſonne. Il eut pourtant la foibleſſe d'en inſtruire ſa femme; elle le dit auſſi

ſous la même condition, à une de ſes amies; celle-ci, à une autre; cet autre à une autre encore; de ſorte que ce ſecret voyageant de femme en femme, arriva enfin juſqu'à une des parentes de celle qui avoit été mangée. Elle en avertit les Juges; on arrêta le Tailleur & *Miſopol*; ils avoüerent le pernicieux artifice. On fit l'épreuve de la camiſolle; & on trouva que la peau qui y étoit enfermée avoit veritablement la proprieté d'affamer, ſans qu'on pût jamais être raſſaſié. *Voraſpan* fut mis en liberté; il n'en joüit pas long-temps; parce qu'aprés avoir langui quelques jours de douleur & d'affliction, il perdit enfin la vie.

Pour punir les deux criminels, on les couvrit chacun d'une camiſolle, fourrée de ces fatales peaux, (Car on en trouva encore quelques-unes chez Miſopol) & on les renferma, ſans leur donner que tres-peu de nourriture, dans une priſon, où ils ont conſommé le reſte de leurs jours, continuellement tourmentez des fureurs d'une faim inſatiable.

J'ai ſçû comment s'appelle l'animal, dont la peau produit de ſi étranges effets; je vous le dirai à l'oreille, n'oſant pas vous l'écrire de peur que, ſi ma lettre venoit à ſe perdre, elle ne tombât entre

les mains de gens capables de faire un mauvais uſage de ce qu'ils y liroient.

Les Magiſtrats s'étant rendus maîtres des peaux qui ſe trouverent dans la maiſon de *Miſopol*, prirent de ſages précautions à leur égard. Aprés pluſieurs épreuves, ils connurent qu'un ſeul petit morceau de ces peaux pouvoit être tres-utile, en ce qu'il ſuffit pour faire retrouver l'appetit à ceux qui l'ont perdu, ſans qu'on ſoit en danger de devenir auſſi dangereuſement affamé, que *Voraſpan*. C'eſt pourquoi ils en firent une diſtribution à pluſieurs de la ville; quelques morceaux que j'ai eu le credit d'obtenir, font une partie des curioſitez que j'ai à vous montrer.

J'oubliois de vous dire, que, dans le temps que *Miſopol* fut pris, il ſe divertiſſoit en preſence de quelques-uns de ſes amis, à mettre ſes mains dans de l'huile toute-boüillante, ſans qu'il marquât aucun reſſentiment de douleur. (Car il ſe piquoit de ſçavoir une infinité de ſecrets curieux qu'il avoit appris dans ſes voyages.) On a ſçû depuis, que c'étoit de l'huile de baleine qui a cette proprieté.

En voila aſſez pour aujourd'hui. La relation ſuivante vaudra du moins autant que celle-ci pour ſes merveilles. Je ſuis, &c.

MITAL.

RELATION IV.

I. *Gardiens des Femmes. Oiseau ennemi des adulteres.* II. *Des Puces. Herbes aux Puces. Du Coucou. Moyen bizarre pour se garentir des Puces.* III. *Usages du Roseau contre les Serpens.* IV. *Force admirable de quelques Vers. Des Moraliseurs.* V. *Pluie de Froment. Deux Champs qui changent de place.* VI. *Allée de cent-cinquante lieuës.* VII. *Païs, où aucun animal feminin ne peut vivre. Des Femmes.* VIII. *Danseurs.* IX. *Destinée déplorable des enfans de plusieurs Sçavans.* X. *De la Table.* XI. *Bagatelle réputée pour un crime digne de mort. De l'Opinion.*

I. ON a en Turquie des Eunuques; en Espagne, des Doiiegnes; en Italie, des Matrones, pour tranquilliser l'esprit des maris sur la conduite de leurs femmes. Tous ces Argus, il est vrai, n'ont pas une vigilance si exacte, qu'il ne leur échape bien des galanteries qu'ils ne voyent pas, ou qu'ils ne veulent pas voir; je dis, qu'ils ne veulent pas voir;

car tres-ſouvent l'infidelité des gardiens contribuë à l'infidelité de celles qui ſont gardées. Quoi, qu'il en ſoit, les hommes ſe croïent en ſureté ſur cette matiere; & ſur cette croïance, ils démeurent en repos. Que leur importe-t-il de ſçavoir ce qui ſe paſſe, pourveu qu'ils joüiſſent de la tranquillité qu'ils recherchent? Il s'agit de contenter leur imagination; leur imagination eſt contente; les voila donc en repos, & ainſi qu'ils s'y tiennent. L'inquiétude que leur donne la jalouſie, eſt un mal imaginaire; les gardes qu'ils mettent auprés de leurs femmes, les préſervent de ce mal; que cette confiance leur tienne donc lieu à cet égard de tout ſoulagement.

Ici on n'a ni Eunuques, ni Doüegnes, ni Matrones pour veiller ſur les démarches des femmes; on ſe contente pour cela d'un oiſeau qu'on met dans la maiſon où elles demeurent : car auſſi-tôt qu'une femme a fait une infidelité à ſon mari, il ſe pend, s'étrangle & enfin s'ôte la vie; & ainſi il ne ſert pas à empêcher de faire des infidelitez; mais il ſert ſeulement à les faire conoître quand elles ſont faites. A dire, vrai, j'aimerois mieux encore m'imaginer avoir un moien pour empêcher de tomber, qu'un qui

m'apprendroit ſeulement qu'on eſt tombé; le premier flatte; le ſecond d'eſeſpere. Ajoûtez les inconveniens qui peuvent arriver de celui-ci; par exemple, la rivale d'une femme ne peut-elle pas faire étrangler ſécrettement l'oiſeau, & de cette ſorte la faire paſſer pour criminelle, quelque innocente qu'elle ſoit? Un mari même, pour s'en défaire, ne peut-il pas en faire autant? Quoi qu'il en ſoit, les hommes font tant d'eſtime de ces oiſeaux, qu'ils ne plaignent aucune dépenſe pour en avoir; & les femmes d'un autre côté les haïſſent tant, qu'elles n'épargnent rien pour tâcher de les détruire. Il y a des gens qui prétendent que jamais aucun de ces oiſeaux ne s'eſt étranglé pour le ſujet auquel on deſtine leur étranglement; que les hommes le ſçavent bien; mais que c'eſt un artifice dont ils ſe ſervent pour faire peur à leurs femmes, & les retenir dans leur devoir. N'importe pourtant; ſi on le trouve étranglé, on ne laiſſe pas de juger & de condamner la femme comme coupable.

II. Je demeure avec deux hommes qui ont ſouvent des diſputes, non pas, comme on dit ſur la pointe d'une aiguille, mais ſur le ſaut d'une puce. L'un eſt un continuel admirateur de ce petit animal;

il a toûjours le microſcope en main, avec une puce à ſa portée, pour y faire rémarquer un reſſort merveilleux, qui en ſe débandant, débande en même temps ſes ſix jambes, & la fait ſauter deux cens fois la hauteur de ſon corps; car il s'eſt appliqué avec toute l'attention poſſible à l'étude de cette petite machine. Les principaux ornemens de ſa chambre, ſont une infinité de puces enchaînées, qu'il regarde ſouvent comme extaſié pendant des heures entieres. L'autre au contraire, leur fait une guerre continuelle. Si les puces ſont ſouvent à ſon oreille pour l'éveiller; ſes yeux & ſes doigts ſont ſouvent à la chaſſe des puces pour en répandre le ſang. L'un & l'autre prirent il y a quelque temps fort plaiſamment le change. Ils avoient entendu parler d'une herbe appellée, *l'herbes aux puces*: leur ami crut que cette herbe pouvoit ſervir à les nourrir; leur ennemi crut qu'elle pouvoit les faire mourir ou les chaſſer; ils en firent proviſion; & enfin on les deſabuſa, en leur apprenant qu'elle ne s'appelle ainſi, que parce que ſa ſemence eſt ſemblable aux puces.

Mais depuis peu l'ennemi des puces a trouvé un moien infaillible pour n'en être point incommodé; ce qui a fait un grand

dépit à l'autre. Vous connoiſſez cet oiſeau, dont le nom eſt une injure pour les maris de femmes galantes, à cauſe qu'il fait ſes œufs dans le nid des autres oiſeaux, des pigeons ramiers, par exemple, ou des hochequeuës. Si l'on met dans une chambre un peu de terre priſe ſous le pied droit la premiere fois qu'on l'entend chanter, toutes les puces en ſortiront, & aucune n'oſera y entrer. Si vous me demandez comment cela ſe peut faire? Je vous répondrai que je n'en ſçai rien; car j'agis avec vous de bonne foi. Si vous me marquez douter que cela ſe faſſe; je vous dirai; éprouvez-le.

III. Vous vous divertiſſiez autrefois de moi, quand vous me voyiez dans nos promenades champêtres, trembler, devenir blême à la vûë d'un ſerpent, ou même à la ſeule crainte d'en trouver un dans mon chemin. Je fremiſſois, je pâliſſois, je m'imaginois alors, il eſt vrai, auſſi-tôt qu'il en paroiſſoit un à mes yeux, qu'il alloit entrer dans mon corps par toutes les parties qui lui en étoient ouvertes, ou qu'avec une ſeule de ſes piqueures, il pouvoit glacer, infecter tout mon ſang, & me faire couler ſa malignité mortelle juſqu'au cœur. Mais à preſent, je ſuis tout-autre, je ris en voïant ce ter-

rible animal, je m'en moque, je l'agace; je l'anime contre moi, je l'attends tranquillement, hardiement, audacieusement,
» quelque furieux qu'il soit. Vous voila bien changé, me direz-vous. Cela est vrai; je ne me réconnois presque pas moi-même à cet égard. Ah que les voïages font bien les hommes! Je m'imagine
» vous entendre, aussi vous récrier; ah
» que les voïages les défont souvent: car je sçai que dans votre famille, il s'est trouvé quelques gens qui ont commencé des voïages par beaucoup d'innocence, & qui sont rétournez avec beaucoup de malice. Mais je reviens au serpent, pour vous avoüer de bonne foi, que si je ne le crains pas, c'est bien moins par un courage qui soit en moi, que par une sorte d'arme deffensive, dont je me sers pour en triompher. Un roseau, dont je le frappe, & dont je le tuë en le frappant d'un seul coup, est ce qui produit ma hardisse. Voila tout mon secret. Voila toute ma force. Et cette force est d'autant plus admirable, qu'elle se tire, comme vous voïez, d'un instrument fort foible, & qu'elle est mise en usage par un homme qui vous avoit toûjours paru & qui étoit en effet fort timide, quand il s'agissoit de ces effroïables animaux,

Vous

Vous admirerez, ſans doute, cette proprieté du roſeau ; voici encore de quoi vous la faire encore admirer davantage ; c'eſt que ſi avec un ſeul coup, on peut tuer un ſerpent ; avec un coup rédoublé on le reſſuſcite. Vous voïez bien que, ſi je ne vous avois appris que la moitié du ſecret, vous euſſiez couru de grands riſques ; ſuppoſé que vous vous fuſſiez trouvé dans quelque occaſion d'en faire l'épreuve ; car, quand il s'agit de ſe défendre contre un ennemi ; on donne volontiers plûtôt deux coups qu'un. Profitez donc de l'avis ; & cependant paſſons à d'autres merveilles.

IV. Pour marquer chez-vous, ou, ſi vous voulez, dans nôtre païs, le mépris qu'on fait d'un homme, l'idée qu'on a de ſa foibleſſe, on dit que c'eſt un ver de terre. On ſe donneroit bien de garde dans ce païs-ci, pour ſignifier la même foibleſſe, & marquer le même mépris, de dire que c'eſt un des vers du fleuve qui l'arroſe. Hé qui oſeroit parler de la ſorte, puiſque ces vers ſont ſi monſtrueuſement forts & robuſtes, qu'avec deux bras longs de ſix coudées qu'ils ont, ils entraînent dans l'eau des Elephans & les dévorent ? Avoüez qu'il faut toûjours ſe tenir bien ſur ſes gardes dans ce mon-

de : car qui s'imagineroit jamais qu'aïant un corps aussi grand, aussi gros, aussi fort qu'un Elephant, on pût être pris, serré, entraîné & devoré par un ver ? Dites cela, je vous prie, à nos grands moralifeurs. Qu'ils seront ravis d'appuyer leurs raisonnemens moraux sur un tel contraste de ver & d'Elephant! Je me ressouviens d'avoir entendu & lû des moralitez, qui n'avoient pas des fondemens plus judicieux. N'est-ce pas un raisonnement bien fort, par exemple, pour montrer l'inutilité des richesses, si l'on n'en fait usage, de dire que les terres qui renferment les mines d'or & d'argent, sont steriles par elles-mêmes pour d'autres choses, & qu'aïnsi elles seroient toûjours inutiles, si l'on ne tiroit de leur sein ce qu'elles y renferment pour le mettre dans le commerce du monde ; ou d'assurer, que la situation de notre cœur est telle dans notre corps, que sa partie la plus pointuë est en bas, & la plus large en haut, pour nous montrer le peu d'attachement que nous devons avoir à la terre, en ne tenant à elle que par un point ; au lieu que toute la largeur & toute l'étenduë de notre affection ne doit être que pour le Ciel & pour la Beatitude qu'il contient ? Toutes ces mora-

litez ne produiſent pas grand fruit, il eſt vrai ; mais qu'importe-t-il au moraliſeur ? Il ſe borne à dire des choſes extraordinaires ; ſon intention ne va pas plus loin .... Sçavez-vous bien que je ne finirois point de moraliſer ſur ces moralitez, & ſur ces moraliſeurs, ſi je ne me faiſois violence pour m'empêcher de continuer ?

V. Hier, pendant toute la journée, des nuages parurent, & par leurs mouvemens, répreſenterent entr'eux, tantôt des épis de bled, tantôt des gerbes ; ce qui attira la vûë, l'admiration & l'étonnement de tout le peuple. Ce matin on a vû ces mêmes nuages tous joints enſemble, qui formoient une nuée fort épaiſſe, & de couleur jaune ; & enfin cette nuée s'eſt reduite en une pluie de froment. Ce prodige a été ſuivi d'un autre, qui a encore beaucoup plus ſurpris. Comme cette pluie ne s'étendoit que ſelon le nuage d'où elle eſt tombée ; un champ qui faiſoit d'un côté l'extremité du lieu qu'elle pouvoit arroſer, s'eſt ôté de ſa place, & eſt allé prendre celle d'un champ voiſin qui eſt venu le remplacer. Ce changement étrange fait la matiere d'un procez ; le maître du champ, qui a quitté ſa place, ſur laquelle le froment

eſt tombé, prétend que ce bled lui appartient; le maître de l'autre champ prétend la même choſe, en ce que ſon champ eſt en poſſeſſion du bled, & que c'eſt lui que le Ciel en gratifie, il ajoûte même que ſa partie étant tres-riche, & lui tres-pauvre, il ſemble que ces deux champs ſe ſoient entendus & aient agi de concert pour changer de place, afin de le ſecourir dans ſon beſoin. Si je n'étois pas obligé de partir inceſſamment, je vous aurois prié de conſulter vos Juriſconſultes là-deſſus, & de m'envoyer leur déciſion, pour la montrer aux Juges de ce païs ci.

VI. Je viens de finir un long voyage que je pourrois avec raiſon appeller une promenade, puiſque je l'ai fait dans une allée de cent-cinquante lieuës. Vous qui aimez les avenuës & les arbres, trouveriez-là de quoi vous contenter. Quant à moi qui me plais bien plus à voir des figures qui remuënt & qui parlent, qu'à celles qui demeurent toûjours dans la même place, & qui ne diſent mot, je vous avoüe franchement que je m'y ſuis fort ennuyé; ſi j'y ai eu quelque plaiſir, c'eſt le deſſein que j'ai pris de vous en donner à vous-même, en vous apprenant l'exiſtence d'une ſi merveilleuſe allée.

VII. Je vous ai parlé, ce me ſemble, pluſieurs fois des femmes dans mes précedens memoires ; je ne vous en dirai rien dans celui-ci; car je ne pourrois vous en faire aucune hiſtoire ſans l'inventer, puiſque je ſuis dans un païs, où l'on ne voit aucun animal feminin, de quelque eſpece que ce ſoit ; & cela, parce qu'il n'y en a aucun qui y puiſſe vivre. Auſſi y mene-t-on une vie fort unie, fort languiſſante & fort triſte. Tant il eſt vrai que la diverſité de ſexe donne je ne ſçai quelle vivacité, je ne ſçai quelle action, qui réjoüit, qui amuſe & qui diſtrait agréablement. Quand je ſerai de retour à Paris, je tâcherai de faire une colonie de ces hommes qui ſe déchainent avec emportement contre toutes les femmes, pour les conduire dans ce païs ; mais je prendrai d'eux auparavant une aſſurance en bonne forme, par laquelle ils me promettront de n'en vouloir jamais ſortir. Croyez-vous que ſur ce pied-là, ma recolte ſera bien abondante ?

VIII. Les plaiſans danſeurs que votre Pecourt, votre l'Etang, votre Balon, en comparaiſon de ceux que je viens de voir ! ce que vous appellez bonne grace dans ceux-là, proîtroit être du dernier ridicule à ceux-ci. Vos danſeurs affectent

de ſe tenir bien droits, d'avancer le plus qu'ils peuvent la poitrine; ceux-ci font conſiſter tout l'agrément de leurs danſe à ſe tenir courbez, comme s'ils vouloient cueiller des fraiſes. Auſſi les vieillards ſont-ils les Maîtres à danſer les plus eſtimez, parce que ce ſont ceux qui ſe courbent le plus naturellement. Rien ne les étonne plus, que de voir danſer de la maniere que nous danſons. Ils croyent ne pouvoir trouver aſſez de termes pour exprimer notre prétendu mauvais goût: Admirons la force de la coûtume, qui fait paſſer pour raiſonnables les uſages les plus ridicules.

IX. Je ſuis à preſent dans une ville celebre, où il ſe trouve un grand nombre de ſçavans, de gens de lettres habiles dans toute ſorte de litterature. Vous allez être ſcandaliſé quand je vous dirai, qu'il y en a tres-peu de mariez, & que cependant preſque tous ne laiſſent pas d'avoir des enfans. On le leur pardonne, parce qu'ils s'en ſervent pour ſubſiſter par le commerce qu'ils en font. Dure neceſſité, que d'être obligé de vendre ſes enfans pour vivre! mais bien plus dure encore, lorſqu'on eſt forcé de les envoyer aux galeres, pour en avoir quelque argent! ce qui arrive à pluſieurs de

ces peres infortunez. Ce n'eſt pas pour leurs crimes, que ces pauvres enfans ſubiſſent la peine de la rame ; c'eſt ſeulement, parce que leurs peres les ont faits ſi difformes, que perſonne ne voulant les voir ni recevoir chez-ſoi, ils ſont obligez de faire cette honteuſe retraite, pour ſe cacher aux yeux du public. A votre avis, ces ſçavans ne feroient-ils pas mieux d'obſerver un exact celibat ?

X. Je m'ennuye bien de la maniere de manger qu'on obſerve ici ; car quelque long-temps que l'on ſoit à table, on n'oſeroit y dire un ſeul mot. A quoi bon ſans avoir quelque raiſon qui puiſſe juſtifier le ſilence, de manger en compagnie, s'il n'eſt pas permis de s'entretenir ? Quand je me trouve avec pluſieurs autres à table, ſans que nous prononcions une ſeule parole, je m'imagine voir pluſieurs bêtes attachées à un ratelier, tout occupées de leur mangeaille. Pour moy, le converſer, en mangeant, m'eſt une eſpece d'aſſaiſonnement, qui me rend les viandes beaucoup plus agréables. Ne convient-il pas bien mieux aux hommes dans leurs actions les plus animales de les faire en hommes, c'eſt-à-dire, d'une maniere qui les diſtingue des brutes ? Il me paroît même que la ſanté

y trouve mieux ſon compte, puiſqu'en converſant, on mange avec moins de précipitation, & qu'ainſi on donne le temps aux morceaux de ſe reconnoître, pour ainſi dire, de s'arranger, & de ſe placer à propos. On peut ajoûter que l'experience nous apprend, que la table contribuë d'ordinaire à faire un agrément dans le commerce de la vie civile. Souvent on y lie des amitiées, on y forme des réconciliations, on y réſoud même des difficultez par une certaine liberté que la bonne chere donne à l'eſprit, & par l'émulation que produit preſque toûjours l'aſſemblée des honnêtes gens.

XI. Ceux qui voïagent, courent ſouvent des riſques, s'ils ne ſont pas inſtruits des coûtumes & des opinions qui dominent dans les lieux où ils ſe trouvent. Ce qui me fait parler de la ſorte, c'eſt ce qui vient d'arriver à un de mes valets. Ce bon garçon, dont l'appetit étoit ouvert dés le matin, alla dans la cuiſine du lieu où je logeois, & y voyant une marmitte auprés du feu remplie de viandes, s'aviſa de prendre ſon couteau, & d'en tirer une partie qu'il coupa pour ſon déjeuné. Croiriez-vous que cette action lui attira une diſgrace effroyable? Vous n'en douterez pas, quand je vous aurai dit, que

c'eſt

c'est ici un crime capital de tirer avec un coûteau la chair du pot encore boüillant. On donna aussi-tôt avis aux Magistrats de ce qu'il venoit de faire, avec du moins autant d'empressement, que si l'on avoit eu des preuves invincibles, qui l'eussent pû convaincre qu'il avoit conspiré contre l'Etat. Tout le voisinage en fut d'abord en rumeur; cette rumeur passa du voisinage dans toute la ville, & y fit un si grand fracas, qu'on eût dit, à voir les mouvemens & les allarmes que cette action avoit produite, que c'étoit un prognostique funeste d'une destruction inévitable de tout le païs. Le malheureux tireur de chair du pot fut aussi-tôt trainé avec mille imprécations, dans une prison, d'où il ne seroit point sorti, que pour perdre la vie, si je n'avois pris toutes les mesures possibles pour assurer le peuple & les Ministres de la justice, que, pour faire réparation d'honneur à l'usage du païs, qui défendoit absolument l'action énorme, dont on l'accusoit, il n'y mangeroit jamais de viande, qui ne fut sortie du pot où on la cuiroit, & qui ne fut ce qu'on appelle pourrie de cuire. Le pauvre miserable n'a jamais mangé morceau qui lui ait tant couté, & qui lui ait été d'une si dure digestion.

Hé bien! Monſieur, l'opinion peut-elle pouſſer plus loin l'extravagance, que de prétendre faire croire qu'un homme eſt un criminel digne de mort, à cauſe qu'il aura tiré avec un couteau quelque morceau de chair d'un pot, pendant qu'il boult encore? Si nous n'avions point de certains principes que la nature & la raiſon nous dictent pour nous montrer ce qui eſt veritablement innocent ou criminel, dans quel embarras ne ſerions-nous point, lorſqu'on prétend nous gouverner par la bizarrerie des opinions? conformons-nous, autant que nous pouvons à ce qui ſe fait ordinairement, à ce qu'on nous dit qui ſe doit faire; la complaiſance que nous devons avoir pour la ſocieté civile, l'exige de nous; mais reſervons-nous toûjours la liberté de croire que rien n'eſt de ſoi-même bon ou mauvais, que ce que la raiſon autoriſe ou défend. Je vous laiſſe avec cette réflexion. Je ſuis, &c.

MITAL.

RELATION V.

I. *Vilaine épreuve qu'exige une secte.* II. *Moyen merveilleux, pour gagner la faveur des Princes. Secrets dangereux.* III. *Têtes plattes.* IV. *Courage récompensé.* V. *Memoire prodigieuse. Elephant veritablement digne d'admiration.*

I. UN homme s'est mis ici dans l'esprit d'établir une secte qui est du goût de bien des gens. Il fait consister toute la religion à prier ; il n'exige point d'autres devoirs de ses sectateurs & de ses disciples, que bien des Oraisons ; la plû-part des femmes qui, comme vous sçavez, disent volontiers des prieres, & se font de cet exercice tout leur merite, toute leur vertu, toute leur perfection ; embrassent avec ardeur ce party ; car elles se persuadent qu'elles n'y auront point à répondre de leurs actions. Il faut assurément que cette religion leur soit bien agréable, pour qu'elles la reçoivent, puisqu'avant que d'en être, l'on doit faire la plus vilaine de toutes les épreuves qu'on ait jamais exigées. Cette épreuve consiste à faire manger des excrémens

humains à ceux qui ſe préſentent pour cette belle profeſſion ; en voila tout le novitiat. Comment peut-on être ragoûté pour une religion, dont l'entrée fait tant de mal au cœur ?

II. Revolution étrange de fortune qui vient d'arriver ! Le Miniſtre d'un Prince, dont il avoit toute la faveur, étant tombé malade un jour que l'un & l'autre devoient travailler à une affaire de la derniere importance, n'avoit que ſon premier Commis qui pût ſuppléer à ſon défaut. Mais le Prince avoit une antipathie naturelle contre cet homme ; il ne le pouvoit ſouffrir, quoiqu'il eût des preuves conſtantes de ſon habileté. Le Miniſtre, qui connoiſſoit cette averſion, heſita quelque temps à l'envoyer en ſa place ; il s'y détermina pourtant, parce que l'affaire dont il s'agiſſoit, ne pouvoit ſouffrir aucun retardement ; il lui donne les papiers neceſſaires pour ce travail, & une petite boëte, penſant lui donner un poudrier qu'il portoit d'ordinaire dans ſa poche, pour ſervir lorſqu'il travailloit avec ſon maître, (c'eſt l'uſage du païs.) Le Commis la met dans la ſienne, va au Prince, & celui-ci changeant tout d'un coup d'eſprit à ſon égard, le reçoit avec toute l'affabilité, toutes les marques

les plus obligeantes d'affection qu'il pouvoit donner, & avec toutes les caresses les plus affectueuses qu'il pouvoit faire au plus intime de ses favoris. Non-seulement cette premiere audiance se passa de la sorte, mais encore toutes celles qui la suivirent. Et enfin l'attachement alla si loin, que le Ministre fut entierement oublié, & le Commis destiné pour occuper sa place. Le Ministre étant instruit du funeste changement de sa fortune, fait ses efforts pour en deviner la cause; & cherche dans ses poches pour y trouver un moyen de se rétablir. Vous allez peut-être croire que c'étoit quelques memoires qu'il chercheoit, ou quelques instructions politiques, ou quelques avis pour grossir les Finances, ou quelque lettre qu'un courrier venoit d'apporter sur une ville prise, ou sur une bataille gagnée. Non ce n'étoit rien de tout cela. Il cherchoit une boëte qu'il ne trouvoit point; c'est celle qu'il avoit donnée à son Commis, croyant lui donner son poudrier. Il le fait venir aussitôt, la lui demande, celui-ci la lui rend, l'assurant qu'elle ne lui avoit été d'aucun usage, qu'il ne l'avoit point tirée de sa poche, & que même il ne l'auroit pas renduë, si on ne la lui avoit deman-

dée, n'y ayant fait aucune attention depuis qu'il l'avoit reçuë. A peine cette fatale boëte est-elle remise entre les mains du Ministre, que le Prince lui rend toute son affection & toute sa faveur; & reprend toute l'antipathie naturelle qu'il avoit contre le Commis. Je croi ne me point tromper, si je m'imagine, que vous avez une grande curiosité de sçavoir ce que c'étoit que cette boëte, & ce qu'elle contenoit. La boëte n'étoit rien d'extraordinaire par elle-même; c'est ce qu'elle renfermoit, qui en faisoit le prodige & la merveille. Ces mots vous donnent assurément de grandes idées; & quand vous sçaurez ce qu'ils signifient, vous ne manquerez pas de dire que c'est la montagne qui accouche de la souris; puisque ce qui étoit contenu dans cette boëte, n'étoit autre chose qu'un œuf de serpent, & un peu de sang de basilic; c'est ce que j'ai appris d'une personne qui assuroit le bien sçavoir. Je vous dirai quelque jour son nom, & vous connoîtrez que je ne vous impose point. Ne vous vantez pas, je vous prie, de sçavoir cette merveilleuse proprieté; car vous pourriez courir les mêmes risques, qu'on dit que coureroient ceux qui prétendroient avoir trouvé cette merveilleuse

pierre qu'on appelle philoſophale, & que l'on cherche depuis tant de ſiécles. Les Princes n'aiment point qu'on ſçache des ſecrets qui donnent trop de pouvoir à ceux qui les poſſedent.

III. Dans tous les païs, les hommes, les femmes & les enfans portent ſur leur cou une tête ronde, ou un peu longue, ou un peu quarrée ; ici, on ne voit ſur le cou de tout le monde, qu'une eſpece de petit tableau animé, où ſont repreſentez un front, des yeux, un nez, une bouche, un menton & des oreilles. J'appelle les têtes de ces peuples, des tableaux, parce qu'elles ſont ſi plattes, qu'on diroit que ce ne ſont que des plattes peintures, ſi l'on ne leur voyoit remuer le menton, la bouche & les yeux. Vous ririez bien de voir ces petits tableaux ; mais vous ne ſeriez pas le ſeul rieur ; car ils ne riroient pas moins de vous en voyant votre tête ronde. Je les ai vû ſouvent ſe tenir les côtez, à force de rire, lors qu'ils voyoient la mienne ; tant elle leur paroiſſoit laide, ridicule, & groteſque. Rien n'eſt plus beau à leurs yeux, qu'une teſte platte. Auſſi prennent-ils des ſoins extrêmes & violens, pour donner cette figure à celles de leurs enfans. On voit de tous côtez ces pau-

vres innocens, qui comme autant de martyrs de l'opinion, ont leur tête si fortement preſſée entre deux planches, qu'on diroit, à les voir dans cet état, que l'on a deſſein d'en exprimer tout ce qu'elle contient de cervelle, d'humeurs & de ſang. Quoique vous ſoyez accoûtumé à voir les tortures que ſe donnent & les violences que ſe font les Dames de chez-vous, pour perſuader qu'elles ont la taille belle, vous ne laiſſeriez pas d'être ſurpris, ſi vous voyez ce qu'on fait ici pour avoir la tête platte.

IV. Vous ne pouvez croire avec combien de conſideration & d'eſtime on regarde ici un homme, quand on le voit manger de la chair ou du poiſſon ; cela lui tient lieu de Cordon bleu, de Cordon rouge, & de Bâton de Maréchal. Ce n'eſt pas que de manger du poiſſon ou de la chair, ce ſoit une action fort noble, fort vertueuſe & fort heroïque ; mais c'eſt qu'on ne la permet qu'à ceux qui ont tué à la guerre des ennemis de l'Etat. Et cette permiſſion ne ſe donne, qu'aprés que quelqu'un des Inſpecteurs d'Armées, qui n'ont d'autre choſe à faire, que de remarquer le courage ou la lâcheté des Soldats & des Officiers, a donné une atteſtation favorable. Cette

inſpection n'eſt pas mal imaginée ; car il arrive tres-ſouvent dans de certains païs, que tel, qui s'eſt toûjours tenu caché pendant un combat, ne laiſſe pas d'être trompetté glorieuſement par la renommée, & d'entrer beaucoup pour ſa part dans l'honneur de la victoire, pendant qu'il n'eſt fait aucune mention d'une infinité d'autres, qui ont été les plus efficaces inſtrumens, dont on s'eſt ſervi pour la remporter.

V. Je voyage depuis quelques jours avec un jeune François, dont la memoire eſt veritablement un prodige. Il ſçait plus de vingt ſortes de Langues, parce qu'avec quelques principes generaux de Grammaire, qu'il a appris, il retient par cœur tous les vocabulaires, aprés en avoir fait une ſeule lecture. Il nomme toutes les perſonnes qu'il a vûës, pour les avoir entenduës nommer une fois. Il ne peut rien oublier de ce qu'il a lû. Il recite Virgile tout entier & les Oraiſons de Ciceron, non ſeulement par ordre, mais encore à rebours. Qu'on lui liſe pluſieurs feüillets écrits, ou même plus de trente mille differens mots, il les recite par cœur, ſans en oublier un ſeul, tout de ſuite, à commencer par le premier ou le dernier, enfin, en toutes façons.

J'en viens de faire une épreuve, qui, je croi, vous fera autant de plaisir qu'à moi, quand vous la sçaurez. Un autre François, qui est depuis long-temps établi ici, nous ayant parlé d'un Ouvrage qu'il avoit commencé, mais qu'il avoit abandonné, parce qu'il est dans un commerce qui ne lui permet pas de faire celui de Litterature, nous le priâmes de nous lire ce qu'il en avoit composé; il nous accorda volontiers ce que nous lui demandions : car, quoi qu'il semble avoir quitté le parti des belles Lettres, il ne laisse pas d'être fort sensible aux loüanges qu'on lui donne sur cette matiere. Il nous le lut donc à differentes fois; & à chaque fois, mon jeune prodige de memoire, quand nous étions de retour à la maison, me dictoit mot pour mot, & moi j'écrivois tout ce que nous venions d'entendre lire. Son Ouvrage est intitulé; *Avis aux Lecteurs.* On y donne des instructions fort solides & fort ingenieuses sur l'usage qu'on doit faire des Livres. On y détruit tous les préjugez; on y montre combien il est ridicule de juger d'un Livre sur ce qu'on entend dire; qu'il est bien plus raisonnable d'en juger par soi-même, &c. J'espere vous faire part quelque jour de cet Ouvrage. Il est un

des plus curieux qu'on ait jamais composez ſur cette matiere ; & meriteroit, pour l'utilité publique, de paroître au jour.

Je vous ai promis de fermer cette Relation par un prodige digne de mon proprojet. Ce prodige eſt une de mes curioſitez. A propos de curioſitez, je vous avertis que j'en ai un aſſez grand nombre; & je ne penſe pas qu'il y en ait à Paris de ſemblables. En attendant que je puiſſe vous les montrer, je vous en ferai la deſcription, à la fin de chacune de mes Relations. Je commence aujourd'hui par la plus groſſe. C'eſt un Elephant veritablement digne d'admiration, non ſeulement par ſon énorme groſſeur (jugez-en par ſon pied qui a deux pieds & demi de diamettre) mais bien plus par ſon adreſſe, & par une eſpece de ſageſſe, de prudence & de jugement qu'il fait paroître dans la plus-part de ſes actions.

Auſſi a-t-il eû une mere qui s'attacheoit ſur tout à lui donner une belle éducation. Elle demeuroit avec lui chez des Religieux ; & une preuve qu'elle faiſoit beaucoup d'attention ſur ſa conduite ; c'eſt que, lors qu'étant fort jeune, il alloit dîner au Refectoire de ces bons Peres, elle le ſuivoit ; & comme elle

étoit trop grande pour pouvoir y entrer; elle se tenoit à la porte, observoit exactement toutes ses démarches, sans qu'aucune pût échaper à sa vigilance. Quand il faisoit quelque mal, quelque sottise, quelque étourderie, quand il renversoit, par exemple, quelque portion, ou qu'il prennoit quelque chose, sans attendre qu'on la lui donnât, elle l'appelloit avec un ton de colere qui lui faisoit belle peur. Le pauvre petit venoit à petits pas, baissant la tête, tremblant de crainte; & elle, aussi-tôt qu'il étoit à sa portée, lui donnoit sept ou huit coups de trompe, plus ou moins, selon la faute qu'il avoit faite.

Quoiqu'il eût été d'abord si bien élevé, il ne laissa pas de se jetter dans le déreglement & de faire des siennes, quand il fut devenu assez grand, pour pouvoir secoüer sans crainte le joug de sa mere. Il se fit, pour ainsi dire, voleur de grands chemins. Il arrêtoit tous les passans qu'il rencontroit, les dépoüilloit, & emportoit dans une caverne tout ce qu'il leur avoit pris. Je me trouvai un jour à son passage; mais bien loin de me traiter aussi-mal qu'il avoit traité les autres, il vint à moi avec des démonstrations flatteuses; elles ne me rassûroient pourtant pas si fort, que

je ne soûhaitasse alors être bien loîn de lui. Cependant je devins plus hardi, quand je vis la racine de sa trompe ensanglantée, & qu'il sembloit, en y approchant le bout, me prier d'y apporter quelque remede. Il y avoit une grosse épine enfoncée, qu'il ne pouvoit pas ôter lui-même. Je l'arrachai sur le champ. Ses caresses augmenterent ensuite, & enfin, pour me marquer sa reconnoissance, il me prit sur sa trompe, m'éleva en l'air, comme s'il eût voulu me porter en triomphe. Je ne jugeois pas pourtant si favorablement pour moi de cette action : car je croyois qu'il m'alloit jetter à une lieuë de lui, m'imaginant qu'il étoit comme la plus-part des hommes, qui écartent le plus qu'ils peuvent de leur presence ceux à qui ils sont redevables. Tout-cela n'arriva point ; au contraire, il me porta avec tout le ménagement possible pour adoucir ma voiture, dans sa caverne, où je trouvai tous les vols qu'il avoit faits, presqu'aussi-bien arrangez que les étoffes d'un Marchand de la ruë aux fers. Il me les montroit les uns aprés les autres avec sa trompe, & sembloit me vouloir dire que tout cela étoit pour moi. En effet, il m'en laissa entierement le maître ; mais je n'en disposai, qu'en faveur de ceux

à qui toutes ces hardes & toutes ces richesses appartenoient, autant que je le pus connoître par mes recherches. Il ne se contenta pas de me faire ce present, il se donna entierement à moi, & n'a point voulu m'abandonner depuis cette avanture.

Seulement, quand j'ai quelquefois été obligé de quitter la terre, pour m'embarquer sur mer, il ma fallu prendre une petite precaution avec lui; c'est de lui promettre avec serment de le ramener dans sa patrie; sans cela, il n'auroit pas voulu me suivre; & aussi, il ne m'auroit jamais permis de partir sans lui, & en sa presence. J'aurois pû le faire en secret; mais, comme j'ai une veritable affection pour ce pauvre animal, j'ai mieux aimé lui faire une promesse que je n'avois pas absolument intention de lui tenir, que de me resoudre à m'en voir separé.

Il est beaucoup revenu de ses folies de jeunesse; bien loin d'être d'humeur à courir les grands chemins pour faire du dommage, il ne sort point sans ma permission; ou, s'il fait quelques sorties, sans m'en avoir averti, c'est pour s'acquitter d'un certain culte de Religion qu'il rend au Ciel, au Soleil, & à la Lune. Quand la Lune est pleine, il va

cueillir des rameaux, les éleve en haut en la contemplant, & les remuë doucement, comme s'il avoit quelque chose à lui demander, ou à lui offrir. Il s'incline du côté du Soleil levant, comme pour l'adorer. Quand il est malade, il s'humilie, en regardant le Ciel, & il lui jette des herbes, comme s'il lui faisoit une offrande. Enfin, comme il ne peut pas s'élever au dessus des sens, il semble reconnoître du moins pour Dieu ce qu'ils remarquent de plus grand dans la nature.

Cet animal m'est fort incommode en une chose; vous allez peut-être croire que c'est sa nourriture qui m'est à charge. Non. Il me rend assez de services, & me fait assez de plaisir, pour ne pas plaindre cette dépense. Ce qui m'embarasse donc le plus, c'est que je suis obligé d'avoir toûjours deux ou trois chats à ma suite, afin qu'il ne paroisse aucun rat devant lui; car il craint tant cet animal, que, quand il en voit un, une furie mêlée de terreur le saisit, & le porteroit à de fâcheuses extremitez, si l'on n'y mettoit ordre. Il craint encore beaucoup le feu & le grognement du pourceau.

Les hommes infideles à leurs femmes, ou les femmes infidelles à leurs maris,

trouvent mal leur compte avec lui ; car il connoît leur infidelité. Lorſqu'il voit des gens de cette ſorte, il leur fait faire avec ſa trompe un ſaut tres-perilleux ; & ils tombent avec du moins autant de honte, que de douleur. Comme un de mes valets ſe trouvoit accablé par l'affluence du peuple qui venoit pour voir ce monſtrueux animal dans tous les lieux où je m'arrêtois, il s'eſt aviſé dans la ſuite de faire des hiſtoires de ſon averſion contre la ſupercherie conjugale. Depuis ce temps-là, nous avons beaucoup moins de viſites. Cette averſion ne me ſurprend pas ; car il eſt ſi ſobre ſur cette matiere, qu'il n'a jamais voulu s'accoupler qu'une fois, quelque occaſion qu'on lui ait preſentée pour le tenter.

A propos de ce valet ; ce pauvre garçon a fait naufrage au port ; car aprés m'avoir ſuivi & bien ſervi pendant pluſieurs années, & dans le temps qu'il eſperoit joüir du fruit de ſon travail, & de l'établiſſement que je me propoſois de lui faire pour la récompenſe de ſes ſervices, la mort l'a enlevé ; &, parce que c'étoit lui qui prenoit particulierement ſoin de mon Elephant, cet animal a été ſi ſenſiblement touché de cette mort, ſi penetré de triſteſſe & d'affliction,

qu'il

qu'il en a pleuré pendant plus de quinze jours.

Je ne sçai si c'est cette tristesse qui le rendant de mauvaise humeur, l'a excité à se venger de l'autre valet, d'une maniere que vous ne serez peut-être pas fâché de sçavoir, & qui prouve un je ne sçai quel raisonnement merveilleux dans cet animal. Ce valet lui ayant malicieusement mêlé du sable dans ce qu'il mangeoit, celui-ci alla le même jour en jetter sur un potage qu'on lui portoit. Voilà sa vengeance. Mais voici une preuve de son équité. On avoit oublié de lui donner sa portion ordinaire pour sa nourriture. Comme il étoit pressé de la faim, il mangea une partie du foin & de l'avoine d'un cheval; mais le lendemain, il lui rendit fidellement ce qu'il lui avoit pris. Avoüons la verité; on ne treuve gueres d'hommes aussi exacts à faire une restitution.

Je ne veux point vous faire ici un grand étalage de son habileté à marcher sur la corde, ou même, si vous voulez, à y danser: car je pourrois appeller les promenades qu'il y fait, une danse serieuse: comme la sarabande, par exemple, ou la courante. Mais, parce que ceci sent beaucoup la machine, j'aime mieux vous

parler de ce qui ſemble marquer du raiſonnement, du jugement, de la raiſon : car c'eſt ce qui me charme le plus en lui.

Voici, outre ce que je vous ai déja dit, quelques-uns des faits de ſa capacité, qui lui font le plus d'honneur. Il ſçait écrire. Que voulez-vous davantage pour le regarder comme un prodige ? Si vous vous obſtinez à vouloir croire avec ces certains ſçavans que vous connoiſſez, & que vous aimez, qu'il entre encore de la machine dans cette capacité, voyez, je vous prie, ſi vous avez raiſon d'attribuer encore à machine ce que je vais vous dire. Je vous avertis, par parentheſe, que, quand je lis les Ouvrages des Philoſophes qui traitent les bêtes de machines, je ſuis tellement ſéduit par les preuves qu'ils me donnent pour ſoûtenir leur opinion, que comme vous, je ne puis m'empêcher d'être de leur avis. Mais de certaines experiences viennent-elles à la traverſe ? Je trouve que je ne dois plus penſer comme eux. Je vous en fais le juge, à propos des trois Hiſtoires de mon Elephant, que vous allez lire.

Voici la premiere. On l'avoit envoyé chez un Chaudronnier porter un chaudron, pour le faire racommoder. Le

Chaudronnier n'en ayant pas bouché tous les trous, ce qu'on connut par l'épreuve qu'on en fit, en y mettant de l'eau en presence de l'Elephant, ce pauvre animal fut grondé, & renvoyé porter encore le chaudron chez le Chaudronnier; celui-ci boucha alors exactement toutes les ouvertures, & le rendit à l'Elephant, qui craignant d'être trompé une seconde fois, alla, avant que de le porter à son maître, tirer de l'eau d'un puits, & la mit dans le chaudron, pour voir s'il ne couloit plus. Avoüez que voilà une machine qui paroît bien raisonnable.

Un autre jour un jeune garçon le voïant passer dans une ruë, lui jetta quelques ordures, comme pour se moquer de lui, & l'insulter. L'Elephant le regarda, & continua son chemin, sans marquer aucun ressentiment; mais quelques temps aprés, l'ayant rencontré, il le prit avec sa trompe, & aprés l'avoir élevé en l'air, & s'être comme joüé de lui, il le mit doucement à terre, se contentant, pour toute vengeance, de lui faire peur.

Enfin ce qui me reste à vous dire, pour vous montrer l'instinct (car je n'ose pas l'appeller raison) de cet animal; c'est, que, quand il passe devant une maison, où il a été bien traité, il s'ar-

rête, & baiſſe la tête, comme s'il vouloit marquer ſa reconnoiſſance par cette poſture reſpectueuſe.

En voilà aſſez pour aujourd'hui. Je ſuis toûjours, &c.

MITAL.

RELATION IV.

I. *Habits.* II. *Des malades.* III. *Défenſe de prononcer le nom du Roy.* IV. *Exercice de religion.* V. *Chatte extraordinaire. Rats en uſage pour pendants d'oreilles. Pendans d'oreilles ſonnants. Poules qui portent du poil & de la laine, au lieu de plumes. Poiſſons terreſtres. Poiſſons de figures extraordinaires. Poiſſons-volans. Poiſſons qui paiſſent l'herbe, & qui ont des bras. Pluye de laine & de fleches. Arbaleſtre merveilleuſe. Pierre qui s'allume dans l'eau, & s'éteint dans l'huile.*

I. LEs habits magnifiques font ici ſur les eſprits de l'un & de l'autre ſexe, une impreſſion ſi favorable pour ceux qui les portent, que la ſageſſe, la vertu, la pieté, l'habileté, enfin quelqu'autre merite que ce ſoit, ne peuvent

pas s'attirer autant de respect, d'affection & d'estime, que s'en attirent les gens qui sont magnifiquement habillez. Il semble que leurs habits ayent la proprieté de cacher les défauts de leur ame, aussi-bien que ceux de leur corps. Entrant un jour dans une compagnie avec une parure du plus riche appareil, je croyois que les femmes m'alloient dévoirer des yeux. Elles n'avoient plus de regards pour les autres, toutes leurs minauderies furent pour moi. Il sembloit que leurs cœurs alloient sortir par leurs yeux, pour se venir placer sur mon habit, & me rendre maître de toutes leurs affections. J'affectai des ridiculitez pour éprouver leur goût; mais il me fut impossible de leur paroître ridicule, parce que j'étois bien habillé. On ne parle jamais mal, on ne fait jamais rien de messeant à leur égard, quand on a un bel habit. Aussi faut-il voir la veneration qu'elles ont pour une coëffeuse bien entenduë, pour une couturiere, pour un tailleur, enfin pour ceux & celles qui inventent des parures, ou qui les mettent en usage avec habileté. Je ne veux pas être plus long-temps à vous parler sur cette matiere; parce que je m'imagine qu'elle ne vous paroît pas assez extraordinaire & assez

merveilleuſe, pour tenir une grande place dans mes relations.

II. Je viens de ſortir d'une ville auſſi ſecretement & avec autant de précipitation, que ſi j'avois commis un crime digne de mort. La ſeule faute pourtant que j'y ai faite, & qui m'a obligé de m'en tirer bien-vîte; c'eſt que j'y ſuis tombé malade, & que je voyois bien que je ne pouvois pas guerir auſſi-tôt qu'il m'étoit neceſſaire pour n'être pas dans un danger inévitable de me voir ôter la vie. Ceci eſt une Enigme pour vous; en voici l'explication. Il y a dans ce païs une coutume qui eſt aſſurement une des plus impertinentes que j'aye jamais remarquées. Auſſi-tôt qu'on y eſt attaqué de quelque maladie, il vient de certains viſages, qui, aprés avoir bien conſideré le malade, lui ordonnent avec une autorité qui ne ſouffre point d'appel, d'être gueri dans un tel temps. S'il ne guerit pas, il n'y a point de remiſſion pour lui; on le tuë, & on le mange; & cela, diſent-ils, par charité, afin de le délivrer des maux qu'il ſouffriroit, ſi ſa maladie duroit plus long-temps. Le bon de cet uſage, c'eſt qu'on voit tres-peu de ces malades imaginaires qui ſont toûjours ſur le ton plaintif; on n'oſe dire

qu'on eſt malade, dans la crainte de recevoir un ordre de ſe guerir.

III. J'ai couru dans un autre endroit un riſque qui n'étoit pas moins dangereux pour moi, que celui que vous venez de lire. Parlant avec éloge du Prince qui y regne, je le nommai; car je n'avois pas garde de croire que ce fût un crime capital de prononcer ſon nom; cependant ç'en eſt un, ſelon l'uſage du païs; & ſi je n'avois bien donné des preuves, que j'étois tombé dans cette faute, par ignorance, & non pas par malice, ce mal hûreux nom m'auroit coûté la vie. Eh, mon Dieu! de quoi s'aviſe-t-on de vouloir faire des crimes de choſes ſi innocentes? Les hommes n'ont-ils pas aſſez de devoirs eſſentiels, ſans prendre tant de choſes indifferentes pour leur en faire de nouveaux?

IV. Dire bien des prieres, faire bien des mortifications, pratiquer bien des vertus, tout cela ne fait pas ici le principal de la Religion; tout cela ne donne ici aucune certitude du ſalut; on n'y croit être en ſureté de conſcience, que lors qu'on ſçait bien danſer en rond, & qu'on y danſe en effet avec une viteſſe incroïable; parce que je ne veux pas être de ces dances, on me regarde comme un re-

prouvé ; & ainsi, nous nousfaisons également pitié les uns aux autres ; voila l'ordinaire du monde ; quelque bizarres & quelque extravagans que soient les usages, ceux qui les pratiquent, croyent avoir raison.

V. J'ai gardé long-temps une chatte, comme une curiosité des plus rares ; car je ne croi pas qu'on en ait jamais vû une pareille ; mais des pendans d'oreilles me l'ont fait perdre. Avant que de vous parler de la maniere avec laquelle je l'ai perduë, je vais vous apprendre ce qu'elle avoit fait de singulier. Dans un temps qu'elle étoit en chaleur, elle s'accoupla avec un rat qui étoit presqu'aussi gros qu'elle, & en eut des petits qui ressembloient beaucoup par leur figure & par leurs inclinations aux rats & chats ; & cela est si vrai, qu'ils se faisoient la guerre les uns aux autres, tantôt comme rats, tantôt comme chats, & quelquefois aussi les chats leur donnoient la chasse, ou les rats fuyoient devant eux. Les chats, qui sçurent son accouplement, ne la pouvoient souffrir ; ils la poursuivoient avec fureur jusques sur les confins des gouttieres les plus avancées. Il sembloit qu'ils la regardoient comme une ennemie de toute la nation miaulante,

lante, à cauſe qu'elle avoit mieux aimé avoir commerce avec un animal, pour lequel ils témoignent avoir tant d'antipathie, qu'avec aucun de leur eſpece. Toutes leurs inſultes, au lieu d'attirer ſon amitié, & de lui inſpirer un repentir, ne firent que l'exciter davantage à aimer les rats; mais comme elle n'en trouvoit pas toûjours d'auſſi bonne volonté, que celui dont je viens de parler, parce que peu étoient d'humeur à ſe fier à ſes careſſes, elle rentra enfin en elle-même, & ſongea à trouver moyen de rentrer dans les bonnes graces des chats; & pour leur prouver qu'elle n'avoit pas tant d'attachement pour les rats qu'ils ſe l'imaginoient, elle couva des œufs de Canard avec un ſuccez ſi favorable pour ſon projet de reconciliation, que de ces œufs, il en ſortit de petits canards, qui avoient la même ardeur que les chats à faire la guerre aux rats & aux ſouris. Voilà ce qui me faiſoit conſerver cette chate comme un prodige, & voici ce qui me l'a fait perdre.

Je ſuis dans un païs, où le plus bel ornement de tête que l'on puiſſe porter, ſelon l'opinion des peuples qui l'habitent, c'eſt d'avoir des rats attachez aux oreilles par la queuë. Pour cela ils éle-

vent, nourriſſent & conſervent les rats avec tous les ſoins imaginables, pour en avoir grand nombre, & pour trouver moyen de n'en pas manquer, quand ils ont quelque rat femelle, quelque ratte, ils lui font lecher du ſel ; avec cette *Lecherie* ſeule elle produit des rats, ſans qu'elle ait beſoin d'aucun mâle. Et le bon, c'eſt que les petits ratons qui en viennent, ſont blancs ; & la blancheur eſt juſtement, à leur goût, la couleur favorite pour leurs pendans d'oreilles.

Vous jugez bien, que n'ayant pû ſi bien faire, qu'on ne ſçût que j'avois cette chatte merveilleuſe, qui non-ſeulement pouvoit faire la guerre aux rats, mais encore, qui ſçavoit couver des œufs, & en faire ſortir des eſpeces de chattons, vous jugez bien, dis-je, qu'on la regarda comme une ennemie dangereuſe qui pouvoit détruire en peu de temps la parure, dont on fait le plus de cas, & que les femmes qui n'entendent point du tout raillerie ſur cette matiere, ne manqueroient pas de conſpirer contre ma pauvre chatte. En effet, la conſpiration fut ſi grande, qu'on la tua, & j'aurois moi-même couru riſque de la vie, comme un perturbateur du plaiſir public, ſi j'en avois témoigné aucun reſſentiment ; auſſi

m'en ſuis-je bien donné de garde ; & j'ai été d'autant plus moderé là-deſſus, que je ſçavois les cruels traitemens qu'on avoit fait à un certain étranger qui, au défaut de chats, s'étoit ſervi d'un mouton châtré, pour faire fuir tous les rats du païs. Je croi pourtant, que tous ces gens-là reviendront enfin de leur entêtement pour ces ridicules pendans d'oreilles ; car l'abondance des rats cauſe ici tant d'importunité, & apporte tant de dommages, que les plus ſages commencent à en déſerter ; & moi-même j'en parts aujourd'hui ; car je ſuis ſi las de voir ces vilains animaux attachez à des oreilles, & portez auſſi précieuſément que des perles, qu'il y a déja longtemps que je voudrois en être dehors.

Suite du détail de mes curioſitez.

Je garde pour mademoiſelle votre niepce deux des plus mignonnes montres ſonnantes, que vous ayez jamais vûës ; elles ne ſont chacune pas plus groſſes qu'une noiſette. Elle en pourra faire deux pendans d'oreilles, qui donneront aſſurément bien de la jalouſie à ſes compagnes. Votre ſoin ſera de l'accoutumer à les ménager & à les monter plus regulierement, que ne font la plûpart des femmes:

car vous ſçavez que leurs montres ſont rarement honneur aux horlogers.

La baſſe-cour de votre agréable maiſon de campagne aura auſſi ſa part de mes curioſitez ; ce ſont trois poules, dont l'une a du poil au lieu de plumes ; la ſeconde, de la laine ; & la troiſiéme tout ſon plumage renverſé du côté de la tête. Si vous pouvez avoir des œufs & des poulets des deux premiers, vous voila riche en matiere pour faire des étoffes. J'en retiens quelque portion pour un habit, plus par curioſité, que par interêt. Il faudra que vous ne les abandonniez pas aiſément à la diſcretion de ces grands vilains poulets d'inde, qui ſeroient peut-être aſſez ſots, pour s'imaginer que ce ſeroit un chien & un mouton, & ainſi ne manqueroient pas de ſe rougir, en ſe gonflant de colere, & d'allonger leurs cols pour les maltraiter. Je ne me défie pas tant de vos coqs ; car apparemment leur inſtinct amoureux parlera en faveur de ces aimables poules.

J'ai fait deſſeicher un poiſſon qui a tout-a-fait la figure d'un arbre. J'en avois de pluſieurs autres figures extraordinaires ; mais je n'ai pû les conſerver. J'avois, par exemple, ceux-ci ; un dont les écailles étoient à rebours. Une écreviſſe qui

ſut trouvée dans une pierre, & qui étant vivante, peſoit quatre livres. Une autre qui foüilloit dans la terre, comme les taupes. Je croi que c'eſt de cette ſorte d'écreviſſe, qu'Ariſtote a voulu parler, quand il diſoit qu'on trouve en Paphlagonie des poiſſons terreſtres. Un poiſſon, qui dans le temps des plus grandes ſechereſſes, s'enfonce dans la terre, pour s'y nourrir de l'humidité qu'il y trouve, de ſorte que, quand il n'y en a plus, il ſe dévore lui-même. Cinq autres poiſſons, donc l'un reſſembloit à une épée aſſez forte pour percer les navires; le ſecond, à une étoile; le troiſiéme, à une lune; le quatriéme, à une ſcie; le cinquiéme, à une rouë; ſes yeux en étoient les moyeux. Un autre poiſſon volant, qui ne vole, que quand ſes aiſles ſont moüillées. Auſſi-tôt qu'il ſent qu'elles ſe ſechent, il ſe plonge dans la mer, pour revoler enſuite. Un autre enfin qui paît l'herbe. Il a du poil ſur le dos, & des nageoires ſemblables à deux petits bras.

De la laine, tombée du Ciel comme une pluye. Une fleche tombée auſſi du Ciel de la même maniere avec une infinité d'autres. J'aurois bien voulu apporter un plus grand nombre de ces fleches, pour ſervir à une admirable arbalêtre

que j'ai; cette arbalêtre à trente-quatre arcs ; & ainsi elle peut pousser trente-quatre fleches en un coup.

Une pierre qui a la proprieté de s'allumer dans l'eau, & de ne s'éteindre, que quand on la plonge dans l'huile.

Voilà, comme vous voyez, de quoi bien contenter vos curieux, & leur donner matiere à de belles dissertations. Je vous en apprendrai bien d'autres dans la suite. Je suis toûjours, &c.

MITAL.

RELATION VII.

I. *Privilege de Noblesse. Main-morte, dont les ongles croissent. Diable caché sous les ongles.* II. *Du mariage. Ceremonies nuptiales. Contrat de mariage, où l'on promet de ne point foüetter sa femme. Foyer, arbitre des differens entre les gens mariez. Belles-meres. Maniere ridicule de recevoir des visites. Deüil pour la perte de la virginité. Eaux d'un fleuve changées en sang. Servante accusée de sortilege. Bonheur des servantes des Ecclesiastiques.* III. *Etang sans poisson, quand la pêche*

est défenduë. Ville petrifiée avec tout ce qu'elle contenoit. IV. *Montagne qu'il faut passer en sautant & en dansant. Païs, où les vents engendrent des animaux. Pluye d'hommes, de bœufs & de lions. Impression de Croix sur du linge pendant qu'une Comete paroissoit.* V. *Remede extraordinaire contre la morsure d'un serpent. Maniere pour faire mourir les Basilics. Proprieté admirable de leurs cendres. Poisson qui revit aprés avoir été mis en pieces. Moyen pour chasser les rats. Ceinture faite de la peau d'un veau marin. Queuë de cheval longue de vingt pieds. Drap teint d'un côté en écarlate, & de l'autre côté en violet. Orgues de bois. Os changez en fer. Vieux chardonneret. Des vieillards. Chauve-souris. Des curiositez. Corbeau blanc, & sa force. Pie larronesse. Animal de la figure d'un Moine.*

I. DEux hommes tuez sur la place, viennent d'être enlevez. L'un a été déchiré & mis en pieces, l'autre a été assommé & brisé par un seul homme, qui n'avoit ni bâton, ni massuë, ni sabre, ni hache, enfin aucune arme offensive & défensive que lui-même. Il a cependant tué ces deux hommes, & mê-

me, ſans craindre aucun châtiment, nî aucune rémontrance de la Juſtice ; & cela, parce que c'eſt un Noble du païs, & que les gens de cette ſorte ont droit de tuer les roturiers qu'ils rencontrent dans les champs. Vous êtes, ſans doute, étonné de cette cruelle coûtume ; mais vous le ſerez bien davantage, quand je vous aurai appris de quelle maniere il a arraché la vie à ces deux hommes. Ses ongles ſeuls ont fait cette belle expedition ; ce qui n'eſt pas ſi difficile que vous le pouvez penſer. Comme ces Nobles n'ont point d'autre marque pour les diſtinguer du commun, que la longueur des ongles, ils ne les coupent jamais ; & ainſi ils les ont ſi longs & ſi forts, qu'ils en peuvent d'autant plus facilement déchirer & aſſommer ceux qu'ils attaquent, que ceux-ci n'oſeroient ſe défendre. Ils ſont ſi entêtez pour cette longueur ongulaire, ils l'eſtiment ſi belle, ſi agreable, ſi digne des grands hommes, qu'ils conſervent de l'inclination pour elle même aprés leur mort. Du moins, on montre la main d'un cadavre de l'un d'entre eux, dont les ongles croiſſent continuellement, aprés qu'on les a rognez. Comme le peuple ſouffre tous les jours mille mauvais traitemens de ces

Nobles , il croit que c'eſt le Diable qui les rend ſi cruels , & qu'il ſe cache ſous ces grands ongles qu'ils nourriſſent , qu'ils entretiennent , & qu'ils conſervent avec tant de ſoin. Les ſages du païs , qui raiſonnent bien plus judicieuſement que le commun du peuple , n'y reconnoiſſent point d'autre Diable , que l'orgueil qui inſpire à ces Nobles leurs hauteurs & leurs cruautez. C'eſt ce qu'ils diſent ſouvent tout bas : car ici , comme ailleurs , la ſageſſe & la verité n'oſent pas toûjours parler bien haut.

II. J'ai été convié ces jours-ci & ai aſſiſté aux ceremonies d'une nôce , & à tout ce qui l'a precedée. C'eſt un détail que je vais vous faire avec plaiſir. Il faut que vous ſçachiez d'abord , qu'il n'y a point de païs au monde , où l'on ſe marie plus promptement ni plus volontiers qu'ici ; pluſieurs raiſons y engagent ; entre-autres , parce qu'il y a des peines établies contre ceux qui ne ſe marient point , & même contre quelques-uns qui n'épouſent qu'une femme ; parce que l'on eſt exclus des premieres charges de la Magiſtrature , ſi l'on n'eſt point marié ; parce qu'on y regarde le mariage comme la plus ſainte action de la vie , & comme celle qui attire du Ciel le

plus de benedictions ; parce qu'on croit que ceux qui meurent ſans être mariez, ſont les plus malhûreux de tous les hommes. Cela eſt ſi vrai, que, pour ne point manquer de mariage, ils ſe marient presque tous à ſept ans ; & s'il arrive que quelqu'un meure, ſans l'avoir contracté, on louë une fille pour coucher avec le mort, afin que du moins il paroiſſe être marié. Et l'on a tant de peur qu'on ne puiſſe ſe marier, faute de femmes, que l'on permet d'épouſer ſes filles & ſes ſœurs. On ne laiſſe pas cependant d'exiger que les garçons aïent un certain ſçavoir faire, pour pouvoir ſe marier. Ce qu'on leur demande, c'eſt qu'ils ſçachent au moins nager huit braſſées d'eau. A peine ſont-ils nez, qu'on les y inſtruit, afin que cette condition ne leur manque pas.

Venons à preſent à la nôce, dont je viens de vous parler. Vous allez apprendre des uſages bien differens des nôtres. Les parens de la fille firent la demande du garçon qu'on lui vouloit donner pour époux. On accorda ce qu'on ſouhaitoit, & le mariage fut conclu, avant que les deux parties euſſent la permiſſion de ſe voir, pour ſe connoître & pour s'aimer : Car le principal eſt de ſe marier ; le reſte

viendra aprés, s'il peut. Diſons-le entre nous, ce motif ne nous doit pas paroître bien extraordinaire ; on voit chez nous ſouvent la même choſe, particulierement chez les Grands. Mais voici une délicateſſe que nous n'y trouvons pas. Toutes les jeunes perſonnes qu'on marie, marquent toûjours en quelque maniere n'y pas conſentir ; ce n'eſt pas par une reſiſtance grimaciere, comme celle de nos jeunes filles, qui verſant des larmes, quand on les lie à un homme, pleurent bien moins de triſteſſe que de joye. Mais par un deſir de faire de leur mariage un moyen pour ſe procurer une éternelle felicité ; parce que l'on croit fermement ici, que les enfans qui ſe marient malgré eux, vont tout droit en Paradis. Notre Epouſée joüa à cet égard admirablement bien ſon perſonnage. L'Epoux ne s'en acquita pas plus mal. Car rien n'eſt plus facile que de refuſer ce qu'on eſt aſſûré d'obtenir. Le, *nolo Epiſcopari*, en eſt une bonne preuve.

On conclut enfin entierement ce mariage, on fit le Contrat, & entre autres conditions, on en mit une, qui me divertit extrêmement. L'épouſeur s'engagea de ne point foüeter ſa femme. Vous ne

vous attendiez pas à cette clause. Riez-en donc aussi-bien que moi ; car c'est à cause que je ne m'y attendois pas, que j'en ai beaucoup ri, pendant que tous les autres assistans la reçeurent avec tout le serieux que les personnes les plus graves pourroient donner aux affaires les plus importantes.

On alla ensuite visiter le foyer du lieu, où les deux Epoux devoient se trouver ; cette visite se fit pour l'engager à les reconcilier en semble, quand ils seroient en dissention ; parce que, comme il seroit témoin de tout ce qui se passeroit entre eux, on le regardoit comme le plus sage arbitre, & le plus judicieux mediateur de leurs differens. Quelle imagination ! apparemment qu'aussi-bien que les Romains, ils reconnoissent quelque espece de Dieux lares, de Dieux penates, qui président à ce foyer.

Enfin, le mariage fut consommé ; mais veritablement consommé, mais consommé au-delà de ce que vous pouvez vous imaginer ; & cela, parce que tous les gens de la nôce ; moi excepté, connûrent la mariée, avant qu'il fût permis au mari de l'approcher ; je vous dis, moi excepté ; car vous jugez bien que

j'étois tres-éloigné de consentir à une telle villenie. Tous les assistans, le mari même m'en sçûrent si mauvais gré, en furent si irritez contre moi, que, si je ne les avois appaisez par un present considerable que je fis à la mariée pour suppléer à ce qu'elle prétendoit que je lui devois accorder aussi-bien que les autres, on m'auroit chassé comme un homme qui ne sçait pas vivre, comme un homme sans politesse, comme un homme indigne d'entrer dans le commerce des honnêtes gens, & de se trouver dans les belles assemblées.

Le mari, enfin, alla à son tour coucher avec sa femme. Elle étoit dans un sac fort large, ouvert par les deux bouts; il se fourra dedans; de sorte que ce sac servoit également à tous les deux de chemises & de draps. C'est l'usage; & ainsi il n'y a pas le mot à dire.

Le lendemain matin, la premiere chose que fit la femme, ce fut d'envoyer chez sa belle-mere, pour la prier de vouloir bien lui prêter un pot; celle-ci le lui refusa. C'est encore l'usage; & on prétend par son établissement, accoûtumer d'abord les brus aux mauvaises humeurs de leurs belles-meres, en donnant d'abord à celles-là occasion d'exer-

cer leur patience dans les refus de celles-ci.

Ce même jour, j'allai, ſelon la coûtume, rendre viſite à la mariée ; elle étoit, par ceremonie, & pour bien faire les honneurs, toute nuë, accroupie les feſſes contre terre, tenant les deux mains ſur ſes yeux, pleurant, & parlant avec éloge des perſonnes qui étoient preſentes & qui l'étoient venuës voir. Je la trouvai dans cette étrange poſture, mais à peine fus-je entré, que ſe reſſouvenant de ce que je lui avois refuſé la veille, pour s'en venger, elle ſe leva toute droite, me regarda fixement ; & tout cela, afin de marquer ſon reſſentiment, en ne me faiſant pas le même honneur qu'elle avoit fait aux autres. Si j'avois oſé, j'aurois volontiers pris la poſture qu'elle venoit de quitter ; je me ſerois accroupi & j'aurois mis mes mains devant mes yeux, pour ne pas voir ce qui ſe preſentoit à ma vûë : j'aurois pleuré de pitié pour un uſage ſi extravagant. Mais je me contentai de faire un preſent, & me retirai bien vîte.

Elle fut enſuite deux mois entiers, ſans ſortir de ſa maiſon, pour porter le dеüil de ſa virginité ; & pour montrer l'affliction où elle étoit de l'avoir

perduë. Son mari ne demeura plus avec elle aprés le jour du mariage, il s'en retourna chez-lui, pour faire ménage à part ; car ici les hommes ne demeurent point avec leurs femmes. Ils n'ont commerce avec elles, que la nuit, encore faut-il que ce ſoit en cachette & fort ſecrettement. Cette coûtume ne me ſemble pas mal imaginée ; elle fait qu'on ſe ſouhaite davantage, & qu'on s'en aime mieux. Quand ils ont cinquante ans, ils peuvent demeurer avec elles, ſans qu'on y trouve à redire. Les hommes & les femmes ont également la liberté de ſe quitter, quand ils ſont las l'un de l'autre.

Quelques jours aprés cette nôce, dont je viens de vous tant parler, il ſe fit un prodige, dont je conſerverai toûjours la memoire ; car peu s'en fallut qu'il ne me fût tres-funeſte, quoi que je n'y euſſe pas plus de part, qu'une infinité de gens qu'on accuſe de faire gronder le tonnerre, tomber la grêle & exciter les tempêtes. Un matin, le temps étant fort ſerain, & ſans qu'on vît aucun prognoſtic de ce qui alloit arriver, les eaux d'un fleuve furent tout d'un coup changées en ſang, & coulerent de cette maniere juſqu'au ſoir. On ſçavoit dans toutes les habi-

tations du païs que je n'avois pas voulu obſerver cette vilaine formalité de nôce, dont je vous ai fait le recit. Quelques perſonnes de la plus vile populace s'allerent mettre dans l'eſprit que c'étoit moi, qui par ma reſiſtance allois leur attirer un fleau du Ciel, dont ce fleuve enſanglanté étoit un preſage ; cette imagination paſſa des plus petites gens aux plus conſiderables ; de ſorte qu'afin de l'appaiſer, on prit reſolution de repandre mon ſang, pour faire de moi une victime. Heureuſement je fus averti aſſez tôt, pour éviter un danger ſi prochain. Je partis au commencement de la nuit, je fis tant de diligence, & conduiſis ſi ſecrettement mes démarches, que je n'eus plus rien à craindre.

Je me reſſouvins alors d'un peril, à peuprés, ſemblable qu'avoit couru un tres-honnête homme de chez-nous dans le temps de ma jeuneſſe, & auquel ma famille prennoit quelque part. Vous ne ſerez peut-être pas fâché d'en ſçavoir l'hiſtoire ; elle convient parfaitement au deſſein que j'ai pris de vous inſtruire de choſes extraordinaires. Un des amis de mes parens, homme veritablement de probité, étoit Curé d'un bourg ſitué à ſix lieuës de notre ville. Il vint un jour

les

les voir, & pria ma mere de vouloir bien lui chercher une ſervante, parce que, n'étant pas content de la ſienne, il l'avoit renvoyée. Ma mere peu de temps aprés ſon départ, en trouva une, qui étoit âgée &, par conſequent, propre pour un Eccleſiaſtique. Malheureuſement pour elle, le lendemain du jour qu'elle arriva, un orage compoſé de vents, de tonnerres, de foudres, de pluye & de greſle, ruina les bleds, les avoines, les vignes & les chanvres de toute la contrée. Pendant que toute la populace crioit, pleuroit, ſe tourmentoit, & donnoit toutes les démonſtrations d'une eſpece de déſeſpoir, cette ſervante parut ſur la porte de ſon maître. Quelqu'un la « voyant, dit; n'eſt-ce point cette vieille « ſorciere qui nous a attiré tout ce mal- « heur? Ces mots firent faire de ſi pernicieuſes réflexions aux autres, que tous enſemble voulant abſolument ſe perſuader que c'étoit elle qui par des ſortileges avoit excité cette tempête, & que le Curé l'avoit fait venir pour cela, l'enleverent avec lui, leur firent à l'un & à l'autre mille inſultes, les tinrent renfermez toute la nuit. Enfin le lendemain ils les lierent dans une charette & eurent l'impudence de les mener ainſi à la ville

pour y demander justice du prétendu sortilege. A peine y furent-ils entrez, qu'enfin leurs yeux s'ouvrirent, ils firent des reflexions sur leur extravagance, ou quelques gens les leur firent faire. S'étant ravisez, ils les descendirent de la charette, leur laisserent la liberté, & s'en retournerent promptement au lieu d'où ils étoient venus. Ils reconnurent si bien leur faute, & eurent une telle apprehension des châtimens de la justice que meritoit leur insolence, qu'un jour le Curé celebrant les saints mysteres, dans le temps qu'il se tourna pour donner la benediction, ils se jetterent par terre, & lui crierent misericorde. Lui, qui étoit veritablement un bon Pasteur, & qui avoit bien plus de pitié de leur folie passée, que de ressentiment, leur pardonna de tout son cœur, & employa tous ses soins pour détourner la punition dont on les menaçoit. La vieille servante, comme vous devez croire, se donna bien de garde de retourner chez son maître. Depuis cette avanture, les Curez eurent pendant un temps bien de la peine pour trouver des vieilles qui voulussent les servir. Celles qui étoient en place, avoient même grand envie de quitter, quelque avantageuse que soit la condition de ces sortes

de perſonnes ; car vous n'ignorez pas que d'ordinaire les ſervantes des Eccleſiaſtiques ſont plus maîtreſſes qu'ils ne ſont maîtres. C'étoit une choſe à voir que leur inquietude & leur crainte ; quand le Ciel s'obſcurciſſant, ſembloit menacer d'un orage. Les choſes pourtant rentrerent dans leur ſituation naturelle. Les vieilles qui étoient en place, y reſterent ; celles qui n'y étoient pas, ne refuſerent pas d'y entrer. Et quand quelqu'une quittoit, il s'en trouvoit beaucoup plus qu'il n'en falloit pour la remplacer.

III. Depuis que je ſuis ici, on a défendu de pêcher aucun poiſſon ; parce qu'on veut abſolument que l'on paſſe quelque temps ſans en manger. Choſe étrange ! moy, qui l'ai toûjours cru contraire à la ſanté, & qui regardois la viande, comme la nourriture la plus convenable à nos corps, je m'imagine à preſent, que je me porterois beaucoup mieux, ſi je mangeois du poiſſon. Mais il ſemble que la nature, ou je ne ſçai quelle providence approuve la défenſe qu'on a faite ; car depuis qu'elle a été publiée, c'eſt en vain que les pêcheurs jettent leurs lignes & leurs filets, ils ne prennent rien, aucun animal aquatique ne ſe preſente, il ſemble même qu'il n'y en ait

pas un. La même chose arrive, dit-on, toutes les fois qu'on fait cette défense. J'ai offert des sommes considerables, pour en avoir; on s'est mis secrettement en état de me satisfaire; mais on n'a pû rien trouver. Et comme je suis extrêmement prévenu que ma santé demande du poisson, j'étois hier sur le point de partir d'ici pour aller dans une ville voisine, où je me promettois d'en manger. J'ai changé de dessein pour la raison que je vais vous dire. Nous venons d'apprendre que cette ville & tout ce qu'elle contenoit, ont été petrifiez cette nuit. Jamais, dit-on, on n'a vû chose si admirable, si épouvantable, si prodigieuse. Hommes, femmes, enfans, bêtes, eaux, meubles, maisons, arbres, plantes, metaux, tout a été changé en pierres. C'est à present un magazin des plus belles & des plus naturelles statuës, que les plus habiles Sculpteurs puissent jamais imaginer. Si j'en puis avoir quelqu'unes, je vous en ferai part. Nous avions ici un homme établi dans cette ville, qui est allé querir la statuë de sa femme. La chronique scandaleuse dit qu'une maitresse, qu'il étoit venu voir, l'a beaucoup consolé de cette funeste metamorphose. Ne pensons pas rire. Il y a bien d'autres

maris, qui ſouhaiteroient pour leur repos, que leurs femmes fuſſent de pierre. Pluſieurs Commerçans de ce païs, qui avoient des marchandiſes dans cette ville petrifiée, ne ſe conſoleront pas ſi facilement que cet homme.

IV. Ah, Monſieur, que j'ai ſauté, & que j'ai danſé depuis quelque jours! ce n'eſt pas que je ſois allé au bal, ou que j'aye quelque raiſon d'être plus gay qu'à l'ordinaire; mais c'eſt que je me ſuis trouvé ſur une montagne, où j'aurois été immanquablement ſaiſi d'accez de fievre tres-cruels, ſi je ne l'avois paſſée en ſautant & en danſant. Me voila enfin arrivé ſain & ſauf dans un lieu où les vents font de ſurprenans prodiges. Vous allez peut-être croire qu'ils renverſent les maiſons, qu'ils déracinent des arbres, qu'ils élevent les eaux juſqu'aux nuées. Non, ce n'eſt rien de tout cela. Au contraire, au lieu de détruire, ils produiſent, ils engendrent des animaux; celui du Nord fait concevoir des mâles, & celui du Midi, des femelles. Il faut voir auſſi combien ces animaux ſont agiles & legers. Ils ne tiennent preſque pas à terre. Mon Hôte a un jeune cheval, engendré de cette maniere. Sa mere étant en chaleur, ſe tourna droit vers le

vent du Nord; auſſi-tôt qu'il lui eut ſouflé au derriere, elle le conçut. Je m'en ſuis ſervi ces jours-ci pour aller dans une campagne, où il a plu des hommes, des bœufs & des Lions. Je n'en ai pourtant pû voir aucun, parceque, à ce qu'on dit, les uns & les autres ont pris auſſitôt la fuite, & ſe ſont retirés dans des forêts. Ce prodige, ajoute-t-on, ſembloit avoir été prognoſtiqué par des croix qui parurent quelque temps auparavant par tout ſur le linge pendant une comete. On dit encore qu'un ſçavant du païs avoit annoncé cette comete longtemps avant qu'elle parut. Je me ſerois mis volontiers en colere contre les habitans de ce païs, de ce qu'ils n'ont pas retenu du moins un de ces hommes tombé du Ciel. Quand je leur fais quelques reproches là-deſſus, ils me répondent que cette pluie les jetta dans un tel étonnement, qu'ils demeurerent tous comme immobiles. Il n'y a étonnement qui tienne; ſi j'y avois été, ou ces hommes celeſtes m'auroient entrainez avec eux, ou j'en aurois arrêté quelqu'un. C'eut été là une choſe veritablement rare à montrer. Quel plaiſir j'aurois eu de faire parler cet homme, de l'entendre raiſonner, de m'inſtruire de ſa production, d'appren-

dre quelques particularitez du païs, d'où il étoit tombé !

V. Etant en chemin un guide que j'avois pour me conduire, a été mordu d'un ſerpent. Auſſi-tôt il m'a laiſſé là, ſans me dire autre choſe, que de me prier d'avoir patience, de l'attendre, qu'il ſeroit bien-tôt de retour, & qu'il m'apprendroit le ſujet d'un départ ſi précipité. Il s'eſt mis enſuite à courir de toute ſa force vers une montagne. Quelque temps aprés il eſt revenu, mais avec moins de précipitation & plus tranquille. Je vous « ai quitté ſi précipitemment, m'a-t-il dit, « pour éviter la mort, parce que quand « on a été mordu d'un ſerpent de cette « ſorte, il faut courir promptement vers « la montagne où vous m'avez vû aller, « & y arriver avant le ſerpent pour être « gueri. Si l'on y arrive avant lui, on n'a « plus rien à craindre ; mais pour lui il « perd la vie. Si au contraire il y arrive le « premier, il reſte vivant, & celui qui a « été mordu, ne manque pas de mourir. «

Ce guide m'a fort agreablement amuſé dans le chemin. Comme il ſçavoit que nous devions paſſer dans un lieu, où il y avoit beaucoup de baſilics, il ſe munit d'un miroir, pour me donner une eſpece de ſpectacle, auquel aſſurement je ne

m'attendois pas. Vous ſçavez qu'on dit que ces animaux tuent de leur regard ; mais vous ne ſçavez peut-être pas qu'on ſe ſert de leur propre regard, de leur propre vûë, pour les tuer eux-mêmes; c'eſt ce que mon guide fit, en leur expoſant le miroir qu'il avoit apporté. Il en prit quelques-uns, les fit brûler, & ſe ſervit de leurs cendres pour faire une épreuve qui m'étonna extrêmement. Je vais vous l'apprendre ; mais ſous la promeſſe que je ſuppoſe que vous me faites d'en bien garder le ſecret, & de ne la mettre en pratique, que pour votre divertiſſement, ou du moins , ſi c'eſt par interêt, ſoyez bien autoriſé : car autrement, les conſequences en pourroient être tres-dangereuſes. Aprés que vous aurez lû ce que je vais vous dire, permettez-moi de me flatter que vous êtes perſuadé, qu'il faut que je ſois bien votre ami, pour vous faire part d'une telle découverte. Mon guide donc prit les cendres de ces baſilics, en frotta une piece d'argent, & auſſi-tôt cet argent reçut la couleur, le poids & la ſolidité de l'or. Cette pierre philoſophale que tant de gens riches cherchent, & que tant de charlatans pauvres leur promettent de leur faire trouver, ſeroit-elle plus merveilleuſe que ces cendres ? Qu'ils

nous

nous permettent d'en douter, juſqu'à ce qu'ils nous l'ayent apportée pour nous prouver ſa vertu & ſa puiſſance. Ce guide ſe divertiſſoit encore à montrer aux baſilics un coq & à le faire chanter, pour les mettre tous en fuite; car ils craignent extrêmement le chant de cet animal; cependant on prétend que c'eſt un œuf qu'il fait, qui les produit.

Autre merveille qu'il me fit voir. Nous allâmes ſur le bord de la mer, il y pêcha un certain poiſſon, le mit en pieces, le jetta enſuite dans l'endroit où il avoit pêché, & auſſi-tôt toutes ces pieces ſe rejoignirent, & le poiſſon recommença à vivre.

On lui dît dans une Hôtellerie où nous logeâmes, qu'il y avoit une ſi grande quantité de rats, qu'on ſe verroit enfin obligé d'en deſerter. En effet, on les voyoit de tous côtez aller & venir, courir ſur les meubles, venir même impudemment ſur les tables où l'on mangeoit, ſauter ſur les lits. Il en prit un, le châtra, tous les autres s'enfuirent ſur le champ, & nous avons appris, que depuis ce temps-là, on n'en a vû aucun.

Il me quitta enfin, quand nous fumes arrivez au terme où il me devoit conduire. S'il avoit voulu m'accompagner plus

long-temps, je l'aurois liberalement récompensé, tant sa compagnie me faisoit plaisir. En me quittant il me donna sa ceinture, comme un present digne d'être gardé. Cette ceinture est faite de la peau d'un veau marin. Ce qu'elle a de particulier, est qu'elle se relâche & s'applatit, quand la mer est basse; & au contraire, elle s'enfle, quand la mer grossit. Pour lui marquer ma reconnoissance, je lui donnai une queuë de cheval longue de vingt pieds. Il parut du moins être aussi content de cette queuë, que je l'étois de sa ceinture.

Suite de mes curiositez.

Une piece de drap, teint d'un côté en écarlate, & de l'autre en violet. Cette maniere de teinture m'a paru rare, parce que je n'en ai jamais vû de pareille. S'il yen a plusieurs semblables, je ne la regarderai plus comme une rareté.

Ut cabinet d'orgues de bois. Quoi qu'elles ne soient pas faites de la même, matiere, que les nôtres, elles ne laissent pas d'être tres-harmonieuses. Voila de la pratique pour M. Bessard; car je croi que vous n'en sçavez pas plus que moi, pour ranger & monter la machine de cet instrument. Comme il est fort indus-

trieux, l'envie lui prendra peut-être d'en faire un pareil. Quand notre orgue sera montée, je juge à propos de ne rien dire de sa façon, afin que, lors qu'on l'entendra, la prevention où l'on est pour celles de notre païs, ne détruise point l'estime qu'elle merite bien qu'on en ait.

Deux os d'un pied humain, changez en fer. N'allez pas vous aviser de me demander comment cela se peut faire; car vous m'ôteriez la hardiesse de vous apprendre une infinité d'autres choses, dont il me seroit impossible de vous rendre raison, joüissez du plaisir d'apprendre des choses admirables, sans vouloir le diminuer par le dessein de ne les croire, qu'autant que vous aurez des preuves de leur possibilité; à moins que vous ne soyez de l'humeur de bien des gens, qui prennent pour des raisons, de grands mots qu'ils n'entendent pas, ou qui ne signifient rien. Vous vous mocquiez autrefois de certaines Religieuses qui ne reconnoissoient pour habiles Prédicateurs, que ceux qui leur disoient des choses, ausquelles elles ne pouvoient rien comprendre. De bonne-foi, voudriez-vous leur ressembler? pour moi je n'aime à parler, qu'autant que je sçai qu'on entend ce que je dis.

Un Chardonneret âgé de vingt-trois ans. Comme il eſt fort vieux, il eſt beaucoup plus babillard en ſon langage, que, quand il étoit jeune; ſur tout, lors qu'il voit des oyſeaux de ſon eſpece. Je m'imagine qu'il leur repete bien des fois les avantures de ſa jeuneſſe. Ce qui me le fait croire, c'eſt que nos vieillards ſont beaucoup de cette humeur. Ils ne déparlent point, quand on leur donnent occaſion de parler du temps paſſé.

Deux Chauve-Souris, groſſes comme des Oyes. Cette curioſité n'eſt pas des plus belles à voir. Je les garde pourtant; parce que, ſelon la maxime des curieux, tout ce qui eſt rare, eſt bon à garder. Dans le fonds, la rareté fait le principal, pour ne pas dire, l'unique merite des curioſitez. Que de choſes on ne daigneroit pas regarder dans les cabinets des Curieux, ſi l'on en trouvoit ailleurs.

Un Corbeau blanc. Cet animal étant vivant, avoit tant de force, qu'il enlevoit un agneau ou un pourceau, auſſi facilement qu'une fourmi. C'étoit encore un receleur, à qui une Pie, qui demeuroit avec lui dans une même maiſon, portoit tout ce qu'elle pouvoit prendre. Une pauvre ſervante accuſée fauſſement

d'un vol que cette larronneſſe de Pie avoit fait, fut condamnée & punie ſelon les rigueurs de la Juſtice de ce lieu. On l'a juſtifiée aprés ſa mort ; on en a même fait une inſtitution memoriale pour reparer ſa reputation.

Un petit animal, qui fut trouvé ſous une feüille de vigne. Il eſt deux fois gros comme un hanneton, & a la figure d'un Moine. Si je l'avois montré au R. P. N. il le prendroit pour un de ſes Confreres, tant il leur reſſemble. Je ne le lui montrerai pourtant pas ; car ſa délicateſſe en ſeroit peut-être offenſée. Je prends toûjours de grandes meſures, afin de ne point faire injure à ceux qui font profeſſion de les ſupporter ſans reſſentiment.

Adieu. En voila aſſez pour aujourd'hui. Preparez-vous à en apprendre bien d'autres, qui ne vous ſurprendront pas moins, que toutes celles que je vous ai mandées juſqu'à preſent. Je ſuis toûjours, &c.

MITAL.

RELATION VIII.

I. *Singes dans une melonniere. Mital est maltraité par ces singes.* II. *Mammelles énormes. Hommes qui ont quatre yeux. De l'hyæne. Des voyageurs.* III. *Maladie appellée Timopsede.* IV. *De l'ombre d'un arbre.* V. *Imprécations contre une graine, quand on la seme. Plante qui disparoît à l'approche d'un homme.* VI. *D'un Lac. Enfans qui mangent leur pere.* VII. *Maigreur qui rend la vûë à une Aveugle. Femme barbuë. Enfantement extraordinaire. Deuil en linge sale. Election d'un Capitaine. Enfans abandonnez.* VIII. *On veut marier Mital. Maris reconnus pour peres, quoiqu'ils ayent été sept ans sans voir leurs femmes. Privilege d'un Roy. Allure mal-honnête. Des femmes.* IX. *Précaution contre les Incendies. Courtisans qui dansent & qui sautent par respect pour leur Prince. Prèsens donnez à un Roy, toutes les fois qu'on lui parle. Des raretez apportées par les Voyageurs. Chiens, Gardes-du-corps. Crachats. Ordure. Deux chambres pour chaque repas. Montagne de pots cassez.*

Coûtumes, mets & boissons étranges d'un festin. Privilege de quelques Prêtres. Promesse présomptueuse. Prince qui ne touche jamais la terre des pieds ; ce qui arrive quand il tousse ; de son successeur. Curiositez. Chien sans pareil. Ouvrage délicat. Dragon. Coque d'œuf. Toile incombustible. Mouche. Enfant petrifié.

I. J'Ai été aujourd'hui le spectateur d'une Comedie & l'Acteur d'une Tragedie ; c'est là, comme vous voyez, être dans les spectacles jusqu'au cou. Vous qui les aimez tant, n'enviez pas mon bonheur ; car ce n'est pas ce que vous pensez. Voici la Comedie, dont j'ai été spectateur. Un de mes amis de ce païs-ci & moi nous promenant sur le soir dans la campagne, avons vû de loin un nombre prodigieux de singes qui venoient de notre côté. Car ils alloient de suite quatre à quatre dans un aussi juste arrangement, qu'une compagnie d'infanterie. Je croi qu'ils étoient plus de deux cens. Ecartons nous, m'a dit mon ami, » afin qu'ils ne nous voyent pas ; je me » doute de ce qu'ils vont faire. Nous nous sommes retirez sur une petite éminence derriere un buisson, de sorte que nous les pouvions voir, sans être vûs. Ils

ſe ſont arrêtez à l'entrée d'un jardin; & cinq s'étant ſeparez de la troupe, ſe ſont placez çà & là ſur de petites roches & ſur des arbres, comme autant de ſentinelles, pour avertir leurs camarades, s'il paroiſſoit quelqu'ennemi. Ils avertiſſent par un certain cri qu'ils font; ce que nous connûmes quelque temps aprés, lorſqu'un cerf paſſa par hazard. Tous les autres ſont enſuite entrez dans le jardin; les plus hardis ſe ſont d'abord emparez d'une melonniere, puis cueillant les melons, les faiſoient paſſer de main en main à ceux qui en étoient éloignez; & ainſi chacun s'en eſt retourné à trois jambes, tenant à la quatriéme un melon. Tout ce manege fut un vrai ſpectacle comique pour nous. Voici le Tragique. Comme mon ami & moi fûmes touchez du dégât que ces animaux venoient de faire; nous deſcendimes du lieu où nous êtions, pour leur aller faire quitter priſe. Les ſentinelles crierent. Tous mirent tranquillement leurs melons à terre, prirent en leur place des pierres & nous en jetterent en ſi grande quantité, & avec tant de force, que nous fumes obligez de prendre la fuite. J'en eus pour ma part, un coup ſur le bras, qui me fut ſi ſenſible, que je crus l'avoir caſſé. Une autre fit voler

mon chapeau ſi loin, que je le perdis de vûë. Mon compagnon en eut deux en même temps, ſi bien appliquez ſur chacune des parties les plus charnuës du derriere, qu'il en a gardé long-temps les marques. Il m'a dit ſouvent que ces marques ſont pareilles à ces trous du viſage qu'on appelle grains de beauté. Enfin ils demeurerent entierement maîtres du champ de bataille; puis ils reprirent leurs melons, & ſe retirerent. Depuis ce temps-là, je verrois toutes les melonnieres du monde en proye aux ſinges, ſans avoir deſſein de les chaſſer. Quant à mon chapeau, il fut perdu. Un païſan nous dit quelque temps aprés qu'il l'avoit vû à la main d'un de ces ſinges, qui portoit ſon melon dedans, comme en triomphe, à la tête de tous les autres.

II. Je ſors d'un païs, où les femmes portent toûjours leurs enfans ſur le dos. Leurs mammelles ſont ſi longues, qu'elles les allaitent par deſſus l'épaule; & je ſuis à preſent dans un autre dont les femmes ont les mammelles au bas des épaules, de ſorte qu'elles les paſſent par deſſous le bras pour donner à tetter à leurs nourriçons. Toutes ces tetaſſes paroiſſent effroyables à mes yeux; mais les hommes du païs en ſont charmez; plus

elles ſont longues, plus elles leur ſemblent belles. Les femmes, de leur côté, ſont enchantées d'une prétenduë beauté de leurs maris ; cette beauté (qui eſt une vrai laideur pour nous) c'eſt qu'ils ont quatre yeux. Voilà, comme vous voyez, des peuples bien dégoutans pour des gens comme nous. Auſſi ai-je ſi peu de commerce avec eux, que je ſuis preſque toûjours dans les lieux les plus ſolitaires, où j'ai tout le temps de faire des réflexions ſur la bizarrerie des gouts. Peu s'en eſt fallu que cette retraite ne m'ait coûté bien cher.

J'étois une nuit allé prendre le frais à la campagne au clair de la Lune (elle étoit pleine & ſe levoit ; c'eſt ce qu'il faut bien remarquer) j'avois un chien avec moi, qui eſt une de mes plus rares curioſitez, & dont je vous parlerai dans la ſuite. *Neſcio quid nugarum meditans, & totus in illis*, révant profondement à differentes choſes, je m'entendis appeller par mon nom. Je n'ai jamais été ſi ſurpris ; je m'arraitai quelque temps ; on me rappelle encore ; je porte mes pas vers le lieu d'où il me ſembloit que venoit la voix. A peine eus-je fait cent pas, que je vis un animal preſque auſſi grand qu'un loup, mais d'une figure differente. Il ve-

noit à moi, & j'en étois assez prés pour avoir sujet de craindre ; quand il s'arrêta tout-court. Chose étonnante ! mon chien qui avoit accoutumé d'abboyer à la vûë de tous les animaux, & qui se jettoit sur les plus farouches, demeura immobile, & ne dit pas un mot. Cette bête; (je veux dire cet animal inconnu) & moi fûmes quelque temps à nous regarder sans reculer ni avancer. Comme je remarquai qu'elle sembloit faire quelque effort pour venir à moi, aprés l'avoir considerée avec attention, je connus qu'elle étoit arrêtée par un pied. En effet, un piege qu'on avoit dressé, (je ne sçai pas si c'étoit pour elle) la retenoit. Le courage me revint aussi-tôt. Je l'attaque, & enfin je lui fis perdre la vie à coups de sabre. Il ne parut du mouvement dans mon chien, qu'aprés qu'elle eût été jettée par terre. Je lui dis des injures, je lui fis connoître que je le prennois pour un poltron & un lâche. Mais la pauvre bête n'avoit pas tort ; je lui faisois assurement bien injustice de le traiter de la sorte ; comme vous l'allez apprendre. Aprés cette expedition, je m'en retournai, & appris à quelques gens ce qui m'étoit arrivé. Nous allâmes ensemble voir l'ennemi sur la place. Il fut reconnu pour être une

hyæne. Heureuſement pour moi, me dit-on, cet animal étoit alors femelle ; car, s'il avoit été mâle, il auroit eu aſſez de force pour ſe délivrer du piege. On m'aſſura, que par une ſucceſſion continuelle, il eſt mâle une année, & femelle une autre. Le ſilence de mon chien ne les ſurprit point du tout; car ils prétendent que, quand la Lune eſt pleine, l'ombre de l'hyæne rend les chiens muets & ſans mouvement. Apparemment, me dirent-ils, que ce chien ſe trouva à l'ombre de cet animal, lorſque celui-ci étoit debout ; & que, ne s'y trouvant plus, quand je l'eus mis par terre, il eut la liberté du mouvement & de la voix. Je vous aſſure que toutes ces merveilles, qu'on m'apprenoit, me donnoient preſque autant de joye que j'en reçus, lorſque je ſortis du peril que je viens de vous raconter. Quand je me trouve dans un danger, je blâme le deſſein que j'ai pris de faire de ſi longs voyages ; auſſi tôt que j'en ſuis dehors, je reprens la réſolution de les continuer ; & d'autant plus volontiers, que chaque peril eſt preſque toûjours accompagné de quelque merveille. Je ne m'étonne plus de voir les Marchands retourner ſur mer, aprés y avoir été agitez de tant de tempêtes. Les ri-

chesses qu'ils en apportent, les excitent à recommencer leurs voyages ; & les étonnantes choses que j'apprens, m'encouragent à continuer les miens.

III. Je suis pour quelques jours dans une ville des plus considerables du monde. La politique, les arts, les sciences, la politesse y regnent dans la plus haute perfection, où on les ait portées jusqu'à present. Mais ce n'en est pas là le merveilleux. Ce que j'admire le plus, c'est une maladie étrange qui se communique à quantité de gens, sans qu'aucun s'en plaigne. Au contraire, tous ceux qui l'ont se font un plaisir de l'avoir, & seroient bien fâchez d'en être gueris. Cette maladie s'appelle, *Timopsede.* Voici de quelle maniere on y tombe. Imaginez-vous d'abord voir un homme sec, mince d'une petite mine, & d'une tres-pauvre figure; mais inquiet, entreprenant, affamé, alteré & tout occupé de trouver des moyens de devenir tout autre, qu'il n'est. C'est-là le commencement de la maladie. Son inquietude s'augmente de jour en jour, pour se rassasier, pour s'engraisser, pour se grossir. Et, afin d'en venir à bout, il fait tant par ses intrigues, par ses menées, par ses adresses, & par ses tromperies, qu'enfin, il obtient permission sous

des prétextes ſpecieux du bien public; de ravir pour ſon uſage la plus conſiderable partie de la ſubſiſtance de tous les autres. En peu de jours, on ne le connoît plus, & il ſe mêconnoît lui-même, tant il eſt different de ce qu'il étoit, quand ſa maladie a commencé. On le voyoit, quand il ſe portoit bien, marcher legerement, & aller à pied, comme les autres hommes; mais le miſerable ne peut plus faire uſage de ſes pieds, ils ne le peuvent plus porter, ſa groſſeur les feroit plier ſous le fardeau, ou du moins il ſe l'imagine ainſi. Il eſt donc obligé de ſe faire traîner par un cheval, & comme ſa maladie augmente de plus en plus, il multiplie auſſi les animaux qui le traînent; il en a quelquefois juſqu'à ſix. Ce n'eſt encore rien que tout cela. Son imagination bleſſée, lui perſuade qu'il eſt incapable de ſe rendre aucun ſervice à lui-même; c'eſt pourquoi il a un tas de gens chez-lui pour le ſoutenir, pour le chauſſer, pour l'habiller, pour lui apporter les choſes les plus neceſſaires, & qui ſont proche de lui. Enfin on diroit qu'il n'a ni bras ni jambes, & que ſi quelqu'autre pouvoit faire ſa digeſtion pour lui, il ne prendroit pas la peine de la faire lui-même.

Cet homme eſt, à la verité, bien gros; mais il ſe perſuade l'être encore beaucoup plus qu'il ne l'eſt en effet. C'eſt pour cela que les mets de ſa table ſont en une auſſi grande abondance, que s'il avoit pluſieurs eſtomachs & pluſieurs ventres. Lorſqu'il étoit mince, une ſeule chambre, avec une petite croiſée & une petite porte, lui ſuffiſoit. Depuis ſa groſſeur, il craindroit d'y étouffer; il n'a point de repos qu'il n'ait des appartemens de la plus vaſte étenduë, avec des portes & des fenêtres, telles que les demanderoit un geant, dont la groſſeur & la hauteur ſeroient énormes. Et, comme s'il craignoit encore d'étouffer entre les murailles d'une ville, il achete des maiſons à la campagne, même des païs entiers, pour y reſpirer plus au large.

Je vous ai dit que cet homme ne ſonge point à ſe guerir de cette graſſe & groſſiere maladie, mais il ſe trouve tres-ſouvent des gens conſiderables, qui travaillent charitablement à le guerir, malgré lui, par des vomiſſemens & des ſaignées; de ſorte que ſon enflure étant tout d'un coup détruite, il eſt reduit à ſon premier état; ce qui me fait reſſouvenir de *l'excalceantur, & ad ſtaturam redeunt*, de Seneque. Il y en a quelques-uns qui trouvent

moyen d'éviter ces remedes, en faiſant part de leur amplitude à d'autres, qui étant amis de ceux qui pourroient le leur donner, écartent ces remedes, & pour eux & pour ceux qui les ont groſſis. Voila la maladie, dont j'avois à vous parler. Il y a de certains temps, où elle eſt ſi commune, qu'on ne voit de tous côtez que gens qu'elle tourmente; les ruës en ſont ſi embaraſſées par un attirail, ſuite ordinaire de la groſſeur de ces malades, que le peuple eſt tres-content quand il voit qu'on ttavaille à leur gueriſon.

IV. Peu s'en eſt fallu, qu'un de mes valets n'ait perdu aujourd'hui la vie par un accident des plus difficiles à prevoir; le voici. Je lui avois donné ordre d'aller à quelques lieuës d'icy. Comme il étoit parti de grand matin, il ſe coucha ſous un arbre pour y dormir; à peine y fut-il, qu'il tomba dans une ſi grande défaillance, qu'il alloit expirer, ſi heureuſement pour lui un paſſant ne l'eut promptement retiré, & mis au côté oppoſé à celui où il étoit couché. Ce changement de place lui rétablit ſes forces, & le rendit auſſi ſain qu'il étoit quand il partit de chez-moi. Il apprit de ſon liberateur, que cet arbre a cette proprieté ſinguliere;

guliere ; c'eſt que ſi quelqu'un couche deſſous du côté de l'Occident, l'ombre de l'arbre ne manque pas de lui donner la mort, à moins qu'il ne ſe releve promptement, pour aller ſe mettre au côté oppoſé, vers l'Orient. Depuis ce temps-là, ce pauvre garçon craint tant les ombres, que la ſienne même lui fait peur. Il ne ſe croit point plus en ſureté, que quand il eſt expoſé au plus grand ſoleil ; encore faut-il qu'il ſoit tourné de ſon côté, afin de ne voir aucune ombre. Je croi que, s'il ſçavoit que ſous la ligne le ſoleil n'y en fait point, il me quitteroit pour s'y aller refugier.

V. J'ai voulu aujourd'hui me mêler de faire des reprimendes, que j'ai crû devoir faire ; mais elles ont été tres-mal reçûës. J'étois dans un lieu, où l'on ſemoit du cumin. Les gens qui ſemoient cette graine, lui diſoient mille injures, faiſoient mille imprécations contre-elle ; & cela, diſent-ils, afin que le cumin devienne beau, & que la recolte en ſoit abondante. Quelle idée ! quelle opinion ! mais quelle fureur contre moi quand j'ai voulu les deſabuſer de cette opinion & de cette idée ; parce qu'ils craignoient que par mes rémontrances douces & raiſonnables, je n'empêchaſſe l'hûreux effet qu'ils ſe pro-

mettent de leurs execrations, de leurs imprécations & de leurs injures ! tout raiſonnement ne gagne rien ſur eux ; car l'opinion & l'uſage n'en ſouffrent point.

Je me ſuis retiré, ſans m'obſtiner à vouloir les détromper, pendant qu'eux & moi nous nous faiſions les uns aux autres également pitié. En reflechiſſant ſur ce que je venois de voir & d'entendre, je me ſuis inſenſiblement porté vers un champ, où paroiſſoit un nombre prodigieux de plantes, dont je ne ſçai point le nom. Je m'en ſuis approché, pour les conſiderer & en prendre quelques-unes, afin de les montrer à quelqu'un qui me les pût faire connoître. Choſe des plus ſurprenantes, & à laquelle je ne puis jamais ſonger, ſans être tranſporté d'admiration ! elles ont toutes diſparu, à mon approche, & ont reparu, auſſi-tôt que je me ſuis éloigné du champ, où je les avois vûës. Je me ſuis éloigné & approché à pluſieurs repriſes, prenant un ſingulier plaiſir à être ſpectateur d'un ſi merveilleux prodige. J'en ai fait le recit aux gens du païs, qui n'en ont pas été ſi étonnez que moi ; car ils y ſont plus accoûtumez. Ils m'ont appris que cette plante a une ſi grande antipathie avec l'homme, qu'elle diſparoît entie-

rement dés que quelqu'un s'en approche. Il n'y a que les femmes qui puissent la cueïllir. J'en ai demandé l'usage. On a refusé de me l'apprendre. Apparemment, il y a quelque mystere, qui a engagé à me faire ce refus.

VI. La plus-part des gens du païs, où il y a quelque chose rare, se font un plaisir de la montrer. Quand ils tiennent un Etranger qui vient de loin pour voir ce qu'il y a chez-eux, ils se divertissent volontiers de sa curiosité. On s'est parfaitement diverti ce matin de la mienne. L'histoire en est assez plaisante. Un homme d'ici, avec qui j'ai quelque liaison, m'a convié à aller avec lui dans une nouvelle habitation qu'il a fait construire depuis quelque temps. Pendant que nous nous entretenions de choses indifferentes dans le chemin, nous sommes arrivez proche un lac d'une fort grande étenduë. nous allions vers son bord, lors qu'une pierre, qui s'est trouvée sous mon pied, m'a presque fait tomber. Je l'ai prise & l'ai jettée dans le lac, afin qu'elle ne pût pas en faire tomber un autre. Mon homme a soûri. Je croyois que c'étoit de cette action charitable, qu'il soûrioit; mais j'en jugeai autrement dans la suite. Il prit, comme en se joüant, une autre

pierre, & la jetta aussi dans ce lac; puis me laissant, il se retira un peu loin. A peine fut-il éloigné de quelques pas, que les eaux du lac fremirent, & se deborderent si promptement, que j'aurois été noyé, si je ne m'étois retiré bien vîte sur une petite colline, où mon soûrieur m'attendoit. Alors il ne sourioit plus, mais il éclatoit de rire, me voyant courir avec tant de force, & arriver avec tant d'apprehension. Cependant les eaux se retirerent & se remirent dans leur lit. Il me dit ensuite, que c'étoit la pierre qu'il avoit jetée, qui avoit causé se débordement. Et sur ce que je lui representai, que j'en avois avant lui jetté une qui n'avoit pas produit le même effet, il me répondit, que c'est parce que je n'avois pas le même dessein que lui; car, » m'ajoûta-t-il, ce lac ne manque jamais » de fremir & de se déborder, quand on » y jette une pierre exprés; ce qui n'ar- » rive point, quand on la jette sans y » penser.

Pendant qu'il me parloit ainsi, & que nous raisonnions sur ce qui venoit d'arriver, nous passions entre plusieurs arbres, où nous avons vû une ceremonie funeste, ou plus-tôt, une cruauté qui m'a fait fremir d'horreur. C'étoit un

venerable vieillard que l'on avoit monté ſur l'un des plus hauts de ces arbres. Ses enfans & ſes petits enfans étoient ſous cet arbre, le ſecoüant de toutes leurs forces, afin que ce vieillard tombât, pour le manger enſuite. Ils chantoient une chanſon, dont les paroles ſignifioient celles-» ci ; le fruit eſt aſſez meur ; il eſt temps qu'il tombe ; il eſt temps de le manger. Le pauvre vieillard eſt enfin tombé ; auſſi-tôt ils ſe ſont jettez deſſus, & l'ont mis en pieces ; & apparemment l'ont mangé. Je dis, apparemment ; parce que cette barbarie me faiſoit tant d'horreur, que je n'ai demandé qu'à m'en retourner promptement chez-moi.

VII. On a fait ces jours-ci la perte d'un Capitaine, en qui le peuple avoit une ſi grande confiance, que les armées les plus nombreuſes ne pouvoient l'intimider. Quand il eſt mort, ſa femme étoit aveugle ; & ſon affliction a été ſi grande, qu'en tres-peu de temps elle eſt tombée dans une maigreur inconcevable. Mais ſi cette maigreur a encore augmenté ſa peine, elle lui a auſſi donné quelque conſolation ; car la matiere qui lui bouchoit les nerfs optiques, s'étant diſſipée avec ſon enbonpoint, la vûë lui eſt revenuë auſſi parfaite, qu'elle le pouvoit ſouhai-

ter. Cette femme eſt fort hommaſſe ; elle porte une barbe plus longue que les Capucins. On m'a dit, que, quand elle eſt en colere, toute ſa tête eſt environnée de flammes. Ces flammes ne m'étonnent pas tant, que je le ſuis en apprenant que ſa barbe n'en reçoit aucun dommage. L'hiſtoire dit encore qu'elle enfanta un jour quatre enfans, & un cinquiéme quarante jours aprés. Aucun de ces enfans n'eſt reſté en vie ; ce qui affligea beaucoup ici ; car on en ſouhaitoit du moins un, dans l'eſperance qu'il ſeroit devenu auſſi vaillant que ſon pere. On projette de la marier avec le Capitaine qu'on vient de choiſir, auſſi-tôt qu'elle aura quitté ſon dernier linge ſale ; c'eſt-à-dire, aprés ſon deüil. Pour entendre ceci, il faut que vous ſçachiez que les veuves & les veufs ne mettent pendant le deüil du linge blanc, qu'une fois le mois.

J'ai aſſiſté à l'élection qu'on a faite du nouveau Capitaine. Toute la ceremonie conſiſte à choiſir celui qui peut porter le plus long-temps une longue poutre. Celui qui a eû l'avantage, eſt un des plus robuſtes hommes que j'aye vû. Il a porté une poutre deux fois plus groſſe & quatre fois plus long-temps, que tous ſes Com-

petiteurs. J'attribuë cette force à l'éducation de la jeunesse ; car elle est des plus extraordinaires, & tres-propre pour fortifier. Il est d'un païs voisin, où la coûtume veut que les femmes qui accouchent le Mardi, le Jeudi ou le Samedi, jettent leurs enfans & les abandonnent dans les bois. Il naquit un de ces jours. Sa mere l'abandonna selon l'usage. Il fut nourri par des bêtes sauvages, exposé nud à toutes les injures du temps, & ainsi acquît une telle dureté dans son corps, que sa chair est une espece de cuir, ses nerfs sont comme des fils du plus gros archal, mais fort plians par le continuel exercice qu'il a fait depuis qu'il est au monde. On peut se promettre beaucoup de la force de son corps & de la ferocité de son esprit. On croit que la veuve voudra bien s'en accommoder.

VIII. Grande nouvelle ! on m'a voulu marier. Mais marier, il faut voir à qui. A une jeune fille des plus belles, & d'une famille des plus considerables. Je vous avouë sincerement, que j'ai été un peu tenté, & je croi que j'aurois sauté le bâton, sans une ridicule coûtume qui m'a arrêté. On veut ici que les maris, quoi qu'ils soient absens pendant sept ans, soient obligez de reconnoître qu'ils

ſont les peres des enfans, que leurs femmes font pendant cette abſence, pourvû qu'elles puiſſent prouver par une declaration faite à leurs voiſins ou à leurs voiſines, qu'elles ont rêvé la nuit à eux pendant ce temps-là. Ne voila-t-il pas une belle aſſûrance de la fidelité d'une femme, & un fort cautionnement de paternité! Jugez, ſi moi, qui aime à voyager, aurois pris grand plaiſir, aprés un voyage de ſept ans, de m'entendre appeller papa, parce que ma femme auroit des atteſtations en forme, ſeulement autoriſées par ſa declaration, qui me prouveroient que je ſuis pere, à cauſe qu'elle auroit ſongé que je l'étois. Nous autres François, ne ſommes pas, à la verité, ſi jaloux que les Italiens; mais auſſi, on ſe tromperoit fort, ſi l'on croyoit que nous ſoyons aſſez dupes, pour recevoir des rêves comme des demonſtrations valables de paternité, malgré l'obſtacle inconteſtable d'une abſence de tant d'années. Hé à peine à preſent, ſe croit-on pere, quoiqu'on n'ait preſque point perdu ſa femme de vûë. Autre raiſon qui m'a dégouté de ce mariage. Le Roi a droit de coucher les trois premieres nuits avec la mariée. C'eſt un honneur pour l'Epoux quand il met ce droit en uſage. J'eſtime

beaucoup

beaucoup la faveur des Rois ; pour celle-là, elle ne feroit point du tout de mon goût. Toutes autres confiderations mifes à part ; n'aurois-je pas lieu de craindre que mon Epoufe commençant par des habitudes avec la grandeur, ne fe dégoutât enfuite d'en avoir avec ma petiteffe ? tout cela m'a rendu fi oppofé à la propofition qu'on me faifoit, que j'ai quitté le païs ; car j'étois veritablement perfecuté fur cet article. J'oubliois de vous dire encore une autre circonftance. Cette fille avoit une tache fort diffamante pour elle, & qui la rendoit odieufe & méprifable à bien des gens. On l'avoit condamnée à une amande, à caufe que fon allure n'étoit pas honnête. Elle a pourtant mieux reglé fa démarche depuis ce temps là : mais n'importe ; comme elle eft extrêmement belle, elle a par confequent beaucoup d'envieufes, qui n'ont pas laiffé tomber l'amande. J'aurois pourtant paffé fans façon fur cette prétenduë ignominie, s'il n'y avoit eu que cela, qui m'eût arrêté. Ne fçai je pas bien que les femmes qui fçavent le mieux marcher, ne font pas toûjours celles qui fçavent le mieux fe conduire ? Le fage dehors ne prouve pas toûjours qu'il y ait de la fageffe au dedans. La

bonne grace n'eſt pas toûjours l'aſſurance d'une ſolide vertu. L'exterieur composé eſt d'ordinaire la principale étude des femmes. L'interieur s'arrange comme il peut ; ce n'eſt pas-là ce dont elles ſe mettent le plus en peine. Comme elles ſçavent que les hommes ſe prennent principalement par les apparences, ce ſont auſſi les apparences qu'elles reglent avec le plus de ſoin.... N'admirez-vous pas comment inſenſiblement je moraliſe. Oh ! quand on eſt ſur le chapitre des femmes, on a bien des moralitez à dire. Permettez-moi encore d'ajoûter, que les hommes moraliſeront tant qu'ils voudront, ils ne laiſſeront pas d'agir envers les femmes, de la même maniere, que s'ils ne moraliſoient point. Si je ne craignois enfin de moraliſer trop, je m'étendrois beaucoup ſur cette morale.

IX. Hier on me promit de m'introduire pour la premiere fois auprés du Prince de cette contrée, pour le ſaluer. Outre cette viſite que j'avois à faire qui m'a beaucoup occupé l'eſprit pendant la nuit, j'ai encore été détourné du ſommeil par des gens qui crient de toute leur force & à toutes les heures, pour avertir de prendre garde au feu. Cette précaution eſt bonne ; mais ces cris ſont

tres-mauvais pour les étrangers qui n'y ſont pas accoutumez.

Je ſuis enfin allé ce matin à cette audience. Je penſois y être témoin de ſilence, de ſoumiſſions & de proſternations, comme autant de marques qui ſe doivent donner au Prince, du reſpect qu'on a pour lui. Je n'y ai rien vû de tout cela. Les courtiſans ne font que danſer & ſauter en ſa preſence, pour l'honorer. Cette Cour ſautante & danſante m'a paru ſi boufonne, que je m'imaginois voir aux Petites-Maiſons les foux faire honneur à l'un d'entr'eux, comme à un Roy imaginaire. Je me ſuis bien donné de garde, comme vous devez croire, de parler de ma penſée.

La premiere ceremonie que j'ai été obligé de faire en arrivant, c'eſt de donner au Prince quelque choſe qui parût digne de lui: car autant de fois qu'on lui parle, on lui fait un preſent. Il a fort bien reçu le mien, parce qu'il étoit compoſé de certains bijoux tres-nouveaux pour lui, puiſqu'il n'en avoit jamais vû de pareils. La rareté & la nouveauté étendent leur credit par tout. Le bon pour les voyageurs, c'eſt que de choſes fort communes dans leur païs, & qui, par conſequent, coûtent tres-peu, ils en font

dans les païs éloignez des raretez qu'ils ſont valoir beaucoup ; & de choſes communes de ces païs éloignez, ils en tirent le même avantage, quand ils les ont tranſportées dans le leur.

Je ne vous rapporterai point ce que nous nous dîmes l'un à l'autre. Notre converſation n'a pas aſſez de rapport à mon deſſein, pour vous en faire le détail. J'aime mieux vous inſtruire de choſes plus extraordinaires, comme, par exemple de celles que vous allez lire dans la ſuite de cette relation.

Deux cens gros chiens ſont rangez en deux files, une de chaque côté commençant à la premiere porte du Palais, & finiſſant à celle de l'appartement du Prince. Ce ſont-là ſes gardes du corps. Ils ſe tiennent plantez ſur leur derriere, la tête droite, fiere & menaçante, & grondent preſque toûjours. On m'avertit de ne point mener avec moi mon chien ; parce qu'auſſi-tôt qu'il auroit paru ils l'auroient mis en pieces. Ils n'épargnent pas même les chiennes, en quelqu'état qu'elles ſoient. Les amorces de quelque plaiſir que ce ſoit, ne peuvent rien ſur leur fidelité ; elle eſt incorruptible. Le plus vieux n'a point d'autre fonction, que d'aller & venir d'un bout à

l'autre, pour examiner ſi chacun eſt dans ſon devoir. Quand l'un d'eux a quelque beſoin, il abboye d'une certaine maniere; le vieillard va à lui, & prend ſa place, juſqu'à ce qu'il ſoit de retour. Quand le Roy va en campagne, ils le ſuivent, ſeparez-en trois parties; la premiere, devant lui; la ſeconde, à ſes côtez; & la troiſiéme, derriere. Pendant la nuit, on en ameine deux cens autres, qui tiennent leur place, pour leur laiſſer le temps de dormir, ou de manger, & ainſi ſucceſſivement. Celui qui a ſoin de ces animaux, eſt un des plus conſiderables Seigneurs du païs. Il a des ſignes differens, ſelon les divers exercices qu'il prétend qu'ils faſſent. Ils lui obéïſſent du moins auſſi exactement que des hommes pourroient faire.

Le Prince ne crache jamais à terre; c'eſt toûjours quelque Dame d'importance qui reçoit ſon crachat. Quand il eſt prêt à cracher, il faut voir avec quel empreſſement chacune preſente ſa main, pour recevoir ce qui va ſortir de ſa bouche. Celle qui a ce bonheur, eſt eſtimée auſſi heureuſe, qu'ailleurs, celle à qui on jette le moucheoir. Cet empreſſement eſt une eſpece de Comedie pour lui, qui le divertit fort; il avance quelquefois ſa

bouche, comme s'il vouloit cracher dans la main la plus proche, & cependant au moment qu'on y pense le moins, par une adresse admirable & digne d'un grand Prince, il crache juste dans le milieu de la plus éloignée, sans aucune éclaboussure. Celle à qui appartient la main, la ferme promptement, puis rit, chante & saute de joye; on en parle dans toute la ville; sa famille s'en fait honneur, & on en garde même un titre memorial. Quand le Roi est dans ses plus gayes humeurs, & qu'il veut marquer un grand excez de liberalité, il crache d'un seul coup & de suite dans sept ou huit mains. Ceci se fait particulierement le jour de sa naissance, ou d'une victoire gagnée, ou de quelqu'autre grand avantage qu'il a reçu: Ensuite toute la ville est dans une joye inconcevable; c'est une vraye bacchanale.

Je viens de vous parler beaucoup de crachats. Je vais vous parler d'une chose encore bien plus dégoûtante. Mais elle passera, s'il vous plaît, à la faveur de ce qu'elle a d'extraordinaire.

La charge de celui qui prend soin de la chaise percée du Prince est une des plus honorables de l'Etat. En voici la raison. La grosse ordure qu'il y rend, est

fort precieusement ramassée, sechée, mise en poudre, & cherement venduë au peuple & aux plus grands Seigneurs. On la porte dans des boëtes, comme du tabac; & on en saupoudre les viandes. Les courtisans tiennent presque toûjours ces boëtes à la main en sa presence, pour mieux lui faire leur cour. Ma tabatiere m'a été d'un grand secours dans ma visite, pour paroître suivre cette dégoutante coûtume. Depuis que j'en suis instruit, je ne mange qu'avec de grandes précautions; car je ne m'accorderois point du tout de ce saupoudrement. Je suis pourtant le premier à saupoudrer, quand je suis à table en compagnie; mais c'est avec un peu de poivre tiré d'une autre boëte que je porte toûjours sur moy.

Le Roy a voulu que j'eusse l'honneur de manger avec lui. Nous sommes allez d'abord dans une chambre, où nous avons seulement mangé; puis nous sommes allez boire dans une autre. Je suis accoutumé à ce manege; car on ne boit & on ne mange pas autrement ici. Mais il y a d'autres usages pour la table, que je n'ai pû absolument me résoudre de suivre. Vous en allez apprendre quelques-uns.

Avant que je vous faſſe l'abregé du détail de ce feſtin (car c'étoit alors un jour celebre dans le païs.) Je ne puis m'empêcher de vous dire qu'une choſe entr'autres me ſurprit ; c'eſt une petite montagne de pots caſſez, qui eſt proche le Palais du Prince, à la porte de ſa cuiſine. On me dit, que, comme on ne ſe ſert jamais d'un même pot, pour faire cuire ce qu'il mange, cette montagne étoit compoſée de tous ceux dont on s'étoit ſervi pendant ſon regne. Aprés ſa mort, on la détruira, & on en commencera une autre de ceux qui ſerviront à ſon ſucceſſeur. On s'amuſe dans d'autres païs à élever des ſtatuës, des pyramides, ornées d'inſcriptions à la gloire des Princes, pendant leur vie ; mais ici on éleve des montagnes de pots caſſez ; voilà ce qui s'appelle des trophées glorieux ?

Avant que de ſe mettre à table, chacun ſe lave la main droite ; car la propreté n'eſt point pour la gauche. Il n'y a que les gauchers qui puiſſent ſe laver celle-ci, ſans craindre d'encourir le châtiment ou la honte que merite une infraction de coutume. On ſe mit enſuite à table. Sçavez - vous qui ? le Roy, les Princes, Princeſſes, les autres grands Seigneurs, les palfreniers, les valets, les

marmitons, enfin tous les domeſtiques de ſa Majeſté, qu'aucun devoir ne retenoit ailleurs. Je fus auſſi placé, & avec quelque diſtinction.

Quand chacun eut pris ſa place, on tira un rideau qui entoura le Prince; car il eſt défendu ſur peine de la vie de le voir pendant qu'il mange. De jeunes Officiers parurent enſuite, qui couperent & mirent en pieces les mets qui lui étoient deſtinez; puis les lui mirent à la bouche, ſelon la neceſſité ou le deſir qu'il marquoit d'en avoir. Et tout cela, par grandeur, & non pas par pareſſe, comme ce faineant, dont parle Athenée, qui ſe faiſoit mâcher ſes morceaux par ſa Nourrice. Grandeur bien imaginaire, ſi elle conſiſte à manger des morceaux, ſans prendre la peine de ſe les mettre ſoi-même à la bouche! Cette idée ne m'a point du tout ſurpris, en ce que je ſuis tres-accoûtumé à voir faire dépendre la gloire, la grandeur & l'honneur de l'imagination, de l'opinion, & de la fantaiſie. N'eſt-ce pas grandeur imaginaire chez-nous, que de croire qu'on eſt grand, parce qu'on a un grand équipage, un Palais, un grand nombre de domeſtiques, de magnifiques habits, de ſomptueux emmeublemens? Combien de gens ſont

réelement tres-petits au milieu de ces imaginaires grandeurs ! On n'eſt point du tout grand ; on eſt ſeulement au milieu de certaines choſes que l'opinion fait paroître grandes .... la morale m'emporte ; retournons au feſtin.

Lorſque nous étions dans l'endroit deſtiné à boire, on ſonnoit deux fois une cloche, quand le Prince beuvoit ; ſçavoir avant qu'il commençât de boire, & aprés qu'il avoit bû ; & cela, afin qu'il ne fût vû de perſonne. Cette precaution eſt d'autant plus de conſequence, que ſi quelqu'un le voyoit faire, il faudroit abſolument que l'un des deux fût mis à mort. Pendant qu'il beuvoit, des eſclaves hommes & femmes tenoient le bras droit élevé & en grand ſilence, & ne l'abaiſſoient point, que quand le ſecond coup de la cloche les avertiſſoit qu'il avoit rendu la coupe. J'ai depuis ce temps-là les yeux beaucoup plus grands, que je ne les avois, tant l'admiration de ſi étranges coûtumes me les a fait ouvrir.

On ne connoît point le bled ici ; c'eſt de la moëlle d'un arbre qu'on fait le pain. On n'y mange jamais de la femelle d'aucun animal. Mais ces peuples feroient bien mieux d'en manger, & ne

pas preſenter, comme ils font, des gâteaux d'une figure tres-mal-honnête, puis qu'elle repreſente ce que les femmes ont & doivent avoir de plus caché. Le petit oyſeau qui ſe trouve dans l'œuf que nous appellons couvis, eſt un excellent manger pour eux ; ils le trouvent ſi délicieux, qu'inſenſiblement on pourroit en détruire l'eſpece, ſi dans de certains temps on n'en défendoit l'uſage.

Que de fois j'ai fermé les yeux ou détourné ma vûë dans ce feſtin, pour ne pas voir tant de mets qui me ſoûlevoient le cœur ! Comme, par exemple, quand on mangeoit des chauve-ſouris ; des cheveux coupez fort menu & mêlez avec du miel ; de la viande & du poiſſon cruds ; de la chair de chien ; des crapaux & des ſerpens ; des poux ; de la vermine qui s'engendre dans les peaux dont ils ſe couvrent ; du chien marin pourri ; de la chair qui pour tout apprêt a été mortifiée entre le dos & la ſelle d'un cheval ; de la pâte de poiſſon tres-puante ; du veau crud à la ſaulce de ſon fiel ; des mets ſaupoudrez, non-ſeulement de l'ordure dont je vous ai parlé, mais encore de la cendre des corps brûlez de leurs parens ; enfin quand on beuvoit à longs traits de l'huile, ou de la graiſſe de baleine, ou d'une li-

queur faite d'une certaine plante machée long-temps par les femmes les plus vieilles & les plus édentées qu'on puiſſe trouver. Il m'a falu pourtant uſer de quelques-unes de ces viandes & de cette derniere boiſſon. A dire vrai, cette boiſſon n'eſt pas deſagreable; elle a même une force qui approche aſſez de celle du vin. La maniere de boire a auſſi ſa bizarerie. Il n'eſt pas permis de toucher des levres le vaiſſeau où l'on boit, & ainſi il faut jetter la liqueur dans la bouche, ou, comme on dit chez-vous, la ſabler, & aprés jetter ce qui reſte dans ce vaiſſeau ſur les habits des aſſiſtans.

Pour des ſervietes & autres inſtrumens de propreté, on ne ſçait ce que c'eſt. Le Roi a un jeune eſclave auprés de lui pour eſſuyer ſes mains à ſa tête; & les autres les eſſuyent à des endroits de leur corps, que la pudeur me défend de nommer.

Les nids de certains oyſeaux entrent dans preſque tous leurs ragouts. On a chacun une maſſe de ſel, dont on ſe frotte la langue, pour donner du goût aux morceaux, quand on n'y en trouve pas aſſez. Tout ce qu'on touche ſans le manger, eſt jetté à des chiens qui ſe trouvent dans le lieu du repas, & qu'on éleve pour remplacer ceux de la garde, qui

viennent à mourir ; & la derniere bouchée eſt jettée pour le diable.

Aprés le feſtin, on ſe leve, & un Officier crie le plus haut qu'il peut pour avertir tous les Princes, Monarques, Empereurs & Potentats de la terre, qu'il leur eſt permis d'aller manger, ſi bon leur ſemble. Voila certes un air de grandeur des plus gaſcons & des plus extravagans. Avant que de finir, je juge à propos de vous dire encore quelques ſingularitez qui regardent ce Prince.

Lors qu'il ſe marie, les plus conſiderables des Prêtres couchent pieuſement & avant lui avec ſa femme ; ce qui lui paroît une ſi grande faveur, qu'il leur fait un grand preſent, pour marquer ſa reconnoiſſance & pour les récompenſer de leur peine. Et le jour de ſon mariage, il fait meſurer tous les lits de ſes Sujets, & leur fait payer un droit ſelon leur grandeur.

Quand il prend poſſeſſion du Royaume, il fait pluſieurs ſermens ; entr'autres, il promet que pendant tout le temps de ſon regne, les pluyes tomberont à propos, & que les rivieres ne feront aucun ravage par leurs débordemens. Cependant aprés ces promeſſes, les rivieres & les pluyes vont, comme vous devez croire, toûjours leur train.

Il ne touche jamais la terre des pieds. Des hommes ou des chevaux le portent. Si un des hommes porteurs bronchoit & faisoit tomber sa litiere, on lui couperoit la tête sur le champ. S'il sort avec quelqu'une de ses femmes, il faut que tous les hommes sortent des maisons qui sont dans les ruës par où il doit passer, & qu'il n'y reste que des femmes. Des gens vont enlever pour lui les plus belles filles qu'ils y trouvent.

Lors qu'il tousse, non seulement ceux qui sont presens jettent de grands cris, mais encore successivement les plus éloignez ; & ainsi on sçait dans toute la ville, quand il a toussé.

Aprés sa mort, ce n'est pas un de ses fils qui lui succede ; c'est un des fils de sa sœur, parce qu'on est de cette maniere plus assuré, que son successeur est du sang Royal.

Suite de mes curiositez.

Le chien, dont je vous ai parlé vers le commencement de cette Relation, est veritablement une curiosité ; car il a des talens, que je ne croi pas que jamais aucun chien ait eû. Il distingue mes amis de mes ennemis ; mes domestiques qui me sont affectionnez, de ceux qui ne le

ſont pas ; un honnête-homme & une honnête femme ; le gand d'une fille entre pluſieurs autres. Si j'ai oublié ma bourſe en quelque lieu hors de chez-moi ; il ſe couche deſſus, juſqu'à ce que je l'aille querir. Son abboyement n'eſt pas ſi incommode que celui des autres chiens ; au contraire, il fait plaiſir : car il exprime parfaitement les tons de la muſique. Il y a des jours de la ſemaine, auſquels il doit aller dans de certains lieux ; il les connoît, & ne manque pas d'y aller.

Un caroſſe tiré par quatre chevaux, ſuivi de chaſſeurs à pied & à cheval, de chiens, &c. Voila un grand équipage, mais tres-peu embaraſſant, & que je puis entretenir ſans dépenſe. Car le tout eſt d'une piece d'yvoire, ſi petit & ſi bien délicatement travaillé, qu'il peut paſſer par le trou d'une aiguille ordinaire.

La peau d'un dragon, long de trois coudées. Ce dragon étoit né de l'accouplement d'une aigle & d'un loup. J'ai auſſi ſon inteſtin long de cent vingt pieds ; on y a écrit en lettre d'or l'Iliade & l'Odiſſée.

La coque d'un œuf, ſur laquelle un ſoleil eſt tres-bien marqué en relief. Il fut pondu dans le temps d'une éclypſe.

Une aulne de toile, faite du duvet qui

couvroit la peau d'un Cameleon. Cette toile ne peut recevoir aucun dommage du feu, il ne la peut brûler.

Une mouche qui a un visage de Negre, une barbe rouge, une couronne sur la tête, deux petites cornes & six pieds.

Un enfant petrifié. Je l'ai eû d'un homme qui s'en servoit de pierre à aiguiser.

Adieu, en attendant d'autres merveilles. Je suis toûjours, &c.

MITAL.

RE-

RELATION IX.

I. *Arbres, feüilles & fruits admirables en plusieurs manieres.* II. *Des mains.* III. *Monnoyes.* IV. *Marque de Noblesse. Intendant des bons-mots. Pauvres rigoureusement traitez, & pourquoi. Déchiquetures sur le corps. Feu nouveau vendu. Saignée. Grandes bouches. Ambre.* V. *Femmes-fâchées.* VI. *Chevaux & Ecuyers merveilleux. Du frein des chevaux, de leurs queuës & de leur nourriture. Avanture plaisante & affligeante. Apoticaires. Antipathies. Gâteaux.* VII. *Pacte & convention avec des Cannards; comment ils sont produits.* VIII. *Froid violent. Neiges rouges. Petit oyseau qui détruit plusieurs Bourgs.* IX. *Tête de brochet, & ce qu'on en croit. Musique. Curiositez. Bague. Oyson. Oye. Jaune d'œuf. Crocodile. Patte droite d'une Hyane. Papillons. Verge de fer.*

I. JE ne croi pas qu'il y ait dans le monde aucun païs, où l'on voye autant d'arbres, que dans celui-ci. Cependant cette quantité effroyable ne me sur-

prend pas ; en ce qu'il seroit difficile qu'il n'y en eût pas beaucoup, attendu l'obligation où l'on est d'en planter. Il n'est permis à qui que ce soit de se marier, qu'aprés avoir planté pour le moins cent pieds d'arbres. C'est donc à qui en plantera le plus ; car l'avantage du mariage est proportionné à cette plantation. Plus les arbres que l'on plante, sont rares & utiles ; plus a-t-on de facilité de se marier avec les filles les plus belles, & des familles les plus considerables. Cette émulation a procuré un bien, pour ainsi dire, infini, à tout le païs. Enfin, c'est tout vous dire, qu'à force de chercher, de planter, de replanter, de rafiner, on a trouvé par les seuls arbres, le moyen de fournir à presque toutes les necessitez & les commoditez de la vie. Jugez-en par le détail que je vais vous faire de quelques-uns. Le voici.

Veut-on du pain ? Il y a des arbres qui en donnent, c'est-à-dire, qui ont sous leur écorce de la farine pour en faire. Si l'on veut de la volaille & du poisson, on voit des arbres, dont les branches produisent pour fruits des œufs, d'où il sort des oyseaux ; & quand elles tombent dans l'eau, il s'en forme des poissons. Autres qui ont un fruit, dont la pro-

prieté eſt telle, que, ſi on le met dans la bouche avec un morceau de cuivre, ce cuivre devient une ſubſtance nourriſſante & bonne à manger. Il y a un certain jour, pendant le plus grand froid de l'hyver, auquel des pommiers ne manquent point de porter des fleurs & des fruits. Ceux dont on ſe ſert pour ſe chauffer, ou pour cuire les viandes, ſont d'autant plus utiles & commodes, qu'ils ne font aucune fumée, quand on les a mis dans le feu, & ce feu eſt ſouvent tiré d'autres arbres, qui ont d'eux-mêmes la vertu d'en produire. Quelle utilité ne tire-t-on pas encore des feüilles de quelques-uns, puis qu'elles ſont auſſi dures que des planches de bois, & que leurs filamens ſont auſſi forts que notre fil d'archal? Un ſeul arbre a quelquefois un feüillage d'une ſi grande étenduë, qu'il peut mettre plus de quatre mille hommes à couvert. On en voit qui ſont haut de cent quarante quatre pieds; d'autres qui ont un tronc d'une ſi énorme groſſeur, que quatre-vingts hommes peuvent à peine l'embraſſer. On en trouve, dont la maniere de fleurir eſt fort extraordinaire; comme ceux, par exemple, qui fleuriſſent tous les jours au ſoleil levant, & dont les fleurs tom-

bent, quand il se couche ; ceux, dont les fleurs naissent le soir & meurent le matin. Il y a même des arbres qui ne durent pas plus que ces fleurs ; car ils naissent le matin, & disparoissent à midy. En voici d'autres pour divertir la vûë, & contenter la curiosité. L'un produit de certaines boules, où l'on trouve des animaux chantant comme des cigales. L'autre a des feüilles qui ont des pieds, & qui étant tombées à terre, marchent & courent de tous côtez ; ce qui fait un spectacle assez plaisant pour les yeux. Celui-ci produit un fruit, qui sortant de son écorce, fait un bruit semblable à celui d'un coup de mousquet, & va tomber, fort loin du lieu d'où il est parti. Il ne fait pas bon se promener sous ces arbres dans le temps que tire cette mousquetterie ; car on en est fort facilement surpris, & l'on en rapporte bien des contusions. Un Marchand verrier, qui ignoroit ce danger, y passant un jour avec des panniers remplis de verres, n'en rapporta presque pas un qui fût entier. Celui-là donne des fruits qu'il faut absolument manger avant qu'ils soient murs, si l'on ne veut pas en être incommodé. Un autre porte un fruit d'un aigre doux fort agreable pour celui qui

le mange, pourvû qu'il le cueille immediatement avec la bouche ; car s'il le touche des doigts, il y trouve ensuite une amertume fort déplaisante pour le goût. Il y en a aussi qui meurent dés qu'ils sont mouillez ; la moindre humidité les fait perir. Pour les rétablir, il faut les arracher & faire seicher leur racine. Presque toutes les racines des arbres de ce païs descendent droit en bas jusqu'à ce qu'elles ayent trouvé l'eau. Vous avez pû apprendre par vos lectures, qu'il y a plusieurs païs, où on louë des gens pour pleurer aux funerailles des morts ; ici des arbres suppléent aux pleureurs & aux pleureuses. Pour cela, on en fait des planches que l'on place en differens endroits, & un nombre proportionné aux richesses & à la condition du deffunt. On approche de ces planches des fers chauds ; aussi-tôt elles poussent des gemissemens si tristes & si plaintifs, que les spectateurs en sont également attendris & attristez.

Une raison encore de la grande quantité d'arbres qui restent sur pied, c'est qu'on n'oseroit en couper sans necessité ; & cela, dit-on, parce que tous les êtres créez loüant continuellement Dieu, si sans besoin, on en ôtoit, on détruiroit

en même-temps les Hymnes & les Cantiques de loüanges qu'on lui doit.

II. On voit ici de tous côtez quantité de gens qui n'ont que la liberté d'une main, l'autre étant si étroitement liée à leur ceinture, qu'ils ne peuvent s'en servir. Ce sont ceux qui se sont accoutumez à se servir plutôt d'une main que de l'autre; on les lie ainsi, pour les en désacoutumer; car les loix obligent à se servir également des deux mains; on n'y reconnoît ni droite ni gauche. Cet usage leur donne beaucoup plus de force & d'adresse que nous n'en avons.

III. Un homme de ce certain païs que vous connoissez, où l'on ne parle point, sans avoir bien pensé, & où l'on est extrêmement appliqué à ses interêts, est venu ici avec rien; & est à present sans contredit le plus riche de la contrée. Comme il y a dans cette ville un abord inconcevable de peuples qui y viennent de presque tous les païs du monde, il s'est avisé de faire commerce de toutes sortes de monnoyes. Outre celles d'or & d'argent qui vous sont connuës, il en a de poisson sec, de coquilles, d'habits faits d'herbes, de certains pains, de feüilles d'arbre, d'oreilles de chevreüil, & de crânes d'hommes. De-

puis quelques jours il a penſé ſe perdre par l'envie de gagner. Il y a ici une monnoye qu'on n'oſeroit fondre, parce qu'on s'imagine que, ſi on la refondoit, il arriveroit des déſordres épouventables. Il en avoit cependant fondu. On l'avoit même pris ſur le fait; mais le Capitaine general du païs l'a ſauvé. Celui-ci ne l'a tiré de ce danger, que par interêt; parce qu'aprés les batailles, il fait commerce avec lui des cranes de ceux qui ont été tuez, & en tire autant de profit que des plus fortes contributions.

IV. On juge ici de la nobleſſe des familles, par le nombre de toits, dont les maiſons ſont couvertes. Je m'aviſai un jour de dire, en plaiſantant ſur ces toits, que les Nobles de ce païs ſont plus modeſtes, que ceux de chez-nous; en ce que ceux-ci portent ſur eux leurs marques de nobleſſe pour les montrer; & ceux-là les laiſſent à la maiſon. Cette plaiſanterie fut ſur le champ rapportée à celui qui eſt l'Intendant des bons mots (car il y en a un pour qui même on a beaucoup de conſideration) il m'envoya querir, marqua me ſçavoir tres-bon gré de ce que je venois de dire, le fit enregiſtrer, comme ſi ç'avoit été la plus belle Sentence qui eut jamais été pronon-

cée; me donna des titres de Nobleſſe; & me permit de faire bâtir des maiſons avec autant de toits qu'il me plairoit. Et ainſi me voila tres-decoré, tres-noble, & on ne peut pas avec moins de riſque & à meilleur marché. Je ne penſe pas qu'on ait jamais tant fêté un bon mot. Je ne vous le donne pourtant pas pour bon. Je ne l'apelle ainſi, que parce qu'on lui a donné ce nom. Ce que j'en eſtime le plus, c'eſt l'occaſion & le credit qu'il m'a procuré pour ſauver un miſerable d'un châtiment horrible qu'il alloit ſouffrir. C'étoit un malheureux réduit dans une extrême pauvreté; & comme aprés pluſieurs informations, il avoit été convaincu d'être tombé dans cette pauvreté par ſa faute, on avoit ordonné, conformement aux Loix, qu'on lui arracheroit ce qui fait la diſtinction des ſexes. On étoit ſur le point de faire cette terrible execution, quand je fus ſollicité de prier pour lui; je hazardai ma ſollicitation; à la faveur du prétendu bon mot ſur les maiſons des Nobles, on m'accorda tout ce que je demanday. Cet infortuné mendiant avoit eu autrefois quelque conſideration; il avoit bien ſervi dans les armées; il portoit même ſur ſon corps grand nombre de déchi-

quetures

quetures glorieuſes qu'il s'y étoit fait lui-même. Je les appelle glorieuſes, parce que, ſelon la coûtume, elles étoient des marques du nombre de priſonniers qu'il avoit faits. C'étoit lui qui dans le fort de la fortune diſtribuoit tous les ans au peuple le feu nouveau, aprés avoir fait éteindre l'ancien, & qui recevoit pour le Prince le prix qu'il étoit vendu. Il étoit toûjours des premiers à obéïr à la Loi qui commande que, quand le Roy ſe fait ſaigner, ſes courtiſans ſe faſſent auſſi tirer du ſang, quoiqu'ils n'en ayent aucun beſoin, & que la maniere de ſaigner ſoit fort incommode & fort épuiſante; car elle ne s'exerce qu'en tirant pluſieurs fleches ſur toutes les parties du corps. Les femmes prennoient même ſon parti; parce qu'ayant une des plus grandes bouches qu'on ait jamais vûës. (ce qui fait un des plus charmans agrémens de ce païs) il paſſoit pour le plus beau de tous les hommes; & qu'il leur avoit fait connoître l'oiſeau dont les larmes font l'ambre, qu'elles aiment paſſionnément. Tout cela n'étoit point capable de le ſauver. Une miſerable pointe a percée les cœurs durs des Magiſtrats, & les a, pour ainſi dire, forcez à lui laiſſer ſon humanité. Tout ceci

fera venir l'eau à la bouche de notre ami N. R. G. lui qui aime tant à dire de bons mots, qu'il leur ſacrifieroit volontiers ce qui lui eſt le plus cher.

V. Un empirique s'eſt fait ici de groſſes affaires avec les femmes, pour avoir appris le ſecret de leur faire extrêmement craindre de tomber dans une certaine faute que leurs maris craignent beaucoup, parce qu'elles coureroient de grands riſques d'être ſurpriſes en flagrant delit. Reſſouvennez-vous de ce qui arrive quelquefois à M. Soliment à Mlle Griſette, & vous entendrez ce que je veux dire; car je ne puis pas à preſent m'expliquer mieux là-deſſus; je paſſe même le plus legerement que je puis ſur cette matiere, pour parler d'autre choſe qui ne demande pas tant de ménagement dans l'expreſſion.

VI. Que je vous ſouhaite ici, vous qui vous piquez de vous connoître en chevaux, & qui les aimez paſſionément; car vous euſſiez vû la merveille des chevaux & des cavaliers! Il m'eſt arrivé à leur occaſion une avanture fort affligeante, quoiqu'elle m'ait fait plus de bien que de mal. J'en ai été quitte pour un certain accident qui m'a fort embaraſſé dans mes démarches. Je vous l'appren-

dray, aprés que je vous aurai parlé de ces cavaliers & de leurs chevaux.

Ces cavaliers ſurpaſſent aſſurément en agileté & en adreſſe tous les plus habiles écuiers du monde. Auſſi paſſent-ils preſque toute leur vie ſur leurs chevaux; ils y prennent leurs repas, ils y dorment, ils y travaillent ſelon leur metier & leur profeſſion, & ils s'y tiennent d'ordinaire aſſis comme les femmes de chez-nous. Pendant qu'un cheval court de toute ſa force, le deſſangler, lui ôter la ſelle, la poſer ſur la tête, puis la remettre en ſa place, le reſſangler, ſans tomber & ſans interrompre ſa courſe; ou bien courir à toute bride droit ſur un cheval, ou ſur deux chevaux, un pied ſur l'un & un pied ſur l'autre, ou les deux pieds tantôt ſur l'un, tantôt ſur l'autre; voilà ce qu'ils ſçavent faire, & voïla ce qu'ils font. Comme ils aiment extrêmement leurs chevaux, tant par l'honneur qu'ils ſe font de tous ces maneges, que par l'utilité qu'ils en tirent, il faut voir la conſideration qu'ils ont pour eux, & avec quelle attention ils prennent tous les ſoins poſſibles pour leur conſerver leur ſanté, & leur ôter tout ce qui, ſelon eux, pourroit les rendre deſagreables à voir. C'eſt pour cela qu'ils prétendent que ce

ſeroit offenſer Dieu mortellement, de leur laiſſer le frein dans la bouche, lorſqu'ils doivent ſe repaître & qu'ils en ont beſoin. C'eſt pour cela qu'ils ne veulent pas qu'ils remuent la queuë, & que, pour les en empêcher, ils leur ôtent un os de cette partie, afin de la rendre entierement immobile.

Venons aux ſingularitez de ces chevaux. Ils ne boivent jamais. Ils ſont accoûtumez à pluſieurs ſortes de nourriture; tantôt de dattes, tantôt de chair avec du ris; quelquefois de poiſſon. Et quand ils mangent, c'eſt ſans ratelier; ils les ont mis dans l'habitude de manger à terre. Avoüez que rien n'eſt plus contraire à nos uſages. Mais voici quelques choſes aſſez particulieres de quelques-uns de ces chevaux, & qui ne vous ſurprendront pas moins. Il y en a un âgé de plus de cent ans, & qui cependant eſt fort, robuſte, leger, & de tres-bon ſervice. Il y en a d'autres qui rendent dans les combats des ſervices inconcevables à ceux qui les montent; ils arrachent les armes des mains des ennemis, & relevent les lances de leurs maîtres, pour les leur faire reprendre. D'autres ſont ſi bien inſtruits à la danſe, qu'ils s'en acquittent admirablement; mais

non pas toûjours utilement : car il eſt arrivé quelquefois dans des batailles, que les ennemis inſtruits de leur ſçavoir faire, les ont terriblement dérangez par les précautions qu'ils ont priſes de joüer de certains inſtrumens propres à les faire danſer. On en trouve même parmi eux qui ſe piquent de chaſteté ; comme un jeune poulain qui ſe précipita, aprés avoir connu qu'il étoit monté ſur ſa mere. Un autre eſt des plus monſtrueux, puiſqu'il porte la tête d'un homme. On voit auſſi parmi ces animaux une jument qui fit une mule pleine d'un autre mule.

Mais voici le cheval qui donna occaſion à l'avanture, dont je vous ai parlé ci-devant. Oh ! aſſurement il y a dans celle ci de quoi admirer & de quoi rire. Il faut que l'hiſtoire en ſoit tres-riſible, puiſque bien des gens en ont ri, à mes dépens, s'entend, & que j'en ai ri moi-même. J'en ris encore toutes les fois que je m'en reſſouviens. Peut-être qu'à cauſe de tout ce préambule, vous n'en rirez pas, parce que je parois avoir trop voulu vous exciter à rire. Car ſouvent on ne rit point, parce qu'on a voulu perſuader qu'il falloit rire.

Quoiqu'il en ſoit ; voici le fait. On amena dans une place publique, où nous

étions plusieurs personnes assemblées, & où l'on avoit fait plusieurs des exercices que vous venez de lire, un grand cheval que je jugeai assez bien-fait par le corps & par les jambes; car pour sa tête je ne la voyois pas, parce qu'elle étoit toute couverte; ceux du païs sçavent pourquoi; mais pour moi je n'en sçavois rien. Je demandai à voir sa tête à peine eus-je fait cette demande, qu'insensiblement tous les spectateurs s'écarterent, de sorte que je demeuray seul avec ma curiosité. On lui ôta ensuite le voile qui le couvroit; je regardai sa tête & n'y trouvai rien d'extraordinaire; ma curiosité augmenta encore davantage sur le soin qu'on avoit pris de la couvrir, & elle restoit toûjours, sans être satisfaite: car on ne se mit point du tout en peine de me donner de l'éclaircissement là-dessus. Cependant je remarquai que ce cheval me regardoit fixement, & n'ôtoit point les yeux de dessus moi; ils me suivoient continuellement à mesure que je changeois de place; je le regardois, à peu prés, avec la même application. Enfin à l'heure que j'y pensois le moins, il se fit dans mes chausses une évacuation si grande, que, je croi, toute la casse, toute la rhubarbe & tout le sené

de la boutique de M. Sabardin, n'en pourroit pas produire une plus prompte, ny une plus ample. Jugez de mon embarras. Mais ce qui l'augmenta, c'est que je m'apperceus que tout le monde m'examinoit de loin, pour voir quelle mine je ferois; car tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, s'attendoient bien que ce bizarre accident m'arriveroit. Le parti le plus sur & le plus raisonnable que je jugai à propos de prendre, ce fut de me retirer au plutôt; ce que je fis, à la verité avec un peu de confusion; car l'opinion fit alors son effet sur moi, comme elle a accoûtumé de faire sur les autres; toutes les belles Sentences de Seneque, de Plutarque & d'Epictete pour prouver qu'on ne doit jamais avoir honte, que des fautes qui dépendent de nous, me furent alors inutiles. Je convins que ces Philosophes avoient raison, quand je fus à l'abri des huées & des moqueries; mais quand on huoit aprés moi, je n'entrois point du tout dans leurs raisonnemens. Je m'en allai enfin; mais marchant beaucoup plus large que je n'eusse voulu. Voila la belle proprieté de ce ridicule cheval. Tout ridicule qu'il est, son maître ne laisse pas de l'estimer beaucoup, puisque j'en ai offert une somme consi-

derable, ſans que je l'aye pû obtenir. Il prefere, dit-il, le divertiſſement qu'il lui donne, à tout l'argent qu'il en pourroit recevoir. Quoiqu'il paroiſſe preferer ſon plaiſir à ſon interêt, on ſçait pourtant bien qu'il tire de bons profits de ſa proprieté laxative. Les apoticaires mêmes ſont ſur le point de lui intenter procez là-deſſus, parce qu'il leur fait perdre beaucoup de pratiques. S'ils l'intentent en effet, je ne reſterai pas ici longtemps; car je craindrois qu'ils ne me fiſſent appeller, comme un des plus autentiques témoins qui puſſent dépoſer en leur faveur. Je ne ſerois pourtant pas fâché d'entendre plaider une telle cauſe; mais il n'y auroit pas de plaiſir pour moi d'y rendre un témoignage, qui, quoique tres-vrai, ne ſeroit pas cependant de bonne odeur pour le témoin. Ils en gagnerent il y a quelque temps un, je ne ſçai par quelles raiſons, contre un homme qui avoit un ſecret, dont la force étoit, à peuprés, ſemblable à celle du regard de notre cheval. Il ſe frottoit la main de je ne ſçai quelle drogue, & s'il en frappoit enſuite dans les mains de pluſieurs perſonnes, elles ne manquoient pas d'aller trois ou quatre fois à la ſelle. Ceci me fait reſſouvenir de quelques

gens, dont on m'a parlé, qui ne sçauroient entendre le son de certains instrumens, sans lâcher toute leur urine. A propos d'antipathie (car cette fuite d'urine au son d'un instrument m'en paroît une) il est difficile d'en trouver une semblable à celle, dont je vais vous parler.

On a vû, dit-on, un Roi qui avoit une telle antipathie pour les chiens, qu'aux villes où il alloit, on étoit obligé de tuer tous ceux qui y étoient, ou de les transporter dehors; un autre qui ne pouvoit du tout rester tranquillement dans un lieu, où il y avoit quelque chat, quoiqu'il ne sçut pas qu'il y fût; un chevalier qui ne pouvoit entendre seulement prononcer le nom de *Lana*, sans tomber en syncope, quoiqu'il pût manier & porter de la laine, sans qu'il en souffrît aucune alteration; un frere & une sœur, qui s'évanouissoient, aussi-tôt qu'on servoit en leur presence un melon sur la table: mais voici bien une autre bizarrerie. Un homme grave, tant par sa profession, que par son temperament, m'est venu voir aujourd'hui; je l'ai convié à dîner avec moi; il l'a bien voulu, & m'a fait plaisir; car je l'estime & il est de mes amis. Nous étions seuls; notre conversation a été fort serieuse pendant tout le

repas; on a servi au dessert de certains gâteaux, qui n'ont rien du tout d'extraordinaire. A peine ont-ils paru sur la table, qu'il s'est pris à rire avec tant de violence, que je craignois qu'il ne mourût sur la place. En riant, il me faisoit plusieurs signes, que je ne sçavois comment expliquer. Enfin, j'ai remarqué qu'il montroit de la main ces gâteaux; ce qui m'a fait croire que c'étoient eux, qui avoient excité en lui ce ris outré & extravagant. Je les ai fait ôter, & aussi-tôt, il est devenu tranquille, est rentré dans son serieux naturel, & m'a appris que ce qui m'avoit tant allarmé, avoit été produit par la vûë de ces gâteaux. Il n'oseroit passer devant les boutiques, où il sçait qu'il y en a d'étalez. On lui en fit voir un jour malicieusement, lorsqu'il étoit dans l'exercice serieux de sa profession; il se prit à rire, comme il a fait dans la suite chez-moi; mais ce ris ne dura pas; parce que celui qui lui en avoit donné occasion, s'échapa le plus secretement & le plus promptement qu'il pût.

VII. Il vient de se faire une assemblée generale de tous les habitans & de tous les canards d'un village. Ceux-là étant dans la necessité de faire ôter plusieurs mauvaises herbes qui gâtent leurs

champs & leurs jardins, ſont convenus avec ceux-ci, qu'ils les arracheroient, moyennant une nourriture proportionnée à leurs beſoins, & qu'ils ne feroient aucun mal. La convention s'eſt faite à l'aide des paroles & du jargon des uns & des autres. Les canards ſe ſont auſſi-tôt mis à l'ouvrage, & c'eſt une choſe admirable que de voir avec quelle exactitude & quelle aſſiduité ils s'en acquitent. Vous auriez un tres-ſenſible plaiſir à les voir travailler. On leur tient parole. Ils ſe fient à la promeſſe qu'on leur fait; comme s'ils avoient connoiſſance de la fidelité, dont on a uſé, quand on a traité avec leurs peres, leurs grands-peres & leurs ancêtres. La plûpart de ces canards ſont produits d'une maniere fort extraordinaire. Ils naiſſent du bois qui ſe pourrit dans la mer; on voit quelquefois de ces animaux formez à demi, qui tiennent encore à des pieces de vaiſſeau. Quel plaiſir de voir la tête, le col, & la moitié du corps d'un canard, attachez à un morceau de bois, le voir croître inſenſiblement, arriver enfin à ſa perfection, ſe détacher, & puis courir ſur la terre, ou voler dans l'air, ou nager dans l'eau! qu'on ſe ſçait bon

gré de ſes voyages, quand on voit de pareilles choſes ?

VIII. On n'a pas toûjours du plaiſir dans ſes voyages. Vous l'avez pû connoître par pluſieurs avantures que je vous ai rapportées. En voici encore une nouvelle preuve. Vous m'avez ſouvent reproché l'antipathie que j'ai pour le froid; vous m'avez appellé le plus frilleux de tous les hommes. J'avouë que je le ſuis beaucoup; mais je ne ſçai pas ſi je le ſuis plus que tous les hommes; car je ne les connois pas tous; & je ſuis perſuadé que vous ne les connoiſſez pas mieux que moi. Je vous paſſe pourtant de tout mon cœur votre exageration hazardée; particulierement à preſent, que je ſuis dans un païs, où le froid ſe fait ſentir dans toute l'étenduë du plus grand excez de ſa rigueur. Je n'exagere point, puiſque nous ſommes obligez de manger preſque toutes nos viandes à moitié cruës, le ſeu n'ayant pas aſſez de force pour les cuire. L'eau tombe en glaçons des extremitez du bois qui brûle. Je dirois volontiers comme cet ancien, que les paroles gelent auſſi-tôt qu'elles ſont prononcées, & qu'on ne les pourra entendre, que quand le degel viendra. Pourquoi cela ne ſeroit-

il pas possible, puisque si un Tapissier tient quelques momens un cloud dans sa bouche, il se fait une glace qui l'attache aux levres, & qui est si forte, qu'il ne le peut ôter, sans les déchirer & répandre du sang ? Un Etranger à grande barbe l'a trouvée attachée ce matin sur son chevet par son haleine glacée ; impatient & chagrin de se voir ainsi retenu, il l'a coupée.; & ainsi il a à present le menton fait comme les autres. Il dit fort plaisamment que le froid lui a donné cette nuit des lettres de naturalité. La glace de la mer qui borne cette contrée est si forte & si solide qu'on y bâtit des maisons, & qu'on y donne des batailles, aussi sûrement, que si l'on étoit sur la terre la plus ferme. Enfin le froid est si violent, qu'il en rougit de honte ; c'est pour cela que les neiges qu'il forme, sont rouges, & non pas blanches comme les notres. Vous ne manquerez pas de dire que je ne souffre pas tant que je le veux faire croire, puis qu'il me reste encore assez de méchante plaisanterie, pour turlupiner. Vous vous tromperez ; c'est la mauvaise humeur où je suis, qui m'inspire & qui me dicte ces mauvaises expressions. Quel cruel climat ! Quel malhûreux païs ! J'avois une petite habitation, où étoient quelques-uns de

mes effets ; cette habitation étoit dans un gros Bourg ſitué vers le pied d'une montagne toute couverte de neige. Un miſerable petit oyſeau s'eſt aviſé de faire tomber un petit morceau de neige ſur le ſommet de cette montagne, ce petit morceau s'eſt accru ſi fort en roulant, qu'il eſt devenu lui-même comme une montagne, & a détruit pluſieurs Bourgs. Ainſi va le monde. Pendant que de grandes choſes ſe réduiſent preſque à rien, il y en a de tres-petites qui deviennent fort conſiderables.

IX. On m'a joüé hier un bon tour. Je ſuis en commerce avec un homme qui a une tres-jolie fille ; elle a un amant qui s'eſt mis dans l'eſprit que j'en ſuis amoureux, à cauſe que je vais ſouvent chez ſon pere. Ce ne ſont pourtant, je vous aſſûre, que des affaires de commerce & d'interêt, qui m'y attirent. N'importe, il eſt jaloux de moi, je vois ſouvent ſa maîtreſſe ; cela ſuffit. A dire vrai, je le lui pardonne ; car il n'en faut pas tant pour faire ombrage à un homme qui aime. Il n'eſt pas obligé de penetrer dans mon intention, pour connoître les raiſons de mes viſites. Les apparences ſont pour ſon opinion ; & c'eſt d'ordinaire ſur les apparences qu'on ſe regle. Il eſt

pourtant de mes amis, ou du moins il fait semblant de l'être. Nous mangeons même assez souvent ensemble. Il dîna, par exemple, hier chez-moi. Entre-autre mets, on nous servit un grand brochet. Ah, me dit-il, que la tête de ce « brochet seroit un bon regal pour Mlle « *** (C'étoit de la Demoiselle en question, dont il parloit) il n'y a rien « qu'elle aime plus que la tête de cette « sorte de poisson. Aussi-tôt qu'il eut « parlé de la sorte, je détachai bonnement cette tête; & la lui envoyai. On me la rapporta sur le champ; & l'on me dît qu'à la vûë de ce present, elle avoit paru irritée contre moi avec autant d'indignation, que si j'avois voulu lui faire le plus grand de toutes les affrons & la plus sensible de tous les injures. Ce retour m'étonna fort; & pendant que je tâchois de penetrer le sujet d'une si furieuse colere, son pere me vint trouver, me demanda pardon pour elle, & m'apprit que les femmes & les filles du païs ont une aversion inconcevable pour la tête du brochet, qu'elles n'en oseroient manger, parce qu'elles se sont invinciblement persuadées que, si elles en mangeoient, elles n'auroient jamais d'enfans. Depuis ce temps-là elle m'a toûjours fait mauvaise

mine ; il n'y a pas eû moyen de la remettre dans les manieres franches avec lesquelles elle agissoit à mon égard. J'ai fait des efforts pour me justifier ; mais l'amant faisoit en même temps les siens pour me rendre coupable. Comme mon cœur n'est point interessé dans tout-ceci, je m'en console aisement. Il n'est pas possible de demeurer ici long-temps affligé. On y chante trop, & on y est trop porté à chanter, pour conserver un long chagrin. Tout le monde est ici Musicien ; ceux mêmes qui ont de l'aversion pour la Musique, se sentent saisis d'une secrette affection pour elle, aussi-tôt qu'ils sont entrez ici. Il semble que cette Ville ait été bâtie par Apollon, Amphion, Arion, & Orphée.

Suite de mes curiositez.

Une montre enchassée dans une bague ; je l'ai euë en échange, pour un oyson âgé de quatre-vingt-ans, pour un oye, dans laquelle on a trouvé trois cœurs, & pour un œuf qui avoit, au lieu du jaune, une substance de la figure de la tête d'un homme.

Un crocodile qui a quatre yeux. Il devora étant envie, une jeune fille qui alloit

alloit puiser de l'eau dans un fleuve, où on le prit quelque temps aprés.

La patte droite de l'hyæne, dont je vous ai parlé dans une de mes précedentes Relations. On en fait usage pour assoupir les sens.

Deux papillons trouvez dans un Cimetiere, qui ont sur le derriere de la tête, une tête de mort tres-bien representée.

Une verge de fer, longue, & fort déliée, & trouvée dans un arbre. Si on en applique sur la chair quelque morceau, il empêche qu'on ne soit blessé par le fer.

Un oyseau qui ne pese avec son nid & sa plume, qu'environ vingt-quatre grains.

Des pierres qui en enfantent, & qui en produisent d'autres d'elles-mêmes.

Un navet representant une femme assise. C'est une statuë des plus admirables.

Adieu. Je suis, &c.

MITAI.

RELATION X.

I. *Vieille devenuë jeune.* II. *Des Cheveux.* III. *Des Cigognes* IV. *Des Vieillards.* *Curiositez. Etourneau, Oeuf. Sauterelle. Pierre.*

CEtte Relation-ci sera beaucoup plus courte que les précedentes ; parce que je n'ai pas le temps de la faire aussi longue que je le soûhaiterois, pour contenter davantage votre curiosité. Je dois aller demain à quelques lieuës d'ici, pour faire une visite qu'une occasion favorable, qui se presente, ne me permet pas de remettre. Mais comptez que je vous dédommagerai bien dans la Relation qui suivra cette dixiéme ; & comptez aussi que vous allez apprendre dans celle-ci des choses si admirables, qu'elles commenceront bien ce dédommagement.

I. Vous sçavez, qu'entre toutes les femmes, j'ai toûjours preferé pour la tranquillité du commerce de la vie, celles qui étoient avancées en âge, aux plus jeunes ; j'ai même, depuis que je suis ici, poussé cette preference si loin, que j'avois un veritable attachement (*Servatis*

Servandis, s'entend) pour une fille âgée de cent ans. Voila un âge bien mûr, direz-vous; cela eſt vrai; l'eſprit l'étoit auſſi, & c'eſt ce qui m'attacheoit veritablement. Je ſuis naturellement jaloux; & ainſi je n'avois rien à craindre. Je n'aime point la coquetterie; j'étois tres-en ſûreté à cet égard. J'ai ſouvent beſoin de bons conſeils; la longue experience de cette centenaire m'en pouvoit donner. La vie poſée, unie & ſans fracas me plaît beaucoup; ſon grand âge faiſoit qu'elle ne lui plaiſoit pas moins. Je demeure volontiers long-temps en une place; ſa vieilleſſe l'engageoit à y demeurer auſſi volontiers que moi.

Mais quel ſubit changement! Quelle metamorphoſe imprevûë! Ah, qu'il eſt bien vrai, que chaque âge, ou, pour mieux dire, que chaque apparence d'âge a ſes penchans & ſes inclinations! Cette vieille de cent ans eſt devenuë tout d'un coup une fille de vingt. Elle s'eſt couchée un ſoir ſans dents, ſans cheveux, ſans beauté, &c. Et le matin ſuivant, elle s'eſt trouvée avec tout l'enbon-point de la jeuneſſe, avec des cheveux, avec des dents, enfin avec tous les accompagnemens des jeunes perſonnes de ſon ſexe. Tout le monde admire ce prodige;

je l'admire auſſi ; mais il ne me réjoüit point ; car, quoi qu'elle faſſe ſes efforts pour ſe cacher, j'entrevois que ce n'eſt que le prodige qui vient de ſe faire en elle, qui lui donne je ne ſçai quel air de confuſion ; mais je crains fort qu'enfin, quand elle ſera tout-à-fait en poſſeſſion de paſſer pour jeune, elle ne veüille profiter des avantages de la jeuneſſe, & qu'elle n'aime dans la ſuite autant à ſe montrer qu'elle paroît à preſent vouloir ſe tenir cachée. Si j'étois rajeuni en même temps qu'elle, je compterois plus hardiement ſur ſon amitié. Elle vient de me dire, que ſon plus grand plaiſir, depuis ſon changement, c'eſt de ce qu'elle peut lire ſans lunettes. Si elle ſe bornoit à ce plaiſir, je n'aurois pas ſujet de m'allarmer : mais ce qui m'inquiete, c'eſt que depuis ce temps-la elle ſe moque tous les jours des miennes. Cette moquerie reſſemble extrêmement à un reproche ; de ce reproche, elle paſſera aiſément au mépris de celui qui les porte. Hûreuſement pour moi, je m'y attends. *Prævisa tela minus feriunt*.

II. La perruque m'a été d'un grand uſage dans mes voyages ; non-ſeulement par rapport à la parure, & aux commoditez que l'âge en tire pour ſe cacher;

mais encore, parce qu'elle m'a servi pour me conformer aux differentes coûtumes des païs. J'étois, il y a quelques mois, dans un lieu où l'on trouve les longues chevelures honteuses, choquantes & insupportables. L'opinion va jusqu'à cette extravagance, que d'assûrer que le diable se cache sous les cheveux, quand ils sont longs, que ceux qui les portent, sont des reprouvez, qu'ils ne doivent point entrer dans les Temples, & qu'on ne doit point prier pour eux. Cependant, il n'est pas permis à tout le monde de les couper ; il n'y a que ceux qui ont fait quelque action glorieuse, à qui on en accorde la permission. Et ainsi, la confusion que l'on reçoit en les portant, excite à bien faire pour s'en délivrer. J'ai donc quitté ma perruque, afin de passer pour homme de bien. Mais il me l'a fallu réprendre ici ; car on y pense bien autrement. Avec de longs cheveux, on s'acquiert une grande consideration ; ils y regnent, pour ainsi dire, ils y sont des symboles de sagesse, des motifs de gloire, des ressources de bonne reputation. Un Prince, qui a érigé cette contrée en Monarchie, y a établi tout l'honneur qu'on rend à la belle chevelure. Aussi lui & ses successeurs, c'est-à-dire,

ſa famille, y ont-ils excellé. Il nâquit avec des cheveux longs & creſpus. Les cheveux lui étoient ſi eſſentiels, que, quelques années aprés ſa mort ayant été déterré, pour le placer ſous un Mozolée digne de l'eſtime qu'on faiſoit de lui, on trouva ſon corps preſque entierement changé en cheveux. Un de ſes freres ayant été ouvert, on trouva des cheveux dans ſes reins & dans ſon ſang. L'aîné de ſes enfans trouva un matin que ſes cheveux étoient devenus tout blancs; ce fut apparemment, un chagrin tres-ſenſible, dont il avoit été penetré le jour precedent, qui fut la cauſe de ce prodige. Celui-ci eut un fils qui nâquit avec des cheveux blancs; & enfin de ce dernier eſt ſorti un Prince. (C'eſt celui qui regne à preſent) dont les cheveux ont plus de quinze pieds de longueur. Choſe merveilleuſe! Sans remuer la tête, il les jette ſur ſon front & ſur ſon viſage, puis il les rejette en arriere. Il s'eſt depuis peu marié; avant que de le faire, il n'a point cherché la qualité, ni les conſequences favorables d'une alliance, ni la beauté, ni la jeuneſſe; il a fait faire ſeulement toutes les perquiſitions poſſibles, pour trouver une femme, dont la chevelure eût quelque choſe d'extraor-

dinaire. Et voici ce qu'il a trouvé, & qui lui a plû. Une Dame ressent tous les mois une grande douleur de tête; cette douleur fait sortir en une nuit une grande quantité de cheveux blancs & longs comme le doigt. La douleur cependant continuë; & pour la faire cesser, il faut arracher ces cheveux avant le quatriéme jour depuis leur naissance. Si on ne le faisoit pas, ils rentreroient dans sa tête, & la feroient encore davantage souffrir. Quand on les a arrachez, sa douleur diminuë peu à peu, & enfin elle cesse entierement; voila la femme qu'il a épousée. Voila la Reine du païs, & voila parler peut-être trop de cheveux. Avant que de les quitter, je vous dirai pourtant encore, qu'on les coupe à ceux qu'on a vaincus, ou que l'on traite d'esclaves.

III. Je n'avois jamais vû de cygognes; mais j'en viens de voir un nombre prodigieux, qui se sont venuës retirer ici, c'est-à-dire, dans une petite république, qui, quoiqu'entourée d'ennemis, ne laissent pas de se soûtenir depuisplusieurs siecles, par l'union de ceux qui la composent, & par l'application avec laquelle ils travaillent tous ensemble à tout ce qui peut défendre, entretenir & augmen-

ter le bien public. Voilà, dit-on, pourquoi ces cigognes ſe ſont refugiées ici; car on prétend qu'elles n'aiment que les Etats republicains. Le païs d'où elles ſortent, & où elles ont demeuré longtemps, en étoit un; mais parce que depuis quelque temps un uſurpateur s'en eſt emparé, elles ſe ſont toutes aſſemblées, ont reſolu leur retraite dans un autre, ſont enfin arrivées dans celui-ci, & en ſi grand nomble, qu'elles obſcurciſſoient preſque le ſoleil. On a fort bien diſtingué les vieilles de celles qui étoient jeunes; car celles-ci aidoient à celles-là à voler, & les couvroient de leurs aîles. La derniere arrivée a été miſe en pieces par les autres; c'eſt ainſi, qu'elles en uſent d'ordinaire, pour châtier les lâches & les pareſſeuſes. On étoit autrefois beaucoup incommodé ici des ſerpens; on n'en trouve preſque plus; les cygognes les mangent & s'en nourriſſent. Auſſi les eſtime-t-on tant, qu'il eſt défendu ſous peine de la vie d'en tuer aucune.

IV. Ah! qu'il fait bon ici pour les vieillards! on a pour eux tout le reſpect, toute la conſideration, toute la tendreſſe, & tous les ſoins qu'ils peuvent ſouhaiter. Le plus âgé de tout le païs eſt toûjours

choiſi

choiſi pour Roi ; on n'en reconnoît point d'autre. Celui qui regne aujourd'hui, a plus de trois cens ans. Les femmes mêmes ſe reſſentent de ces privileges. Qu'une femme ſoit de qualité tant qu'elle voudra, qu'elle ſoit même l'Epouſe du Prince, elle ne paſſera qu'aprés une autre qui ſera plus âgée, quand même celle-ci ſeroit de la plus baſſe condition. Si un jeune homme rencontre un vieillard dans ſon chemin, il ſe retire en arriere & le laiſſe paſſer avec des demonſtrations du reſpect le plus profond. Si un vieillard étant arrêté voit paſſer un jeune homme, il lui tourne le dos, & ne ſe retourne point, qu'il ne ſoit paſſé. On tient exprés des poiſſons apprivoiſez pour amuſer ceux qui, à cauſe de leur vieilleſſe, ſont incapables d'aucune occupation importante. Un homme eut un jour l'impudence, à la vûë de toutes ces déferences & de tous ces égards qu'on a pour la vieilleſſe, de ſoûtenir par tout où il ſe trouvoit, que l'on ne devoit jamais faire plaiſir à un vieillard ; & cela, diſoit-il, parce qu'outre la dureté ordinaire d'un homme d'âge, il eſt ſi prés de ſa fin, qu'il n'y a pas d'apparence de recevoir jamais de lui la pareille. On l'arrêta, & il n'alloit pas être moins puni que par

la perte de ſa vie , quand , pour la lui ſauver , je me ſervis de ce ſtratagême, aidé du credit que j'avois auprés des Magiſtrats. Je leur repreſentai , qu'il étoit à propos de le laiſſer vivre & vieillir ; & que , quand il ſeroit parvenu à une grande vieilleſſe , il falloit lui refuſer ce qu'il ne veut pas qu'on accorde aux vieillards. La bizarrerie de ce châtiment ne deplut point ; on le laiſſe vivre ; mais on le garde à vûë , & on ſe promet bien , quand il ſera vieux , de ne lui faire aucun plaiſir.

Suite de mes curioſitez.

Un étourneau , qui a de longues oreilles ; à vous dire vrai , il n'en ſçait pas mieux parler pour cela , quoique j'aye pris tous les ſoins poſſibles , pour lui apprendre à jaſer. Un œuf , marqué ſur ſa coquille de pluſieurs étoiles ; elles paroiſſent parfaitement , quoi qu'il ſoit caſſé en quelques endroits. Une ſauterelle , ſur les aîles de laquelle on lit des mots Chaldéens , qui ſignifient , à ce qu'on m'a dit , *Fleau de Dieu.* Je me reſſouviens à propos de cette Inſcription naturelle , qu'on montroit à Paris il y a quelques années un enfant qui avoit des lettres Hebraiques ſur la prunelle de l'œil.

Une pierre, qui va ſur l'eau, quand elle eſt entiere, & qui enfonce, étant miſe en pieces.

Adieu. Je ſuis preſſé, & je ſuis toûjours, &c.

MITAL.

RELATION XI.

I. *Fête sans pareille.* II. *Victoire fameuse. Tuërie effroïable. Bruit d'armée. Montagne de pierres.* III. *Etenduë d'une ville & d'un palais. Précautions pour bâtir.* IV. *Flotte. Courriers. Oiseaux Messagers.* V. *Civilitez.* VI. *Parures étranges.* VII. *Commoditez pour les voyageurs.* VIII. *Coûtumes. Des femmes. Prisonniers mis en liberté.* IX. *Illuminations.* X. *Durée de la fête, & l'ordre des plaisirs qu'on y reçut.* XI. *Remarques generales sur les festins de cette fête. De l'oisiveté. Des cuisiniers. Pluye de froment, de legumes, &c. Moyen pour avoir de l'appetit. Des fêtes. Liste donnée au commencement du repas.* XII. *Gouts differens. Délicatesse & sensualité. Superstitions. Cuillieres. Pain. Poisson retourné. De l'opinion. Lait. Tables particulieres. Medecins. Discours faits à table. Curiositez. Oiseaux cornus. Serpent à sept têtes. Aiman. Cailloux. Rave.*

1. J'Espere, que, quelque longueur, qu'ayent cette relation & les sui-

vantes, elles vous feront cependant plaisir, tant par la difference des sujets, que par le nombre prodigieux de merveilles & de choses extraordinaires qu'elles contiendront. Vous y apprendrez toutes les principales circonstances d'une fête de réjoüissance, qui n'a jamais eu, & qui n'aura peut-être jamais sa pareille. Je vous en ferai la representation aussi exactement qu'il me sera possible, afin qu'elle vous fasse quelque plaisir qui approche de celui qu'ont eû ceux qui en étoient les spectateurs. Vous verrez par écrit tous les divertissemens, selon le même ordre qu'on les a vûs. J'ai pris si grand soin de les remarquer à mesure qu'on les donnoit, que je ne croi pas qu'il en échape aucun de considerable au recit que je me propose de vous en faire. Commençons.

II. Le Roy de ce païs avoit depuis long-temps une guerre des plus opiniâtres avec un Roy de ses voisins, qui passe pour être le plus puissant Prince du monde. Aprés plusieurs sieges de villes & plusieurs petits combats, ils resolurent chacun en son particulier de mettre en usage toutes leurs forces, pour finir cette guerre par une bataille generale, qui mît l'un des deux hors d'état de plus

rien entreprendre. Je ne vous ferai point ici un détail de tous les differens mouvemens, & de toute la conduite de cette fameuse action. J'ai tant de choses admirables à vous raconter, que je croirois perdre du temps, si je m'amusois à une longue narration, qui n'ayant rien d'extraordinaire, m'écarteroit par consequent trop de mon projet. Je me contente donc de vous dire que ce fut le Prince de ce païs qui remporta la victoire qui devoit absolument décider de leurs droits, de leurs disputes & de leurs prétentions. Mais victoire si fameuse, que tous les Historiens les plus exagerateurs ne nous en apprennent aucune qui en approche. Les Princes de notre contrée regardent dix ou douze mille hommes tuez sur la place, comme un carnage effroyable ; les peuples en fremissent, quand ils lisent cette tuërie dans les gazettes ; les soldats, les Capitaines n'en parlent qu'avec étonnement. Mais, bagatelle, en comparaison du combat, dont je vous fais l'histoire, puisqu'il y mourut quatre cens cinquante mille hommes, trois cens mille chevaux, & soixante mille rhinoceros. Vous n'en serez pas étonné, quand vous sçaurez que l'armée ennemie étoit composée de dix-

huit cens mille hommes. C'eſt tout vous dire, que le nombre d'hommes y étoit ſi prodigieux, & le bruit qu'ils faiſoient ſi effroyable, que les oiſeaux, qui voloient au deſſus du champ de bataille, en étant étourdis, tomboient de tous côtez au milieu des combattans. Voila ce qui s'appelle un grand combat. Voila ce qui s'appelle une victoire complete. C'eſt ici l'uſage de mettre aux lieux où ſe ſont données de grandes batailles, autant de pierres qu'il y a eu de ſoldats tuez ſur la place. L'action qui venoit de ſe faire étoit trop grande, pour negliger cette coûtume; une montagne plus haute que la plus celebre des pyramides d'Egypte, & formée des pierres qu'on y mit les unes ſur les autres, ſera un monument, qui, je croi, fera durer le reſſouvenir de cette victoire auſſi long-temps que le monde. C'eſt donc en memoire de cette même victoire qu'on a fait la grande fête, dont je vais vous parler. Elle en meritoit aſſurément bien la peine; auſſi n'y épargna-t'on rien. Vous en jugerez par la ſuite.

III. Avant que de tomber dans le détail de cette fête, il eſt, ce me ſemble, neceſſaire que je vous diſe un mot de la ville & du palais où demeure le Prince

victorieux, afin que vous ne ſoyez pas tant ſurpris du nombre prodigieux de peuples qui s'y trouverent de toutes parts. La ville eſt d'une ſi vaſte étenduë, qu'on la prendroit bien moins pour une ville, que pour un païs entier. On lui donne trente lieuës de tour; ce qui eſt tres-facile à croire, puiſqu'ayant une fois été priſe d'un côté par les ennemis, ceux qui étoient de l'autre côté, n'en eurent connoiſſance que trois jours aprés.

L'étenduë & la magnificence du Palais du Prince ſont encore dignes d'admiration. Sa circonference eſt de huit lieuës. Tout ce qu'on fait de fer chez-nous pour les bâtimens eſt ici d'or tres-pur. C'eſt l'or qui lie les plus groſſes pierres enſemble; & les autres ſont liées avec de la farine, au lieu de chaux. Les tuiles qui le couvrent, ſont d'argent maſſif. Il y a un temple, dont toute la maſſonnerie n'eſt faite que de ſuccre & de chaux mêlez enſemble. Quelque grand & quelque vaſte que ſoit ce Palais, le Roy ſeul l'occupe preſque tout entier avec ſa famille; il a juſqu'à ſix cens cinquante fils vivans, qui y logent. Quand il le fit bâtir, il prit d'étranges précautions pour le faire durer long-temps. On ſe perſuade ici, que ſi un mur eſt poſé ſur un

corps humain, qui s'eſt offert volontairement pour cela, il n'eſt ſujet à aucun accident. Il falloit voir avec quel empreſſement il venoit de tous côtez des miſerables pour ſe jetter dans les fondations, afin de lui plaire. Zele brutal, que l'on doit autant deteſter, qu'il étoit admiré ! on croit encore, que, pour faire durer pendant pluſieurs ſiecles les pierres qui ſervent à élever un édifice, il faut leur donner une poſition ſemblable à celle qu'elles avoient dans leur carriere ; on fut tres-ſoigneux de faire cette attention. Le temps apprendra à ceux qui viendront aprés nous ce qu'il faut croire de ces précautions. Venons à notre fête.

IV. Auſſi-tôt que le Prince en eut pris le deſſein, quelques mois avant que de l'executer, il fit armer une flotte conſiderable pour envoyer convier les Princes ſes alliez, & pour aller querir tout ce qu'il jugea lui devoir être neceſſaire, pour la faire hureuſement réüſſir. Cette flotte étoit compoſée de cent-ſoixante vaiſſeaux ; on n'employa que deux mois à couper du bois pour la fabriquer ; & à la faire partir. On envoya auſſi differens couriers par terre ; il y en avoit parmi eux, qui couroient avec tant de viteſſe, qu'ils faiſoient cent lieuës en douze heures.

On ſe ſervit encore de certains oiſeaux, tres-habiles à porter des lettres à ceux à qui elles étoient adreſſées, & à rapporter les réponſes. De certains ſignes qu'on leur faiſoit, leur donnoient à entendre ce qu'on exigeoit d'eux; & ils ne manquoient pas de l'executer. De cette maniere, on prit en peu de temps tous les moyens de faire réüſſir cet agreable projet aux jours qu'on avoit deſtinez pour cela.

V. L'affluence des peuples qui s'y trouverent, eſt preſque au deſſus de l'imagination. Comme on étoit inſtruit de tous côtez des grands préparatifs qu'on faiſoit, la curioſité y attira du monde de toutes parts; il y en venoit de tout ſexe, de tous âges, de toutes profeſſions. Ceux qui avoient le plus d'affaires, les ſuſpendoient, ou les terminoient avec empreſſement, afin de ſe trouver à des divertiſſemens, qu'on ſe promettoit devoir être merveilleux & extraordinaires. On logea les plus conſiderables dans les étages les plus élevez; car ici les plus hauts étages ſont reputez pour être les plus honorables. Je remarquai quelques formalitez de civilité qui ſont fort differentes des nôtres; les coins par exemple paſſent pour la place d'honneur; on y place ceux

à qui l'on veut marquer de la consideration. Le côté gauche a la même prérogative. Quand le Roy veut traiter tres-honorablement les Ambassadeurs, ou autres étrangers de remarque, il mâche une certaine composition, la leur presente, & les invite à en gouter. Mais venons à notre fête; car si je m'arrêtois en chemin, pour vous rendre compte des usages contraires aux nôtres, je ferois une trop longue digression.

VI. On peut dire que dans cette fête, ceux qui ont la curiosité de connoître les coûtumes, les manieres, enfin les choses les plus extraordinaires, & qui pour cela entreprennent de longs voyages, ont appris ce qu'ils desiroient sçavoir, sans sortir de ce païs-cy, tant il s'y est trouvé de merveilles, de prodiges & de raretez.

C'étoit une chose tout-à-fait réjoüissante, que d'y voir par exemple, les parures de toutes les sortes de nations qui y sont accouruës: car chacun y a gardé ses usages & ses manieres; chacun y est venu avec ces ornemens qui sont bizarres, selon nous, mais que ceux qui les portent, prétendent être les plus belles parures & les plus honorables. Il y en avoit, qui auroient été honteux de pa-

roître en public, s'ils n'avoient point eu les mains, le visage, & la tête barboüillez de la suye de leurs chaudrons. D'autres se montroient superbement, & tenoient leur quant-à-moi, parce qu'ils avoient le sein, les bras & les mains peintes en bleu. Ils s'imaginoient que tout le monde étoit charmé de leur beau coloris. Car c'est ainsi que la prévention veut faire passer pour raisonnable ce qu'il y a de plus extravagant. Que je faisois de pitié à ces gens-là avec ma couleur de chair & telle que la nature me l'a donnée! Nous nous mocquions interieurement les uns des autres; sçavoir qui avoit raison; c'est ce que je n'oserois décider; parce qu'on ne manqueroit pas de me recuser comme partie interessée. Quelques-uns rafinoient sur la parure, aux dépens de leur visage en le perçant, & lui faisant plusieurs trous, pour y enchasser des cloux d'or, à peuprés, comme nous en voyons de cuivre sur les harnois des chevaux; pas si gros, il est vrai, ni en si grand nombre, mais il y en avoit assez, & d'une assez grande étenduë, pour rendre d'abord ces gens-là horribles à mes yeux. Chose étrange, & que je ne puis pas m'empêcher d'avoüer! c'est qu'à force de voir ces bizarreries, je

m'y accoutumois de telle ſorte, que ma vûë n'en étoit plus choquée dans la ſuite, comme au commencement. Je prennois même inſenſiblement l'habitude d'y trouver quelque choſe d'agreable. Tant il eſt vrai que l'imagination a grande part dans ce qu'on appelle beauté. C'eſt pour cela, que je n'étois pas enfin fâché de voir des ſourcils en triangle; des anneaux pendus au bout du nez; ou une épingle d'or avec une groſſe tête, paſſée au travers du nez par le haut; ou un os blanc attaché à la levre d'en bas; ou des cheveux fort engraiſſez & poudrez de duvet; ou des yeux noircis; des ongles peints en rouge ou en jaune, ou ceux de la main gauche ſeulement, d'une longueur extrême; ou des braſſelets mis au tour de la cheville du pied; ou enfin des gens ſans cheveux, mais qui prennoient grand ſoin d'entretenir le poil tres-long ſur le cou. On y voyoit des femmes qui étoient nuës, & qui cependant paroiſſoient habillées. Vous allez croire que c'eſt qu'elles portoient des habits fort-tranſparens. Non; ce n'eſt point cela. Elles n'avoient ni toile, ni drap, ni taffetas; enfin elles n'avoient rien du tout ſur elles; mais elles s'étoient fait découper la chair depuis la ceinture juſqu'en

haut, & y avoient peints diverses fleurs avec du jus de certaines racines, dont elles se servent afin de paroître magnifiques aux jours de ceremonie; & ainsi en les voyant si artificiellement peintes, on prennoit leur peau pour une veritable étoffe à fleurs. D'autres femmes se croyoient tres-belles, parce qu'elles pouvoient montrer un visage fort bouffi ; on s'imaginoit quand on les voyoit, que c'étoit autant de vents, qui souffloient de toute leur force. Quelques-unes portoient beaucoup de poil au menton & aux jouës ; & celles d'entr'elles, qui n'en pouvoient avoir naturellement, ne seroient point du tout venuës, si elles n'eussent trouvé le moyen de se faire des barbes artificielles. Pour de grandes panses, de grosses bedaines, des tailles d'une amplitude énorme, elles n'étoient pas rares chez l'un & l'autre sexe. Elles ne me sembloient pas même extraordinaires ; car mes yeux s'y étoient accoutumez à Paris. L'habitude, comme vous sçavez, qu'on s'y fait de ne vouloir se contraindre en rien, laisse à la nature la liberté entiere de s'étendre comme il lui plaît. Les femmes semblent avoir abandonné les tailles fines aux poupées qui ne mangent point ; & s'être reservées pour elles

le pouvoir de manger & de boire à discretion ; & ainsi elles peuvent être de toutes les parties des hommes, puisqu'elles sçavent, comme eux, tenir long-temps table, y boire ce qu'ils boivent, &c. Je ne m'étendrai pas davantage sur cette matiere ; il suffit de vous dire, que presque tout ce que je voyois me donnoit le spectacle d'une continuelle mascarade.

VII. Tous ceux qui vinrent, ne firent aucune dépense pour leur voyage sur les terres du Prince de ce païs ci. Les habitans des villages, des bourgs & des villes étoient obligez de les défrayer & de leur fournir les voitures dont ils avoient besoin. On signoit seulement sur des registres ordonnez pour cela, l'arrêté de la dépense qu'on avoit faite, pour la décharge de ceux qui prennoient ce soin. Le Roi tenoit compte de tout.

VIII. Les peuples du païs & le Prince même se ressentirent des plaisirs de cette fête (ce qui étoit assurement bien juste) par la suspension de quelques coutumes gesnantes & incommodes. En voici quelques-unes.

Le Roy, ni aucun des plus considerables de sa cour, n'oseroient manger d'aucune viande, sans la permission de ceux

qu'on appelle Prêtres parmi eux. Mais pendant tout le temps que dura la fête, chacun en mangea à discretion, sans d'autre permission, que celle de son appetit. On y prit même si bien gout, que l'on secoüa entierement le joug de cette dépendance des prétendus Prêtres ; ce qui affligea extrêmement ceux-ci ; car ils sçavoient bien faire valoir les permissions qu'ils donnoient. Mais on les dédommagea d'ailleurs, & ils laisserent la conscience du monde en repos.

Tous les courtisans, quelque grands Seigneurs qu'ils soient, ne parlent point au Roy, qu'ils ne tiennent les mains jointes & élevées. Si l'audiance est longue, ils les baissent tout doucement, puis les élevent, & enfin ils leur font faire toûjours ce manége, jusqu'à ce qu'ils ne soient plus en sa presence. Quand le premier Ministre lui parle, il est obligé de se couvrir la bouche de sa main. Toutes ces contraintes furent ôtées. La bouche eut la liberté de paroître ; les mains eurent la liberté de leurs mouvemens.

C'est un si grand crime de le regarder, qu'on ne le punit pas moins qu'en ôtant la vie à celui qui l'ose. On le regarda tant qu'on voulut. Il étoit visible & accessible également aux grands & aux petits.

tits. L'empressement qu'on avoit à le voir, ne lui déplut pas. Il paroissoit beaucoup plus content, que, quand il se tenoit auparavant clos, caché, & renfermé dans sa grandeur. On connoissoit sur son visage, qu'il ressentoit beaucoup de joye, parce qu'il remarquoit que lui-même en donnoit beaucoup aux autres. J'étois alors convaincu plus que jamais, que les reserves de la grandeur ôtent beaucoup de plaisirs aux Grands; & que souvent leur élevation ne les rend miserables, que parce qu'ils n'oseroient, ou ne daigneroient pas descendre dans les petites choses.

Quand ce Prince passe dans les ruës, tous ceux qui habitent les appartemens élevez des maisons, sont obligez de descendre; & cela, parce qu'on prétend que le respect demande que personne ne soit alors dans un lieu plus élevé que le Roi. Il parcourut plusieurs fois la Ville; & permit qu'on restât où l'on étoit, & qu'on le regardât par les fenêtres. Il étoit de sa prudence de donner cette permission; parce que le grand concours de peuples étant de cette maniere distribué dans les ruës & dans les maisons, il pouvoit passer plus facilement avec la Cour nombreuse qui l'accompagnoit.

S.

On multiplia même de telle ſorte les fenêtres, que les chambres étoient d'un côté preſque toutes à jour.

Auſſi tôt qu'un homme eſt mort, le Roi prend ſa femme, ſes enfans & ſon bien, & ſe les approprie de telle ſorte, qu'il en diſpoſe abſolument à ſa volonté. Ce n'étoit plus cela pendant la fête. On mouroit ſans conſequence. Quelques Chroniques ſcandaleuſes prétendoient faire croire que certaines femmes n'euſſent pas été fâchées alors, que leurs maris euſſent avancé leur ſortie de ce monde. La dureté du veuvage pendant un autre temps, faiſoit aiſément ajoûter foi à ces Chroniques; puis qu'il y en a bien, qui, quoi qu'elle ne ſoient pas ſujettes aux mêmes peines, ne laiſſent pas d'avoir le même deſir. L'uſage veut encore, que ſi le Roi ne s'empare pas de la veuve, elle devienne l'eſclave de ſon fils aîné, & ne puiſſe ſe remarier ſans ſa permiſſion. Cruelle & injuſte neceſſité, & qui devoit être détruite pour toûjours, & non pas ſuſpenduë comme elle fut ſeulement pour quelque temps! Mais comme les hommes ont fait cette Loi, & qu'ils y trouvent leur avantage; les femmes firent en vain des repreſentations; la force l'emporta ſur leur foibleſſe, &

passa pour une raison legitime de ce barbare établissement. De tout temps le plus raisonnable a été dépendant du plus fort.

Autre ridicule & impertinente coûtume. Il est défendu aux malades de boire du vin, si le Medecin ne le leur ordonne pas. S'ils en boivent, ils sont reputez coupables d'un crime capital, & par consequent dignes de mort, quand méme il leur auroit servi à rétablir leur santé. Ces pauvres gens s'en donnerent pendant la fête à leur souhait. Ils s'en porterent beaucoup mieux; les Medecins au desespoir de voir qu'on avoit donné un privilege contre leurs ordonnances, regardoient ces guerisons avec le dernier chagrin. Selon eux, ces malades ne s'étoient relevez, que pour mieux tomber; cependant ils étoient si bien relevez, qu'on les a toûjours veus debout.

Les debiteurs se ressentirent aussi de la fête. Quand un homme doit, si un creancier le peut attrapper, il le lie avec une écorce verte de quelque arbre, qu'il tient toûjours preparée pour cela. Le tenant ainsi lié, il l'attache en quelque endroit, & lui défend de la part des Prêtres de ne point sortir de la place où il l'a mis, qu'il n'ait payé ce qu'il

doit. Le debiteur demeure immobile, & se donne bien de garde de desobeïr, parce que, s'il vouloit s'en aller avant que de s'être acquité de sa dette, on seroit en droit de le tuer, sans craindre d'encourir aucune punition. Pendant toute la fête, les debiteurs n'eurent aucune crainte de l'écorce d'arbre; ils avoient une entiere liberté d'aller & de venir. On pouvoit leur demander ce qu'ils devoient, mais il n'étoit point du tout permis de se servir à leur égard des rigueurs de cette coûtume. Les creanciers se plaignirent; parce que plusieurs de ceux qui devoient, prirent cette occasion pour s'évader avec ce qu'ils avoient d'effets les plus considerables, sans se soucier des divertissemens ausquels tout le monde s'attendoit d'avoir part. Ainsi les banqueroutes se firent impunement; car on n'eut aucun égard aux plaintes de ceux qui en souffroient. La joye étoit trop publique, pour s'interesser aux peines de ces particuliers. Il n'est pas rare à l'injustice de trouver des occasions infaillibles d'impunité.

Il est défendu aux femmes de boire du vin & de faire aucun marché qui soit d'une somme un peu considerable. Elles acheterent ce qu'elles voulurent, & au-

tant que leur argent le leur permettoit. A vous dire le vrai, ce n'eſt pas aux choſes les plus neceſſaires qu'elles firent de la dépenſe ; car c'eſt d'ordinaire celle qu'elles plaignent le plus. Mais elles s'attacherent ſur tout à ſe munir de bijoux, de parures, de meubles magnifiques & de tout le ſuperflu qui pouvoit leur donner quelque air de diſtinction. C'étoit à qui ſe ſurpaſſeroit en excez d'emplettes. Telle avoit employé tout ce qu'elle avoit d'argent en des ornemens beaucoup au-deſſus de ſa condition, qui cependant comptoit tout cela pour rien, parce que ſa pareille en avoit d'autres, où elle ne pouvoit atteindre. Sa conſolation étoit de faire enſorte de ne ſe trouver qu'avec celles qui n'étoient pas mieux, afin que la comparaiſon ne gatât rien à ſon égard. Que de maris qui s'épuiſerent pour mettre leurs femmes du bel air, & à qui cependant elles ne tinrent aucun compte des efforts qu'ils avoient faits, parce que leurs voiſines montroient plus de magnificence, & attiroient davantage les regards des ſpectateurs ! Nous le ſçavons par l'experience des uſages de notre païs ; l'ardeur que les femmes ont pour tout ce qui s'appelle parures, ne ſe regle point du tout ſur le pouvoir où

elles ſont d'y fournir. On leur permit auſſi de boire du vin autant qu'elles le ſouhaiterent. Oh ! il falloit voir comme elles étoient dans les feſtins, gayes, enjoüées, tendres & careſſantes ! La verité, dit-on, eſt dans le vin. On éprouvoit alors parfaitement ce proverbe avec elles. Cette liqueur délioit leur eſprit, donnoit de naturelles expreſſions à leurs yeux, & ouvroit leur cœur. Et ainſi leur eſprit montroit librement ce qu'il penſoit; leurs yeux diſoient librement ce qu'ils avoient à dire ; leur cœur faiſoit paroître librement & à découvert ſes inclinations & ſes attachemens. Que de maris apprirent alors ce qu'ils n'avoient pû connoître, quelques artifices que la jalouſie leur eût ſuggeré, pour le découvrir ! Que d'amans connurent enfin qu'on ne les avoit pas tant mépriſez, qu'on avoit tâché de le faire croire ! Que de prudes trahirent leurs affectations & leurs grimaces ! Que de vieilles firent appercevoir que tous leurs feux n'étoient pas éteints, & qu'il ne leur manquoit que des occaſions pour les rallumer ! Enfin on peut dire que les femmes paroiſſoient tout autres, qu'elles étoient méconnoiſſables, parce que le vin les empêcheoit de faire attention aux ménagemens.

On punit ici d'une plaiſante maniere celui qui, aprés avoir ſéduit une fille, en a eû un bâtard ; il eſt condamné à ne point manger de la poitrine de buffle, juſqu'à ce qu'il ſoit devenu pere d'un enfant legitime. Les fornicateurs & ceux qui ne l'étoient pas eurent également permiſſion d'uſer de cette viande. On ne peut exprimer quelle joye ceux-là reſſentirent de cette permiſſion, dans la penſée où ils étoient qu'elle leur donneroit le moyen de faire des repas délicieux. Mais quand ils eurent la liberté de manger de la poitrine de buffle, ils ne la trouverent pas, à beaucoup prés, ſi bonne qu'ils ſe l'étoient imaginé, lors qu'elle leur étoit défenduë. C'eſt l'ordinaire ; la joüiſſance diminuë autant le merite, que la défenſe l'avoit groſſi.

On fait dans ce païs beaucoup d'attention ſur la conduite de la jeuneſſe. On veut que, quand les jeunes-gens vont dans les ruës, ils ayent toûjours les yeux baiſſez, & les mains cachées ſous le manteau. Ils obtinrent ces jours de réjoüiſſance quelques relâchemens ſur cette ſevere coûtume. Mais on donna en même temps un ordre ſecret, pour leur faire boire, ſans qu'ils s'en apperçeuſſent, de l'eau d'une certaine

fontaine, qui a la proprieté d'éteindre ces ardeurs qui font faire tant d'extravagances à ceux qu'elles enflamment. (Vous m'entendez) ce qui a excité le plus à prendre cette précaution, c'eſt qu'on ſçeut qu'il y avoit parmi tous ces differens peuples qui étoient accourus ici, quelques gens qui prétendoient que plus les hommes ſont continens, plus ils ſont dignes d'indignation & de mépris. Tant il eſt vrai qu'il n'y a aucune opinion, quelque dangereuſe qu'elle ſoit, qui ne trouve des gens aſſez impudens pour la ſoûtenir.

La joye de la fête ſe répandit juſques dans la priſon de cette Ville. On donna la liberté à plus de trois cens mille miſerables qu'on y tenoit renfermez. Les bêtes joüirent du même avantage ; & au grand contentement de quelques gens, qui s'imaginent qu'en délivrant les animaux, on donne la liberté aux ames des défunts qui y étoient captives dans leurs corps. D'autres aſſurent que les ames de ces animaux délivrez, viendront au jour du Jugement témoigner devant Dieu le bien qu'ils ont reçû, & ainſi procureront de l'avantage à ceux qui le leur ont fait.

IX. Comme tous les divertiſſemens de

cette fête occupoient une grande partie des nuits de sa durée, on eut soin de faire des illuminations en si grand nombre, qu'à peine s'appercevoit-on que ce fût un temps d'obscurité. Pour cela, outre les feux & les lumieres ordinaires, on avoit placé par tout un nombre infini de moûches luisantes, qui portent avec elles un feu aussi brillant & aussi vif que les bougies de cire la plus pure & la mieux apprêtée. L'huile étoit inépuisable : car il y avoit des fontaines naturelles qui en fournissoient autant qu'on en avoit besoin.

X. Il est temps à present que je vous parle plus particulierement de cette celebre fête, c'est-à-dire, que je vous apprenne sa durée, & en quoi elle consistoit; car ce que je vous en ai dit, n'en regarde que les preparatifs & quelques circonstances qui y avoient du rapport. Elle dura quatre jours entiers. Chaque jour, il y eut un festin magnifique, des exercices d'adresse & de force, des raretez à voir, une Comedie, un Opera, & un Balet; & tout cela d'un goût bizarre, extraordinaire, & qui cependant, bien loin de rebuter, amusoit & plaisoit extrémement.

Je vous parlerai de ces quatre jour-

nées l'une aprés l'autre dans les quatre Relations qui ſuivront celle-ci, & ſucceſſivement de ces ſix differens plaiſirs, ſelon l'ordre qu'on les reçut. Le premier de ces plaiſirs étoit celui de la table, il commençoit vers midi, & duroit juſqu'à quatre heures; enſuite paroiſſoient les exercices d'adreſſe & de force; puis des raretez en hommes, en femmes & en bêtes. Ce plaiſir étoit ſuivi d'une Comedie en la maniere du païs; la Comedie d'une Opera, & enfin le tout finiſſoit par un Ballet qui duroit juſques vers les deux heures du matin. Le reſte du temps étoit donné au ſommeil juſques vers les dix ou onze heures.

XI. Avant que d'entrer dans tout ce détail, & de commencer la deſcription de la premiere journée (qui ſera pour la rélation ſuivante) Je vais vous parler de ce qui regarde en general les feſtins de ces quatre jours. Comme ils étoient accommodez aux uſages des differens païs pour la commodité & le plaiſir des conviez., j'aurai occaſion de vous apprendre bien des ſingularitez, qui, j'eſpere, ne donneront pas moins de ſatisfaction à votre curioſité, que ce que vous venez de lire.

On a ici beaucoup d'averſion pour

l'oiſiveté, on s'y fait du travail un des principaux fondemens du merite & de la vertu; les faineans y ſont en horreur; chacun y doit rendre compte de ſon temps, afin qu'on voye ſi l'on en a fait un uſage conforme aux intentions des loix, qui demandent principalement qu'on ne ſoit pas, pour ainſi dire, un moment ſans s'entretenir dans quelque occupation. C'eſt pour cela que quand on a fait la recolte des biens que la terre produit, on n'en garde, que ce qu'on croit être neceſſaire pour ſa ſubſiſtance juſqu'à la premiere recolte qui doit ſuivre, & l'on brule tout le reſte, ſans ſe mettre en peine ſi elle ſera auſſi abondante, que la neceſſité le demandera; aimant mieux s'expoſer au danger de quelque diſette, qu'à la tentation de la pareſſe & de la faineantiſe que le ſuperflu ſuſcite ordinairement. Mais dans le temps de la derniere recolte, qui étoit celui auquel on prit le deſſein de notre celebre fête, on ne brûla rien de ce qu'on avoit de trop. En effet ce trop n'étoit point alors ſuperflu, puiſqu'on eut beſoin d'envoyer querir de tous côtez des proviſions pour faire ſubſiſter un nombre preſque infini de conviez.

Tous les cuiſiniers travaillerent avec

toute l'application possible à se perfectionner dans leur art. Un certain Philosophe avoit soûtenu (car qu'est-ce que les Philosophes n'entreprennent pas de soutenir ? Les plus bizares opinions sont souvent celles qu'ils produisent le plus volontiers, tant pour paroître habiles, que pour se distinguer par la singularité) ce Philosophe, dis - je, avoit soutenu, que, pour être bon cuisinier, pour sçavoir faire cuire à propos des viandes, pour les bien assaisonner, pour imaginer de bons ragouts, pour faire des saulces exquises ; enfin pour être bien instruit dans la science de tout ce qui peut flatter le gout, & exciter l'appetit, il falloit absolument être bon Astrologue, bon Geometre, bon Architecte & bon Capitaine. Bon Astrologue, afin de connoître quelles influences du Ciel ont recuës les viandes qu'on prepare ; dans quelle situation des astres les animaux qui doivent servir de nourriture, sont nez & ont été tuez ; le temps auquel la Lune leur peut faire les impressions les plus favorables pour la santé ; les mets, sur qui Saturne a dominé ; afin que les servant à ceux qui ont trop de gayeté par l'excez de la vivacité de leur sang, on la puisse temperer par le secours de

la tristesse de cette planette ; ceux qui sont du ressort de Mars, pour les faire manger aux guerriers ; ceux que Venus gouverne, pour en faire la nourriture des gens froids & transis ; ceux que Mercure entretient, pour les destiner aux Marchands & autres gens de commerce, &c. Il faut être, disoit-il, bon Geometre, pour bien garder les proportions de tout ce qui appartient à un festin ; bon Architecte, pour la structure des differens services ; & bon Capitaine, pour ne point craindre le feu & le carnage ; & pour attaquer prudemment & genereusement les animaux qu'on croit être utiles & délicieux à manger ; pour ne leur point faire de quartier ; pour ne point se laisser toucher par les plaintes des plus foibles, quand il s'agit du service.... Je tranche court sur les raisons & sur les explications de son opinion, parce que je ne prétends ni la soutenir, ni la faire valoir ; il faut laisser aux gens extraordinaires ces efforts d'imagination. Quelques-uns de sa secte voulurent renouveller ce bizarre sentiment, se persuadant que l'occasion étoit favorable pour lui donner de la vogue & en inspirer la pratique. Mais on refusa de les écouter, sans pourtant les traiter de ridicules, quoiqu'on vit bien

qu'on avoit ſujet de le faire. On ſe contenta de prendre un prétexte ſur le peu de temps qu'on avoit pour s'inſtruire dans des ſciences, où l'on ne peut ſe perfectionner, qu'aprés en avoir fait l'étude pendant pluſieurs années. Les cuiſiniers s'en tinrent donc, du conſentement de leurs Maîtres, à ce qu'ils ſçavoient, & tâcherent de faire de leur mieux.

Le Ciel ſembla vouloir contribuer à l'abondance de ces feſtins; deux ou trois jours auparavant, il plut du froment, des legumes, de la chair, des poiſſons & du laict.

Au milieu d'une ſi grande multitude de mets differens, il ne falloit plus que de l'appetit; auſſi ne manqua-t-il pas. On en fit venir à ceux qui étoient les moins diſpoſez à en avoir; pour cela, on diſtribua un nombre immenſe de peaux qui rendoient preſque toûjours affamez ceux qui ne ſe trouvant aucune envie de manger, prennoient le ſoin de s'en couvrir. Il ne s'agiſſoit point là dutout d'abſtinence & de mortification. On auroit été fort mal reçu, ſi l'on avoit voulu invectiver contre la gourmandiſe. Remarquez-le bien, Monſieur, ce n'eſt pas ſeulement dans cette occaſion & dans ce païs, que les fêtes ſemblent autoriſer

les grands repas. Chez nous, elles ne se passent guerres sans cela. On s'assemble pendant ces jours, & on ne se quitte gueres, sans se regaler. Le prétexte de ces assemblées est d'ordinaire excellent ; mais le terme en est souvent voluptueux. La fête réjoüit plus par le repas qu'on s'attend de faire, que par les vûës & les intentions de son institution.

Au commencement de chaque repas, on étoit exacte à donner à tous les conviez une liste de tout ce que l'on devoit servir sur la table ; & ainsi chacun menageoit son appetit pour ce qui étoit le plus de son gout. Cette précaution me parut fort judicieusement établie. Quelque differente qu'elle paroisse être de nos usages, je ne croi pas que vous la desapprouviez. Car enfin, il est de la prudence de l'hospitalité de faire plaisir à ses hôtes autant qu'on peut.

XII. Que de gouts differens, que de manieres opposées aux nôtres je remarqui dans ces festins ! il y en avoit qui en mangeant cacheoient leur bouche aussi exactement que nous cachons d'autres parties ; les uns par civilité ; les autres par scrupule ; d'autres enfin, disoient-ils, pour ne pas montrer le vilain dérangement & les grimaces qu'on ne peut pas

s'empêcher de faire, quand on mange. Délicatesse, à laquelle je ne m'attendois assurement pas; non plus qu'à celle-ci; c'est que des délicats, ou plutôt des sensuels, portoient leur langue enfermée dans un étui, afin que, ne s'usant point pour des choses inutiles au gout, elle put mieux sentir le plaisir que lui pouvoient donner les saveurs. Ah! quelle matiere de reflexion pour moi, à qui ce qui s'appelle *mangerie* n'est pas extrêmement sensible, de voir des gens ôter, aussi-tôt qu'ils étoient à table, leur langue de son étuy, comme on ôte un couteau de sa gaisne? Voila ce qui s'appelle pousser la friandise aussi loin qu'elle peut aller. Ils ne parloient donc point quand ils n'avoient rien à manger, direz-vous; apparemment que non. On peut croire que des gens qui prennent de telles précautions, se font leur principale affaire de la boisson & de la mangeaille, & qu'ils s'inquietent peu du reste.

On en remarqua quelques-uns, qui avoient une autre délicatesse; mais c'étoit une délicatesse de superstition. Ces bonnes gens ne voulurent manger le cœur d'aucun animal, parce qu'ils étoient persuadez, que, si cela leur étoit arrivé, s'ils s'étoient nourris de cœurs, ils se-

toient devenus ſi foibles, ſi lâches & ſi poltrons, qu'il auroit été facile à leurs ennemis de les vaincre & de leur donner la mort. D'autres pouſſoient la ſuperſtition bien plus loin; car ils ne vouloient rien manger de ce qui avoit eu vie, de ce qui avoit été animé. Ces gens-là ne craignent rien plus, que d'ôter la vie à un animal, tel qu'il ſoit. C'eſt une eſpece de Religieux qui ſe ſont infatuez de cette ridicule ſuperſtition; ou ſi l'on veut (ce que je croirois volontiers) qui ont voulu faire croire qu'ils avoient veritablement ce ſcrupule. Ces impertinens bigots n'allument jamais ni chandelle, ni bougie, ni lampe, qu'elle ne ſoit auparavant dans une lanterne, qu'ils ferment exactement auſſi-tôt qu'elle contient quelque lumiere; & cela par une pieuſe crainte que les papillons ou les mouches ne s'y viennent brûler. Ils croiroient faire un des plus grands crimes, s'ils marchoient ſur une araignée, ou ſur un ver, ou ſur une fourmy, ou enfin ſur le plus vil de tous les inſectes. Quand ils ſeroient tout converts de poux, ou de puces, ils ſe donneroient bien de garde de les tuer. Cependant, comme ces beſtioles cauſent une importunité, que la devotion de ces bons Religieux ne les empêche de faire trouver

insupportable ; pour s'en délivrer, ils les donnent à nourrir à de certaines beates qui les nourrissent pieusement avec toute la délicatesse & toute la circonspection qu'elles peuvent imaginer. Ne voila-t-il pas de beaux actes de Religion ?

La propreté demande chez-nous que nous nous servions de cuillieres. Cet usage fit pitié à de certains peuples qui étoient de notre fête. Rien ne leur paroissoit plus honnête, que de manger tout, même la soupe avec les doigts. A d'autres, manger du pain, paroissoit une chose indigne de l'homme; c'est, disoient-ils, la nourriture des bêtes ; d'autres ne le mêloient point avec les autres viandes ; mais le mangeoient separément.

Jamais vous ne vous imagineriez qu'on eut pris pour un crime ce qui est arrivé ici. Un Prince étranger, qui étoit à la table du Roy, & même tres-prés de lui à cause de sa qualité ; aprés qu'on eut mangé la moitié d'un tres-gros poisson qu'on avoit servi, s'avisa de le retourner, pour en presenter à ses voisins. Vous & moi en aurions assurement autant fait, si nous eussions été en sa place ; cependant nous eussions commis, selon l'opinion de ce païs-ci, un énorme crime, un de ces crimes capitaux & dignes de

mort. Le Prince, qui en étoit coupable en fut quitte pour recevoir ſeulement de celui qui le traitoit quelques œillades d'indignation, & quelques ſeveres remontrances, que cependant on adoucit, en lui repreſentant que le prétendu criminel avoit agi par ignorance & point du tout par malice. Une délicateſſe d'honneur fut cauſe qu'on permit à tout le monde de retourner les poiſſons qu'on avoit ſervis, & d'en manger à diſcretion, afin qu'il parut, que le Prince étranger n'ayant rien fait que ce que tous les autres avoient permiſſion de faire, ſon action ne paſſât point pour injure ni pour inſulte. Ne croyez point que ce fut par avarice, comme ce pedant, qui, pour empêcher qu'on mangeât tout ce qu'on ſervoit, diſoit; *ſunt qui ſubcomedunt*, en parlant de ſes cuiſtres, qu'il ne nourriſſoit que des reſtès; ne croyez point, dis-je, que ce fut par cette raiſon que le Roy s'irrita de voir cette *retournure*; la coutume, ou, ſi vous voulez l'opinion, qui veut que ce ſoit un affront, fut la ſeule choſe qui le fâcha. Que peut-on dire? il avoit trouvé en naiſſant cette opinion établie, il s'étoit nourri avec elle, il n'en falloit pas davantage pour lui faire croire qu'il avoit raiſon. Rendons-

nous justice ; de combien d'opinions sommes - nous nous - mêmes prévenus, qui cependant nous paroîtroient ridicules, si nous les examinions de bien prés, & que nous ne suivons, que parce que notre éducation les autorise ? il se feroit un étrange bouleversement dans le monde, si l'on ne vouloit faire que ce qu'un severe examen nous montreroit être raisonnable. Un petit détail sieroit bien ici sur cette matiere ; mais il vaut mieux se taire, que de dire ce qui feroit plus de mal que de bien. Les anciens établissemens ne se détruisent pas toûjours ainsi par la raison.

Je vous ai dit qu'il y eut une pluye de laict ; mais tout le monde ne s'en accommoda pas ; car il y en avoit qui auroient crû faire un grand peché, s'ils avoient osé s'en nourrir. Quelques - uns ne vouloient user que de celui de cavalle ; & ainsi ils se donnoient bien de garde d'user d'un laict qui étoit tombé du Ciel ; car il n'y avoit pas d'apparence que des cavales l'eussent produit. J'ai oublié de vous dire que quelques *sçavantasses* voulurent rafiner sur ce laict celeste. Selon eux, on ne voyoit plus la voye lactée, parce que c'étoit elle qui étoit tombée en terre. Quoique leurs propres yeux & ceux

de tout le monde donnassent un dementi à cette proposition, ils ne laissoient pas de la soutenir pour tres-veritable, & assurer ne voir rien de ce que tous les autres voyoient. On les laissa dire ce qu'ils voulurent, & on ne crut rien de ce qu'ils disoient. Dans ces occasions le silence est beaucoup meilleur que la dispute. Ce seroit faire trop d'honneur aux sentimens ridicules, que d'en établir une matiere de dissertation.

Il se trouva des scrupuleux qui imposerent à bien des gens par leur apparence de religion & de pieté. Les bonnes femmes en étoient charmées. Voici quel étoit leur scrupule. Ils ne vouloient manger d'aucun animal qu'on eut tué, sans prononcer le nom de Dieu; c'est-pourquoi ils les tuoient eux-mêmes, ou les faisoient tuer en leur presence. Où avoient-ils pris ce scrupule? Je n'en sçai rien? est-ce que je sçai où l'on a pris tant d'autres usages, ausquels je me vois obligé? on auroit bien à faire, si l'on avoit à rendre compte des raisons de tous les devoirs prophanes. Que de choses dont on apporte des raisons qui ont elles-mêmes besoin d'autres raisons? vouloir y obliger les hommes, c'est les precipiter dans le progrez à l'infini.

Il y avoit des tables, autour desquelles plusieurs étoient comme nous, sans distinction de portions pour chaque particuliers ; d'autres, où chacun avoit sa portion ; & d'autres, où il n'y avoit qu'une personne, chacun voulant avoir sa table à part, pour se conformer à l'usage de son païs. Et tous croyoient être plus raisonnables les uns que les autres dans leurs observances. Qui est-ce qui en jugera ? c'est ce qu'il seroit bien difficile de faire sans sujet de récusation.

Une chose, entr'autres, qui me parut de bon sens, & que je trouvai aussi utile que judicieuse ; c'est que le Roi congedia ses Medecins, & n'en voulut souffrir aucun autour de sa table, pour continuer de regler son boire & son manger, comme ils avoient accoûtumé de faire, par un usage, je ne sçai comment établi & entretenu par ses ancêtres. Si quelque petite infirmité lui fût survenuë pendant ce temps-là, elle seroit arrivée fort à propos pour venger ces Medecins ; mais malhûreusement pour eux, il se porta beaucoup mieux qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Ils lui representerent le chagrin que leur donnoit cette conduite, seulement, disoient-ils, par rapport à sa santé, & par la crainte,

où ils étoient, que, s'ils ne le regloient pas dans cette occasion, il ne tombât dans quelque maladie qui fût plus forte que leur ſecours. Ils reçurent pour prix de leurs remontrances, une aſſûrance de la continuation de leurs penſions; & en même temps on leur fit entendre, que ce ſeroit ſeulement dans les grands beſoins, qu'on feroit des épreuves de leur zele, de l'utilité de leur art, de leurs loix & de leurs ordonnances. Ils ont remué, ils ont repreſenté, ils ont murmuré, ils ont prognoſtiqué, ils ont même preſque menacé; tout cela n'a fait aucun changement dans le deſſein qu'on a pris de s'en paſſer autant qu'on pourroit. Quelques gens qui ne les aiment pas, ont ſi bien remontré, qu'avec de l'attention ſur ſoi-même, on pouvoit ſuppléer à celles qu'ils vendent ſi cherement & qu'ils veulent tant faire valoir, que je croi qu'on ne les appellera, que lors qu'on ne pourra pas abſolument les aller trouver; c'eſt-à-dire, que quand aprés avoir laiſſé agir la nature, on connoîtra qu'elle n'a pas aſſez de force, pour ſe ſecourir elle-même.

Voila en gros ce que j'ai remarqué de ſingulier & d'extraordinaire dans ces feſtins. Le reſte ſe paſſa, à peuprés, com-

me dans les nôtres ; c'eſt-à-dire, que, quand les têtes furent échauffées, tout le monde parla en même temps ; les nouvelliſtes y imaginerent des projets de politique, condamnerent la conduite des Miniſtres, raiſonnerent chaudement ſur la grande victoire qu'on avoit gagnée & qui étoit cauſe de la fête, trouverent à redire à quelques démarches, pour montrer leur rafinement & leur habileté; ſe dirent myſterieuſement à l'oreille les uns aux autres les défauts qu'ils s'imaginoient voir dans leur Prince ; enfin chacun d'eux auroit fait volontiers des changemens conſiderables dans l'Etat, ſi on les en avoit voulu croire. Quoi qu'on fût à moitié yvre, on y moraliſa cependant avec ardeur ſur la temperance & la ſageſſe. D'autres mirent au jour toutes leurs penſées, aux dépens de la modeſtie & de la pudeur. Pluſieurs y découvrirent leurs propres ſecrets, aprés avoir publié ceux des autres ; car dans le vin on a les plus belles diſpoſitions du monde pour la confiance. Que de commerces on apprit de ceux mêmes, qui avoient interêts de les cacher ! Que de femmes y furent reconnuës pour n'être pas ſi ſeveres, qu'elles vouloient s'en donner la réputation ; & cela, parce que ceux

ceux qu'elles avoient favorisez , babillerent , à cœur ouvert , de leurs faveurs !

Enfin , comme je n'ai plus rien à vous dire en general des festins , il est temps d'entrer dans le détail de chacune des quatre journées de la fête ; c'est ce que je commencerai de faire dans la Relation suivante , aprés que j'aurai continué de vous rapporter ici la suite de mes curiositez.

Deux oyseaux cornus , quoi qu'ils n'ayent rien de considerable que leurs cornes , vous ne laisserez pas d'être surpris de les voir. Ces animaux semblent marquer par leurs démarches , qu'ils connoissent bien , qu'ils sont tres-differens des autres.

Un serpent , qui a sept têtes. Cet animal est admirable ; mais il fait horreur à voir. Les chiens & les chats ne peuvent rester dans le lieu où on le met ; quoi qu'il soit mort.

Un morceau d'aiman qui rejette le fer. Je ne sçai si l'on en voit beaucoup de cette sorte. Comme je n'en ai point vû d'autre que celui-là , il m'a paru digne de ma curiosité.

Quelques pierres & cailloux tombez du Ciel. Ils n'ont rien d'extraordinaire que le païs d'où ils viennent.

V.

Une rave qui repreſente aſſez bien une main, avec des ornemens au poignet, qui reſſemblent à ceux d'un gand garni.

Adieu. Je ſuis toûjours, &c.

MITAL.

RELATION XII.

I. *Feſtin. Vin. Cave. Fontaine. Devot. Filles & femmes. Proprietez de deux Eaux. Cochon. Sangliers. Incredulité & credulité. Cerf. Oeufs. Poulets. Vache. Heriſſons. Herbes. Apoticaires. Ibis. Poiſſons d'une grandeur & d'une groſſeur immenſe. Songes. Poires. Sçavans. Vinaigre. Devote doucereuſe. Gens qui boivent & qui n'urinent point. Diſputes inutiles.* II. *Exercices d'adreſſe & de force. Arbalêtriers. Maître d'armes. Oyſeaux arrêtez dans l'air. Aveugle.* III. *Raretez. Nains, Boſſus, &c. Hommes avec un ſeul bras & une ſeule jambe, dont le pied étoit d'une grandeur énorme. Fontaines qui ſortent du bras. Homme, moitié homme & moitié cheval. Homme couvert de plumes. Homme, qui s'approchant ſeulement des ſerrures, les ouvroit. Homme double. Levres. Hom-*

mes qui glissent, aulieu de marcher. Femmes avec de grandes dents. Fille cornuë. Oyseaux admirables. IV. *Comedie. Le* Palam *& le* Clam. *Des Femmes. Filles trompées par les hommes. Des Grands & des Flatteurs. Des Auteurs. Des Magistrats & des Plaideurs.* V. *Opera. Les soulagemens du corps.* VI. *Ballet. Les parties du corps humain. Curiosité. Singe.*

I. JE vous parlerai dans cette Relation de la premiere des quatre journées de notre fête ; mais je vous y rapporterai seulement ce que j'y ai remarqué de plus singulier ; parce que, comme je vous en ai déja souvent averti, les singularitez ont été seules l'objet de mes memoires & de mes remarques.

On la commença, comme les trois autres, par un festin ; & c'est par les choses extraordinaires de ce festin, que je vais commencer.

Le vin n'y manqua assurement pas ; aussi étoit-il tres-facile d'en avoir une abondance prodigieuse ; puis qu'outre une cave d'une énorme grandeur, qui étoit remplie, & qui en contenoit plus de vingt mille tonneaux, on en avoit encore fait ailleurs des fournitures de

tous côtez, par le secours d'une fontaine, qui en donnoit de certains jours une quantité inépuisable. Je vous laisse à penser si l'on en but à l'excez. J'avois auprés de moi un jeune homme qui n'en voulut pas goûter ; & je sçeus de sa femme qui étoit à mon autre côté, le sujet de son aversion ; elle me le dit à l'oreille : car il me parut qu'elle étoit d'humeur à me faire volontiers quelque confidence. J'appris donc d'elle, que, comme elle avoit souvent experimenté qu'apeine deux ou trois verres de vin avoient-ils porté à la tête de son mari, qu'ils lui faisoient faire & dire mille extravagances, même aux dépens des secrets de la couche nuptiale, pour l'empêcher de se donner & à elle-même ce ridicule, elle le dégoûtoit du vin, en lui faisant prendre le matin, sous quelque pretexte, un verre de l'eau d'une certaine fontaine qui a cette proprieté.

Il y en avoit plusieurs autres qui ne beuvoient point de vin, parce que connoissant par experience le babil que leur inspiroit cette liqueur, ils prenoient d'eux-mêmes cette précaution pour s'en garentir. Un devot d'une certaine espece du païs, fut, entr'autres, tres-exacte à se ménager là-dessus. Aussi ne dementit-il

en rien ſon exterieur ſage & modeſte. Bien-loin d'extravaguer, il paroiſſoit tout prêt à donner les plus belles inſtructions du monde, pour peu qu'on eût été d'humeur à l'écouter. Une choſe me divertit beaucoup; c'eſt que plus il paroiſſoit ſage & temperant, plus on étoit vigilant à l'étudier & à obſerver ſes démarches. De certaines gens ne l'abandonnoient point. Le pauvre homme paroiſſoit pourtant ſouhaiter beaucoup le particulier, pour être plus au large; mais il n'y eut point de miſericorde pour lui; il ſe vit toûjours accompagné d'une nombreuſe troupe de petits maîtres; & ainſi dans une neceſſité indiſpenſable d'être toûjours grave & reſervé. Quel tourment pour ce Beat, s'il étoit dans un état violent! Quoi qu'il en ſoit, je croi qu'il fut un de ceux qui ſe reſſentirent le moins des plaiſirs de la fête. Une petite retraite l'auroit peut-être dedommagé; mais il n'y avoit pas moyen. On ne voulut jamais l'abandoner. En verité les gens ſont bien méchans, d'obſeder de cette maniere continuellement un honnête homme, & de ne lui pas laiſſer la liberté d'être quelque temps à lui-même, ou à ce qui lui pouvoit faire plaiſir! Puiſque ces importuns ne vouloient pas donner

une favorable attention à ſes rémontrances, ils devoient bien du moins, ce me ſemble, lui laiſſer la liberté de les repandre ſur les perſonnes qui étoient diſpoſées à les mieux recevoir.

On fit ce jour-là à la table où j'étois, une plaiſanterie qui divertit extrêmement les conviez (car on avoit la liberté de s'accrocher à tout ce qui pouvoit donner de la joye.) Il y a ici prés un fleuve, dont on prétend que l'eau a cette ſurprenante proprieté; c'eſt que, ſi elle eſt puiſée par une fille chaſte, ou par une femme fidelle à ſon mari, elle ne peut jamais ſe mêler avec le vin. Et ſi elles ne le font pas, elle ſe mêle comme les autres eaux. Oſerois-je vous le dire? Aucune femme, ni aucune fille ne voulut en aller puiſer. Ni prieres, ni remontrances, ni raiſonnemens, ni ménaces ne purent les y engager. Je ne croi pas pour cela qu'elles euſſent toutes ſujet de craindre le ſuccez de l'épreuve. Enfin on ne but que de l'eau qui ſe mêla avec le vin. J'aurois pourtant été bien-aiſe d'être témoin de l'experience de cette admirable proprieté; bien des maris, des peres & des meres ſouhaitoient la même choſe (ce qui me paroiſſoit fort imprudent) il fallut cependant nous en paſſer. Entre vous &

moi (je le repete) je n'en croyois pas pour cela les filles & les femmes moins chastes ; je me persuadois seulement, qu'elles ne vouloient pas risquer au hazard d'une chose qui leur paroissoit impossible, leur honneur & leur reputation. Je me sens toûjours charitablement porté à juger bien de mon prochain ; c'est peut-être ; dira-t-on, mon interêt propre qui m'inspire cette charité, dans la vûë d'un retour reciproque. Ce sera ce qu'on voudra. Toûjours pourrai-je dire, que parce, *dira-t-on*, on me prouve qu'on n'a pas tant de charité pour moi, que j'en ai pour les autres. Hé mon Dieu ! n'est-ce pas assez que les hommes attaquent en tant de maniere la vertu des femmes pour la séduire ? Faut-il encore qu'ils en veüillent à l'honneur de celles qu'ils n'ont point séduites ?

On avoit donné au Prince quelques bouteilles de deux eaux, qui avoient chacune une vertu differente & en même temps fort extraordinaire. L'une rendoit hebêtez, & l'autre, extrêmement spirituels ceux qui en beuvoient. Ces deux proprietez lui donnerent un spectacle fort agreable à sa table. Il fit si bien, que des gens qui y étoient, & qui prétendoient passer pour de beaux esprits ;

burent de la premiere ; & d'autres qui paſſoient pour ſtupides, & qui l'étoient en effet, burent de la ſeconde. Jugez de la mortification des amis de ceux-là, & du plaiſir que ſentirent les amis de ceux-ci. Comme les uns & les autres étoient tres-connus, toute l'aſſemblée ne ſe réjoüit pas moins de ce Contraſte, auquel l'on ne s'attendoit pas, qu'elle l'admira. On ne les reconnoiſſoit plus, tant ils étoient differens d'eux-mêmes. Pour moi, je ne pris part à ce divertiſſement, qu'aprés qu'on m'eût aſſuré par toutes les preuves qu'on m'en pût donner ſur le champ, & par toutes les hiſtoires qu'on m'en fit, qu'ils avoient aſſurement toûjours été tout-autres qu'ils ne paroiſſoient alors. J'ai enfin ſçû dans la ſuite le ſujet de ce changement. Je fis même proviſion de ces eaux, à force d'argent que je donnai à celui qui avoit part au ſecret (car ici comme ailleurs, on obtient tout pour de l'argent) mais l'extremité, où je me ſuis trouvé ſouvent dans le cours de mes voyages, m'a contraint de les conſommer, en prenant cependant la précaution de les mêler enſemble, afin de reſter tel que je ſuis ; car je n'aime point à paroître autre que Dieu m'a fait.

Je n'ai plus rien à vous dire de particulier de la boiſſon de cette journée ; & ainſi, je vais paſſer à preſent au manger.

Vis-à-vis de moi on ſervit un des plus gros cochons qu'on eût pû trouver ; quoique cela ne ſoit pas ordinaire chez-nous, ce n'eſt pas cependant ce que j'admirai. Autre choſe me ſurprit, parce que je ne l'ai jamais vûë ailleurs ; c'eſt que ce cochon étoit roti d'un côté & boüilli de l'autre. Je ne ſçai ſi ma ſurpriſe étoit bien fondée ; car peut être ne paroîtra-t-elle pas legitime à ceux qui frequentent plus que moi les grands repas. A chacun des deux bouts de la même table, il y avoit un ſanglier, dont le nombril étoit au milieu du dos ; ces animaux ſont faits de cette maniere dans ce païs. Mais voici encore bien une autre circonſtance de leurs proprietez, que j'admirai beaucoup plus. On m'aſſura que l'on trouvoit un grand nombre de ces ſangliers, quoiqu'ils n'euſſent point de femelles ; parce que, pour leur propagation, ils n'en ont pas beſoin ; en ce qu'ils multiplient par eux-mêmes. Je voudrois bien que l'envie vous prît de conſulter nos ſçavans, pour leur demander comment cela ſe peut faire. Quant

à moi, je vous avoüe de bonne foi mon ignorance, je ne le puis comprendre; ce n'eſt pas que je le croye pour cela impoſſible. A Dieu ne plaiſe que je prenne la capacité de mon eſprit, pour la regle de la poſſibilité. Si j'étois aſſez déraiſonnable pour le faire, je courerois riſque de douter de l'exiſtence de la plus petite herbe de nos prairies. Je vous parle comme je penſe. Croyez-vous que pluſieurs de nos eſprits forts, là.... de ces gens qui ſe font un merite de douter de tout, feroient mal de penſer de même? Ne tirez, cependant je vous prie, de tout ceci aucune conſequence, qui autoriſe la trop facile credulité. Il eſt dangereux, dit notre petit Phedre, de croire & de ne pas croire. *Periculoſum eſt credere & non credere.* On ne peut trop faire attention ſur cette ſentence dans le commerce de la vie.... Vous m'allez dire que mes moralitez ſont trop ſerieuſes pour un feſtin de réjoüiſſance. Je trouve que vous n'avez pas tort. Je vais donc prendre un autre ton.

Quelle pitié! un grand cerf qui étoit l'admiration de tout le païs, qui entendoit la langue Greque, fut tué & ſervi dans ce feſtin. On le mangea avec toute ſa ſcience. On en diſtribua la plus grande partie aux enfans qui étudioient cette

langue, dans l'esperence qu'ils en tireroient de l'avantage pour leur étude. La pauvre bête ! on l'avoit mise en pieces, quand même il auroit sçu parler Grec & Latin. Les mets les plus rares étoient recherchez pour ce regal ; vous le verrez dans la suite.

Les œufs y furent servis en abondance & en toutes sortes de manieres. On en presenta un entr'autres au Roi, qui étoit des plus singuliers. Aprés l'avoir ouvert, il en trouva un autre enfermé dedans. Il n'étoit point artificiellement construit ; il avoit été ainsi pondu par une poule. Celui à qui elle appartenoit, prit grand soin de la cacher ; car cette admirable proprieté de faire de tels œufs, auroit excité à la manger elle-même ; comme si l'on eût voulu que cette fête fut la fin & le terme de tous les prodiges. On trouva dans un autre œuf une épeingle, qui s'y étoit enfermée aussi-tôt qu'il commença de se former. Heureusement, celui qui l'alloit avaler l'apperçut. On prit bien garde dans la suite aux autres œufs qu'on mangea. Il y eut même des ordres donnez à tous les Officiers de cuisine, d'y faire toute l'attention possible, afin de n'exposer personne à aucun accident. Chacun prit aussi de son côté

côté le ſoin de s'en garentir.

Rien n'étoit ſi commun que les poulets ; il y en avoit de rôtis en pyramides, hautes d'une toiſe. On ne les apportoit pas ainſi arrangez ; car il eut été fort difficile de le faire. Mais on les arrangeoit dans les plats, quand ils étoient placez. Pour cela, il y avoit au milieu du plat un long bâton fort mince, tout droit qui y tenoit ferme par le bas, & qui étoit traverſé de pluſieurs autres petits bâtons en differente ſituation ; de ſorte que la pyramide ne couroit point riſque de s'ébouler. On ne les vendoit point par couples, ou par douzaines, mais par boiſſeaux, tant la quantité en étoit effroyable.

Une vache parut auſſi toute entiere ; elle étoit farcie de pluſieurs heriſſons qu'on avoit trouvez dans ſon ventre. Ces heriſſons s'y étoient formez, à cauſe qu'elle avoit bû dans le même ruiſſeau où un heriſſon venoit de boire. Il y avoit autour de cette vache des cœurs de moutons morts aprés avoir mangé d'une certaine herbe qui leur eſt fort dangereuſe. On ouvroit ces cœurs, & on y trouvoit au milieu cette même herbe, ou quelque choſe qui lui reſſembloit fort. Les heriſſons & les cœurs ne ſervirent qu'à

contenter la curiosité; car on n'en gouta point, non plus que de la vache. Si tous les mets avoient été comme ceux-ci, on auroit fait fort méchante chere. Les cœurs & les herissons n'y resterent pourtant pas; chacun en emporta par rareté ce qu'il put. On se jetta avec tant d'impetuosité & si promptement dessus, que je ne pus en avoir ma part. J'aurois souhaité seulement pouvoir m'emparer d'un cœur; il vous auroit fait plus de plaisir à voir, qu'un de ces herissons; mais je n'y pus parvenir.

Dans cette premiere journée, le Roy se donna un plaisir que vous n'imagineriez jamais. Il y avoit une table destinée pour tous les Apoticaires du païs. Cette distinction les réjoüit fort d'abord, s'imaginant que l'on n'avoit pris soin de les placer ainsi à part, que parce qu'on avoit plus de consideration pour eux que pour les autres. Ils s'attendoient de faire une chere proportionnée à cette prétenduë consideration; mais les pauvres gens furent aussi étonnez, que s'ils avoient été convaincus d'un dangereux *quiproquo*, Quand ils virent que tous les services de leur table ne contenoient qu'une sorte de mets. C'étoit des oiseaux qu'on appelle Ibis, & ausquels on attribuë l'inven-

tion & l'uſage du cliſtere. Ils prirent cependant ſagement le parti d'en rire les premiers, & donnerent ſur les Ibis de toute la force de leur appetit, qui étoit fort grand ; car ils avoient pris ſoin de ſe le faire venir par le ſecours des évacuations que cauſent leurs drogues. On voyoit de ces Ibis cuits qui avoient encore leurs petits à moitié de leur bec (car on dit qu'ils les enfantent par-là) tout cela ne dégouta point les Pharmaciens ; au contraire, ils paroiſſoient y trouver tant de plaiſir, que quelques-uns des tables voiſines en voulurent gouter. Un de ces Meſſieurs les ſeringueurs envoya prier inſtamment les cuiſiniers de lui garder quelques-unes des plumes de ces oiſeaux. Quelques plaiſans diſoient que c'étoit afin de ne point oublier qu'on lui avoit paſſé la plume par le bec ; mais la verité, c'eſt qu'il prétendoit s'en ſervir pour rendre les crocodiles immobiles ; car on leur attribuë cette proprieté. On les traita mieux les autres jours ; parce que, comme ils avoient pris gracieuſement la plaiſanterie qu'on leur avoit faite, ils meritoient bien qu'on les en récompenſât. Les éclats de rire qu'ils firent eux-mêmes, furent cauſe que les ſpectateurs en rirent la moitié moins qu'ils au-

roient fait, s'ils eussent remarqué en eux du chagrin & du ressentiment. En effet, dans ces occasions, le meilleur parti, c'est de rire le premier. Un d'eux disoit fort plaisamment, qu'il avoit mangé tant de canons, qu'il n'en acheteroit de long-temps pour l'exercice de sa profession. Un autre, pour rencherir sur la pointe, ajoûta, que les plus fortes murailles ne pourroient pas alors résister à sa batterie. Et puis de rire : car on étoit extrêmement en joye dans ce canton. On n'auroit jamais crû que des Apoticaires eussent été en même temps si rians & si risibles ; c'étoit assurément leur table qui devoit avoir ce jour-là le prix de la gayeté, s'il y en avoit eu à donner.

Le poisson fut aussi servi en tres-grande quantité & tel qu'on voulut. Parce que l'on avoit un animal qui alloit pêcher ceux qu'on demandoit ; il ne s'y trompoit point : Entre ceux que je vis paroître, il y en avoit d'une grandeur si monstrueuse, que je crains fort, que vous ne preniez pour une fable ce que je vais vous dire. Un de ces poissons avoit deux cens coudées de long & trente de large. Vous pensez bien qu'il ne fut pas mis sur la table tout entier ; mais on le servit de telle sorte, que toutes ses par-

ties étoient de ſuite , à commencer depuis la tête juſqu'à la queuë ; & ainſi on voyoit toute ſon étenduë , en ſuivant des yeux toutes ces parties. Le creux de chaque œil pouvoit contenir vingt hommes.

Un autre ſemblable poiſſon , dont on avoit laiſſé les arrêtes , ſans les rompre ni les déranger , aprés en avoir ôté la chair , ſervit de logement à pluſieurs perſonnes differentes ; on y avoit menagé grand nombre de chambres , cabinets , greniers & autres commoditez d'une grande maiſon. Ceux qui y logeoient , nous aſſurerent que tous leurs ſonges n'étoient que de mer , de poiſſons , de pêches , de tempêtes , & de naufrages. Un curieux en voulut faire l'eſſay ; mais peu s'en fallut qu'il ne lui coutât bien cher ; car il étoit monté ſi haut dans l'agitation d'un de ces ſonges , penſant monter ſur des cordages , qu'il eut couru riſque de ſa vie , ſi on ne l'eut retiré & éveillé enſuite : il paſſa le reſte de la nuit , ſans vouloir dormir , tant il craignoit de s'expoſer encore au même danger. Il dit qu'il croyoit alors qu'un monſtrueux poiſſon , ſemblable à celui , dont je viens de parler , le pourſuivoit par tout pour le dévorer ; ce qui me fit croi-

re que le reſſouvenir de ces gros poiſſons qu'il avoit vûës la journée précedente, avoit autant contribué à lui troubler l'imagination, que le lieu, où il dormoit. De plus, la prévention où il étoit ſur ces ſortes de ſonges qu'on aſſuroit avoir dans ce lieu, ne pouvoit-elle pas encore produire cet effet ?

Je ne remarquai rien de ſingulier au deſſert, que des poires tres-meures, & cependant fort fleuries. Il ſortoit de leur tête des fleurs ſemblables à celles qui devoient les avoir précedées. Cette ſingularité me fit faire beaucoup d'attentions, qui aboutirent toutes à me convaincre de mon ignorance, c'eſt-à-dire, de l'impoſſibilité où j'étois de concevoir comment cela s'étoit pû faire. De plus habiles gens que moi le concevront peut-être mieux, ou s'ils ne le conçoivent pas, je ſuis perſuadé, que vous en trouverez qui entreprendront de vous prouver qu'ils l'ont conçu. Car, quand il s'agit de montrer de la ſcience, on en trouve toûjours aſſez qui ſe font un merite de ne demeurer jamais court.

Par tout ſur les tables étoient placez, ça & là, de petits vaſes remplis de vinaigre tres-fort, & cependant fait d'une matiere tres-douce, puiſque c'étoit de

cannes de ſuccre. Tant il eſt vrai que ce qu'il y a de plus doux, eſt ſouvent capable de produire beaucoup d'aigreur. C'eſt une réflexion dont je me reſſouviens, & que vous avez faite ſouvent vous-même, quand vous ſortiez de la compagnie de cette doucereuſe devote, qui en ſe permettant tout à elle-même, ne vouloit rien pardonner aux autres; qui médiſoit ſans ſcrupule; qui faiſoit des crimes de tous les ſoupçons qu'elle avoit; qui ſe vengeoit dévotement; qui perſecutoit l'innocence à bonne intention; & qui deſeſperoit les coupables, ſous prétexte de les corriger. Nous avons ſouvent moraliſé enſemble là-deſſus; & je vous aſſure que, depuis que je vous ai vû, j'ai eu bien des occaſions de m'entretenir en mon particulier des mêmes moralitez; car en quelque lieu que ce ſoit, & quelque religion qui y regne, par tout la méchanceté ſe couvre du voile de la Religion.

Parmi tant de conviez differens, on en remarqua, qui beuvoient autant que les autres, & qui cependant n'urinoient jamais. Quelqu'un m'aſſura que ce qu'on en diſoit, étoit tres-vrai; ils m'en aſſurerent eux-mêmes; je ne reſiſtai point à cette aſſurance; car qu'avois-je à dire contre un fait, à moins que de le nier ou d'en

montrer l'impoſſibilité ? ce que je ne me mis pas en peine d'entreprendre. J'aimai mieux croire, ou paroître croire, que de me jetter dans des diſcuſſions, qui m'auroient donné plus d'occupation & de peine, que la choſe ne valloit. J'ai ſi ſouvent fait réflexion chez-nous, qu'il y a des ſujets de diſputes, qui ſont moins conſiderables par eux-mêmes, que par les agitations qu'on ſe donne pour en diſcourir, qu'il m'eſt à preſent en quelque maniere impoſſible de me tourmenter pour ces inutilitez. Que de bagatelles on fait valoir, par exemple, dans nos écoles, & qui ſont indignes de l'attention des gens ſages & bien ſenſez ! auſſi que de gens qui ignorent les choſes les plus neceſſaires, parce qu'ils ont donné preſque tout leur temps à ce qu'il leur étoit tres-inutile de ſçavoir ! mais malheureuſement pour le public, c'eſt en vain qu'on fera ces repreſentations ; la prévention, l'habitude, ou l'interêt de ceux qui entretiennent ces diſputes, ſçauront toûjours prévaloir ſur les plus judicieux raiſonnemens. Il faudroit, pour reformer cet abus, une puiſſance ſuperieure, & qui eut elle-même interêt de le détruire. Comment la trouvera-t-on ? les ſages en ſçavent bien le chemin ; mais ils n'oſe-

roient le montrer.... Mon Dieu ! que je me jette facilement dans les moralitez ? j'avoüe de bonne foy mon penchant ; je reconnois mon foible, si l'on peut appeller une foiblesse cette inclination : car qu'y a-t-il de plus digne de l'homme que de raisonner sur ce qui se dit & sur ce qui se fait ? .... Me voici insensiblement dans une autre carriere ; que je me ferois un grand plaisir de courir : cependant, heureusement pour mon projet, & pour votre curiosité, je me sens assez de force pour m'arrêter, afin de retourner à mon sujet ; car je vous ai fait esperer des choses extraordinaires, & non pas des moralitez.

II. Aprés le festin, on alla voir les exercices d'adresse & de force. Voici ce qu'on vit, & ce que je remarquai de plus digne de vous être écrit. Preparez-vous à des merveilles bien autres, que celles de mes précedentes relations. En voici assurement qui ne vous surprendront pas moins que tout ce que je vous ai mandé jusqu'à present.

D'abord on tira au blanc. Plusieurs arbalêtriers, aussi temeraires, que maladroits, tirerent si loin du but, que si quelqu'un y avoit été placé, il n'y auroit assurément couru aucun risque.

Cette mal-adresse ne laissa pas de divertir les spectateurs ; car l'appareil de tout ce qui s'appelle spectacle, jette dans une si grande prévention de plaisir, que l'on est disposé à en prendre indifferemment de tout ce qui se presente, pour peu qu'il y ait de sujet de surprise, & de ce à quoi on ne s'attend pas. Enfin il en vint un, qui perça d'une fleche le milieu du blanc. Grand murmure ! grand brouhaha ! grands applaudissemens pour lui ! mais à peine eut-il tiré sa fleche portée si juste, qu'un autre le suivit, qui de la sienne fendit la premiere par le milieu, & perça aussi le blanc, de telle sorte qu'elles y demeurerent toutes deux attachées. Les acclamations augmenterent d'une grande force. Il se forma des partis differens. Les uns étoient pour le premier arbalêtrier, les autres pour le second; chacun apportoit des raisons qu'il croyoit les meilleures du monde; je ne vous les rapporterai pas ; car j'aurois trop à faire. Je me contente de vous dire, que le Prince donna à l'un & à l'autre un égal prix ; & en même temps un different privilege ; au premier, celui de pouvoir lui seul faire ou faire faire commerce de fleches ; & au second, celui de pouvoir lui seul faire commerce d'arbalêtres. Et ainsi

ils eurent chacun une marque de distinction, & en même-temps, une dépendance reciproque l'un de l'autre. Ce Prince s'attira en cette occasion autant d'applaudissement par sa prudence, que ces deux archers s'en étoient attirez par leur adresse.

Un maître d'armes, selon l'usage de son païs, se presenta pour se battre & faire une épreuve de son adresse & de sa force ; on lui mit en tête un homme condamné à la mort, avec promesse de lui laisser la vie, si lui-même étoit assez habile, pour se la conserver dans cette occasion. Ils entrerent tous deux en lice, armez chacun d'un bouclier & d'une épée ; les assauts furent vigoureux; les passades, legeres & adroites ; les attaques, bien repoussées de part & d'autre ; mais on voyoit que le premier sembloit cependant se joüer, plûtot que combattre, tant il se croyoit assuré de son fait. Enfin aprés avoir donné ce spectacle pendant prés d'une heure, le maître d'armes, pour finir, saute par dessus l'épaule de son ennemi, lui tranche la tête en passant, l'emporte, & la montre avec fierté & avec joye à tous les assistans. Le Roi fut si charmé de cette victoire, qu'il le combla de gratifications ; il l'a

marié tres-richement, & lui a donné un établissement considerable dans son Royaume, afin de l'y retenir. Un Peintre s'avisa de representer ce combat d'une maniere assez fine, pour le païs, & alla presenter au Roi son tableau; dont il reçut une récompense au-delà de ce qu'il pouvoit attendre; J'en ai fait faire une coppie que je vous envoye; vous la montrerez, s'il vous plaît, à notre bon ami Mr A .... Comme il est du mêtier, j'espere qu'il ne sera pas fâché d'y voir un certain goût, qui, quoi qu'il soit different du nôtre, ne laisse pas d'avoir un je ne sçai quoi, qui plaît.

En voici un qui fit bien une autre merveille. Il arrêta par sa seule presence (je ne sçai si c'étoit par le secours de ses regards ou de ses paroles) tous les oyseaux qui voloient; de sorte qu'ils demeuroient suspendus dans l'air & immobiles; les Aigles même ne pouvoient lui resister. Ce même homme menoit avec lui une jeune fille, qui avoit assez de force, pour lever le poids de mille livres. La fille n'étonna toute-fois pas tant que son pere. Pour moi, je ne sçai à quoi attribuer le grand pouvoir de celui-ci; je voudrois bien y deviner quelque adresse, afin de le justifier de magie.

On alla enſuite voir travailler un Sculpteur aveugle. Il fit ſur le champ le buſte du Roi, & aſſez reſſemblant pour le peu de temps qu'il employa à le faire. Comme tout le monde ne pouvoit pas s'approcher, on porta ce buſte par toute l'aſſemblée, qui ne manqua pas de l'admirer autant qu'il le meritoit. Quelques flateurs prirent cette occaſion, pour donner plus de loüanges au Prince qu'à l'ouvrier : Car, comme vous ſçavez, on ne manque point de ces gens-là dans les » Cours. Qu'y a-t-il de ſi ſurprenant » dans ce buſte ? diſoient-ils ; on n'a » qu'à repreſenter un Prince parfait, & » on ſera aſſuré d'avoir parfaitement re- » preſenté le nôtre. Ce trait flatteur ne diminua pourtant rien de l'attention ſur le merite de l'aveugle ; on lui rendit toute l'admiration qu'on lui devoit. Cet homme diſcernoit par le toucher, toutes ſortes de bois & leurs couleurs. Il y avoit avec lui un homme qui ne voyoit clair que pendant la nuit.

III. Les ſpectacles d'adreſſe & de force finirent par cet aveugle. Je vais vous parler à preſent des raretez. Le Roi montra d'abord les ſiennes ; c'eſt-à-dire, grand nombre de nains, de boſſus & d'autres gens contrefaits, qu'il entretient

&

& qu'il fait nourrir avec tres-grand ſoin. Rien ne leur manque. Ils ont, non-ſeulement le neceſſaire, mais encore tout ce qu'ils peuvent deſirer pour ſubſiſter fort commodement & fort à leur aiſe. Ils y ſont ſi bien nourris & ſi bien entretenus, qu'il ſe trouve des peres qui eſtropient exprés leurs enfans, afin de leur procurer cette condition. Comme cette ſorte de rareté n'eſt pas bien extraordinaire, ni fort digne d'admiration, je ne m'arrêterai pas plus à vous en parler que je m'arrêtai à la voir. En voici qui méritent davantage de trouver place ici.

Deux hommes d'un même païs ſe preſenterent aprés ces boſſus & ces nains. Ils n'avoient chacun qu'un ſeul pied, qu'une ſeule jambe & un ſeul bras, qui étoit placé à la poitrine. Leur pied étoit ſi grand, qu'il mettoit tout leur corps à l'abri du ſoleil & de la pluye, quand étant couché, ils le tenoient élevé au deſſus d'eux. Ils ne chemincient qu'en ſautant, ce que vous jugez bien devoir être ainſi, puis qu'ils n'avoient qu'une jambe. Ces deux hommes ne laiſſoient pas cependant de tirer parfaitement de l'arc; pour cela, l'un tenoit l'arc, & l'autre bandoit la corde. Je vous avouë que ces deux hommes ſeuls m'amuſerent

beaucoup plus agreablement que toutes les raretez du Roi ensemble. Quoi qu'ils me fissent une espece d'horreur, je prenois cependant un je ne sçai quel plaisir à les voir, qui faisoit que je ne les pouvois quitter; il fallut pourtant les abandonner, pour passer à un autre qui ne me surprit pas moins.

C'étoit un homme qui avoit un bras, d'où sortoient trois fontaines naturelles. Il étoit porté sur un hippocentaure, c'est-à-dire sur un autre, moitié homme & moitié cheval; & tous deux étoient montrez & produits en public par un troisiéme, qui étoit naturellement tout couvert de duvet & de plumage. On croyoit n'avoir pas assez d'yeux pour regarder ces trois raretez. L'homme à fontaines prenoit plaisir d'arroser l'homme à plumage; & celui-ci, qui n'aimoit point à paroître plume moüillée, ou plûtôt coq moüillé, se secoüoit sur l'homme moitié homme & moitié cheval, qui de son côté donnoit des ruades, de sorte qu'il écartoit fort aisement les spectateurs. Un de ceux-ci ayant été assez hardi, pour tirer une des plumes du second, fut rué & arrosé d'une si violente maniere, qu'il fut obligé de se retirer; mais il ne manqua pas d'être ac-

compagné d'une huée qui le desoloit. Enfin, il disparut; car s'il avoit voulu tenir contre, je croi que les cascades & les ruades l'auroient poursuivi jusques chez-lui. Quelques courtisans souhaitoient qu'il eût continué plus long-temps de se mutiner contre ces trois mal-endurans; parce que cette espece de combat réjoüissoit extrêmement le Roi. Ce manege dura encore quelque temps entre ces trois hommes & quelques spectateurs; mais seulement pour amuser. On alla ensuite se donner le plaisir d'un autre prodige.

On vit un jeune homme qui parut n'avoir rien du tout d'extraordinaire, en comparaison de ceux que l'on venoit de voir. Il étoit fait comme tous les autres. Il se promenoit dans une grande sale où il logeoit, & sans dire un seul mot; chacun étoit tres-attentif à le regarder, pour deviner le prodige qu'on avoit promis devoir se trouver en lui; mais on ne devinoit rien. Lui cependant prenoit plaisir à voir cette étude qu'on faisoit de lui-même, cette inquiétude où l'on étoit de sçavoir ce qu'il feroit ou ce qu'il deviendroit. Quand il vit que la sale étoit assez remplie, il fit fermer à clef les portes & les fenêtres. Ensuite,

on apporta quelques coffres auſſi tres-bien fermez. Aprés tous ces preparatifs, il recommença ſa promenade ; & à meſure qu'un de ſes côtez s'approchoit de ces coffres, ils s'ouvroient ; la même choſe arriva aux fenêtres & aux portes. » C'eſt-là, dit il, tout ce que je ſçai » faire. C'étoit aſſurement bien aſſez. Voila donc quelle étoit la rare proprieté de cet homme Il pouvoit ouvrir toutes les ſerrures, en ſe montrant à elles ſeulement par un côté. On lui en fit faire ce même jour pluſieurs fois l'épreuve, aprés avoir pris toutes les meſures neceſſaires pour empêcher la ſuperchérie, s'il avoit voulu s'en ſervir. Tout s'ouvroit à ſon approche. Que de gens qui ſouhaitoient en leur cœur avoir cette vertu ! Que ce ſeroit une belle découverte, ſi l'on pouvoit connoître comment cela ſe pouvoit faire ! Bien des curieux l'ont entrepris ; mais ils n'ont jamais pû en trouver la clef. Pour moi, je me contente d'admirer ; je n'aime point à perdre du temps pour chercher ce qui eſt introuvable.

Autre rareté, ou prodige, ou, ſi vous voulez, monſtre. C'étoit un homme âgé d'environ vingt-huit ans ; qui étoit double depuis le nombril juſqu'en haut, de

ſorte qu'il avoit deux troncs, quatre bras & deux têtes. Ces deux têtes ſe parloient l'une à l'autre, diſputoient l'une contre l'autre. (Admirez l'eſprit de contradiction, qui ſe trouve juſques dans un même homme) geſticuloient ſelon les mouvemens differens de leurs paſſions. Si on les toucheoit au deſſous du nombril, ces deux corps le ſentoient; Si au deſſus, un ſeul marquoit le ſentir, & le ſentoit lui ſeul en effet. Cet homme avoit acquis de l'habileté en pluſieurs ſçiences; il excelloit ſur tout en muſique. Et ainſi lui ſeul chantoit des duo, & faiſoit admirablement la partie & la contre-partie. Dans leurs querelles, celui qui vouloit maltraiter l'autre, ſe donnoit bien de garde de le frapper ailleurs qu'au-deſſus du nombril, afin de ne pas ſouffrir luy-même des coups qu'il donnoit. Ils étoient fort attentifs, malgré leurs diviſions, à ſe procurer reciproquement ce qui étoit neceſſaire pour leur vie & pour leur ſanté; parce que, ſi l'un devenoit malade, l'autre ne manquoit pas de le devenir tres-peu de temps aprés. En effet, on a appris dans la ſuite, que le dernier vivant ſurvêcut de tres-peu de jours à celui qui étoit mort. Ils avoient avec eux un jeune enfant, qu'on regar-

doit encore comme un prodige, à la verité, pas si considerable, mais que les curieux ne laissoient pas d'admirer; c'étoit à cause de quelques lettres marquées naturellement sur sa langùe. Je ne me mis pas en peine de les considerer, j'étois trop occupé à regarder l'homme double, pour m'amuser ailleurs.

Les vilains prodiges que nous avons veus ensuite ! C'étoient deux hommes, dont l'un n'avoit point de levre de dessus; & l'autre en avoit une d'enbas longue d'une aulne. Ces deux figures n'arrêterent pas long-temps les spectateurs. On passa bien-vîte dans un autre endroit, où l'on vid d'autres personnages, qui ne donnerent pas tant de dégoût. C'étoit un mêlange assez bizarre; on y voyoit parmi des hommes qui glissoient comme des serpens au lieu de marcher, & des femmes qui avoient chacune comme deux grosses dents de sanglier, qui sortoient de leur bouche; on voyoit, dis-je, parmi ces hommes & ces femmes, une grande fille presque nuë, ayant plusieurs cornes en differens endroits du corps. Il se fit un combat de divertissement entre toutes ces figures défigurées, qui ne me divertit point du tout. Les femmes agaçoient les hommes avec leurs longues

défenses ; ceux-ci les évitoient avec leurs glissades ; mais d'une maniere trop immodeste, pour plaire aux honnêtes-gens. La fille cornuë venoit ensuite au secours de celle de son sexe ; & en même-temps, autres glissades qui n'étoient pas plus modestes que les premieres. Et tout cela enfin aboutissoit à des extravagances, dont je ne voulus pas voir le terme. Et ainsi, je fus des premiers à me trouver dans un lieu, où l'on vit ce qui suit.

C'étoit un oyseau assez gros, qui avalloit également le fer, les charbons ardens & les glaçons ; il n'avoit ni langue, ni aîles. On en montroit aprés celui-là un autre qui avalloit une pomme, & la rendoit aussi entiere, qu'il l'avoit avallée. Et un troisiéme qui étoit tres-petit ; on le tuoit, on le mettoit à la broche, il se tournoit de soi-même, pour se cuire, & s'arrêtoit aussi-tôt qu'il étoit assez cuit. Voila à quoi se terminerent ce qu'on appelloit les raretez du premier jour de la fête. Aprés tous ces plaisirs, on alla en prendre un autre ; c'étoit celui d'une espece de Comedie ; je vais vous en faire en abregé la description.

IV. Ne vous attendez pas à une Comedie, où l'on ait observé les regula-

ritez qu'on exige dans celles de notre païs, c'eſt-à-dire, ces regles que l'on a voulu y établir, qui obligent les ſpectateurs à les prendre pour la meſure de leur joye & de leur plaiſir. Il ne s'agit point ici d'unité d'action, de temps, de lieu ; on ne ſçait ce que c'eſt que l'eſpace de ces vingt-quatre heures, dans lequel les habiles ont ordonné qu'on renfermât ce divertiſſement. On ne connoît point ici ces formalitez. La premiere & la principale regle, c'eſt de voir & d'entendre quelque choſe qui divertiſſe, ſans s'informer comment on s'y eſt pris. Ce qui s'appelle Comedie, n'eſt qu'un composé de differentes Scenes, qui ont cependant toutes rapport à un même but. Voila toute la regularité qu'on y demande ; mais toûjours avec cette condition, que ces Scenes ſoient réjoüiſſantes.

Le ſujet de celle-ci s'appelloit, le *Coram* & le *Clam*. Voila aſſurement un titre tres-heureux pour mon projet ; puis qu'ayant reſolu de ne vous mander que des choſes extraordinaires, il eſt, ce me ſemble, tres-convenable à ma reſolution. Vous en allez convenir, quand je vous aurai expliqué ce que c'eſt que ce *Coram* & ce *Clam* ; car vous vous imaginez,

ſans

ſans doute, que c'eſt tout autre choſe que ce qu'il ſignifioit veritablement dans ce ſpectacle. Le but de cette piece étoit de repreſenter dans un grand nombre de Scenes, & par des Acteurs qui figuroient preſque tous les Etats & toutes les Profeſſions, la difference qu'il y a entre ce qu'on dit des gens en leur preſence, & ce qu'on en dit enſuite quand on ne les voit plus; entre ce qu'on dit *devant* & *derriere* eux. On ne peut pas être plus content que je le fus de cette répreſentation, par de certains portraits naturels que j'y remarquai, & par la réflexion que je faiſois ſur les déguiſemens du cœur humain, qui ſe trouvent par tout. Car je me reſſouvins qu'il y a chez-nous les mêmes originaux, que ceux de ce païs-ci, dont on avoit deſſein de faire des copies. Vous en jugerez vous-même par les ſcenes que vous allez lire. J'aurois ſouhaité pouvoir vous envoyer toutes celles que j'entendis; mais je ne pus obtenir de l'autheur que celles-ci; parce que, comme il prétendoit faire repreſenter pluſieurs fois cette même piece, il craignoit, que s'il en eut donné quelques copies, elles ne ſe fuſſent multipliées de telle ſorte, que tout le monde en ayant, la piece n'auroit plus eu l'agrément de la

nouveauté. Ne demandez donc rien au-delà de ce que je vous envoye, puiſque c'eſt tout ce qu'il a bien voulu m'accorder pour lors; je dis pour lors; parce que j'eſpere quelque jour avoir le reſte. Nous avons pris enſemble des meſures pour cela. J'en ai pris auſſi avec les Auteurs des autres ſpectacles dont je parlerai dans la ſuite. Au reſte, il vous ſera facile de juger de toute la piece par cet échantillon. Je croi même qu'il ſervira à vous confirmer dans la raiſonnable opinion où vous êtes, que la raiſon eſt de tout païs. Faites part, je vous prie, de tout ceci au bon Mr J.... qui ſe perſuade auſſi fermement, qu'il n'y a point de bon ſens hors de ſa Ville, qu'il croit que hors de l'Egliſe, il n'y a point de ſalut. Peut-être reconnoîtra-t-il enfin, qu'il y a une grande difference entre ces deux opinions.

SCENE I.

Le *CORAM.*

VAGANTE, Dame de condition rend visite à LINGUINE, autre Dame. Celle-ci étoit alors en la compagnie de ces trois autres femmes, GUENINE. HARPICHE. RONDELLE.

VAGANTE *à Linguine.* Madame, je suis votre tres-humble servante.

Linguine. C'est moi, qui suis la votre, Madame.

Vagante. Je vous vois en si bonne compagnie, Madame, que je crains fort de vous faire une visite mal-à-propos.

Linguine. Ah, Madame, une Dame aimable comme vous, fait toûjours plaisir, quand elle paroît. J'en prens ces Dames à témoins.

Guenine. Pour moi j'en sens un qui est inconcevable.

Vagante. Ah, Madame!

Harpiche. Quand on a vû une fois Madame, on voudroit toûjours la voir.

Vagante. Hé, Madame!

Rondelle. Je serois d'un bien mauvais goût, si je n'étois pas dans le même sentiment.

Vagante. Hé, Mesdames, épargnez-moi, je vous supplie.

Linguine. Madame, nous ne vous ménagerons point là-dessus. Nous vous dirons franchement vos veritez. C'est votre faute une fois. Pourquoi faites-vous paroître tant d'agrément ?

Vagante. Ah, Madame, vous montrez plus d'esprit, que je ne montre de beauté.

Linguine. Permettez-moi de vous dire, Madame, que vous avancez là une proposition que vous aurez de la peine à soûtenir. Quand on vous voit & qu'on m'entend, il est impossible de vous la passer.

Vagante. Vous venez de prendre ces Dames à témoins ; j'ose aussi les prendre pour juges.... Mais que dis-je ? Comme leurs charmes leur donnent droit d'être aussi parties dans notre dispute ; je....

Guenine. Harpiche. Rondelle. En semble. Ah, Madame !

Aprés quelques complimens de cette sorte, on fait tomber la conversation sur les parures, sur les emmeublemens ; puis sur les maris, & enfin sur les domestiques. Ce qu'il seroit inutile de rapporter ; car ces entretiens sont à peu prés semblables à ceux de

chez-nous. Vagante , pour se retirer , dit ;

Vagante. Madame , permettez que je prenne congé . . . .

Linguine. Ah , Madame , quoi déja nous quitter ! quelle cruauté !

Vagante. Ah ! Madame , je ne vous ai que trop long-temps importunée.

Linguine. Dites plû-tôt , Madame , que vous nous donnez un vrai chagrin, de nous quitter si tôt.

Vagante. Vous y gagnerez , Madame, vous employerez mieux votre temps , quand je serai partie.

Linguine. Nous ne pourrons pas mieux l'employer , Madame , qu'en nous entretenant de votre mérite.

Vagante. Que vous êtes obligeante , Madame ! &c.

SCENE II.

Le CLAM *de la Scene precedente.*

LINGUINE. GUENINE. HARPICHE. RONDELLE.

L*INGUINE.* La sotte femme , que cette Madame Vagante !

Guenine. Elle n'a pas le sens commun.

Harpiche. La pauvre idiote croit avoir

tout l'esprit du monde.

Rondelle. Elle est aussi mal-faite de corps que d'esprit.

Guenine à Linguine. Pour moi, Madame, toutes les loüanges que vous lui donniez, je vous les rapportois à vous-même. Une fois, il ne faut loüer que les gens qui le méritent. Autrement, c'est autant de bien perdu.

Linguine. Moi, mériter ces loüanges !

Guenine. Oüi, vous, Madame, vous-même.

Linguine. Ah, Madame, vous n'y songez pas ! à dire vrai, je serois bien fâchée de ressembler à cette femme. Avez-vous remarqué combien elle est gênée dans sa démarche ?

Rondelle. Bon, c'est qu'elle est boitteuse.

GUENINE. LINGUINE. HARPICHE. Toutes trois ensemble d'un ton qui marque la joye qu'elles ont d'apprendre cette nouvelle.

Boitteuse ! Quoi, elle est boitteuse !

Rondelle. Oüi, boitteuse.

Guenine. Ecoutez, elle pourroit bien l'être.

Rondelle. Oh, il ne faut pas dire qu'elle pourroit ; car elle l'est veritablement. Sa contrainte n'est que pour cacher ce défaut.

Harpiche. Mais comment le ſçavez-vous ?

Rondelle. Je le ſçai, parce que.... mais enfin je le ſçai bien.

Harpiche. Il ſeroit pourtant bon de s'éclaircir là-deſſus.

Rondelle. Fiez-vous à ma parole. Elle l'eſt. Surement, elle l'eſt.

Harpiche. Qu'elle a une maniere ridicule de ſe mettre ! On diroit que c'eſt une vraye guimbarde.

Linguine. Encore, ſi elle étoit propre, ce ſeroit quelque choſe.

Rondelle. Bon ! propre ? ſçavez-vous bien qu'elle dépenſe tout en magnificence & en bijoux ; pendant qu'elle ſe plaint une chemiſe ?

Linguine. Fi, la vilaine ?

Rondelle. Elle a chez-elle les plus beaux meubles du monde ; mais il faut voir comment la poudre les accommode.

Linguine. Je n'entre point dans ſa chambre, que le cœur ne me ſouleve.

Guenine. La bonne Dame vient pourtant aſſez ſouvent ici, pour y apprendre la propreté.

Linguine. Ah, Madame, c'eſt vous qui en donneriez des leçons aux autres.

Rondelle. Je ne ſçai pas comment Madame eſt chez-elle ; car je n'ai ja-

mais eû l'honneur d'y aller ; mais on peut dire qu'ici tout est tres-propre & tres-bien entendu.

Linguine. C'est à mes domestiques qu'il en faut donner la gloire.

Rondelle. Oh, Madame, quand la maîtresse n'est pas propre, les domestiques ne se piquent pas de l'être.

Linguine. Mesdames, vous voulez bien que je vous quitte pour un moment. Je me flatte que vous êtes assez de mes amies, pour me le permettre sans consequence.

Rondelle. Je croi, Madame, que ces Dames diront avec moi, que nous serions au desespoir de vous gêner.

Linguine. Mesdames, je reviens dans un instant.

Harpiche. C'est bien le moins, Madame, que vous soyez la maîtresse chez-vous.

SCENE III.

Le *CLAM. De la Scene precedente.*

GUENINE. HARPICHE. RONDELLE.

GUENINE. Entre-nous, quelque chose que nous venions de dire,

Linguine n'eſt pas des plus propres. Voyez comme tout ceci eſt mal-ordonné.

Harpiche. Si elle n'avoit que ce défaut, nous le lui paſſerions volontiers par charité; mais elle a une vanité inſupportable.

Rondelle. C'eſt apparemment cette vanité qui l'engage à nous quitter ſi familierement. Elle nous veut faire croire qu'elle a quelque affaire de conſequence, qui ne peut ſe paſſer d'elle. Que cela eſt ridicule! ce n'eſt gueres ſçavoir vivre.

Harpiche. Je n'approuve point non plus tout le mal qu'elle dit de la pauvre Madame Vagante.

Rondelle. Vous ne l'avez pourtant pas mal ſecondée, auſſi-bien que les autres, dans tout ce qu'elle diſoit.

Harpiche. Pourquoi a-t-elle commencé? Eſt-ce que j'irai dédire une femme chez elle?

Guenine. Briſons-là; car ſi nous la trouvons blâmable ſur cet article, nous aurons bien de la peine à nous juſtifier....

SCENE IV.

Le *CORAM.*

LINGUINE. HARPICHE. GUENINE. RONDELLE.

LINGUINE. Je ne vous ai pas laiſſées long-temps ſeules, comme vous voyez.

Harpiche. Nous n'étions pas ſi ſeules, que vous ne fuſſiez avec nous, puiſque vous étiez le ſujet de notre converſation, pour nous conſoler de votre abſence.

Linguine. Que diſiez-vous donc de moi ?

Harpiche. Ce que tout le monde a ſujet d'en dire ; devinez aprés cela.

Guenine. Conſultez votre mérite, Madame, & vous le devinerez bien-tôt.

Linguine. Vos manieres obligeantes me tiennent lieu de toute inſtruction là-deſſus. Je ſouhaiterois ſeulement les meriter.

Harpiche. Votre modeſtie & votre humilité, Madame, nous ferment la bouche, pour nous empêcher de vous répondre.

Linguine. Je me tais auſſi ; car j'au-

tois trop à faire, si je voulois repliquer à vos honnêtetez.

On continua la conversation sur des sujets vagues; comme sur le temps, sur les nouvelles, les modes, &c. & de temps en temps on fit venir sur la Scene le prochain, pour se des-ennuyer par les coups de langue qu'on lui donnoit.

SCENE V.

Le *CORAM.*

DOLINOR, jeune homme. CREDULONTE, jeune fille.

DOLINOR. Quoi, Mademoiselle, vous pouvez douter de ce que je vous dis!

Credulonte. Mais est-ce que je suis absolument obligée de croire que vous m'aimez, à cause que vous me le dites?

Dolinor. Mes assiduitez; mes sermens, mes yeux, votre beauté, vos charmes, tout cela ne doit-il pas vous convaincre de la sincerité de mes protestations?

Credulonte. Pour mes charmes, Monsieur, laissons-les-là; ils ne me disent rien que je veuille entendre. Si je n'avois point d'autres garands de votre sin-

cerité, je ne me fierois gueres en vous.

Dolinor. Ah ! Mademoiſelle, cette modeſtie qui vous cache à vous-même ce que vous avez d'aimable, ajoûte à votre beauté un je ne ſçai quoi, qui m'enchante.

Credulonte. Encore une fois, laiſſons-là ma beauté telle qu'elle eſt. Vous ne trouveriez pas votre compte, ſi vous n'aviez qu'elle dans votre parti. Elle a fait dire à tant d'autres la même choſe, que je ſerois fort embaraſſée ſur la preference.

Dolinor. Hé bien, écoutez donc mon amour, ma tendreſſe, mon reſpect. Avez-vous quelques raiſons pour les recuſer ?

Credulonte. Je ſens bien que je voudrois que vous diſſiez vrai ; mais il me ſemble que ceux qui ont trompé les filles, leur ont parlé comme vous me parlez.

Dolinor. Ne me comparez point, je vous prie, à des traîtres. Dites plûtôt, que vous ne vous défiez de moi, que parce que vous me haïſſez.

Credulonte. Moi, vous haïr ! Dolinor, vous penſez autrement que vous ne dites ; vous ne vous appercevez que trop combien je ſuis portée.... Adieu, il vous vient compagnie.

SCENE VI.

Le CLAM *de la Scene précedente.*

DOLINOR, CERIMAS, ami de Dolinor.

DOlinor. Ah, Cerimas, que tu arrives mal-à-propos !

Cerimas. Apparemment tu tentois la bonne fortune.

Dolinor. Oüi, je tentois-là une jeune fillette qui en vaut bien la peine.

Cerimas. Tu l'aimes donc ? Je ne desespere pas de te voir faire enfin un attachement constant & honnête.

Dolinor. Que veux-tu dire avec ton attachement ? tu te moques de moi. Pour qui me prens-tu ? m'attacher ! moi m'attacher ! le beau plaisir, que d'être lié & garotté ! Pour moi j'ai toûjours oüi dire, que rien n'est plus charmant que la liberté.

Cerimas. Mais cette fille-ci, que tu dis meriter la peine d'être recherchée, ne merite-t-elle pas bien aussi que tu t'attaches à elle pour toûjours ?

Dolinor. Ce n'est point là du tout ce

que j'examine. Je ne laiſſe pourtant pas de lui promettre de la bonne maniere, que je l'aimerai toûjours.

Cerimas. Te croit-elle enfin ?

Dolinor. Si elle ne me croit pas encore, elle me croira bien-tôt ; car je t'aſſure qu'elle y eſt tres-diſpoſée. Comme ces pauvres filles donnent dans le panneau !

Cerimas. J'admire, qu'aprés tant d'experiences de celles dont on s'eſt moqué, il s'en trouve encore de ſi faciles à la ſeduction !

Dolinor. Oh, c'eſt une terrible choſe, qu'un homme auprés d'une femme ! l'un eſt tellement fait pour l'autre, que....

Cerimas. Tu devrois pourtant prendre parti pour une bonne fois.

Dolinor. S'il ne faut que prendre parti, il y a long temps que l'affaire en eſt faite, & que je ſuis tel que tu me demandes.

Cerimas. J'entends le parti de ne plus tromper.

Dolinor. Bon ! tromper une femme ! voila bien de quoi ! va, va, elles ſçavent bien prendre leur revanche.

Cerimas. Pour moi, j'aimerois mieux être trompé que trompeur.

Dolinor. Adieu, l'ami, nous moraliſerons enſemble une autre fois ſur cette matiere.

SCENE VII.

Le *CORAM.*

FIERABAN, Grand Seigneur, RAMPANDOR, flateur. ADULISTE, autre flatteur.

Fieraban. Ma mere veut abſolument que j'aye mal pris mes meſures dans le deſſein que je projette.

Rampandor. C'eſt, Seigneur, qu'elle ne connoît pas votre penetration, & qu'elle n'a pas des vûës ſi longues que les vôtres.

Aduliſte. Il eſt vrai que ce deſſein demande bien de la prudence & de la fermeté pour parvenir heureuſement à ſon execution; mais, Seigneur, c'eſt juger tres-indignement de vous, que de craindre que vous ne réuſſiſſiez pas.

Rampandor. L'honneur que vous m'avez fait, en me permettant de m'approcher ſouvent de vous, m'a donné tant d'occaſions de ſçavoir ce que vous ſçavez, & ce que vous pouvez faire, que je compte toûjours ſur une heureuſe réüſſite, auſſi-tôt que je vous vois entreprendre.

Fieraban. Mes amis me parlent tous de la ſorte.

Aduliste. Ils auroient assurement grand tort, s'ils parloient d'une autre maniere.

Fieraban. Seroit-ce m'aimer, que de ne me pas dire mes veritez ?

Rampandor. Comme on n'en a que de bonnes à vous dire, que pourroit-on risquer ?

Fieraban. Telles qu'elles soient, je me ferai toûjours un plaisir de les entendre.

Aduliste. Tous les Grands ne parlent pas comme vous.

Rampandor. C'est qu'ils ont sujet de croire que la sincerité & la franchise, en les representant tels qu'ils sont, leur feroient d'eux-mêmes des portraits bien odieux.

Fieraban. Enfin, je puis donc compter sur votre parole, que j'ai raison.

Rampandor. J'en suis si convaincu, que je n'agirois pas autrement, si j'étois en votre place.

Aduliste. Je défie qui que ce soit d'imaginer mieux.

Fieraban. Je vois bien que je ne me suis point trompé, quand je vous ai pris pour des gens d'un cœur droit, & d'un esprit juste. Je le sens dans cette occasion plus que jamais. Adieu. Conservez-moi votre sincerité ; je m'y abandonne. Ne me pardonnez rien. Redressez-moi,

quand

quand vous me verrez dans l'égarement ; je vous le permets. Vous ne pouvez pas me donner de plus fortes preuves de votre affection.

SCENE VIII.

Le CLAM *de la Scene précedente.*

ADULISTE RAMPANDOR.

A*Duliste.* Que je plains les Grands-Seigneurs, quand je fais réflexion sur ce que nous venons de dire !

Rampandor. Oh ! je ne les plains pas, moi. Ils veulent absolument être flattez ; On les flatte. S'ils sont trompez, pourquoi l'ont-ils voulu ?

Aduliste. Si son dessein ne réüssit pas, comme il y a de l'apparence, que pourra-t-il penser de nous ?

Rampandor. Hé, allez ; il n'en pensera rien de mal ; car il penseroit en même temps mal de lui-même, puisque nous n'avons point eu d'autre sentiment, que le sien.

Aduliste. Si pourtant nous avions tâché de le détourner de cette entreprise ; croyez-vous que nous aurions mal-fait ?

Rampandor. Voici ce qui en seroit ar-

rivé; il ne nous auroit pas crû; & nous lui euſſions été en même-temps inſupportables, pour l'avoir contredit.

Aduliſte. Si le ſuccez en eſt mal-heureux, j'apprehende que nous n'en ſoyons reſponſables.

Rampandor. Je vous dis encore une fois qu'il s'en prendra à toute autre choſe, plutôt, qu'à nous; parce qu'il ſeroit obligé de s'en prendre en même-temps à lui-même. S'il s'en prennoit à lui-même, il avoüeroit avoir tort; eſt-ce que les grands l'avoüent jamais?

Aduliſte. Il eſt vrai que j'ai remarqué bien des fois qu'ils ne peuvent pas croire, que la raiſon ne ſoit pas toûjours de leur côté.

Rampandor. Vous avez remarqué juſte; un *je veux*, tient lieu de toutes raiſons à la plupart.

Aduliſte. Ils ſont pourtant fautifs comme les autres.

Rampandor. Oh vraiment oüi ils le ſont. Quand ils ne le ſeroient que par la facilité qu'ils donnent à ceux qui les approchent, de les duper; n'eſt-ce pas encore l'être trop?

Aduliſte Le perſonnage que nous faiſons, commence à me déplaire.

Rampandor. Il me déplait auſſi tres-

ſouvent ; mais il en revient une certaine utilité qui recommence toûjours à me le rendre agreable. Auſſi-tôt que les bonnes reflexions naiſſent, cette utilité ne leur donne pas le temps de ſe fortifier. J'eſpere pourtant qu'à la fin celles-là prendront le deſſus.

Aduliſte. Je l'eſpere auſſi ; mais, à dire vrai, je ne ſçai pas quand.

Rampandor. Hé, allez ; cela viendra. Les révolutions qui arrivent dans la fortune des gens comme nous, font que je m'y attends bien.

Aduliſte. Cela veut dire, qu'il faut cependant ſe garnir pour le beſoin, des profits de cette utilité, dont vous venez de parler.

Rampandor. Les plus ſages de notre profeſſion, le font ainſi.

Aduliſte. Quelle ſageſſe, que celle-là ! Je doute fort qu'elle ſoit approuvée de tous les ſages.

Rampandor. A ce que je vois, vous devenez ſcrupuleux.

Aduliſte. Un peu.

Rampandor. Changez donc de condition.

SCENE IX.

Le CORAM.

SCRIT, auteur. MURK. BIR.

SCrit. Que penſez-vous, Meſſieurs, de l'ouvrage que je viens de vous lire? Me conſeillez-vous de le rendre public? dites-moi en amis votre ſentiment.

Murk. Pour moi, je ne puis que vous en dire du bien. Il eſt admirable.

Bir. Si vous ne le mettez pas au jour, c'eſt un vol que vous ferez au public, d'une utilité, que l'amour de la patrie exige que vous lui apportiez, puiſqu'elle dépend de vous.

Murk. Quelle politeſſe dans cet ouvrage.

Bir. Quelle vivacité & quelle ſolidité de penſées!

Scrit. J'admire l'opinion que vous en avez; car il m'a coûté ſi peu de temps, que j'ai de la peine à croire ce que vous m'en dites.

Bir. Quoi! vous avez fait un ouvrage de cette force en peu de temps!

Scrit. Oüi, en peu de temps, & même ſans beaucoup d'application.

Murk. Voila donc pourquoi, il y a un endroit qui m'a paru un peu foible; c'eſt celui, où vous invectivez contre les richeſſes. Je ſuis aſſuré, que, ſi vous vous êtiez appliqué un peu davantage, vous l'euſſiez rendu plus fort. Je n'ai remarqué que celui-là. Vous voyez que je vous parle à cœur ouvert, & que je ne vous cache rien.

Scrit. Je vous ſuis obligé de cet avis. mais je vous puis aſſurer, qu'il m'a paru à moi être le plus fort de tout l'ouvrage; auſſi eſt-ce celui que j'ai manié avec le plus de ſoin. Je me ferois, pour ainſi dire, un ſcrupule, d'y faire le moindre changement, crainte de l'affoiblir.

Bir. Pour moi, Je l'ai trouvé excellent.

Murk. Vous voila deux contre moi; & ainſi, je dois me perſuader que c'eſt ma faute, ſi je ne l'ai pas trouvé aſſez bon. Peut-être ai-je eu quelque diſtraction dans le temps, que vous le liſiez.

Scrit. Voulez-vous que je le reliſe?

Murk. Cela vous incommodera peut-être.

Scrit. Oh, non; au contraire; aprés que je l'aurai lû, je profiterai peut-être de votre avis.

Il lit cet endroit avec emphaſe, pour le faire valoir le plus qu'il peut; & enſuite il dit;

Hé bien, trouvez-vous encore cet endroit foible ? pour moi, plus je le lis, plus j'y trouve de la force.

Murk. J'avouë que je me ſuis trompé ; il me paroît à preſent tout autre.

Scrit. Oh vraiment je m'y attendois bien.

Bir. Jugez de la bonté du reſte, puiſque l'on n'a trouvé à y reprendre que cet endroit, qui eſt cependant irreprehenſible. Vous pouvez à preſent avec toute ſureté le donner au public.

Scrit. Vous m'y encouragez de ſi bonne grace, que je vais inceſſamment le faire.

Murk. Je voudrois déja pour votre gloire que cela fût fait.

Scrit *en ſe ſouriant & d'un air content de lui-même.* Au moins ce ſera ſur vôtre compte, s'il ne réüſſit pas. En ce cas, nous aurions de terribles querelles enſemble.

Murk. S'il n'y a que cela qui puiſſe mettre de la diviſion entre nous, je ſuis ſûr que nous ſerons toûjours bons amis.

Scrit. Nous verrons.

Bir. Souvenez-vous, je vous prie, de nous faire quelque petite part de l'honneur que vous allez acquerir, puiſque

nous vous avons excité à en prendre le chemin.

Scrit. Helas ! je ne chercherai en cela, que l'utilité du public. S'il en revient de l'honneur, je vous le cede volontiers tout entier.

SCENE X.

Le CLAM *de la Scene precedente.*

BIR. MURK.

BIR. Dequoi vous avisiez-vous d'aller dire à cet homme qu'il y avoit un endroit foible dans son ouvrage ?

Murk. C'est que je voulois me donner le plaisir de le voir faire comme ses semblables, c'est-à-dire, aprés avoir prié qu'on lui remontre ses fautes, ne rien croire ensuite de la remontrance.

Bir. Vous avez eu satisfaction ; mais il n'en auroit point eü lui-même, si vous ne vous fussiez pas rendu.

Murk. Oh je n'avois garde de ne me pas rendre. J'avois pris le parti de faire ce que j'ai fait, je veux dire, de me retracter d'une maniere qui lui pût faire plaisir.

Bir. Ce pauvre homme s'imagine plus

que jamais, que ſon ouvrage eſt excellent; & cependant il eſt pitoyable. Il ſe va faire moquer de lui.

Murk. Il le merite bien : Pourquoi s'entêter ? Pourquoi ne vouloir pas profiter des avis qu'on lui donnne ? On ne peut trop mépriſer ces ſortes de gens.

Bir. Mais n'eſt-ce point que ceux qu'ils conſultent, les gâtent par leur complaiſance ?

Murk. Mais comment faire ? Un Auteur eſt au deſeſpoir, quand on lui découvre une faute dans ce qu'il montre. On s'en fait même un ennemi, en la lui faiſant voir. Vous jugez bien qu'il ſeroit inutile de vouloir abſolument le corriger. On a donc plûtôt fait de l'abandonner à ſon entêtement. Entêtement ſi fort, que, quand le public lui aura marqué, qu'il trouve ſa production mauvaiſe, il ne croira pas pour cela avoir mal fait. Vous le verrez.

Bir. Helas ! je ne le vois que trop tous les jours.

SCENE

SCENE XI.

Le *CORAM.*

ROR, Magiſtrat. KIQUE, plaideur.
NEONE, jeune fille.

ROR, *parlant gravement à Kique.* Hé bien, qu'y a-t-il?

Kique. Monſieur, ſi vous vouliez expedier cette Damoiſelle, afin que j'aye l'honneur de vous entretenir plus long-temps, je....

Ror. Continuez de parler, puiſque vous avez commencé. Que demandez-vous?

Kique. Juſtice, Monſieur.

Ror. Je vous l'accorderai. Eſt-là tout?

Kique. Si vous vouliez m'entendre, je vous montrerois ſi bien l'équité de ma cauſe, que....

Ror. Je ne ſuis pas ſeul votre Juge; & ainſi, gardez ce que vous avez à dire, pour quand nous ſerons aſſemblez; vous épargnerez ainſi bien des répetitions.

Kique. Si pourtant...

Ror. Allez, vous dis-je.

Kique. Juſtice, Monſieur, juſtice!

Ror. Si vous n'avez pas tort, on ne vous en fera point.

Kique. Trois mots seulement, Monsieur,

Ror. Croyez-vous, que je n'aye point d'autre chose à faire, que de vous entendre ?

Kique. Helas! mon bon Monsieur, je sçai bien que....

Ror. Et moi je sçai bien que vous gâterez votre affaire, si vous m'importunez plus long-temps.

Kique. Pardon, Monsieur, pardon.

Ror. Vous serez tout pardonné, aussitôt que vous m'aurez laissé en repos.

SCENE XII.

Le CLAM *de la Scene précedente.*

ROR, NAONE.

ROr, *prenant un air gai, éveillé & semillant.* Que cet homme m'impatientoit, ma belle enfant!

Naone. Oh, je le voyois bien. Que j'avois de plaisir de voir votre gravité! elle ne vous sied pas mal au moins. Pourquoi n'êtes-vous pas toûjours comme cela avec moi?

Ror. Pourquoi es-tu une petite friponne qu'on ne peut voir sans gouter un plaisir & une joye inconcevable ?

Naone. Oüi, à ce que vous dites.

Ror. Hé, en doutes-tu, ma mignonne?

Naone. Bon! vous vous moquez peut-être de moi, quand vous dites ces choses-là.

Ror. Allez, vous êtes une petite badine, de parler de la sorte.

Naone. Oh bien, nous allons voir si vous m'aimez comme vous dites.

Ror. Voyons donc. Qu'y a-t-il?

Naone. Ma tante a un procez, vous êtes un de ses Juges. Si elle le perd, est-ce que j'aurois sujet de croire que vous m'aimez?

Ror. Et, si elle le gagne, que me donneras-tu? seras-tu toûjours....

Naone. Faites-la gagner, & aprés cela nous verrons.

Ror. Si elle le gagne, prétends-tu, qu'elle t'accompagnera continuellement, comme elle fait quand tu viens ici? car c'est un extraordinaire de te voir aujourd'hui sans elle.

Naone. Mais.... Je ne dis rien davantage. Faites-là gagner seulement.

Ror. Ah, ma chere enfant que tu connois bien le pouvoir que tu as sur moi!

Naone. Je croirai que j'en ai si ma tante gagne son procez. Oh si elle le perd, (en riant) je vous assure que je ne vous aimerai plus.

Ror. Cela eſt beau vrayment, de me faire une telle menace ! il faut que je t'aime bien, pour ne me pas fâcher !

Naone. Et vous, m'aimeriez-vous, ſi vous me refuſiez une choſe ſi facile?

Ror. Quel eſt donc enfin ce procez; car pour connoître ſi la choſe eſt ſi facile, il faut bien que je ſçache de quoi il s'agit.

Naone. Ma tante vous le dira; elle viendra elle-même vous expliquer toutes choſes.

Ror. Ta tante! Oh, elle m'ennuyera bien, mon enfant! croi-moi, qu'elle t'en inſtruiſe; & viens enſuite me l'expliquer toi-même.

Naone. Moi! je n'entends point toutes ces choſes-là.

Ror. Je t'aiderai. J'entendrai à demi mot tout ce que tu voudras dire.

Naone. Mais ſi ma tante veut abſolument venir, comment faire?

Ror. Hé bien, qu'elle vienne; mais ſur tout ſois avec elle.

Naone. Vraiment je n'ai garde d'y manquer.

Ror. Eſt-ce pour avoir le plaiſir de me voir .....

Naone. Adieu. Je ne veux point vous le dire.

Ror. Pourquoi ?

Naone. Oh, vous voyez bien ce qui en eſt.

Ror. Mais encore....

Naone. Laiſſez-moi aller ; car ma tante m'attend.

Voilà tout ce que j'ai pû avoir pour lors des ſcenes de cette Comedie. Toutes les autres étoient dans ce goût. On y joüoit preſque toutes les profeſſions, ou plutôt, ceux qui les avoient embraſſées. Enfin leurs critiques n'en cedoient en rien à celles de nos auteurs. On doit conclure de tout ceci, que les mêmes défauts, les mêmes bizarreries regnent par tout.

V. Au ſortir de cette Comedie, on alla à l'Opera. Je lui donne ce nom, quoiqu'il ne fut compoſé que de muſique : car pour des paroles, on n'y en dit point. Il n'y avoit que de la ſymphonie, on n'y joüoit que des inſtrumens. Mais quelle ſymphonie ! quels inſtrumens ! ſi vous n'êtiez pas autant de mes amis, que vous l'êtes, j'aurois aſſurement paſſé ce concert ſous ſilence : mais puiſque j'ai réſolu de vous dire tout, je vais familierement & en peu de lignes vous en faire la deſcription.

On appelloit cet Opera ; *Les ſoulagemens*

du corps. Il ne consistoit que dans une espece de musique, que les prétendus musiciens executoient en baillant, en éternuant, en se mouchant, en crachant, en ronflant, en toussant, en rottant & en petant. Les bailleurs lisoient ou faisoient semblant de lire certains livres, pour les exciter à bailler. Ceux qui éternuoient ou se moucheoient, prenoient continuellement du tabac. Les cracheurs avoient auprés d'eux certaines personnes dégoutantes, pour leur faire venir l'eau à la bouche, afin de cracher. Les ronfleurs paroissoient endormis. Les tousseurs étoient chaudement vêtus, pour montrer qu'ils étoient enrhumez. Les rotteurs étoient à table & mangeoient avec avidité. Avec eux étoient les peteurs, qui mangeoient force navets & autres choses venteuses.

Entre tous ces gens-là, je remarquai quelques bailleurs qui me surprirent. Toutes les fois qu'ils bailloient, ils faisoient claquer leurs doigts, & crioient plusieurs fois, *ginarami*; & cela, à ce que j'appris, pour empêcher qu'un mauvais esprit n'entrât par leur bouche. C'est une superstition qui regne dans leur païs.

Au reste, quelque impertinente & ridicule que fût cette musique par ses in-

ſtrumens, elle ne laiſſoit pas d'être digne d'admiration. Tout s'accordoit parfaitement. On y remarquoit tres peu de faux tons; ce qui montroit qu'elle avoit été long-temps concertée. Les ronfleurs y firent ſi bien la baſſe-continuë, que rien n'y manquoit. Les rotteurs faiſoient des roulemens qui ſurprennoient. Les éternueurs donnoient leurs tons juſtes, pour ſuivre ceux des moucheurs. Ils *harmonioient* quelquefois tous en même temps avec la juſteſſe la plus exacte. Tout cela ne ſe faiſoit pas ſans beaucoup de peine; on les voyoit tous en eau. Si leur *corps ſe ſoulageoit*, il ne ſe fatiguoit pas moins. Ce concert finit par un d'entr'eux, qui executa lui ſeul ce que tous les autres avoient fait chacun en leur particulier; & cela avec tant de promptitude, qu'à peine un ton attendoit l'autre. Il y avoit un batteur de meſure, qui ſe tourmentoit comme un poſſedé. Les bailleurs dont je vous ai parlé, furent ceux qui lui donnerent le plus de peine; parce qu'ils vouloient prendre tout le temps neceſſaire, pour ſatisfaire exactement à leur ſuperſtition. Les petteurs faiſoient rire plus que tous les autres; car ils étoient dans un manege continuel de gambades.

VI. Enfin toute cette journée finit par

un ballet qu'on appella, *les parties du corps humain.* Voici ce que c'étoit. Un geant d'une grandeur énorme, parut, & dansa lui seul; puis il s'arrêta, & demeura quelque temps immobile. Ensuite ses deux cuisses avec les jambes & les pieds se séparerent & firent une danse; les bras les vinrent trouver; puis la tête, & enfin le tronc. Tout cela étoit horrible à voir; mais charmoit en même temps par l'invention. Car toutes ces parties formoient chacun une danse qui convenoit à ses exercices. La tête marquoit par ses mouvemens, ce qu'elle fait, quand elle consent, quand elle refuse, quand elle se moque, & ainsi des autres membres. Le ballet finit par la réünion de toutes ces parties, & par la danse de tout le geant, quand il fut rétabli dans son premier état. Je vous expliquerai quelque jour tout ceci plus au long, ou de bouche, ou par écrit.

Il ne me reste plus rien à vous dire de cette premiere journée. Je vais travailler à vous apprendre ce qui se passa dans la seconde. Comptez qu'elle vous donnera peut-être encore plus de plaisir que celle-ci, tant par ses nouveautez, que par ses merveilles. En attendant, recevez la continuation de mes curiositez.

Suite de mes curiositez.

Je ne vous parlerai aujourd'hui que d'un ſinge, qui eſt une curioſité, que je puis vous aſſurer en valoir pluſieurs autres. C'eſt un vrai prodige. Je le garde pour la récompenſe d'un de mes valets, quand je ſerai à Paris, perſuadé que je ſuis, que, pour le montrer, il retirera plus d'argent, que je ne lui en pourrois donner.

Ce ſinge à des aîles. Il touche quelques accords ſur la guittare, & joüe fort bien aux échets. Il mene un caroſſe, à peu-prés, auſſi-bien qu'un cocher. Pour joüer de la flute, cet inſtrument que vous aimez tant, il s'y entend à merveilles. On ne peut pas mieux que lui s'acquiter de certains exercices de valet, comme de porter, d'apporter, de balayer, piler, &c. Je ne vous parle pas de toutes les autres ſingeries, ordinaires à ceux de ſon eſpece; c'eſt tout vous dire, qu'il y excelle. Quand vous le verrez, vous en ſerez charmé. Adieu. Je ſuis, &c.

MITAL.

RELATION XIII.

I. *Eau qui ôte la memoire; autre qui l'augmente. Eau qui fait tomber les dents. Eau qui enyvre; autre qui rend insensé. Licorne. Lievres qui ont deux cœurs. Oyseaux. Des Medecins. Anguilles. Poisson qui excite des querelles. Constipation de trois ans. Pommes.* II. *Homme tres-leger à la course. Gageures. Force. Odorat. Docteur. Oreilles. Oüie. Femmes. Poison.* III. *Enfant barbu. Homme sans bouche. Femmes. Marques naturelles. Noblesse. Oreilles. Ombre. Argent-vif. Pieds. Vomissement. Nain. Femme grosse. Langue. Front. Mammelles. Oyseau. Mouches. Regard.* IV. *Comedie. Les grands & les petits. Petits méprisez. Grands méprisez. Grand qui reçoit un present d'un petit. Grand qui a besoin des petits. Grand qui ne paye pas ses dettes. Grand qui se mes-alie. Grand qui méprise les Sçavans.* V. *Opera. Les dissonances.* VI. *Balet. Les faux-pas. Curiositez. Oiseau. Pierre. Fleurs. Fruit. Pillules.*

I. SAns autre preambule, pour commencer à vous parler de ce que j'ai

remarqué de plus ſingulier dans tout ce qui ſe paſſa pendant la ſeconde journée de notre admirable fête, je vais, pour en ſuivre l'ordre de ſes plaiſirs & de ſes divertiſſemens, vous entretenir d'abord du feſtin.

Un homme y avoit fait voiturer plusieurs muids pleins, les uns d'une eau qui ôtoit la memoire; & les autres, d'une eau qui l'augmentoit. Il en eut un ſi prompt debit, qu'en deux jours il ne lui en reſta pas une goutte. Ceux qui avoient des ſujets de chagrin, uſoient de la premiere, pour oublier tous les objets, dont le reſſouvenir pouvoit les affliger. Ceux qui n'en avoient point, beuvoient de la ſeconde, pour rappeller dans leur memoire toutes les joyes qu'ils avoient reſſenties; & ainſi rien ne les arrêtoit, quand il s'agiſſoit de ſe bien divertir. Les femmes qui avoient l'experience du chagrin que donnoit à leurs maris le reſſouvenir de certaines fredaines, eurent bien ſoin de leur faire boire de la premiere de ces eaux; elle ſervit auſſi aux debiteurs, qui ſçavoient qu'ils pourroient ſe trouver en preſence de leurs creanciers. La ſeconde n'eut pas tout-à-fait un ſi prompt débit; parce qu'il y a bien plus de gens qui ont be-

ſoin d'oublier leurs peines, qu'il n'y en a qui ſouhaiteroient ſe rappeller dans la memoire leurs plaiſirs. Les gens d'étude furent ceux, qui eurent le plus d'empreſſement pour celle-ci; non pas pour s'en ſervir dans cette occaſion; mais pour la garder, & en faire uſage, quand ils s'appliqueroient aux ſciences de memoire, afin de ne rien oublier de ce qu'ils auroient appris. Si l'on faiſoit trafic de cette derniere eau par tout, que de gens s'en ſerviroient! car à preſent, on croit être bien ſçavant quand on ſe reſſouvient de ce que les autres ont fait, dit, ou penſé: peu ſe mettent en peine de penſer, de dire où de faire d'eux-mêmes. Auſſi ne trouvons-nous dans la plus-part des Ouvrages, que des repetitions continuelles.... Ne me voila-t-il pas tombé déja dans les moralitez! à peine ſuis-je entré dans la matiere d'un recit, qu'il ſemble que je veüille faire un traité de morale. En tout cas, la faute ne ſera pas grande; car je la vais finir, pour revenir à mon ſujet.

Voici une autre eau qui n'eſt pas moins merveilleuſe, que les deux precedentes; elle fait tomber les dents le même jour qu'on en a bû. On en conte cette hiſtoire. Il y a dans ces cantons des peu-

ples differens, qui, comme dans les premiers ſiecles, ont pour principales armes, leurs dents & leur ongles, quand ils ſe font la guerre. Un des deux partis ſçachant qu'il y avoit en un lieu une fontaine, dont les eaux avoient la proprieté de faire tomber les dents, fit tant de mouvemens differens, qu'il engagea les ennemis à ſe camper proche cette fontaine. Ceux-ci, preſſez de la ſoif, ne manquerent pas d'y boire à leur ſatisfaction, ne ſoupçonnant point du tout, qu'il leur en dût arriver aucun accident. Le même jour, les autres leur preſenterent le combat; les beuveurs l'accepterent; mais à la mal-heure pour eux. Puiſque leurs dents tombant à meſure qu'ils vouloient s'en ſervir pour attaquer, ou pour ſe défendre; ils furent déchirez & mis en pieces par les autres. Le Prince fit faire dans le feſtin un uſage de cet eau, qui ne fut pas ſi cruel; il en fit donner ſecrettement à quelques-uns de ſes Courtiſans, qui ayant les plus belles dents du monde, rioient preſque toûjours afin de les montrer. Ces bons Seigneurs furent bien ſurpris, quand quelque temps aprés, ils virent tomber leurs grains de beauté; ceux qui ignoroient le myſtere, en furent rem-

plis d'admiration ; ceux qui le ſçavoient, en rirent de tout leur cœur.

Nous eûmes à notre table un auſſi plaiſant divertiſſement, que nous donna l'uſage de deux autres eaux, dont l'une enyvroit, & l'autre rendoit inſenſé. On en donna à boire à de certaines gens qui font profeſſion de gravité ; qui ne quittent jamais ce que les bons drôles appellent un minois ſerieux; qui ſont toûjours prêts à critiquer, à cenſurer & à reprendre ; enfin, qui ſont auſſi affligez de voir les autres dans la joye, que s'il leur étoit arrivé à eux-mêmes quelque malheur. Comme ces gens-là ſont inſupportables dans les aſſemblées pareilles à celle-ci ; on ne manqua pas de profiter de l'occaſion de ces eaux, pour les rendre plus ſociables, plus gais, ou du moins plus réjoüiſſans. En effet, on leur en donna tant, qu'ils firent mille extravagances. Comme l'attention ſur eux-mêmes, ni les reſpects humains ne les retenoient plus, ils s'en donnerent en toutes manieres ; ils ſautoient, danſoient, faiſoient des culbutes, couroient aprés les femmes, chantoient, & diſoient tout ce qui leur venoit à la bouche, ſans ſe mettre en peine ſi la pudeur en ſouffroit. Pendant leur yvreſſes & leur folie, ils ſe dédom-

magerent aſſurement bien de la contrainte, où leur ſageſſe étudiée les avoit mis juſqu'alors. Malheureuſement pour eux, leur langue trahit beaucoup les myſteres de leur déguiſement. Quelques paroles qu'ils lâcherent, augmenterent les ſoupçons qu'on avoit ſur eux par rapport à de certaines choſes; & l'on ſe promit bien d'étudier ſi exactement leur conduite, qu'à la faveur de ce qu'ils avoient dit, on ne manqueroit pas de les prendre ſur le fait.

Je ne remarquai rien de particulier dans la boiſſon, que les eaux, dont je viens de vous parler. Voici ce qu'il y avoit de plus ſingulier dans ce qu'on mangea.

Vous ſçavez que la Licorne eſt un animal ſi rare, que bien des gens doutent même qu'il y en ait aucun de cette eſpece. Le Roi employa tous ſes ſoins, & ne plaignit aucune dépenſe pour en faire trouver. Enfin, on lui donna avis, qu'on en avoit vû une dans un bois prochain. Il envoya auſſi-tôt grand nombre de gens pour la prendre; mais tous leurs efforts & tous leurs ſtratagêmes furent inutiles; car elle ſçavoit également éluder ceux-ci, & reſiſter à ceux-là. Le Prince remarqua qu'un vieux cour-

tisan de sa Cour, se sourioit, quand on vint rapporter le mauvais succez de cette chasse. Il lui en demanda la raison; » Prince, lui répondit-il, c'est en vain » que vous envoyez tant de gens pour » se rendre maîtres de cet animal. Je sçai, » par experience, que jamais ils n'executeront leur entreprise. Il est donc imprenable? répondit le Roi. On le peut » prendre, repartit le Vieillard; mais » ce n'est pas avec les moyens, dont » vous vous servez. Il n'y a que des » vierges, qui le puissent dompter; faites-en l'épreuve, & vous connoîtrez » la verité de la proposition que j'a» vance. Chacun interpreta en sa maniere ce que le Courtisan venoit de dire; les uns prétendoient qu'il n'avoit voulu que plaisanter; les autres assuroient qu'il radotoit; d'autres, qui le connoissoient pour être aussi malin, qu'un vieux renard, disoient hautement que c'étoit pour se venger des filles, dont il avoit souvent été maltraité, qu'il avoit donné » cet avis. Car, ajoutoit-on, celles qu'on » exposera à cette chasse, n'y réüssis» sant point, ne manqueront pas d'être » couvertes de confusion; parce qu'on » jugera du mauvais succez de leur » chasse, qu'elles ne sont pas telles, qu'elles

qu'elles ont voulu le faire croire. Le « Roi, qui fut instruit de tous ces diffe- « rens sentimens, demanda au Courtisan « ce qu'il en pensoit. Prince, répondit- « il, ce qu'on dit de moi, je le dirois « peut-être aussi moi-même d'un autre, « qui vous auroit fait la même propo- « sition, si j'étois aussi ignorant que ceux « qui raillent de mon avis, qui en plaisan- « tent, & qui lui donnent une maligne in- « terpretation. J'ai assez long-temps vê- « cu, pour sçavoir que l'habileté est sou- « vent exposée aux persecutions de l'i- « gnorance. Je vois tous les jours dans « votre Cour les plus sages & les plus sça- « vans en proye aux invectives de je ne « sçai quels fanfarons & étourdis, qui « n'ont pour tout merite, que la pro- « fession qu'ils font de n'en avoir point; « profession qu'on connoît, quand on « voit, qu'ils croyent valoir beaucoup, « seulement parce qu'ils n'ont que du « mépris pour ceux qui valent plus « qu'eux. Comme le bon homme se jet- « toit dans une morale qui impatientoit le Prince, parce que celui-ci étoit plus occupé du desir d'avoir la Licorne, que d'entendre les plus belles moralitez du monde; il faut donc, dit-il, cher- « cher des vierges; mais où en trouver? «

» laissez-moi ce soin, dit le Courtisan,
» promettez seulement une récompense
» à celles, dont je me servirai; & moi
» seul avec elles nous vous apporterons
» ce que vous souhaitez. Le Roi lui accorda tout ce qu'il demandoit. Il alla ensuite chercher chez les plus pauvres gens de jeunes filles qui avoient seulement l'âge suffisant pour les faire marcher. Il fit une compagnie composée de cent de ces petites personnes, leur donna à chacune une arme porportionnée à sa force; puis partit avec elles, & les conduisit dans le lieu où étoit la Licorne. C'étoit une fort plaisante chose à voir, qu'un vieux barbon à la tête d'une armée de petites fillettes, qui étoient assurement plus propres pour manger des friandises, que pour combattre contre un animal qui avoit été formidable aux hommes les plus robustes & les plus aguerris. Quoi qu'il en soit, il retourna triomphant avec sa petite troupe, quelques heures aprés son départ. Il étoit à leur tête, marchant gravement, & tenant la corne de la bête à la main. La tête étoit portée aprés lui par deux de ces jeunes filles, qui la tenoient chacune par une oreille; celles qui suivoient, portoient successivement toutes les autres

parties, deux à deux, quatre à quatre, ou ſix à ſix, ſelon la groſſeur du fardeau, dont elles étoient chargées ; car le bon homme avoit mis cet animal tout en pieces, afin que ces enfans euſſent plus de facilité à le porter, ou pour rendre ſon triomphe plus éclatant, ou pour quelque autre raiſon, dont il ne jugea pas à propos d'inſtruire les ſpectateurs. Sçavoir comment il vint à bout de cette grande entrepriſe ; c'eſt ce qu'il ne voulut pas dire ; je l'ai pourtant ſçû, & vous le ſcaurez auſſi, avec bien d'autres choſes, qui ne ſeront pas moins curieuſes, aprés ma derniere Relation. Le Prince s'acquitta fort exactement des promeſſes qu'il avoit faites, tant il reſſentoit de joye du preſent qu'il venoit de recevoir. Cette Licorne fut donc ſervie ſur ſa table, & mangée avec d'autant plus de plaiſir, qu'on s'étoit donné beaucoup de ſoins pour la prendre. A peine les os ſe ſauverent-ils des dents de ceux qui la mangeoient. Je croi qu'on auroit fait même quelque gelée de ſa corne, ſi l'on n'avoit enfin engagé le Roi par pluſieurs remontrances, à la conſerver, non ſeulement à cauſe de ſa rareté, mais encore pour la proprieté qu'on lui attribuë : car on aſſure que

l'on connoît le poiſon, quand on en met dans un vaſe qui eſt fait de cette corne, parce qu'on voit alors une ſueur qui ſort par tous ſes pores.

Chaque morceau de cette Licorne étoit accompagné d'un petit prodige, je veux dire, d'un lievre qui avoit deux cœurs. Selon le recit des chaſſeurs, qui les avoient donnez, on a beaucoup de peine à prendre ces lievres ; ils n'ont pas la timidité des autres ; au contraire, ils ſe défendent & attaquent même avec courage. Auſſi ne manquent-ils pas de cœur, puis qu'ils en ont deux. On les avoit ſervis tout ouverts par le ventre, afin que les conviez puſſent voir ce qu'ils avoient de particulier.

On vid ſur les tables pluſieurs plats remplis d'oyſeaux d'une tres-grande délicateſſe. Nos ortolans ſont une viande tres-groſſiere en comparaiſon. Quand on les avoit mis dans la bouche, & qu'on les mangeoit, il ſembloit qu'on mâchoit à vuide. On ne peut pas trouver une viande plus legere. Quoi qu'il y en eût un nombre prodigieux, il n'en reſta aucun. Tel en avoit mangé vingt, qui avoit le même apetit, que quand il s'étoit mis à table. La raiſon pourquoi ces oyſeaux ſont ſi délicats, c'eſt qu'ils ſont

continuellement dans l'air. Jamais on ne les voit ſur la terre ; auſſi-tôt que leurs œufs ſont pondus, ils reſtent dans leurs plumes, & c'eſt-là qu'ils les couvent. Puis qu'ils ne s'appuyent jamais ſur la terre, on croit qu'ils ne ſe nourriſſent que d'air & de roſée. Et ainſi, il ne faut pas s'étonner de ce qu'ils ſont une nourriture ſi legere. On remarqua que quelques Medecins, qui ſe trouverent à ces tables, furent ceux qui en mangerent le plus ; voulant, diſoient-ils, prouver aux autres, qu'ils pratiquent eux-mêmes ce qu'ils conſeillent ſi ſouvent, c'eſt-à-dire, la diete, où tout au plus, l'uſage des viandes, qui ne ſoient point du tout à charge à l'eſtomach. Leur exemple auroit été plus convainquant, s'ils s'en étoient tenus pour tout leur repas à ces oyſeaux ; mais ils détruiſirent leurs preuves, par l'avidité avec laquelle ils donnerent ſur d'autres oyſeaux qui étoient extrêmement gras & fort nourriſſans. « Nous ferons volontiers, comme vous « avez commencé, leur diſoient quel- « ques-uns ; mais à condition que nous « continuërons, & que nous finirons « comme vous. Les Eſculapiens, pour ſoutenir ce qu'ils avoient avancé, & pour répondre aux objections qu'on leur fai-

soit (car on n'étoit point du tout alors disposé à écouter leurs avis) apporterent des prétenduës raisons, tirées de la difference des temperamens, de l'usage, de l'habitude, de la temperature de l'air, de la qualité des alimens, des exercices qu'on a accoûtumé de faire, de la foiblesse de la nature, & d'autres semblables sujets & ordinaires de leurs raisonnemens; mais, pour toute replique, on
» leur dit; votre meilleure raison (c'est-
» à-dire, la meilleure pour vous) est
» celle que vous tirez de vos ordonnan-
» ces, par rapport au profit qu'elles vous procurent. Ils vouloient repartir, & enfin on les fit taire, en leur disant:
» Croyez-nous, Messieurs, vous ferez
» un plus judicieux usage de votre bou-
» che, en l'employant à manger de bon
» appetit, comme vous faites, que de l'a-
» muser à tenir des discours qui l'empê-
» cheroient, & qui tendroient à nous
» empêcher nous-mêmes de profiter
» d'une si bonne occasion. Ils secoüierent la tête, & je croi que dans leur cœur, ils avoüerent qu'on avoit raison, & qu'ils ne furent pas fâchez de la remontrance. Ils se donnerent pourtant bien de garde de marquer qu'ils se rendoient à ce qu'on leur disoit; parce qu'ils auroient crû pre-

váriquer, & faire des-honneur aux Loix & aux Statuts de la profession.

Pour revenir à ces oyseaux qui étoient si gras ; vous pensez bien, je m'imagine, que puis que je vous en ai parlé, ce n'est pas tant à cause des Medecins, que parce que j'en ai appris quelque chose de singulier. En effet, la singularité de ces oyseaux, est tres-remarquable : car, quoi qu'ils ne vivent que de grains de sable, ils ne laissent pas d'avoir une graisse surprenante ; ce qui me fit ressouvenir de tant de gens que j'ai veus, dont les uns étoient fort maigres, quoi qu'ils mangeassent beaucoup ; & les autres fort gras, quoi qu'ils mangeassent tres-peu. Ne pouvons-nous pas dire que le temperament contribuë à cette diversité ; de même qu'il y a des terres grasses & des terres maigres ? Si je me piquois d'être habile naturaliste, je vous dirois de belles choses là-dessus, ou du moins, je m'imaginerois vous en dire.

Vous qui aimez extrêmement les anguilles, ah, que vous vous en seriez bien regalé ici ! jamais je n'en ai vû un si grand nombre. Que dis-je ? je ne croi pas qu'on en pêche tant en plusieurs années aux environs de Paris, qu'il en a paru ici en un jour. Je puis dire sans

exageration, qu'il y en avoit autant, qu'il y a de brins d'herbes ſur le large & long talus qui regne au bas de la terraſſe de votre beau jardin. Ne penſez pas faire ici l'incredule; car votre incredulité ne pourroit tenir contre ce que je vais vous dire, pour vous apprendre ce qu'on fit, afin d'en avoir un ſi grand nombre. Pluſieurs pêcheurs, qui étoient avertis de la profuſion qui ſe devoit faire dans les feſtins de cette fête, long-temps avant qu'elle s'executât, s'aviſerent de couper une quantité prodigieuſe de gazons pendant le mois de May, dans le temps qu'ils étoient couverts de roſée; puis les ayant mis l'un ſur l'autre, de telle ſorte qu'ils ſe touchoient par la partie herbuë, les expoſerent au ſoleil. Quelques heures aprés que cet aſtre les eut bien échauffez, il en ſortit toutes les anguilles, dont je viens de vous parler. Et ainſi ai-je tort de vous dire, qu'il y avoit autant d'anguilles, que de brins d'herbes? Je ne me bornerai pourtant pas au prodige de la quantité de ces poiſſons; en voici un plus conſiderable ſur la grandeur. Il y avoit une de ces anguilles, longue de trois cens pieds; mais ſervie par morceaux, avec le même ordre, que le grand poiſſon de la journée precedente.

Autre

Autre poiſſon bien plus digne d'admiration, puis qu'auſſi-tôt qu'il parut ſur la table, & que les conviez eurent jetté les yeux deſſus, ils devinrent comme yvres, ils furent troublez, agitez, & enfin ſe querellerent ſans ſçavoir pourquoi ; de telle ſorte, qu'ils étoient ſur le point d'en venir aux mains, ſi ceux qui l'avoient ſervi, n'euſſent eû l'adreſſe de leur en faire manger promptement. A peine en eurent-ils mis dans leur bouche, qu'ils reprirent la tranquillité qu'ils avoient auparavant. Cette proprieté ſi bizarre & ſi dangereuſe eſt cauſe, que jamais pluſieurs ne ſe mettent enſemble pour pêcher ce poiſſon ; ou du moins, s'ils s'aſſemblent pour cela, ils portent avec eux dequoi faire du feu, afin d'en faire griller un, de le manger promptement, & d'éviter par ce moyen les querelles qu'il pourroit exciter entr'eux. Un de ces pêcheurs, qui en avoit fait long-temps un grand commerce, étant devenu aveugle, ne laiſſa pas de continuer ſa pêche ; ce qu'il faiſoit facilement par la longue habitude qu'il avoit d'aller dans le lieu, où il y en a beaucoup. Comme il ne les voyoit pas, il n'avoit pas beſoin d'en manger pour éviter les troubles ; car on les ſent s'exciter en ſoi,

quand on le regarde. Quelques gens, qui par mortification, s'abſtiennent de manger du poiſſon, comme ailleurs on s'abſtient de manger de la viande, s'étant trouvez à la table, dont je viens de parler, furent obligez de s'en retirer & d'aller à une autre; parmi eux, il y avoit un homme conſtipé depuis trois ans, qui cependant ne laiſſoit pas de manger, ſans reſſentir aucune incommodité. Et ainſi, à peine y voyois-je un prodige, que j'en apprenois un autre. Quel plaiſir pour vous & pour moi!

Le deſſert fut composé de pluſieurs fruits ordinaires, mêlez de quelques pommes tres-belles à voir; mais qui n'étoient point du tout bonnes à manger: à peine les avoit-on touchées, qu'elles ſe reduiſoient en cendres. Elles ne ſervent à autre choſe, qu'à attrapper, ou à donner occaſion aux moraliſeurs de parler contre la vanité & la fragilité des biens de ce monde, qui ſurprennent par leur éclat; mais qui étant bien maniées par les reflexions de l'eſprit, ſe reduiſent preſque à rien. Si je ne craignois de vous ennuyer, je continuërois la moralité; car le ſujet en donne un beau champ. Mais je me perſuade, que je vous contenterai davantage en continuant le recit que je vous ai pro-

mis. Vous llez avoir ſatisfaction. J'en ſuis à preſent aux exercices d'adreſſe & de force, dont on eut le plaiſir pendant cette ſeconde journée.

II. Un homme, le plus leger à la courſe, que l'on ait jamais vû, & que l'on puiſſe peut-être jamais voir, commença ce ſpectacle. Les lievres n'étoient pas en ſureté devant lui ; car il couroit plus vîte qu'eux, puis qu'il les attrappoit. Non-ſeulement il couroit ſur le ſable, ſans y laiſſer la marque de ſes pieds ; mais encore, ſur l'eau, ſans les moüiller. Force gageures furent faites contre lui ; il perdit la premiere, qui étoit de peu de choſe, pretendant atteindre à la courſe un cheval : il le fit apparemment exprés ; car dans la ſuite, il gagna les plus conſiderables, pour des courſes bien plus difficiles ; il en perdit pourtant une de celles-ci ; mais c'étoit afin d'amorcer & de faire ſes conditions meilleures. Il y réüſſit comme il ſouhaitoit ; & ainſi on eut bien du plaiſir, aux dépens des dupes. Cela eſt aſſez ordinaire.

Vous venez d'être inſtruit d'un prodige de legereté ; en voici un de force. C'étoit un homme d'une ſtature mediocre, mais trapuë & ramaſſée. Il étoit dans une grande place entourée de bar-

rieres, & quatre fois plus grande que la place Royale de Paris ; dans la même place il y avoit un bœuf & un cheval, qui sembloient regarder avec admiration les spectateurs ; & à un bout une tres-grosse pierre qu'on assura peser trois cens soixante & quatre livres. Vous allez peut-être vous imaginer, qu'il assomma le bœuf, qu'il combattit contre le cheval, ou enfin toute autre chose, que ce que je vais vous dire. Aprés s'être promené pendant quelque temps, il s'approche du cheval, le prend & le porte élevé tout au tour de la place ; il en fait autant du bœuf. Ces pauvres animaux paroissoient tout étourdis par le bruit des éclats de rire qu'on faisoit. Vous devez bien juger que la pierre n'étoit pas là pour rien. Il la jetta d'une extremité de la place à l'autre, de sorte que ceux, qui étoient du côté où elle se portoit, croyant qu'ils en alloient être écrassez, firent des cris épouvantables, pendant que de l'autre on entendoit des ris & des huées, qui faisoient la plus extravagante musique du monde. Mais s'il avoit beaucoup de force, il n'avoit pas moins d'adresse pour la regler ; car la pierre alla donner juste au pied de la barriere. Il la reprit & la rejetta de l'autre côté ; & ceux qui avoient hué,

eûrent ensuite autant de peur, que ceux qui avoient été huez; & cela, parce qu'elle s'élevoit si haut, qu'il sembloit qu'elle devoit aller bien audelà du terme, que cet homme s'étoit proposé. Venons à un autre spectacle, qui, quoi qu'il n'eût rien de si formidable, ne laissa pas de faire peur à bien des gens.

Un de ceux que dans le païs on appelle Religieux, avoit la reputation de connoître par son seul odorat si une fille étoit chaste ou non; c'est cet homme qu'on alla trouver. Quelques-uns disoient qu'il ne convenoit point du tout à un Religieux d'exercer ce talent; car ajoû- « toient-ils, il fera cette épreuve en pu- « blic, ou en particulier; si en public, « il n'en faut pas davantage pour des-ho- « norer une fille, supposé qu'il declare « connoître que sa conduite est dereglée; « si en particulier, que lui importe-t--il « d'aller apprendre d'un autre ce qu'elle « sçait parfaitement elle-même? d'autres « prenant le parti du Religieux, assuroient que c'étoit par precaution pour lui-même, qu'il se vantoit d'une si admirable proprieté de son odorat, en ce que par ce moyen il écarteroit les filles de sa presence; & ainsi éviteroit le danger que sa vertu craignoit. En effet, quand on fut

aſſemblé, auſſi-tôt qu'il eut declaré ce qu'il ſçavoit faire, toutes les filles ſe retirerent bien vîte; parceque, diſoient-elles, il n'étoit pas juſte, que leur reputation dépendît de ce que cet homme voudroit bien dire. Pluſieurs voulurent tirer de cette retraite de mauvaiſes conſequences contre elles; mais les plus ſages » ſoutinrent qu'elles avoient raiſon: car, » diſoient-ils, ſi ce Religieux, aprés » avoir ſenti une fille, declare qu'elle » n'eſt pas chaſte, il faudra donc l'en » croire ſur ſa parole; ou, ſi on ne le » veut pas, on ſera dans la neceſſité de » lui prouver qu'il ſe trompe; comment, » je vous prie, s'y prendra-t-on, pour » trouver des preuves qui le puiſſent con» vaincre de faux? Voici plû-tôt ce qui » arrivera; on s'en tiendra à ce qu'il aura » dit, ſans ſe mettre en peine de le re» futer. N'aime-t-on pas mieux d'or» dinaire croire le mal, que le bien? Le Religieux ne dit pas un mot, qui pût marquer qu'il prenoit parti dans cette diſpute; & comme il n'étoit point reſté de matiere pour faire l'épreuve de ſon talent, on ſe retira.

Aprés ce Religieux, un Docteur du même païs parut ſur la ſcene. On avoit convié de l'aller voir; mais ſans avertir

de ce qu'on pouvoit esperer de lui. Pour moi je m'attendois qu'il feroit paroître quelque prodige de science. Quelques-uns n'esperoient pas moins, que de l'entendre demander, comme un autre Archimede, un seul point fixe, pour remuer & faire changer de place tout le globe terrestre. Les femmes esperoient qu'il feroit leur horoscope, & qu'il leur diroit leur bonne avanture. Quelques-unes se proposoient de lui demander seulement l'explication de leurs songes, & d'autres des secrets pour conserver leur teint & leur jeunesse. Ceux qui se piquoient de philosophie, s'apprêtoient à bien disputer contre lui sur l'être de raison, sur les universaux. Enfin chacun raisonnoit de son habileté, selon sa capacité & son inclination. Tout le monde cependant s'assembloit ; c'étoit dans le même lieu, où l'on avoit veu l'experience de la force prodigieuse de cet homme, qui jetta la pierre dont je vous ai parlé ci-devant. Le Docteur s'étant fait attendre quelque temps, parut, & entra gravement dans la place. Il étoit vêtu d'une longue robe noire, tenoit une baguette à la main, & avoit la tête presque toute couverte d'un bonnet tres-haut & tres-large & de la même couleur que sa robe. Ah, s'écria-t-on, «

c'eſt un Magicien que nous allons voir ! il va ſans doute nous montrer les diables & leur faire faire de bons maneges ! je le crus preſque comme les autres ; mais nous nous trompions tous. Cependant, il ſe promene, regarde les ſpectateurs ; & aprés avoir fait tout le tour de la place, il s'arrête au milieu. Que d'yeux qui étoient attachez ſur lui ! on s'imaginoit à chaque mouvement qu'il faiſoit, qu'il alloit faire des conjurations effroyables, & remplir l'air d'eſprits folets, de farfadets & de lutins. Voyez, diſoient quelques-uns, comme il fait des grimaces ! cependant il n'en faiſoit, je vous aſſure, aucune. Je les aurois vûës auſſi-bien que les autres ; car il n'y avoit perſonne qui le regardât & qui l'examinât avec plus d'attention que moi. Parce que, comme je me défie toûjours beaucoup des choſes extraordinaires, je ne néglige rien pour les bien connoître, avant que de leur donner ma credulité. Pendant le temps que tout le monde étoit dans l'incredulité de ce qui devoit arriver de la preſence & du ſçavoir de cet homme ; le Ciel commença par hazard de ſe couvrir : alors on ne manqua pas de ſe mettre dans l'eſprit, qu'il alloit faire gronder le tonnerre, tomber la foudre & exciter un orage épouventable. Cette idée

affreuſe cauſa des murmures, qui auroient pû peut-être tirer à conſequence pour la vie du prétendu magicien, ſi heureuſement pour lui, un petit vent qui s'éleva, n'eut diſſipé les nuages & rendu au Ciel ſa ſerenité. Enfin le Docteur leve en haut ſa baguette, pour marquer qu'il alloit commencer. Le ſilence prit la place des murmures. Auſſi-tôt on vid remuer ſon bonnet, quoique ſa tête demeurât ferme & immobile. Ce bonnet pancheoit tantôt ſur un côté, tantôt ſur l'autre, puis ſur le devant &. puis ſur le derriere de la tête; & enſuite ſe remettoit dans ſa ſituation naturelle. Vous jugez bien, qu'on étoit fort en peine de ſçavoir ce qu'il y avoit dedans. Chacun faiſoit ſes efforts pour le deviner, & perſonne n'en vint à bout. Il recommença pluſieurs fois le même manege, qu'il alloit faire vers differens endroits de la place. Enfin il ſe remit au milieu; quand il s'y fut arrêté, il ſe tint le corps & la tête fermes. Ce merveilleux bonnet ſe donnant des mouvemens bien plus forts que ceux qu'il s'étoit auparavant donnez; tomba par terre, & laiſſa voir ce qui étoit deſſous. Le croirez-vous, quand je vous le dirai? c'étoit deux longues & larges oreilles attachées naturellement à la tête du Do-

ćteur. On ne fut pas moins ſurpris de les voir, qu'on l'avoit été des mouvemens du bonnet. Car qui ſe ſeroit jamais imaginé que la nature eût oſé attacher des oreilles de cette étenduë à la tête d'un Docteur? N'eſt-ce pas faire un affront à la ſcience, que de la parer d'un ſi ridicule ornement? Ornement, dis-je, qui ſembloit juſqu'alors n'avoir été deſtiné que pour celui de tous les animaux, qui paſſe pour être le plus ſtupide & le plus ignorant. Mais ce n'eſt pas ſeulement dans l'étenduë énorme de ſes oreilles, que conſiſtoit le prodige. Celui qui en étoit chargé, les remuoit comme il vouloit & ſans y toucher. C'étoit par leur mouvement, que le bonnet avoit été dans de ſi grandes agitations. En la place du bonnet, il fit faire par le moyen de ces mêmes oreilles, pluſieurs tours de paſſe paſſe à ſa baguette. Que je plaignois ce pauvre homme en même-temps qu'il nous divertiſſoit! Un Docteur faire le badin! Un Docteur folâtrer! Un Docteur faire le bâtleur à la vûë d'une ſi nombreuſe compagnie! quelle extravagance! quel égarement! quel écart! quel travers! Il faut que la ſcience n'ait gueres à faire, pour s'amuſer à un ſi honteux exercice. Tous tant que nous ſommes, quand on

nous parle de nous montrer un Docteur, nous n'attendons de lui, que ſageſſe, modeſtie & gravité; & en voici un qui ne ſe contente pas d'avoir l'exterieur de la plus ridicule tête qui ait jamais été placée ſur les épaules d'un homme, il veut encore qu'on croye que le dedans eſt auſſi ridicule que le dehors. Franchement, quand on eſt d'une certaine profeſſion, il faut s'étudier du moins à en ménager les apparences. Souvent les profeſſions ne ſont mépriſées, que parce que les Profeſſeurs ſe rendent mépriſables. Ne m'attribuez pas, je vous prie, à moi ſeul cette petite moralité. Les plus ſages de cette aſſemblée la firent bien plus longue, que je ne vous la fais. Et ainſi ne vous plaignez pas, ſi je me borne, dans une ſi belle occaſion, à ſi peu de choſe. Si je vous rapportois tout ce qui fut dit là-deſſus, vous ne ſeriez pas aſſurément fâché de le lire. Je n'en ferai pourtant rien. J'aime mieux vous laiſſer ſur la bonne bouche, & paſſer au recit d'un autre divertiſſement; car je n'ai plus rien à vous dire de cet extraordinaire Docteur; ſinon, qu'il ſe retira, fort content de lui-même, parce qu'il avoit bien fait rire les autres.

On paſſa enſuite dans un lieu, où une

espece d'homme, qui étoit beaucoup plus sage que celui que nous venons de quitter, quoiqu'il ne prit pas la qualité de Docteur, se fit admirer de tout le monde en une seule chose où il excelloit merveilleusement. Dans le lieu où il étoit, il y avoit une petite chambre, fermée à clef. Tout le monde étant assemblé, il donna la clef à celui qui étant le plus prés de lui, se presenta pour la recevoir. Il pria le même homme de lui bander les yeux, & de prendre toutes les précautions qu'on jugeroit necessaires, pour l'empêcher de voir. On le fit. Ensuite il dit qu'il entrât tant de personnes qu'on voudroit dans cette petite chambre. Il en entra dix. Puis on ferma la porte. Toute cette ceremonie étant faite, il alla frapper un coup à cette porte, & prêtant l'oreille au bruit que son frappement avoit fait, devina le nombre des personnes qui y étoient entrées. Il recommença plusieurs fois le même exercice, & quelque different que fut le nombre des personnes qui étoient renfermées dans cette chambre, il devina toujours juste. On dit que cet homme étoit le plus habile Physicien & Mathematicien de tout le païs. Aprés ce qu'il venoit de faire, il ne falloit pas employer

de grands efforts pour en convaincre. Quoique dans ce divertiſſement il n'y eût pas eu de ſi grandes agitations, que dans celui qui l'avoit précedé, on ne laiſſa pas d'en ſortir tres-content ; aux femmes prés qui n'y prirent que tres-peu de plaiſir ; car elles veulent d'ordinaire quelque choſe qui remuë davantage l'imagination. Et ainſi, aprés les mouvemens differens que leur avoit donnez le ſpectacle du Docteur, celui-ci, qui étoit fort tranquille, fut en quelque maniere ennuyeux pour elles. Il n'y en eut que quelques-unes, qui, pour faire les ſçavantes, marquerent avoir eu beaucoup de ſatisfaction. Elles prirent cette occaſion pour raiſonner ſur la vertu élaſtique. Les ignorans les admirerent ; & les ſçavans en furent tres-peu émus. Le même homme, dont je viens de parler, s'étoit aſſocié avec un autre, qui avoit une proprieté qui n'étoit pas moins ſurprenante, mais qui étoit bien plus dangereuſe. Il mangeoit du poiſon, quelque violent qu'il fût, auſſi librement, que nous mangeons du pain & des fruits ; & cela, ſans en reſſentir la moindre incommodité. Sur la propoſition qu'il avoit faite, on lui amena un criminel condamné à la mort, il cracha ſur lui,

& le fit mourir sur le champ. A peine les mouches l'avoient-elles piqué, qu'elles tomboient mortes sur la place. On assura que toutes les femmes avec lesquelles il avoit eu habitude, ne s'étoient point relevés du lieu où il les avoit connuës. Cet homme étoit veritablement un prodige; mais c'étoit un de ces prodiges qui font beaucoup moins de plaisir, que d'horreur à voir. Il n'y àvoit personne de la compagnie, qui ne souhaitât être dehors, aprés l'experience cruelle qu'il fit de son crachat, tant on craignoit qu'il ne lui prit envie de cracher sur bien d'autres. Aussi ne voulut-on pas rester bien long-temps auprés de lui. Pendant son exercice, on s'écartoit de lui autant qu'on le pouvoit. Des gens mêmes avoient leur imagination si fort frappée de l'empoisonnement de sa presence, qu'ils se trouvoient mal, dans la prévention, où ils étoient que l'air étoit infecté par sa respiration. Pour-moi je ne les blâmois pas tout-à-fait : car aprés l'effet de son crachat, & de tout ce qu'on avoit dit de lui, n'avoit-on pas sujet de se défier de son haleine? Enfin, on le quitta le plutôt qu'on put, pour aller voir les raretez qui étoient preparées pour ce jour. Voici par où l'on commença.

III. On fit voir un enfant né avec de la barbe au menton & de longs cheveux ; & un homme avec lui, qui étant ſans bouche, ne laiſſoit pas de vivre, & cela parce qu'il ſe nourriſſoit d'odeurs. Quoique cet enfant fût fort extraordinaire, cependant, ce ne fut pas lui qui attira l'admiration. L'homme ſans bouche parut plus ſurprenant. Mais, comme il y avoit autour de lui, pour le ſuſtenter, un nombre prodigieuxde fleurs les plus odoriferantes, les femmes, qui ſe perſuaderent qu'elles leur faiſoient mal à la tête, & qu'elles leur donnoient des vapeurs, ſortirent avec empreſſement ; beaucoup d'hommes, qui ſe faiſoient un merite de penſer comme elles, les ſuivirent bien-tôt ; & ainſi, l'enfant barbu & l'homme ſans bouche ſe trouverent abandonnez en tres-peu de temps. Il me parut pourtant que cet homme meritoit plus d'attention, qu'on n'en fit ſur lui. Pour moi, je le quittai le dernier ; je lui fis auparavant quelques queſtions ; mais, à dire vrai, toutes ſes réponſes ſe reduiſirent à m'apprendre qu'il ne vivoit que d'air ; & ainſi, je ne me trouvai pas mieux inſtruit que ceux qui l'avoient moins étudié que moi. Voila, Monſieur, une belle matiere pour faire dans l'Ecole

de Medecine de ſçavantes diſſertations. Allez-y, je vous en prie, annoncer cette merveille. Demandez-y dequoi étoient compoſez le chile, le ſang, la chair de cet homme ? Faites-y encore d'autres queſtions, que je ne juge pas-à-propos de vous faire ici ; parce que le ſujet vous les inſpirera aſſez de lui-même. Croyez-moi, ne negligez point de contenter votre curioſité là-deſſus. Ce prodige en merite bien la peine. Quand même on ne vous diroit que des paroles ; ce qui pourroit bien arriver ; car c'eſt d'ordinaire à quoi ſe réduit la ſolution des plus grandes difficultez ; du moins, nous aurons le plaiſir vous & moi de nous conſoler de notre ignorance, voyant que les plus habiles ſeront auſſi embaraſſez que nous.

On nous mena enſuite voir d'autres hommes qui avoient ſur eux des marques auſſi extraordinaires, que naturelles. Ces impreſſions, diſoient-ils, ſe trouvoient dans ceux de leur famille. Il y en avoit un qui portoit une ancre ſur la cuiſſe ; un autre, la figure d'une hache ſur le corps ; & un troiſiéme, celle d'une aigle ſur l'épaule. N'eſt-ce pas une choſe bien admirable, qu'il ſe conſerve dans le ſang une je ne ſçai quelle ſubſtance, pour repreſenter une aigle, une hache &

une

une ancre, ſans que ce je ne ſçai quoi ſe perde, ou s'altere, quoi qu'il paſſe pendant un grand nombre d'années par une infinité de canaux differens? Aprés cela n'a-t-on pas raiſon de faire tant valoir la force du ſang, & d'aſſurer qu'un ſang noble ſe fait connoître dans tous ceux qui le reçoivent, par leur air & par leurs actions? L'experience, il eſt vrai, dément ſouvent ce qu'on aſſure; mais doit-elle détruire pour cela cette opinion, pendant que cette ancre, que cette hache & que cette aigle lui ſont ſi favorables? Tout ceci, à parler de bonne foi, ne laiſſe pas d'être fort embaraſſant. J'eſpere travailler quelque jour à reſoudre cette difficulté, avec votre ſecours, s'entend, & entre nous deux ſeulement. Car ni vous ni moi nous ne nous piquons point de publier nos raiſonnemens & nos conjectures; nous aurions trop de criailleries à ſoutenir. Nous diſons bonnement ce que nous penſons; ſans pourtant prétendre que nous penſions ſi juſte, que les autres ne puiſſent pas mieux penſer que nous. N'eſt-ce pas ainſi que l'on doit faire? Avec cette diſpoſition, on ne s'oppiniâtre point, & on ſe rend à la verité auſſi-tôt que l'évidence la montre. En attendant ces agreables & familiers en-

tretiens, que je desire depuis si long-temps, je vais passer à une autre rareté.

Si les oreilles mobiles du Docteur, dont je vous ai parlé, vous ont surpris, je me persuade que vous ne serez pas moins étonné de celles dont je vais vous entretenir. Imaginez-vous voir un homme qui a des oreilles tres-larges & pendantes jusqu'à terre, dont l'une lui sert de matelas pour se coucher; & l'autre, de couverture. Voila ce qui a suivi le spectacle des hommes marquez. N'est-il pas vrai que cette fête étoit un repertoire & un assemblage des choses les plus prodigieuses? Mais tout cela n'est rien en comparaison de ce que vous allez lire. Voici le prodige des prodiges.

C'étoit un homme, dont le corps ne faisoit point d'ombre, & qui avaloit jusqu'à quatre livres d'argent-vif; il avoit le devant derriere; ses genoux ne plioient point; ses pieds avoient la forme d'un croissant; & il vomissoit de temps en temps des clouds, des épingles, de petites pieces de plomb, de la petite monnoye de cuivre & des pierres à aiguiser. Un autre qui étoit avec lui, & qu'il appelloit son frere, étoit si petit & si mince, que sa hauteur ne surpassoit pas celle

d'une perdrix, & qu'il ne pesoit qu'une obole. Les pieds de ce nain étoient, l'un, à peu prés, comme celui d'un cheval; & l'autre, comme celui d'un bœuf. La femme du premier parut aussi avec lui; elle étoit grosse, & l'on entendoit son enfant crier dans son ventre; deux jeunes filles, dont elle étoit mere, l'accompagnoient; l'aînée avoit deux langues; & la cadete étant née sans front, & sans tout le reste du devant de la tête, ne respiroit que par la nuque, où elle avoit un trou. J'oubliois de vous dire une autre tres-admirable circonstance de la mere; c'est qu'elle avoit quatre mammelles, deux devant, & deux derriere. On étoit dans cet endroit si accablé de merveilles, qu'on ne sçavoit de quel côté se tourner. Les spectateurs étoient si enchantez de tout ce qu'ils voyoient, qu'il falloit leur faire une espece de violence pour les engager à sortir, afin de voir le reste des raretez. Comme on ne pouvoit rien montrer en homme & en femme, qui fût plus digne d'admiration, que le spectacle qu'on venoit d'avoir, on n'avoit reservé que quelques animaux, qu'on crut assez dignes de notre curiosité.

Les premiers furent un oyseau & un elephant, logez ensemble. L'oyseau étoit

d'une grandeur & d'une grosseur énorme; sa force étoit proportionnée à sa grosseur & à sa grandeur. C'est tout vous dire ; il enlevoit cet Elephant avec autant de facilité, qu'un Aigle enleveroit un Agneau. Il le portoit en l'air ; de sorte que les spectateurs en étoient fort effrayez ; car il sembloit qu'il l'alloit laisser tomber sur leur tête. Cependant comme il étoit bien instruit à faire ce manege, il le remettoit bien doucement au même lieu où il l'avoit pris. Aprés avoir vû ces deux gros animaux, celui qui les gouvernoit, donna un divertissement de mouches ; voici comment. Il n'y en avoit aucune dans ce lieu ; mais il en fit bien-tôt paroître un nombre infini. Pour cela, il prit de ces insectes qu'il avoit fait desseicher, & qu'il tenoit renfermez dans une grande boëte ; il les reduisit en poudre avec de l'eau de pluye, qu'il tenoit toute prête pour cette experience, & l'exposa aux rayons du soleil. Tres-peu de temps aprés, il en sortit une quantité immense de mouches, tres-bien formées, & si vives, qu'elles prirent leur vol de tous côtez.

Tout ce qu'on montra de rare pendant cette journée, finit par un animal qui tuë de son regard, different par sa figure du Basilic, auquel on attribuë aussi cette

proprieté. On l'appelle catoblepe. On fit, à son égard, sur un criminel condamné à la mort, la même épreuve, qu'à l'égard de l'homme qui vivoit de poison. Cependant, celui qui le montroit, prit une grande precaution pour la faire; car il eut soin de le tourner de telle sorte, qu'il ne pouvoit jetter ses regards que sur le criminel. Ensuite il lui leva la tête, par le moyen d'une corde, qui y étoit attachée comme un licol; & ses yeux produisirent sur le champ leur effroyable effet.

IV. aprés les raretez, on donna la Comedie. Elle étoit intitulée; *Les grands & les petits.* C'étoient plusieurs Scenes differentes, joüées par des Acteurs, dont les uns representoient un *grand*; c'est-à-dire, un homme élevé par la noblesse de sa naissance, ou par la dignité de ses emplois; les autres, un *petit*; c'est-à-dire, un homme, ou roturier, ou pauvre. Voici celles, dont on a bien voulu me donner coppie.

SCENE I.

CRAQUAULT, grand. VANIAR, autre grand.

CRaquault. Nous ne ſommes pas élevez au deſſus des autres pour rien ; il faut bien leur faire ſentir qu'ils ſont au deſſous de nous.

Vaniar. Pour moi je n'aurois point de plaiſir dans mon élevation, ſi je n'accablois ceux qui en dépendent.

Craquault. Puiſque la fortune nous a fait grands, c'eſt ſans doute parce qu'elle a jugé que nous meritions de l'être.

Vaniar. Et nous devons auſſi dire que ceux que nous voyons abaiſſez à nos pieds, ne ſont ainſi reduits dans la petiteſſe, que parce que cette même fortune ne les a pas jugez dignes d'être élevez.

Craquault. Fadaiſe, que ce merite perſonnel, dans lequel de certains prétendus ſages veulent faire conſiſter la veritable grandeur. Qu'importe quel merite on ait, pourvû que celui qu'on a, faſſe craindre & reſpecter ?

Vaniar. Ces ſages, avec leurs raiſonnemens, ne laiſſent pas de nous faire la

tour, de se prosterner devant nous, de ramper en nôtre presence par les plus profondes soumissions.

Craquault. A les entendre dire, ils n'ont que du mépris pour nous en même temps qu'ils nous respectent.

Vaniar. Du moins, ils seront forcez par leurs pratiques, d'avoüer qu'ils estiment la grandeur, qu'ils ont de la veneration pour elle, qu'elle merite bien qu'on la considere; & puisqu'elle est en notre possession, pourquoi ces bonnes-gens trouvent-ils donc mauvais que nous en profitions?

Craquault. C'est qu'ils trouvent mauvais de ce qu'ils ne la possedent pas eux-mêmes.

Vaniar. Tant qu'ils prendront le chemin qu'ils prennent, ils n'auront pas lieu d'esperer d'y parvenir. Ce n'est pas avec des raisonnemens philosophiques, qu'on s'éleve au-dessus des autres. Au contraire, c'est le moïen de demeurer toûjours bien bas.

Craquault. Il est bon cependant pour nous qu'il y en ait, qui s'amusent à ces sortes de choses; car si tout le monde se mettoit dans les mêmes voyes qui nous ont servi à sortir de la bassesse, nous serions enfin en danger d'être cul-

butez. Les gens comme nous doivent, autant qu'ils peuvent, gracieuser, loüer, récompenser, legerement s'entend, ceux qui ont de certaines qualitez capables de nous faire ombrage, s'ils prennoient absolument la résolution de les mettre à profit.

Vaniar. Bon! vous ne connoissez donc pas le monde? soyez persuadé, que ces habiles, dont vous parlez, sont si convaincus qu'on les doit chercher, qu'ils ne feroient pas la moindre démarche, pour travailler par leur études, à chercher eux-mêmes la faveur. La prévention, où ils sont de la justesse de leurs sentimens, de la droiture de leurs intentions, de la sagesse de leur conduite, les met dans une telle situation, qu'ils croiroient s'abaisser indignement, s'ils paroissoient mandier le moins du monde l'élevation. Ils se contentent de tâcher de plaire à ceux qui sont élevez.

Craquault. Pauvres gens! qu'ils connoissent peu le manege du monde! serions-nous dans la place où nous sommes, si nous leur avions ressemblé?

Vaniar. Nous serions, comme eux, des gens, dont on ne se soucieroit gueres; nous languitions dans la pauvreté; nous raisonnerions peut-être admirable-

ment

ment sur la sagesse, pendant qu'on nous prendroit pour des foux.

Craquault. Franchement, il n'y a rien tel que de se bien placer. Quand on est à son aise, si on ne l'a pas merité, du moins on a tout le temps & toutes les commoditez pour s'en rendre tranquillement digne, pour peu qu'on en ait l'intention.

Vaniar. Ajoûtez, que, quand on est grand Seigneur, il en coûte tres-peu pour acquerir la qualité d'honnête homme. L'éclat ébloüissant que la grandeur porte avec elle, fait qu'on n'y regarde pas de si prés.

Craquault. Vous voulez apparemment dire, qu'on s'attend si peu à trouver de la probité dans la grandeur, que pour peu qu'elle en fasse paroître, on est plus que content.

Vaniar. Je ne veux pas dire tout-à-fait cela; mais il pourroit arriver, que si je le disois, il se trouveroit peut-être peu de gens qui seroient d'humeur à me contredire.

Craquault. Qu'on dise ce qu'on voudra. Nous avons la force en main; & ainsi les diseurs nous craindront toûjours plus que nous ne les craignons.

SCENE II.

PICOLIN, petit. MINUTION, autre petit.

P*Icolin*. Va, va, mon enfant notre maître, avec ſes airs de fierté, en rabattroit beaucoup, ſi l'on oſoit lui dire ſes veritez.

Minution. Belle conſolation! qui oſera lui dire ces veritez? eſt-ce toi qui en auras la hardieſſe?

Picolin. Oh, je m'en donnerai bien de garde! mais j'ai du moins cette conſolation, que dans ma dépendance, je vois qué celui de qui je dépens, n'a pas plus de merite que moi.

Minution. Tu me diras tout ce que tu voudras; mais c'eſt une bonne choſe, que d'être grand Seigneur. On fait & on dit tout ce qu'on veut, ſans quo perſonne oſe montrer qu'il y trouve à redire.

Picolin. Mais eſt ce que toi & moi n'y trouvons pas à redire? ne remarquons-nous pas tous les jours que bien des grands diſent de plus grandes pauvretez que nous?

Minution. Mais nous en demeurons

à la remarque, sans oser la produire ; de plus ces pauvretez sont riches dans leur bouche ; & les nôtres ne peuvent paroître, que miserables. Les grands ne peuvent pas se persuader que nous ayons le sens commun ; si des miserables comme nous montrent de l'esprit, ils croyent leur faire grace de les prendre tout au plus pour des singes, qui ont l'adresse d'imiter les hommes, mais de bien loin.

Picolin. Il y a bien des manieres en eux, que je ne me ferois pas assurement un merite d'imiter, quelques égards qu'ils ayent pour l'imitation.

Minution. Si tu leur allois dire ce que tu me dis, ils te répondroient, que c'est, que ton esprit a trop de bassesse, pour s'élever à la grandeur. Penses-tu, par exemple, qu'ils puissent s'imaginer que nous soyons capables des raisonnemens que nous faisons à present sur leur conduite ?

Picolin. Oh, je ne le pense point du tout. Il y a assez long-temps que je les connois, pour n'avoir pas cette pensée.

Minution. Quel remede à tout cela, sinon de manger tranquillement les chardons de notre condition, cependant, de secoüer de temps en temps la tête, comme l'âne de la fable, & de reflechir comme lui ?

Picolin. Tu as raiſon ; car tout ce que nous pouvons, c'eſt de les voir faire, & d'avoir grande pitié de ce qu'ils font.

Minution. Irons-nous hazarder des remontrances pour les corriger ?

Picolin. , Vraiment nous ſerions bien venus ! un petit corriger un grand ! qu'elle impudence ! celui-là, ſelon la prévention, en eſt incapable:car il a toûjours tort. Celui-ci eſt toûjours raiſonnable ; il n'en faut point douter : car il a la force ; & cette force, ſelon le monde, eſt la meilleure de toutes les raiſons.

SCENE III.

RIPARTE, grand. DANNOR, petit.

RIparte. Qu'y a-t-il, mon ami ?

Dannor. Seigneur, c'eſt une petite bagatelle que j'oſe vous preſenter.

Riparte. Voyons.

Dannor. Je ſouhaite que vous receviez auſſi volontiers cet ouvrage, que j'ai eu d'ardeur, & que j'ai employé de temps à le faire.

Ripa t. Quoi ! c'eſt mon portrait de pieces rapportées ! vraiment il eſt joli. Je

le trouve fort reſſemblant. Je n'aime point qu'on me donne ; mais pour vous faire plaiſir, je veux bien le recevoir.

Dannor. C'eſt peu de choſe, Seigneur.

Riparte. C'eſt beaucoup pour vous, que je le reçoive.

Dannor. Seigneur que vous avez de bonté ! ſi mon preſent....

Riparte. Vous êtes habile, à ce que je vois, dans cette ſorte d'ouvrage.

Dannor. Je m'y perfectionnerois beaucoup plus, Seigneur, ſi j'avois le moyen de.....

Riparte. En avez-vous fait ſouvent de pareils ?

Dannor. Ce que je viens de vous preſenter, eſt mon chef-d'œuvre ; il ne me manque que....

Riparte. Cela étant, vous irez bien loin.

Dannor. Il faudroit pour cela, que j'euſſe....

Riparte. Avez-vous famille ?

Dannor. Seigneur, j'ai une femme & douze enfans, preſque tous grands ; vous jugez bien que....

Riparte. Oüi, je juge bien, que vous ne manquez pas de les faire travailler avec vous. Cela eſt bien, cela eſt bien.

Dannor. Seigneur, oſerois-je ?

Riparte. Allez, Dannor, allez, je vois bien que je vous fais perdre du temps.

Dannor. Seigneur, je ne le perdrois pas, si.....

Riparte. Je vais montrer votre ouvrage à Madame.

Dannor. Seigneur....

Riparte. Voila qui est bien, voilà qui est bien; je vous dispense de complimens. (*lui frappant sur l'épaule.*) allez, travaillez toûjours de même.

SCENE IV.

VICIN, petit. DANNOR, autre petit, celui de la scene précedente.

VIcin. D'où viens-tu, Dannor?

Dannor. Je viens de voir le Seigneur Riparte.

Vicin. Comment! te voila dans les grandes visites!

Dannor. Hé mais....

Vicin. Est-ce que tu vais te faufiler avec les grands du monde?

Dannor. J'avois un present à lui faire, que je viens de lui porter.

Vicin. C'est bien à toi a faire des presens à un si grand Seigneur!

Dannor. Ce que je lui ai donné, lui convient mieux, qu'à qui que ce soit.

Vicin. Quel est donc ce present?

Dannor. C'est son portrait. Cet ouvrage, auquel j'ai travaillé si long-temps en secret, & que tu avois tant de curiosité de voir.

Vicin. Te voila, sans doute, comblé de reconnoissance, & accablé de bienfaits?

Dannor. Hé, mais... pas tout-à-fait. Tout ce que je te puis dire, c'est qu'il a eu la bonté de le bien recevoir, & qu'il m'a fort gracieusé.

Vicin. Oüi; il t'a frappé sur l'épaule; n'est-ce pas?

Dannor. Est-ce que tu étois derriere moi?

Vicin. Est-ce qu'il faut être derriere les gens qui font des presens aux grands Seigneurs, pour sçavoir quelles marques de reconnoissance ils en reçoivent?

Dannor. Je vois en effet, que cela n'est pas necessaire; car la chose s'est passée comme tu le dis.

Vicin. Tu devois, ce me semble, prendre cette occasion pour lui marquer un peu tes besoins. Tu n'en auras gueres de plus favorable.

Dannor. J'ai tâché de lui en dire un mot.

Vicin. Hé bien ?

Dannor. Hé bien ; il m'a toûjours interrompu ; mais en me disant des choses obligeantes.

Vicin. En te disant, par exemple, que, pour te faire plaisir, il vouloit bien recevoir ton present.

Dannor. Tu l'as encore deviné ; je croi pour moi, que tu y étois.

Vicin. Je te le repete ; il n'étoit pas necessaire que j'y fusse. Un peu d'usage du monde fait deviner tout cela.

Dannor. Si je l'avois prévû, aussi-bien que tu le devines, je me serois bien donné de garde de prendre tant de peine pour rien.

Vicin. Quoy ! tu appelles un rien l'honneur que tu as reçû ! tu n'es donc pas du nombre de ceux qui croyent être au comble de l'honneur & de la fortune, lorsqu'ils sont assez heureux pour recevoir quelques gracieusetez d'un grand Seigneur ?

Dannor. Non, je n'aime que ce qui est solide.

Vicin. Tu devois donc travailler pour un homme plus capable de te donner des soliditez, que Riparte. Que ne faisois-tu plutôt le portrait de Nicante, ce bon bourgeois : il se seroit fait honneur de le

recevoir, & une obligation de t'en récompenser.

Dannor. Je croi que tu as raison. Mais nous autres petits, nous sommes toûjours sujets, sans sçavoir pourquoi, à nous infatuer de la grandeur.

Vicin. Aussi les grands le sçavent-ils bien; & ils ne manquent pas d'en profiter.

Dannor. Je prendrai une autre fois mieux mes mesures.

SCENE V.

RIOMS, grand. BERST, petit, TISTE, autre petit.

RIoms. Asseyez-vous tous deux, je vous prie.

Berst. Seigneur, nous sommes dans notre devoir.

Rioms. Je ne vous parlerai point, si vous n'êtes assis.

Tiste. Que diroit-on, Seigneur, si l'on nous voyoit....

Rioms. On dira que j'ai de la consideration pour vous; & c'est ce que je souhaite qu'on sçache.

Berst. Seigneur....

Rioms. Si vous ne voulez pas vous asseoir, je me tiendrai donc debout.

Tiste. Seigneur, comme nous ne vous devons pas moins d'obéïssance, que de respect; nous... (*ils s'asseyent.*)

Rioms. Laissons-là, je vous prie, le respect & l'obéïssance; c'est ce que je n'exige pas de mes amis.

TISTE, & BERST, ensemble.
SEIGNEUR...

Rioms. Dites-moi, Berst, comment va votre procez?

Berst. Seigneur, il est toûjours dans la même situation; je ne demande que des choses justes. Ma partie ne demande que des délais.

Rioms. Oh, des délais! des délais! laissez-moi faire; je veux vous servir, & forcer votre partie à aller bon train.

Berst. Seigneur, que je vous ai d'obligation! un petit & un inutile malheureux comme moi, pourroit-il esperer la protection....

Rioms. Je veux que votre affaire devienne la mienne. Vous m'avez toûjours paru un fort honnête homme, & d'un caractere obligeant. Je croi que je ne me suis pas trompé.

Berst. Je voudrois pouvoir vous marquer mon zele....

Rioms. Pour vous, Tiſte, je veux vous tirer de votre méchante affaire. Vous parle-t'on d'accommodement ?

Tiſte. Oh, on s'en donne bien de garde, Seigneur ; car comme je ſuis dans le tort, c'eſt moi plutôt qui en dois parler.

Rioms. Et moi, je ferai ſi bien, que votre partie ſera la premiere à vous en faire la propoſition.

Tiſte. C'eſt trop dire, Seigneur.

Rioms. Ce ſeroit trop dire, ſi je n'avois pas de l'affection pour vous. Naturellement, j'ai pitié de ceux qu'on perſecute ; & plus pour vous, que pour bien d'autres ; parce que je vous aime & que je vous eſtime.

Tiſte. Seigneur....

Rioms. Allez-vous en tous deux, afin qu'on ne ſoupçonne point les démarches que je veux faire en votre faveur. Et vous-mêmes n'en dites mot à perſonne.

(*Ils s'en vont ; & quand ils ſont prêt à ſortir, il les appelle & leur dit* ;)

A propos ; je ne ſçai ſi vous voudriez bien me rendre un ſervice.... Mais non... vos procez vous occupent....

Tiſte. Seigneur, commandez ſeulement, &c...

Rioms. Non, je ne veux pas vous don-

ner cette peine, car....

Berst. Seigneur, vous me faites injure de douter....

Rioms. Venez demain, nous raisonnerons là-dessus, aprés que nous aurons parlé de vos affaires; adieu, mes bons amis.

SCENE VI.

TISTE, petit. BERST, autre petit & les mêmes de la scene précedente.

T*Iste.* Oüais! on nous a bien gracieusez!

Berst. Il est vrai que la grandeur a joüé à notre égard un rolle bien extraordinaire.

Tiste. Je ne reconnoissois point alors du tout Rioms, je ne me reconnoissois pas moi-même pendant la conversation que nous avons euë avec lui.

Berst. Mais la fin nous a fait tous reconnoître.

Tiste. Cet homme a besoin de nous; voila le fait. Rien ne coûte aux grands, pour gagner les petits, quand ils croyent qu'ils leur sont necessaires.

Berst. Quelque petit que je sois, je ne

me rendrai point à ſa grandeur, s'il exige quelque choſe de moi, qui ſoit contre la juſtice.

Tiſte. Je ſuis dans ce ſentiment. Et je vous aſſure qu'il ne m'ébloüira point par ſes promeſſes.

Berſt. Nous aurions grand tort de nous y fier. Il nous ſervira, dit-il; mais il le dit pour nous engager à le ſervir lui-même. Aprés le ſervice il ne nous reconnoîtra plus.

Tiſte. Si ce qu'il nous demande eſt juſte, à la bonne heure.

Berſt. Il faut qu'il y ait dans ſa propoſition quelque choſe qui ſoit du moins bien équivoque, pour s'être abaiſſé juſqu'à nous faire tant de familieres amitiez.

Tiſte. Ne jugeons de rien avant que nous connoiſſions ce dont il s'agit.

Berſt. Tenons-nous toûjours ſur nos gardes. Montrons en ſa perſonne à tous les grands, qu'il ſe trouve des petits aſſez fermes, pour ne rien entreprendre contre la juſtice & la raiſon.

Tiſte. Notre reſiſtence nous coûtera cher.

Berſt. Dites, qu'elle vaudra beaucoup.

Tiſte. Il nous perdra, s'il peut.

Berſt. Peut-être le Ciel nous défendra.

t-il ; s'il ne nous défend pas, nous aurons cette consolation, c'est qu'il n'aura point de reproche à nous faire.

Tiste. Que j'aime à voir, mon cher Berst, en vous cette fermeté ! voila la veritable grandeur.

SCENE VII.

DEBIAR, grand. INDIGRE, autre grand.

D*Ebiar*. Que je suis persecuté !

Indigre. Hé de qui ?

Debiar. De mes creanciers.

Indigre. Bon ! vous êtes bien simple de vous inquietter pour cela ? Est-ce à des gens comme nous de s'embarasser de leurs dettes ?

Debiar. Mais, quand on doit, ne faut-il pas payer ?

Indigre. Cela est bon pour de petits bourgeois ; mais pour nous....

Debiar. Cela me fait de la peine.

Indigre. Trop d'honneur, Monsieur, trop d'honneur pour ceux de qui vous voulez bien emprunter !

Debiar. Quand ils me viennent demander ce que je leur dois, est-ce là ce

qu'il faut que je leur dise ?

Indigre. Amusez-les d'abord autant que vous pourrez. Faites-leur plus d'honneur, qu'ils n'ont sujet d'en pretendre d'un homme comme vous. Donnez-leur lieu d'esperer des pratiques encore plus considerables que la vôtre.

Debiar. Il y en a qui ne se payent point de ces fumées.

Indigre. Loüez leur bon air, persuadez-leur, qu'ils ont un certain je ne sçai quoi de noble qui les distingue de tous ceux de leur profession. Ce seul mot de noble, dont vous les flatterez, est capable de les écarter pour six mois de chez-vous ; & s'ils reviennent, ce sera peut-être bien moins pour demander ce qui leur est dû, que pour vous donner occasion de leur repeter un terme si obligeant. La petite bourgeoisie est bien sensible à cette denomination. Il n'y a rien qui la charoüille davantage. Que sçavez-vous si vos creanciers ne vous rendent pas souvent des visites, seulement pour faire connoître à leurs confreres, qu'ils ont des habitudes avec des gens de qualité ?

Debiar. Les gens, à qui j'ai à faire, ne me paroissent point propres pour être les dupes de ces manieres, qu'entre vous & moi nous pouvons appeller forfente-

ries. Ils parlent ferme, & ne se laissent ébloüir de rien.

Indigre. Ils sont donc bien coriasses !

Debiar. Qu'appellez-vous coriasses ?

Indigre. Je veux dire, acariâtres, rebarbatifs, difficiles à manier.

Debiar. Oüi, ils le sont ; je n'en fais que trop souvent l'experience.

Indigre. Oh, s'ils sont si revéches, je vous conseille de le devenir plus qu'eux. Laissez-les dans votre antichambre ; faites-les venir cent fois, avant que de vous rendre une fois visible ; & si enfin, vous ne pouvez plus vous dispenser de les voir & de leur parler, traitez-les comme ils le meritent.

Debiar. Je ne puis les traiter comme ils le meritent, qu'en les payant ; car enfin, je leur dois. Ils ont eu la bonté de me prêter ; est-ce que je ne suis pas obligé de leur rendre ?

Indigre. Je vois bien que vous ne sçavez pas profiter des avantages de votre rang & des privileges de votre naissance. Il faut que je vous aide, & que je vous fasse plaisir.

Debiar. M'allez-vous donner de quoi payer ?

Indigre. Au contraire ; je veux faire ensorte que vous ne payiez pas. Pour cela, j'em-

j'emprunterai dans la ſuite en mon nom pour vous les choſes, dont vous aurez beſoin. Vous verrez aprés de quel train je menerai mes creanciers.

Debiar. Cela eſt bon, ſi vous voulez, pour l'avenir ; mais je ne trouve point là de remede pour le paſſé.

Indigre. Tout ce que j'ai à vous dire pour le paſſé, c'eſt de vous reſſouvenir, qu'un grand Seigneur degenere de ſon état, quand il eſt aſſez foible pour s'inquieter des importunitez de la canaille, & qu'il n'y a que les petites gens, qui puiſſent être des-honorez par leurs dettes.

Debiar. Ces maximes ne m'empêcheroient point de payer, ſi je le pouvois.

Indigre. Comment les grands pourroient-ils ſoutenir leur état, s'ils avoient les mêmes ſentimens que vous ?

Debiar. Ils regleroient leurs dépenſes ſur leurs revenus. Ils donneroient moins dans le ſuperflu. Ils ne ſe ruineroient point, pour entretenir, à l'envi les uns des autres, une magnificence inutile. Ils ne ſe laiſſeroient point ſeduire par l'ambition de leurs femmes. Il n'y a pas, ce me ſemble, un grand mal à tout cela.

Indigre. Etabliſſez donc des regles là-deſſus, qu'on ſoit obligé de ſuivre.

Debiar. Je n'ai pas ce credit; mais je suis persuadé que bien des gens comme nous, voudroient qu'elles fussent établies; parce que, sans cette émulation ambitieuse de dépenses, ils joüiroient d'un plus grand repos.

Indigre. Vos dettes vous tiennent bien au cœur!

Debiar. C'est que je n'aime point à faire des injustices.

Indigre. Vous ne deviez donc pas emprunter.

Debiar. Je n'aurois pas emprunté, si j'avois crû ne pouvoir rendre.

Indigre. Je ne sçaurois m'empêcher de vous dire, que vous sortez du caractere d'un grand.

Debiar. Il me paroît si mauvais, que je me ferois un scrupule d'y rester.

Indigre. C'est pourtant l'usage.

Debiar. Tant-pis. La grandeur n'a aucun droit de dispenser de rendre à la petitesse ce qu'elle lui doit. Nous croirions avoir raison de nous plaindre des petits, s'ils ne nous rendoient pas ce qu'ils nous doivent; n'ont-ils pas droit aussi de se plaindre, si nous ne leur rendons pas ce que nous leur devons?

Indigre. Il y a bien de la difference; & c'est notre superiorité qui la met.

Debiar. La difference n'eſt pas dans le droit ; mais ſeulement dans le fait.

Inaigre. Finiſſons cette matiere. Vous êtes ſcrupuleux ; & comme les ſcrupules s'augmentent à force de raiſonner, je ne gagnerois rien ſur vous.

Debiar. Dites que vous ne gagneriez rien contre l'équité.

SCENE VIII.

VARE, *Grand.* CRESTE, *autre Grand.*

V*Are.* Comme vous êtes mon meilleur ami, Creſte, je croi être obligé de vous faire une confidence ſur ce qui me regarde.

Creſte. Je ne ſuis pas curieux ; mais, je vous l'avouë, il m'eſt difficile de ne pas reſſentir de la joye, quand mon meilleur ami veut bien ſe confier en moi.

Vare. Je compte là-deſſus ; c'eſt pourquoi je vous dis que je vais me marier.

Creſte. Vous me faites plaiſir de m'apprendre cette nouvelle ; car je ne doute point que vous n'ayez fait choix d'une perſonne convenable à votre naiſſance & à votre élevation.

Vare. Elle y eſt convenable en un ſens ; c'eſt qu'elle m'apporte dequoi ſoutenir mon élevation & ma naiſſance.

Creſte. C'eſt-à-dire, qu'elle a de gros biens.

Vare. Oüy, elle en a. Pour ſa naiſſance & ſa beauté ; tout cela eſt mediocre, pour ne pas dire, tres-petit. On m'aſſure qu'elle a de la ſageſſe ; mais ce qui eſt très-certain, c'eſt, qu'elle eſt tres-riche.

Creſte. Je crains qu'il ne ſe trouve bien des gens, qui condamnent cette alliance.

Vare. Je m'y attends ; mais, mon cher Creſte, la grandeur eſt un fardeau bien accablant, quand on n'a pas dequoi la ſoûtenir. Avec ce mariage, je ſuis grand & riche ; qu'ai-je davantage à ſoûhaiter ? Si ceux qui y trouveront à redire, vouloient m'aider à entretenir mon état, j'aurois tort de me meſallier.

Creſte. Comme il eſt plus facile de cenſurer, que de ſecourir, vous trouverez plus de cenſeurs, que de ſecours.

Vare. Je laiſſerai dire les cenſeurs ; & cependant, je vivrai dans l'abondance, aprés avoir payé mes dettes. L'éclat de l'or & de l'argent que ma femme m'ap-

portera, ſuppléera à l'obſcurité de ſa naiſſance.

Creſte. Du moins, elle n'aura pas ſujet de craindre du mépris de votre part pour la petiteſſe de ſon extraction.

Vare. Pourquoi la mépriſerois-je? Elle ne ſera plus petite, quand je l'aurai épouſée. Elle aura acheté aſſez cher ma grandeur, pour qu'elle lui appartienne à juſte titre. Ma naiſſance m'a fait grand; ſon argent l'aura fait grande. Tout-cela ne revient-il pas à peu prés au même? Je me ſuis trouvé grand; elle ſe fait grande; qu'y a-t-il....

Creſte. Si tout le monde approfondiſſoit cette matiere par le raiſonnement que vous faites, certains préjugez n'y trouveroient pas leur compte.

Vare. Quoi qu'il en ſoit, je trouve le mien dans le mariage que je vais faire. Je ſuis à cet égard la partie la plus intereſſée; les préjugez auront la bonté, s'il leur plaît, de ſouffrir que je ne demeure pas incommodé toute ma vie, pour me conformer à la bizarerie de leurs ſentimens. Vous-même, qu'en penſez-vous?

Creſte. Vous êtes mon ami; je ſuis le vôtre; je dois par conſequent ſouhaiter vous voir content & heureux. Jugez aprés cela ce que je dois penſer. J'oſe vous

exhorter, pour votre felicité parfaite, à faire en ſorte, que celle que vous épouſerez, la partage avec vous.

SCENE IX.

INDOQUE, *Grand.* GIRE, *autre Grand.*

I*Ndoque.* Que j'ai la tête étourdie! les Sçavans m'ont obſedé aujourd'hui ſans relâche.

Gire. Il ne fait donc pas bon ſe joüer à preſent à vous; car apparemment vous en avez appris de bonnes.

Indoque. J'ai appris ſeulement que les Sçavans ſont bien ennuyeux. Les ſottes gens!

Gire. Comment vous les traitez!

Indoque. Mais auſſi, à quoi ſervent les Sçavans & les ſciences?

Gire. A apprendre à connoître le monde, & à s'y bien conduire.

Indoque. Si vous appellez ſe bien conduire dans le monde, que d'y reſter toûjours dans la baſſeſſe & dans l'obſcurité; alors je conviendrai avec vous que les Sçavans y ſont tres-habiles.

Gire. Mais, c'eſt que la fortune leur reſiſte.

Indoque. Hé que n'apprennent-ils à sçavoir mettre la fortune dans leurs interêts, & à la forcer à les suivre ? Cela ne vaudroit-il pas mieux ?

Gire. S'ils se contentent d'être tels qu'ils sont, ils ne peuvent pas mieux être.

Indoque. Oüi, s'ils se contentent ; cela est fort bien dit ; mais est-ce être contens, que de nous persecuter, comme ils font, par leurs Ouvrages, & tâcher de s'en servir pour gagner notre faveur, & attirer de nous des gratifications ? Une fois ; acquerir des honneurs & des richesses, joüir des plaisirs ; voila, ce me semble, ce qu'il est le plus necessaire de chercher. Nous avons tous ces biens ; nous en joüissons ; & cependant nous ne sommes point du tout sçavans.

Gire. Vous leur feriez grande pitié, s'ils vous entendoient parler de la sorte.

Indoque. Ils ne m'en font pas moins. Et pitié pour pitié ; j'aime mieux leur en faire avec ce que j'ai, que si, comme eux, je ne l'avois pas.

Gire. C'est que vous ne connoissez point d'autres biens, que ceux que vous possedez ; pour eux, ils les connoissent ces autres biens ; & c'est à cause de la connoissance qu'ils en ont, qu'ils restent dans leur situation.

Indoque. Qu'ils ne paroissent donc pas demander les nôtres, s'ils veulent me convaincre qu'ils ne meritent pas qu'on les cherche.

§.

Les autres Scenes representoient, un grand, casannier; un grand, disgracié; un petit, qui étant élevé, se méconnoît; l'impunité des grands; les petits, hargneux; les petitesses des grands; les miseres des petits dépendans des grands, &c.

V. Nous en sommes à present à l'Opera; il s'appelloit, *les Dissonances*; titre aussi convenable aux Acteurs & aux Actrices, qu'à la Musique. Les personnages representoient un mari & une femme; un pere & un fils; une mere & une fille; un vieux & un jeune; un maître & un valet; un noble & un roturier, &c. Tout cela étoit fort dissonant; c'est pourquoi, ils ne s'accordoient point, ni dans leurs sentimens, ni dans leurs discours; & la Musique se conformoit parfaitement à toutes ces dissonances. Cette invention étoit tres-subtile, & d'autant plus agreable, qu'elle faisoit des portraits, dont on remarquoit les originaux dans la plus-part des spectateurs. Je ne desespere pas de vous faire part quelque jour

de

de ce détail ; car j'ai pris les moyens que j'ai cru les plus ſurs pour l'obtenir.

VI. Le tout finit par un Ballet, qui n'étoit pas moins ingenieux, que l'Opera. Son ſujet étoit, *les faux pas.* Les Acteurs y trebuchoient ſouvent. Entre ces Acteurs, les uns repreſentoient des Politiques ; les autres, des Courtiſans ; d'autres, des Partiſans ; ceux-ci, des Ambitieux ; ceux-là, des Sçavans ; pluſieurs, des jeunes gens ; quelques-uns, des Vieillards ; quelques-autres, des Avares, des Marchands, des Femmes, de jeunes Filles, &c. Il étoit difficile de trouver des Pantomimes, dont les expreſſions fuſſent plus pathetiques. Peu de ces Danſeurs étoient capables de ſe relever, aprés s'être laiſſez tomber, en faiſant leurs faux-pas. La Fortune, la Sageſſe, la Prudence parurent ſur la fin du Balet, ſe faiſant un plaiſir de regarder ceux qui étoient par terre, & danſérent enſuite enſemble, en les foulant aux pieds. J'abrege, dans l'eſperance que j'ai de vous pouvoir entretenir quelque jour plus au long de ce divertiſſement ; cependant voici la ſuite de mes curioſitez.

Un oyſeau, qui n'a aucune partie pour vuider ſes excremens. Je ſuis bien

fâché de ce qu'il n'eſt pas en vie, pour vous en montrer l'experience.

Une pierre qui repreſente la Lune par ſa figure, & qui augmente & diminuë ſelon les accroiſſemens & les declinaiſons de cet Aſtre.

Des Fleurs qui repriment par leur ſenteur, quand on les manie, tous les mouvemens de la chair.

Un Fruit, dans lequel on trouve empreinte la figure d'un Dragon.

Des Pillules qui donnent des imaginations, des raviſſemens & des extaſes de delices. Que de gens voudroient avoir de ces pillules! qu'ils en feroient un utile uſage pour eux auprés des ſimples!

Adieu. Je ſuis, &c.

MITAL.

RELATION XIV.

I. *Differentes Eaux. Ame de l'Eau. Moutons excessivement gros. Tortuës. Rossignols. Poissons. Champignons. Nombre prodigieux de merveilles, de coûtumes & d'opinions étranges.* II. *Yeux dangereux. Oyseaux instruits. Tête dure.* III. *Queuës. Sueurs. Cerveau. Têtes monstrueuses. Grosseur. Graisse. Yeux. Nymphe marine. Arbrisseau qui sort d'une poitrine. Femmes. Bœufs. Lezard. Chevres. Oyseau. Lievre. Bœuf. Toiles d'araignée. Moutons. Lion.* IV. *Comedie. Les riches & les pauvres.* V. *Opera. Les accords.* VI. *Ballet. Le pouvoir de l'argent. Curiositez. Glace. Pierre. Fruit. Herbe.*

I. CE que je remarquai d'abord de singulier dans le festin de la troisiéme journée, c'est l'usage que quelques gens faisoient de l'eau de la mer pour leur boisson; & sans autre preparation, que celle de l'envoyer querir & la boire telle qu'on la puisoit. Ils paroissoient y prendre un tres-grand plaisir, & n'en étoient point du tout incommodez.

D'autres avoient fait faire une mare

d'eau, & à mesure qu'ils avoient soif, ils y alloient boire, mais prenant bien soin auparavant de la troubler ; parce qu'ils croyoient que l'eau trouble est la plus saine. Voila une opinion qui vous paroîtra bien étrange ; mais en voici une autre qu'on n'auroit pas tort d'appeller extravagante.

Nous avions à notre table quatre hommes, qui paroissoient être, ou Prêtres, ou Philosophes de leur païs ; ce qu'on jugeoit par leur habillement, par leur gravité & par leurs discours ; car, comme vous sçavez fort bien, nous ne portons d'ordinaire des jugemens, que de ce qui nous paroît. Nous nous trompons souvent, il est vrai ; mais il est vrai aussi que c'est parce que les apparences nous trompent. Ces quatre hommes firent apporter de l'eau pour leur boisson, & en même temps du bois pour la faire boüillir ; ce qui se fit en leur presence. Tout ceci ne vous semble pas fort extraordinaire ; car vous & moi avons vû souvent des gens prendre cette précaution pour leur santé ; & cela parce que leurs Medecins, qui vouloient absolument leur ordonner quelque chose, pour ne pas sortir la bouche vuide, leur avoient donné ce conseil. L'extraordinaire donc de la

précaution de ces quatre hommes, c'est, que par un scrupule digne de la plus folle de toutes les opinions, ils croyoient, que, s'ils avoient bû cette eau froide, ils auroient eû la cruauté de boire son ame; mais, disoient-ils, en la faisant boüillir, on donne le temps à cet ame d'en sortir, par le moyen de la vapeur, que le feu fait exhaler. Hé bien, Monsieur, l'extravagance des opinions bizarres, peut-elle aller plus loin? Peut-on se persuader, qu'on est homme, c'est-à-dire, animal raisonnable, quand on donne dans de si foibles imaginations? Si je ne prenois de l'empire sur moi, que je moraliserois sur cette matiere! car elle donne un beau champ pour cela; mais passons outre.

Quelques jours avant ce festin, on fit entrer, comme en triomple, un grand nombre de moutons, dont la queuë pesoit jusqu'à soixante livres. Comme ces queuës étoient extrêmement pesantes & grosses, on les avoit mises sur des broüettes pour les soûtenir; & ainsi ces moutons les traînoient comme dans un char de triomphe; ce qui faisoit un spectacle aussi plaisant qu'extraordinaire. On mangea beaucoup de ces moutons; & leurs queuës furent apprêtées en differentes manieres.

On alla auſſi à la chaſſe des tortuës dans un lieu où il s'en trouve un grand nombre ; vous ſçavez apparemment qu'on les renverſe ſur leurs coquilles, à meſure qu'on les trouve, & qu'enſuite on les voiture. Il y en avoit d'une groſſeur effroyable ; entr'autres, on en remarqua une qui étoit plus groſſe qu'un tonneau contenant vingt barils ; on ſe ſeroit fait un grand plaiſir de la prendre ; mais parce qu'il y avoit plus de quatre cens de ſes œufs auprés d'elle, qu'elle regardoit avec une forte attention pour les faire éclore, on la laiſſa. On ne ſervit pas même dans le feſtin toutes celles qu'on avoit priſes ; on ſe contenta ſeulement d'en mettre une partie auprés du feu, pour arracher leur écaille ; & enſuite, on les remit toutes vives dans la mer, où elles refont une autre écaille. La chair de ces animaux eſt aſſez bonne ; on en fit d'excellens ragoûts.

Ah ! Monſieur, que je fus fâché, quand on apporta un plat chargé de roſſignols ! quelle cruauté de manger de ſi aimables animaux ! on dit qu'on en ſervit ſur la table du Roi pluſieurs qu'on étoit allé chercher fort loin, auprés du tombeau d'un fameux Poëte ; parce qu'ils ſurpaſſoient tous les autres en melodie &

en douceur de voix. Quelle cruauté encore de manger le phenix , cet animal unique de ſon eſpece ! c'eſt pourtant ce qui arriva dans ce jour. Les Sçavans ont douté que cet oyſeau exiſtât ; mais à preſent on peut aſſurer qu'il n'y en a plus.

Pour poiſſons , on en mangea quelques-uns qui reſſembloient beaucoup à des étoiles. On mangea auſſi des huîtres qui peſoient plus de quarante livres.

On ſervit pour entremets des champignons qui peſoient plus de cent livres ; il y en avoit un qui n'étoit que d'une médiocre groſſeur ; mais ſa forme étoit merveilleuſe , puis qu'elle repreſentoit ſix figures humaines.

Je demeurai fort peu de temps à table ce jour-là. J'en ſortis , auſſi-tôt que j'y eus vû ce qu'il y avoit de plus ſingulier. Un homme me voyant ſortir , & qui avoit entendu parler de moi comme d'un grand voyageur , ſortit en même-temps qu'il me vit partir , & m'acoſta. Nous nous fîmes quelques complimens , & enfin la converſation tomba ſur la matiere des voyages. C'étoit un treſor pour moi que cet homme ; car il avoit beaucoup voyagé , & avec la précaution de remarquer tout ce qu'il voyoit de plus merveilleux & de plus digne d'admira-

tion. Il parut auſſi pour la même raiſon tres-content de m'avoir trouvé & de » me connoître. Puiſque nous ſommes » ſortis, dit il, aſſez tôt de table, pour » avoir beaucoup de temps à nous, juſ- » qu'aux exercices d'adreſſe & de force » qu'on nous fera voir aujourd'hui, fai- » ſons-nous part reciproquement l'un à » l'autre de nos remarques. Comme il ne pouvoit pas alors me faire une propoſition plus agreable, je l'acceptai avec joye; j'allai querir mes memoires & les portai chez-lui. La lecture que je lui en fis, lui donna un tres-ſenſible plaiſir; & je vous aſſure que j'en reçus auſſi beaucoup de celle des ſiens. Nous nous donnâmes l'un à l'autre un extrait abregé de nos remarques. Voici ce que je tirai de lui, & dans le même ordre que ſes memoires. Rien ne convient mieux à mon projet, que ce que vous allez lire. Ce voyageur n'avoit pas moins vû de choſes prodigieuſes que moi; vous en allez juger.

1. Un voleur ayant été puni de mort, on l'ouvrit, & on trouva ſon cœur tout velu. J'ai vû, diſoit-il, un cœur renverſé dans le corps d'un autre homme; & deux cœurs dans un autre.

2. Il y a eû quelques hommes, qui ont

vêcu, quoi qu'ils n'eussent point de cœur.

3. On trouva un os dans le cœur d'un celebre vieillard.

4. Un homme ayant eû le ventricule droit du cœur percé d'un coup d'épée, ne laissa pas de vivre quatre jours.

5. Un Jardinier connoissoit dans une orange aigre un grain parmi les autres, qui, étant planté en terre, produisoit un arbre, qui portoit des oranges douces.

6. Les dents revinrent à un vieillard âgé de cent dix-huit ans.

7. Il y avoit un village, dont tous les habitans étoient sortis d'un vieillard, qui étoit encore vivant.

8. Un peuple assure être sorti d'un chien & d'une femme.

9. Des gens ont été attaquez de la goutte, pour s'être servi des meubles & des hardes d'un goutteux.

10. On a trouvé un corps mort long de trente-trois coudées; un autre de soixante; & on a adoré un homme haut de neuf pieds, à cause de sa hauteur.

11. Un homme se guerit d'une maladie par la colere.

12. La vûë seule d'une medecine faisoit sur un homme le même effet, que s'il l'avoit avallée.

13. Quelques peuples entendent le langage des animaux, en mangeant le cœur ou le foye d'un dragon.

14. Un jeune homme fut si passionné d'amour, qu'il en devint muet; & enfin il recouvra la parole aussi-tôt qu'il eût vû la personne qu'il aimoit.

15. Un homme avoit la langue toute couverte de poil.

16. Un homme ayant perdu l'usage de la parole par un accident, demeura quatre ans en cet état; & enfin un jour rencontrant une vieille femme qu'il haïssoit extrêmement, sa langue se délia de telle sorte, qu'il lui dît facilement des injures.

17. Hommes qui ont au bas de l'épine du dos une louppe de la grosseur de deux poings.

18. Il y a des gens qui ont été sept semaines sans manger.

19. Un homme passa toute sa vie, sans boire & sans avoir soif.

20. Un homme avoit la tête si dure, qu'il ne put jamais apprendre à compter jusqu'à cinq.

21. Un certain nageoit trente lieuës, sans se reposer.

22. Il y a un païs, où les animaux n'ont point d'oreilles.

23. Un Sçavant écrivit un tres-grand nombre de volumes avec une ſeule plume.

24. Un petit mal étant venu au dedans du pouce d'un homme, on le perça, & il en ſortit un grain d'avoine.

25. Une perſonne a vêcu long-temps avec une rate petrifiée.

26. On a vû un homme qui étoit tel, que quand on l'ouvrit, on lui trouva la rate au côté droit, le foye au côté gauche, & les autres parties de ſon corps tranſportées de la même maniere.

27. Une double rate s'eſt trouvée dans un corps humain.

28. Trois teſticules trouvez dans un homme qui étoit fort lubrique.

29. Une famille eſt venuë d'un triton & d'une fille.

30. Un homme s'étant bleſſé un œil avec une corde de luth, ne voyoit plus de cet œil que dans les tenebres.

31. Dans un païs, les enfans viennent au monde, les yeux fermez, comme les chiens, & ne les ouvrent qu'aprés cinq jours.

32. Une femme accoucha par le nombril.

33. Une autre femme accoucha d'un enfant couvert d'une écorce de citron, qu'elle avoit mangée pendant ſa groſſeſſe.

34. On a vû des femmes qui enfantent à l'âge de ſept ans.

35. Une femme mit au monde par la bouche un enfant long comme un doigt.

36. Un homme & une femme ne cracherent jamais.

37. Une femme mit au monde trois enfans, & à chaque fois qu'elle en accoucha il lui ſortit une dent ; ce qui eſt le plus admirable, c'eſt qu'elle prédit leur maladie, ou leur mort par l'ébranlement ou par la chûte de ces dents. Le ſuccez verifia la prediction.

38. Un homme ayant eû la tête tranchée, ſa femme, qui étoit pour le moins à deux cens lieuës de lui, vit à la même heure empreinte ſur ſa main la figure de la tête de ſon mari.

39. Une fille âgée de dix ans ayant avalé un épi de bled tout entier & chargé de ſes grains, le rendit trois mois aprés par le dos, où il lui ſurvint un abſcez.

40. Une femme a engendré à pluſieurs fois juſqu'à cent enfans.

41. Un enfant demeura deux ans entiers dans le ventre de ſa mere, & quand il vint au monde, il marcheoit & ſçavoit parler. Un autre enfant demeura vingt-ſix ans dans le ventre de ſa mere.

42. De la biere ſortit de la mammelle

bleſſée d'une femme ; & un petit ſerpent ſortit du ſein d'une autre femme, ſon mari la tettant, pour la ſoulager de ſon lait.

43. Il vint à une femme âgée de 68. ans aſſez de lait pour nourrir ſon petit fils.

44. Du lait ſortit, au lieu de ſang, du pied droit d'une femme.

45. Une femme ayant bû de l'eau d'un puits, où une chatte venoit de tomber ſur le point que le chat l'alloit couvrir, vomit aprés des convulſions effroyables un petit chat.

46. Une jeune fille jetta long-temps pluſieurs pierres de l'œil, aprés qu'une de ſes compagnes lui eût jetté du ſable dans les yeux.

47. La plume de l'aigle étant mêlée avec d'autres plumes, les conſume toutes.

48. Lorſque les autruches couvent, & que leurs œufs ſont prêt à éclore, elles en caſſent quatre, qu'elles portent aux quatre coins du lieu où elles couvent, ces œufs caſſez venant à ſe corrompre, l'autruche nourrit ſes petits des vers qui s'y engendrent.

49. La chauve-ſouris ne mord jamais qu'un homme.

50. L'épervier fait tous les soirs provision d'un petit moinneau, pour s'échauffer les serres, durant les plus froides nuits de l'hyver ; & pour le récompenser du soulagement qu'il en reçoit, le matin il lui donne la liberté, sans lui avoir fait aucun mal.

51. Quand les gruës sont attroupées pour dormir, il y en a une qui se met en sentinelle avec une pierre au pied, pour l'éveiller par le bruit de sa chûte, si elle se laissoit surprendre par le sommeil.

52. La huppe contrefait le hannissement du cheval pour s'en moquer.

53. L'oiseau marinette étant pendu en un lieu chaud, ses plumes se renouvellent tous les ans, & sa chair ne se corrompt point.

54. Un oiseau pond ses œufs en l'air, & ils deviennent éclos en tombant.

55. Il se trouve en un païs tant de moinneaux, que les maisons en sont pleines, comme de mouches. Ils tombent dans les pots, dans les plats, & brûlent leurs aîles au feu qu'on allume dehors.

56. Quand les oiseaux approchent d'un certain lac, les aîles leurs croissent si subitement, que ne pouvant plus voler par leur pesanteur, il est facile de les prendre.

57. Il y a de certains oiſeaux qui ſe font toûjours la guerre les uns aux autres. Le plus foible gagne le plus haut de l'air, & la peur le faiſant émeutir, le fort, qui eſt au deſſous, reçoit dans le bec l'excrement de l'autre, qui lui tient lieu de nourriture.

58. Un homme malade regardant un oyſeau, lui donnoit ſon mal, & ſe gueriſſoit.

59. Il y a un oiſeau, qui entre quelquefois dans une ſi grande colere, qu'il ſe pend.

60. Oiſeaux qui ont le bec fait comme une coquille, & n'ont point de langue.

61. Oiſeau qui fait ſes petits par le dos.

62. Il y a des oiſeaux qui tuent leurs petits, à force de les pincer, & qui pleurent enſuite de regret pendant trois jours.

63. Autres oiſeaux qui ont le corps extrêmement gros, & les ailes tres-petites.

64. Oiſeau qui vole à reculons.

65. Païs, où les perdrix ont deux cœurs.

66. Entre les perroquets, la femelle honore tellement ſon mâle, qu'elle le met toûjours au côté droit; & quand ils paiſſent, il y en a un qui fait ſentinelle ſur un arbre.

67. Tous les vautours ſont femelles ; & ils engroſſiſſent du vent.

68. Il y a un animal plus grand qu'un loup, qui ne fait pas en quinze jours le chemin de cinquante pas, tant il marche lentement.

69. Les ſcarabées ſont tous mâles ; ils engendrent leurs ſemblables, en jettant leur ſemence dans la fiente d'un âne.

70. Il y a un animal qui ne boit que par les narines.

71. Le pœſage ſçachant qu'on en veut à ſa queuë, prend grand ſoin de la cacher, afin de ne point courir riſque de ſa vie.

72. Animal, qui porte ſes petits dans une bourſe ſous ſon ventre, pour les ſauver.

73. Il y a un oiſeau, ennemi du cameleon, qui l'ayant tué & mangé de ſa chair, meurt, s'il ne trouve une feüille de Laurier.

74. Les oiſeaux qui volent au-deſſus du cameleon, tombent par terre. Le cameleon ne ferme jamais les yeux ; il regarde en haut d'un œil, & en bas de l'autre.

75. Une jument fit une mule pleine d'une autre mule.

76. Les chevres ſont ſix mois ſans boire

boire; elles ſe deſalterent par le vent; elles aſpirent par les oreilles; & non pas par le nez.

77. Lorſque les chiens ſauvages chaſſent, celui qui a trouvé la bête, quand elle eſt tuée, mange ſeul & le premier, les autres le laiſſent manger; & enſuite quand il n'en veut plus, ils mangent.

78. Un petit oiſeau ſe nourrit en nettoyant les dents du crocodile, ſans que celui-ci lui faſſe aucun mal.

79. Le crocodile eſt ſoixante jours ſans manger. Ses larmes caſſent les œufs les plus durs. Il y en a qui ont plus de cent pieds de longueur. Il croit toûjours, & ne vuide point ſes excremens. Il couve ſes œufs de ſa vûë. Quand il voit que ſes pouſſins s'enfuyent auſſi-tôt qu'ils ſont éclos, il croit qu'ils ſont bâtards; c'eſt pourquoi il les pourſuit & les devore. Il y a une herbe qui rend ſes dents fort molles.

80. Les élephans ne marchent jamais en troupe, que le plus vieux ne précede. Une femelle d'élephant avoit dans ſon ventre des femelles pleines.

81. Une ville a été renverſée par des lapins.

82. Quand un certain petit animal piſſe contre le lion, il le tuë.

83. Des chevaux ayant marché ſur la piſte d'un loup, leurs pieds deviennent engourdis.

84. Les loups étant affamez, tournent queuë à queuë en rond, & mangent celui qui tombe.

85. Quand on bat un tambour fait de la peau d'une brebis, il ne rend point de ſon, ſi l'on en bat un autre fait de la peau d'un loup.

86. Si le vent du midi ſouffle, les brebis font des femelles ; ſi le vent du nord, elles font des mâles.

87. La panthere ſçachant que ſa tête eſt horrible, la cache, pour attraper les autres bêtes. Il y en avoit une qui ayant été nourrie avec un bouc, ſe laiſſa mourir de faim, à cauſe qu'on avoit tué ce bouc.

88. Le ſagoüin, petit animal, ſe laiſſe mourir de dépit.

89. Les ſinges lient les branches des arbres pour faire paſſer leurs petits. Quand ils voyent quelques-uns des leurs bleſſez, ils mettent leurs doigts dans la playe, comme s'ils la vouloient ſonder, la ferment, pendant que d'autres mâchent des herbes, & les pouſſent enſuite dans l'ouverture de la playe. Il y a une ville où tous les ſinges du voiſinage viennent,

les mardis & vendredis, de leur propre instinct, sur les maisons, parce qu'on leur y met à manger ces jours-là. S'ils ne trouvoient pas cette provision, ils découvriroient les maisons, & feroient un grand ravage.

90. Des souris ravagerent un païs, & ensuite il vint des hiboux, qui les mangerent.

91. Une ville a été entierement renversée par des taupes.

92. On prend les petits tigres, en presentant un miroir à leur mere, où elle croit les voir.

93. Une vache est devenuë pleine à deux mois.

94. Un poisson donne la fievre à celui qui l'a pris, jusqu'à ce qu'il l'ait mis en liberté.

95. Un petit oiseau entre quelquefois dans le ventre de la baleine, & la dévore jusqu'au cœur.

96. On a vû une baleine, sur le dos de laquelle il étoit né des herbes.

97. Le cancre jette une pierre à l'entrée de la coquille de l'huître, afin que cette coquille ne pouvant se fermer, il puisse facilement devorer l'huistre.

98. Le cheval marin se saigne, quand il a trop mangé.

99. Les dauphins entendent les voix des hommes, quand le vent du septentrion souffle, & non au vent du midy. Ils accourent, quand on les appelle Simon. Lorsque quelqu'un de leur espece est mort, ils le portent à terre, en faisant une espece de musique pour honorer ses funerailles, & pour prier les hommes de lui donner la sepulture. Ils aiment l'homme; mais quand ils sentent qu'il a mangé de la chair de dauphin, ils le dévorent. Ils vivent jusqu'à cent quarante ans. Quand ils poursuivent d'autres poissons, ils sautent quelquefois par dessus les mats des navires avec une legereté surprenante.

100. On ne peut tirer le dragon de mer qu'avec la main gauche.

101. Il y a un petit poisson qui flotte toûjours sur l'eau, & n'y enfonce jamais. Quoiqu'il semble froid, cependant, aussi-tôt qu'on l'a touché, on sent autant de douleur, que si l'on avoit le bras plongé jusqu'à l'épaule dans de l'huile boüillante. Cette douleur augmente jusqu'à midy, elle diminuë ensuite, & cesse, quand le soleil se couche.

102. Si ayant mêlé de la grenoüille verte avec de la souppe, on la met dans la gueule d'un chien, il n'abboyera plus.

103. Un os tiré du côté droit de la grenoüille verte, & jetté dans l'eau boüillante, elle cesse de boüillir, & ne boüillira point tant que cet os y sera.

104. La lamproye étant frappée d'un coup de verge, meurt; mais non pas, si elle est frappée d'un gros bâton.

105. Le lievre marin fait avorter une femme enceinte, lorsqu'elle le regarde. Il tuë les autres poissons de son regard. Ceux qu'il a empoisonnez, ne meurent qu'avec lui; & l'homme lui donne la mort, en le touchant du bout du doigt.

106. Il y a des poissons qui reconnoissent entr'eux un Roi. Quand il est pris, ils ne sortent point de la place; comme s'ils y attendoient toûjours son retour.

107. On a trouvé dans des pierres, des poissons vifs, & qui apparemment s'y nourrissoient.

108. Il y a un poisson, qui ne vit que trois heures.

109. On remarque un poisson, qui met sa coquille sur le dos de peur d'être submergé.

110. Si un poisson pris rompt le filet, on n'en voit au même lieu pendant ce jour aucune de son espece.

111. Un poisson sortit d'une tumeur causée par la piqueure d'un autre poisson.

112. Quand un certain poiſſon paroît avoir de la peine à ſortir de la naſſe, où il eſt pris, les autres le tirent pour l'aider à ſe ſauver.

113. Il y a des poiſſons dont les yeux luiſent comme des chandelles allumées.

114. L'abeille peut vivre juſqu'à cinquante ans.

115. La cigale vit, s'envole & chante, ſa tête étant coupée.

116. Les fourmis enterrent leurs amies ou alliées dans des peaux, ou couvertures de grains de bled.

117. Si une mouche meurt pour avoir trop bû, elle revit étant couverte de cendres.

118. Il y a un païs, où l'on ne voit jamais aucune mouche.

119. Il y a des ſcorpions qui ne font mal qu'aux étrangers.

120. Les ſcorpions voyant un lit ſuſpendu, s'aſſemblent ſur le toit, ſe lient l'un à l'autre comme une chaîne, & deſcendent ainſi ſur celui qu'ils veulent piquer. Quand l'un a piqué, il fait place à un autre.

121. Un ſerpent alloit tous les matins au berceau d'un enfant, lui mettre la queuë dans la bouche, pour lui faire vomir le laict qu'il avoit pris, & enſuite pour le boire.

122. Il y a des ſerpens dont la tête eſt queuë une demie année, & la queuë devient tête l'autre demie année.

123. Serpent qui tuë par ſon ſeul attachement tous les autres.

124. Serpens qui portent une ſonnètte ſur la queuë. Autres qui ont la queuë double. Autres qui ont la langue diviſée en trois. Autres qui ont deux langues. Autres qui ont huit petites cornes. Autres qui ont des cornes aux pieds. Autres qui ont deux têtes ſur un ſeul cou, & deux pieds à la queuë. Autres qui ont deux têtes, dont l'une à la queuë. Autres qui tuent par leur ſiflement.

125. Il y a des couleuvres longues de trente pieds & groſſes à proportion. Elles ne ſont point venimeuſes. Quand elles manquent de nourriture, elles mâchent d'une certaine herbe, puis elles montent ſur un arbre au bord de la mer, où elles dégorgent ce qu'elles avoient mâché. Auſſi-tôt pluſieurs poiſſons l'avalent, en ſont enivrez, & demeurent ſans mouvement ſur la ſurface de l'eau. Alors les couleuvres les mangent.

126. Les cornes des cerfs brûlées, mettent en fuite les ſerpens.

127. De nouveaux yeux naiſſent aux ſerpens, en la place de ceux qui ſont crevez.

128. Un ſerpent ayant mordu un homme, en mourut de regret.

129. Des peuples font fuir les ſerpens par leur odeur.

130. Le ſerpent, pour ſe dépoüiller de ſa vieille peau, paſſe avec douleur par un trou étroit.

131. Quand un ſerpent vient ſe mettre dans l'eau, il met ſon venin en un lieu, & le reprend enſuite.

132. En un lieu certaines couleuvres entortillent leur queuë à une branche d'arbre, laiſſant pendre leur corps en bas, & appuyent une de leurs oreilles ſur la terre ; & ſi elles entendent quelque bœuf ou ſanglier, elles ſe jettent deſſus, l'attirent ſur l'arbre & le devorent.

133. En un païs il y a un ſerpent qu'on met en pieces dans un vaſe ; puis, ce vaſe couvert, le ſerpent en ſort, ſans qu'on le voye ſortir ; de ſorte qu'il ſe retrouve entier, vivant dans la caverne, d'où on l'avoit tiré.

134. La vipere, avant que de s'accoupler avec la lamproye, vomit ſon venin.

135. Il y a des peuples qui n'ont point l'uſage du feu.

136. Un homme faiſoit lire dans la lune ce qu'il écrivoit ſur un miroir convexe.

137. Statuë & cour, où il ne pleuvoit jamais, quoi qu'elles fussent à découvert.

138. Aiman qui ne tire qu'une petite clef; mais cette clef en ayant été frottée, tire quatre fois plus que l'aiman même.

139. Il y a un païs, où l'on seme le cuivre; & il pousse comme une plante.

140. Diamant taillé, trouvé dans le cœur d'un grand morceau de marbre.

141. Il y a des diamans qui conçoivent & qui fructifient.

142. Une emeraude mise en la bouche, fait oublier les sujets de chagrin.

143. En un lieu on seme le fer, qui arrosé d'eau, croist & pousse, ensorte, qu'il se recueille.

144. Il y a une pierre qui fait fuir les serpens.

145. Une taxe ayant été mise sur le sel, il disparut jusqu'à ce que l'impôt eût été ôté.

146. Un arbre, que la moindre humidité fait dessécher & mourir.

147. Des grains d'avoine germerent dans un estomach; & un grain de bled germa & produisit une plante dans le corps d'une femme.

148. Des bruyeres brûlées en un en-

droit, produisirent des vents préjudiciables à des vignes plantées à plus de deux cens lieuës.

149. Il y a une cheneviere, dont la fumée rend l'esprit gai, & donne des songes agreables.

150. Herbe, qu'on n'arrache qu'en mourant.

151. Il y a une herbe qui ramollit si fort les os des bêtes qui en mangent, que les bœufs mêmes ne sçauroient se soutenir sur leurs pieds, aprés en avoir mangé. Mais on redonne à leurs os leur premiere dureté en approchant d'eux les os d'un animal mort dans cette incommodité.

152. Si certaines herbes ayant été plongées dans l'eau, on les applique sur une playe, ou sur un ulcere, jusqu'à ce qu'elles deviennent tiedes, & si ensuite on les enterre aussi-tôt dans quelque lieu bourbeux, dés qu'elles commenceront à se pourrir, elles attireront tout le mal du malade.

153. On a vû des arbres chargez d'huîtres.

154. Un païsan étant devenu paralitique, pour avoir dormi à l'ombre d'un noyer, fut gueri ensuite, pour avoir dormi à l'ombre d'un chêne.

155. Une eſpece d'orge ſe flêtrit & revit, à meſure qu'on la touche, ou qu'on s'en éloigne.

156. Plante qui eſt telle qu'en la mâchant & en s'en frottant les mains, on peut manier impunement toutes ſortes de ſerpens.

157. Herbe qui rend les dents des animaux qui en mangent toutes dorées.

158. Des romarins ſe faiſoient ſentir à cent lieuës du lieu où ils étoient plantez.

159. Un terebinthe a duré cinq mille ans, toûjours verd & fleuriſſant; & un autre arbre deux mille ans.

160. Etang qui groſſit, quand il y a dans ſes eaux un coupable, un calomniateur.

161. Il y a un fleuve qui coule regulierement ſix jours de la ſemaine, & ſe tarit le ſeptiéme.

162. Autre fleuve, dont les eaux font oublier l'amour à tous ceux qui s'y baignent.

163. Fontaine dont la fumée donne la dureté à la pierre.

164. Autre qui ne coule que quand il fait cher vivre.

165. Fontaine qui coule plus long-temps, quand les jours ſont longs, que

quand ils ſont courts.

166. Fontaine qui tuë les oiſeaux, quand ils ont bû de ſon eau ; & une autre auprés, qui les reſſuſcite quand on les y jette.

167. Autre, qui fait rire juſqu'à la mort, ſi l'on ne boit pas des eaux d'une autre qui eſt tout-auprés.

168. Autre qui fait connoître les larrons, quand ils ſe lavent les yeux de ſon eau.

169. Deux fontaines dont l'une rend les femmes ſteriles ; & l'autre les rend fécondes.

170. Fontaine qui fait revenir le laict aux femmes.

171. Autre qui fait naître les cheveux & le poil.

172. Fontaine qui empêche que les cheveux ne deviennent blancs, quand on s'y baigne.

173. Autre qui étint les flambeaux allumez, & allume ceux qui ſont éteints.

174. Autre qui eſt froide le jour, & chaude la nuit.

175. Autre qui fait tomber le poil aux parjures, & les rend hydropiques.

176. Autre qui s'émeut au ſon des flutes.

177. Autre qui ceſſe de couler, ſi on la regarde.

178. Autre qui ſe trouble, quand, étant auprés d'elle, on ſe met à parler.

179. Autre qui bouſt toûjours, & prend même feu, dés qu'on en approche une chandelle allumée ; & cependant elle eſt froide.

180. Iſles qui paroiſſent tout d'un coup en mer. Iſles flotantes. Iſles ſubmergées.

181. Un lac forme une tempête, quand on y jette une pierre, ou du fer ; & cette tempête dure toûjours, juſqu'à ce qu'il les ait rejettez.

182. Lac qui étant petit s'agrandit, à meſure que quelqu'un y entre ; & quand il y en a cent, il les éleve, & les jette ſur terre.

183. Autre lac qui devient amer & ſalé trois fois le jour, & autant de fois, doux.

184. Lac qui ſubmerge dans ſes eaux ceux qui diſent des paroles deshonnêtes ; autre, où rien n'enfonce.

185. Puits, où l'eau hauſſe peu à peu, durant trente ans, & puis baiſſe à une certaine hauteur durant trente autres.

186. Riviere qui coule quinze jours durant vers l'orient, & quinze autres jours vers l'occident.

187. Païs, où quand une femme eſt

accouchée, une autre femme la prend aussi-tôt sur son dos, avec l'enfant entre ses bras, & va les laver tous deux dans la riviere.

188. Autre païs, ou un gentil-homme accusé d'un crime, ne peut être arrêté, qu'il n'ait été auparavant convaincu.

189. Autre, où quand un homme prend sa femme sur le fait avec son galant, il a seulement droit de le contraindre à payer un cochon; & il se mange entre eux trois.

190. Il y a des peuples qui ne combattent que de nuit.

191. Dans une Isle, il n'est permis qu'aux gens de qualité de faire le metier de boucher.

192. Païs, où les bourreaux acquerrent le titre & les droits de noblesse, quand ils ont coupé un certain nombre de têtes.

193. Autre païs, où, pour saluer, le commun peuple ferme la main gauche, & l'ayant couverte de la droite, les met plusieurs fois sur la poitrine, & parle en même temps.

194. Autre, où l'on donne le bas de la ruë aux personnes les plus qualifiées.

195. Autre, où l'on déchausse ses sou-

liers, pour faire civilité.

196. Autre, où les peuples, pour bien complimenter leurs ſuperieurs, leur prennent de la main le pied gauche, & leur frottent doucement la jambe depuis le bas juſqu'au genoüil.

197. Autre, où les hommes font coucher leurs femmes & leurs filles avec leurs hôtes, pour leur faire civilité.

198. Autre, où par civilité, on preſente le doigt, aprés l'avoir moüillé & eſſuyé à l'eſtomach.

199. Il y a quelques endroits, où par civilité, aprés avoir touché la main de celui à qui en veut faire honneur, on fait ſonner ſes doigts le plus haut qu'on peut.

200. Païs, où l'on s'aſſiet par ceremonie, pour recevoir les gens.

201. Autre, où l'on ſaluë en touchant la terre, & enſuite les levres de la main droite.

202. Autre, où l'on fait la reverence à quelqu'un en lui paſſant la main deſſous la jambe juſqu'au genoüil, & depuis le bas du viſage juſqu'au haut.

203. Païs, où l'on porte le deüil en blanc; autre où on le porte en bleu.

204. Païs, où l'on écrit, en tirant les lignes de haut en bas.

205. Autre, où l'on ne donne des peres aux enfans, que lorſqu'ils ont atteint l'âge de cinq ans, par la reſſemblance qu'ils peuvent avoir avec quelques hommes du païs.

206. Autre, où quand un pere a trop d'enfans, il lui eſt permis de noyer ſes filles, aprés un cri public de ſon deſſein, au cas qu'il ne ſe preſente perſonne pour les nourrir.

207. Païs, où toutes les femmes ſont communes.

208. Autre, où les meilleurs guerriers du Roy, ſont les femmes.

209. Autre, où les femmes labourent pendant que les hommes ſe fardent & ſe parent.

210. Autre, où il n'y a que les femmes qui étudient.

211. Autre païs idolâtre, où le clergé n'eſt compoſé que de femmes.

212. Fortereſſe qui change tous les jours de Gouverneur ; & où il n'entre que les yeux bandez vers la nuit.

213. En un Roïaume, les femmes groſſes ſe ſerrent extrêmement, afin que leur fruit ne ſe trouve pas mal.

214. Autre, où les habits de ceux qui ne ſont pas mariez, ſont differens des habits de ceux qui le ſont.

215. Autre, où les femmes ne mettent leurs beaux habits, que pour rester dans la maison.

216. Autre, où les hommes quittent leur manteau, & le reprennent en y rentrant.

217. Autre, où quand le feu prend quelque part, les femmes sont obligées de l'éteindre, sans le secours des hommes; ceux-ci se mettent sous les armes, pour empêcher qu'on ne vole.

218. Autre, où l'on poursuit en justice les ingrats, & on les marque d'un fer chaud.

219. Païs, où l'on renverse de l'eau sur sa tête, pour marquer qu'on est innocent.

220. Autre, où pour faire un serment, on moüille trois fois un doigt dans la mer & on laisse tomber dans ses yeux les gouttes d'eau qui y pendent.

221. Autre, où l'on fait jurer sur un epi de bled, jetté dans l'eau, comme sur les deux choses faites pour notre subsistance.

222. Autre, où l'on n'a point d'autres juges des differens qui surviennent, que quelques passans.

223. Autre, où le langage des hommes est different de celui des femmes, &

les vieillards parlent autrement, que ceux qui ſont jeunes.

224. Autre, où les peuples gloſſent en parlant comme les coqs-d'inde.

225. Autre, où l'on punit les voleurs, & ceux qui ſe laiſſent voler.

226. Autre, où l'on pend un homme ſoupçonné de larcin, & enſuite on fait le procez au mort. Si l'on n'a point de preuves ſuffiſantes de ſon crime, pour toute reparation, on l'enſevelit honorablement.

227. Autre, où l'on ne touche jamais rien qui ſoit ſale, de la main droite.

228. Autre, où une femme peut épouſer ſept maris, & couher avec eux ſucceſſivement. Lorſqu'elle devient groſſe, elle donne l'enfant à celui qui lui plaît, & il n'eſt pas en droit de le refuſer.

229. Autre, où les femmes n'oſeroient avoir des enfans avant trente-cinq ou trente-ſept ans; c'eſt pourquoi, ſi elles deviennent groſſes, les prêtreſſes du païs leur foulent ſur le ventre, juſqu'à ce que leur fruit ſoit ſorti.

230. Autre, où quand un homme épouſe une femme, elle eſt commune à tous ſes freres.

231. Autre, où des Officiers vont au

point du jour par les ruës reveiller au ſon du tambour les chefs des familles, en les exhortant à s'acquiter du devoir du mariage, par la conſideration du public, à qui il importe que le nombre des citoyens ſe multiplie.

232. Autre, où la mariée eſt preſentée devant une idole, pour lui offrir ſa virginité.

233. Autre, ou quand une femme a perdu ſon premier mari, elle doit dans la ſuite ſe couper autant de jointures de doigts, en commençant par le petit, qu'elle ſe remarie de fois.

234. Autre, où l'on fait porter le lendemain des nopces par la ville, les marques de la virginité de la mariée.

235. Autre, où il n'eſt pas permis de prononcer le nom des morts.

236. Autre, où l'on diſtribuë les corps morts aux quatre élemens.

237. Autre, où l'on n'a point d'autres cimetieres, que les étangs.

238. Autre, où l'on pend aux arbres les corps morts des hommes, couſus dans des cuirs de bœuf.

239. Autre, où l'on enterre tout le monde dans du fumier.

240. Autre, où l'on conſerve les

corps dans du verre.

241. Autre, où l'on expoſe les morts aux chiens & aux oiſeaux de proye; & on les croit méchans & abominables, s'ils ne ſont pas bien-tôt dévorez.

242. Autre, où l'on mange les morts.

243. Autre, où l'on met les morts en terre, roulez en peloton.

244. Autre, où l'on jette des pierres en riant, ſur les trépaſſez.

245. Autre, où l'on enterre avec les morts tout ce qui leur appartient; non pour leur ſervir dans l'autre monde, comme quelques-uns l'ont dit, mais afin qu'il ne reſte rien d'eux, qui puiſſe en faire reſſouvenir.

246. Autre, où l'on enſevelit les morts dans ſoixante aulnes de toile.

247. Autre, où les femmes portent pendant quelque temps ſur leur dos les os de leurs maris morts.

248. Autre, où l'on fait les foſſes rondes, comme un tonneau.

249. Autre, où quand un homme eſt à l'agonie, on lui ouvre la main, & on verſe de l'eau dedans, comme une offrande qu'il fait de ſa vie.

250. Autre, où l'on écrit à ſes amis décedez, & l'on jette les lettres dans le bucher. On y prette auſſi de l'argent

pour rendre dans l'autre monde.

251. Il y a un païs, où les peres reçoivent leur nom de leurs enfans.

252. Autre, où les filles n'ont point de nom; elles sont seulement designées par l'ordre de leur naissance dans la maison de leur pere.

253. Païs, où personne n'a de nom.

254. Peuples qui ont d'ordinaire trois noms particuliers aux trois âges de leur vie.

255. En un Royaume, les femmes qui nourrissent leurs enfans, ne s'approchent point de leurs maris, jusqu'à ce que leurs nourriçons ayent des dents.

256. Païs, où, pour affirmer un pacte, on trempe dans l'eau la pointe du poignard, & on laisse tomber sur sa langue les gouttes d'eau qui y sont.

257. Autre, où, quand on a perdu par mégarde ou par larcin quelque piece ou somme d'or, on est tenu d'en porter autant au Grand Prêtre.

258. Autre, où les hommes pissent accroupis, comme les femmes.

259. Autre, où l'on fait mourir les parens d'un criminel digne de mort, si on ne le trouve pas.

260. Autre, où, quand un soldat a merité la mort pour crime de leze-Ma-

jesté, chaque soldat de sa compagnie est obligé de lui couper un morceau de sa chair & de la manger. Mais ils cachent un petit morceau de pourceau qu'ils mangent, aprés avoir mis en pieces leur camarade.

261. Autre, où le Roi n'a rien de propre, non pas même de femme, usant de toutes celles de ses sujets à sa volonté.

262. Autre, où le Roi n'a jamais moins de trois ou quatre cens femmes, que l'on contraint toutes à se brûler avec son corps, quand il est mort ; on brûle aussi de ses Officiers.

263. Autre, où, quand on porte le Roi au lieu de sa sepulture, on tuë ceux qui se rencontrent sur le chemin, leur commandant d'aller servir le Roi dans l'autre monde. Il en coûte quelquefois la vie à dix mille personnes.

264. Autre, où l'on ne visite point les malades ; & pour cela, on met un signal à leur maison.

265. Autre, où un jeune homme est plus haut taxé pour sa guerison, qu'un vieillard ; parce que le premier se doit servir de sa santé plus long-temps, que l'autre.

266. Autre, où l'on ne mange point, quand on festine ses amis.

267. Autre, où il y a boucherie ouverte de chair humaine.

268. Autre, où l'on ne parle point en mangeant.

269. Autre, où le veuvage ne dure que ſix mois. Si pendant ce temps, celui des deux qui reſte, ſonge en dormant à l'autre, deux nuits de ſuite, il s'empoiſonne.

270. J'ai vû, dit-il, ſoûtenir les opinions ſuivantes; 1°. Qu'Achille fut tué par Hector. 2°. Que la moyenne region de l'air n'eſt pas froide. 3°. Que l'air eſt incorruptible. 4°. Que l'air eſt auſſi peſant que la terre. 5°. Qu'un Ange accompagne par tout, excepté aux aiſemens, où il attend à la porte. 6°. Qu'aux foux & aux hypocondriaques, l'ame ſort & rentre dans leur corps. 7°. Que notre ame n'eſt rien qu'une harmonie. 8°. Que trois ames nous dominent, dont l'une a ſon ſiege au cœur; la ſeconde, à la tête; & la troiſiéme au foye. 9°. Que les ames exiſtent avant que d'être unies au corps, & qu'elles deſcendent du lieu de leur reſidence, pour s'unir au corps, attirées par une odeur tres-ſubtile, qui s'exhale des petits embrions encore informes. 10°. Que l'ame de l'homme n'eſt qu'un ſouffle qui s'acheve en la mort du corps,

& qui depuis, voltigeant en l'air, se mêle avec les nuées, jusqu'à ce que venant à se resoudre en eau, il meure sur la terre comme le corps. 11°. Que les seules bêtes posséderont le Ciel aprés leur mort, à cause de la penitence qu'elles font en cette vie, & des travaux qu'elles souffrent. 12°. Que tant qu'il y a un cadavre dans un vaisseau, la boussole ne montre pas juste. 13°. Que le Ciel est le Createur de tous les choses visibles & invisibles. 14°. Que, si l'on achete les cornes de quelque animal, on fera de cet animal festin dans le Ciel. 15°. Que c'est une espece d'impieté, que de porter du rouge aux endroits du corps, qui sont au dessous de la ceinture. 16°. Qu'en priant les couleuvres qui ont mordu, & en leur faisant des civilitez, le blessé n'en mourra pas. 17°. Que le premier homme sortit d'un œuf, dont la coque fut enlevée au Ciel, le blanc se repandit en l'air, & le jaune demeura sur la terre. 18°. Que c'est un crime capital de s'approcher contre le foüet, dont on fait aller les chevaux; ou de toucher des fleches avec ce foüet; ou de prendre ou tuer de jeunes oyseaux; ou de pisser dans l'enclos de son logement, ou de fendre du bois auprés du feu avec une cognée. 19°. Que le Diable mange les

les corps morts. 20°. Que c'est un mauvais presage, d'entremêler les doigts les uns dans les autres, le genoüil droit étant croisé sur le gauche. 21°. Que l'encens ne peut jamais être derobé, à cause qu'il sert d'offrande aux Dieux. 22°. Que ce fut Enée qui trahit la ville de Troye. 23°. Que l'Enfer est seulement fumeux. 24°. Que les esprits animaux sont inutils pour les operations de la vie. 25°. Que, quand quelqu'un éternuë une seule fois, c'est un mauvais presage. 26°. Que lors qu'on éternuë, c'est que le Juge qui tient le livre de la vie des hommes, le feüilletant continuellement, est arrivé à la page qui contient l'histoire de celui qui éternuë. 27°. Que les hommes seront enfin convertis en étoiles, qui demeureront fixes pour toûjours. 28°. Qu'une marque que la femme est la maîtresse de la maison, c'est lors qu'on y entend une poule chanter. 29°. Qu'on ne peut pas témoigner plus de respect aux Dames, qu'en leur tournant le dos quand elles passent, pour ne point jetter la vûë sur elles. 30°. Que les foux qui courent les ruës, sont les mignons du Ciel. 31°. Que, si la Lune est en Croissant, lorsque la femme devient grosse, elle aura un garçon. 32°. Que Dieu n'a fait l'homme, que

jusqu'au nombril ; & que ce qui est au dessous vient d'une autre Puissance. 33°. Que la ruë dérobée prend racine & profite beaucoup mieux. 34°. Que les alimens cruds, les plus acres & les plus salez, sont les meilleurs pour les malades. 35°. Qu'il faut faire de grands bruits auprés des malades, pour étourdir leurs maux. 36°. Que c'est un peché de se servir de Medecins, n'y en ayant point d'autre que Dieu. 37°. Que les enfans qui naissent en mer, sont muets. 38°. Que les corps qui ne se corrompent point, marquent excommunication. 39°. Que les ames de ceux qui sont devorez par les crocodiles, s'envolent dans le même moment tout droit en Paradis. 40°. Que c'est un des-honneur pour une femme, de soupirer aux obséques de son mari. 41°. Que les hommes ne doivent jamais faire mourir les coupables ; parce qu'il n'y a que Dieu, qui, comme auteur de la vie, ait le droit de l'ôter. 42°. Que, si les corneilles mangent premierement l'œil droit d'un mort, c'est une marque qu'il est heureux ; si-non, malheureux. 43°. Que, si un mort ne roidit pas, c'est un signe que plusieurs de ses parens mourront bien-tôt. 44°. Que les corps des morts s'entretiennent les uns les autres,

& ſe divertiſſent. 45°. Que plus on fait de dépenſes aux obſeques d'un mort, plus ſon ame eſt logée avantageuſement dans le corps de quelque Prince, ou de quelque animal conſiderable. 46°. Qu'on ne peut alterer la muſique, ſans faire un notable changement dans l'Etat, & qu'il ne peut être bien gouverné, ſans elle. 47°. Que le témoignage d'un homme qui navige ſur mer, n'eſt point recevable; parce qu'on le doit regarder comme un deſeſperé. 48°. Que la neige eſt noire & chaude. 49°. Que la nature n'eſt que des nombres. 50°. Que c'eſt faire une tres-grande injure à une perſonne, de rompre un pot ſur ſa porte; & que c'eſt un ſur-nom honorable, que d'appeller quelqu'un coyon. 51°. Que, ſi une femme de mauvaiſe vie plante un olivier, où il ſe meurt auſſi-tôt, où il ne rapporte jamais de fruit. 52o. Que les plantes ont du ſentiment & de la raiſon. 53°. Qu'un certain poiſſon retarde l'iſſuë des procez. 54°. Que Priam mourut l'un des plus heureux Rois de ſon ſiecle. 55o. Que la ſalive portée derriere l'oreille, diſſipe les ſujets de chagrin. 56°. Que Rome étoit plus ancienne que Troye. 57°. Que l'on ne peut pas vivre long-temps, quand on eſt ſçavant, & qu'il n'y a rien de plus

plaiſant, que de ne rien ſçavoir. 58°. Qu'il n'appartient qu'à Dieu de faire des figures auſquelles il donne l'ame, & que tous ceux qui en font, veulent imiter Dieu ; mais que ces figures viendront au jour du Jugement demander leur ame à celui qui les aura faites. 59°. Que la terre eſt percée de part en part, & que le Soleil paſſe tous les jours par ce trou, & retourne ainſi d'une des extremitez de l'hemiſphere à l'autre. 60°. Que le Soleil n'a de lumiere, que par la communication du Ciel empirée, n'étant qu'un trou par lequel elle paſſe. 61°. Que le Soleil ſe nourrit des vapeurs de l'Ocean, & la Lune de celles des eaux douces. 62°. Que les ames vont dans le Ciel du Soleil, au ſortir du corps. 63°. Que le Soleil n'eſt qu'un or fondu au centre du monde, & coupelé par le feu des Aſtres fixes. 64°. Qu'il y auroit de l'immodeſtie & du peché à laiſſer croître les ſourcils & les cheveux. 65°. Que, ſi l'on chauſſe le ſoulier gauche le premier, cela ſignifie malheur. 66°. Que cracher à terre, eſt tres-condamnable & dangereux. 67°. Qu'il eſt mauvais de donner aux enfans le nom de leurs parens, parce que cela peut accourcir les jours de ceux-ci. 68°. Que le ſon du fer ou de l'airain

fait fuir les eſprits que les Magiciens évoquent. 69°. Qu'une Emeraude, ou une Turquoiſe tombée d'une bague, preſage infortune. 70°. Qu'il y a des pierres qui font rêver les choſes futures, étant miſes ſous le chevet du lit. 71°. Que le tremblement involontaire de la paupiere d'en haut eſt d'un bon augure. Et celui de la paupiere d'en bas, d'un mauvais. 72°. Que le cœur d'un Vautour preſerve de la colere des Princes. 73°. Que la terre eſt le plus leger des élemens; ou qu'elle eſt ovale; ou qu'elle eſt platte & quarrée, & environnée d'une muraille extrêmement forte, & d'une hauteur prodigieuſe, & que ſur cette muraille ſont gravez en gros caracteres tous les ſecrets de la nature. 74°. Que le ſiege de Troye ne fut jamais. 75°. Que la dent d'un mort guerit le mal de dents à celui qui la porte. 76°. Que les Fleuves ſont ſortis d'une cruche fenduë.

271. Païs, où l'on fait une ceremonie, le jour qu'on ſe fait faire la barbe pour la premiere fois.

272. Autre, où l'on ſe bat à coups du plat de la main.

273. Autre, où il y a des Hôpitaux établis & des legs faits pour les bêtes.

274. Autre, oú l'on monte à cheval,

prenant ſon côté droit.

275. Autre, oú ſi l'on ne paye pas ſes dettes au jour promis, on eſt foüetté moderement en priſon ; puis on donne du temps. Si l'on ne paye pas dans ce temps, on eſt foüetté plus fort, & enfin encore plus fort.

276. Autre, oú le debiteur inſolvable devient eſclave de ſon creancier.

277. Autre, oú l'on donne ſa femme & ſes enfans pour aſſurer ce qu'on doit.

278. Autre, oú les enfans ne paroiſſent jamais devant leurs peres, qu'ils n'ayent cinq ans, afin que, s'ils meurent avant cet âge, les peres ne s'en affligent point.

279. Autre, oú le Roi ſe fait peſer tous les ans, & s'il peſe plus que l'année precedente, on fait de grandes réjoüiſſances.

280. Autre, oú, quand un Gouverneur entre dans une maiſon, on eſt obligé de lui faire un preſent.

281. Autre, oú l'on tond tous les ans les chiens, pour faire des étoffes.

282. Autre, oú les peuples ne jurent que par la tête de leur Roy.

283. Autre, oú ceux qui font un ſerment, rompent entre-eux une paille.

284. Autre, oú les Juges ſont obligez

de tenir leurs Audiances à jun.

285. Autre, oú il est défendu aux Juges de recevoir dans leurs maisons visite d'aucun plaideur ni solliciteur.

286. Autre, oú personne ne peut être Juge dans le lieu de sa naissance.

287. Autre, oú on ne parle aux Juges, que le genoüil en terre.

288. Autre, oú les femmes ne prennent pas leurs rangs selon la dignité de leurs maris; mais selon la datte de leur mariage.

289. Autre, oú les plus beaux meubles des maisons, sont des têtes, des cheveux & des ossemens de morts ennemis.

290. Autre, oú une fille noble, en épousant un roturier, l'annoblit.

291. Autre, oú l'usage de l'or & l'argent est condamné & en horreur.

292. Autre, oú les murailles des jeux de paulme sont blanches, & les bales noires.

293. Autre, oú l'on se laisse croître les ongles de la main gauche, pour s'en servir de peigne.

294. Païs idolâtre, oú les femmes font le Clergé, & s'exposent nuës à leurs Dieux sur un lieu élevé, & en public.

295. Autre, oú l'on pleure, en en-

trant dans les Temples.

296. Autre, ou les Prêtres se crevent les yeux, avant que de parler à leurs Dieux.

297. Autre, oú l'on saluë la tente du Roi, dés qu'on la voit, & on touche d'une main à terre, quand on l'entend nommer.

298. Autre, oú l'on ne possede rien en propre. Tout appartient au Roi.

299. Autre, oú le Roi ne se fait voir au peuple, que deux fois l'année.

300. Autre, oú le Roi jure à son élection de n'habiter jamais en ville; mais toûjours au desert sous des tentes.

301. Autre, oú l'on tâte le poux au haut du nez.

302. Autre, oú les femmes ne sevrent jamais leurs enfans; mais leur donnent la mammelle autant de temps qu'elles ont du lait.

303. Autre, oú l'on s'afflige si fort à la fin de chaque siecle, comme si c'étoit la fin du monde, qu'on casse la vaisselle, on éteint le feu, &c. & le matin du nouveau siecle, on retablit tout, on se réjoüit, &c.

304. Autre, oú il y a des coupe-jarrets publics, pour se venger.

305. Autre, oú l'on ne permet point l'usage

l'uſage du vin aux ſoldats.

306. Autre, oú l'on ne trouve rien de plus ridicule, que de voir un homme avec de la barbe.

307. Autre, oú l'on croit qu'il y a un Enfer particulier pour les bêtes.

308. Autre, oú le noir eſt une couleur de réjoüiſſance, & le blanc ſert de deüil.

309. Grotte d'eau chaude, oú, quand on y met des œufs, on en retire toûjours un de moins ; & on croit que le Diable le retient pour lui.

310. Païs, oú l'on abandonne les enfans nez dans de certains jours qu'on croit mal-heureux.

311. Autre, oú le nom de femme, ou de fille paſſe pour être un nom ſale ; c'eſt pourquoi, au lieu de dire une fille, ou une femme, on dit une voilée & une mere de famille.

312. Autre, oú il eſt permis aux femmes, même aux Reines, de ſe choiſir des galans.

313. Autre, oú l'on coupe un morceau de ſa langue pour l'offrir à une bête qu'on adore.

314. Autre, oú c'eſt un crime capital, que d'y joüer de l'argent.

315. Autre, oú l'on tient à ſi grand

honneur d'avoir eû des parens pendus pour des vols commis, qu'on s'y reproche, comme une espece d'infamie, si l'on n'en a point eû d'executez en Justice pour une si belle cause.

316. Autre, oú l'on donne des lettres de change pour l'autre monde, qui doivent être exigibles au Royaume de la Lune, oú l'on croit que les ames vivront éternellement.

317. Autre, oú l'on n'impute à peché dans la luxure, que, quand on y excite le premier.

318. Autre, oú l'on prétend, que, quand on a une femme sterile, ou de mêchante humeur, on doit la repudier ; parce que, dit-on, Dieu n'a pas fait ce mariage ; car il fait bien toutes choses.

319. Autre, oú les filles qui trouvent mieux & plû-tôt à se marier, ce sont celles qui sont les plus dissoluës & les plus abandonnées.

320. Vieillard, qui avoit vêcu cent & un an, à cause qu'il avoit mangé du miel.

321. Païs, oú l'on brûle sur le monument des morts des papiers, oú sont peints des esclaves, des chevaux, de l'or, &c. parce qu'on prétend que les

morts posséderont ces choses aprés cette vie.

322. Ville, oú, pour parvenir à une des premieres dignitez, il faut prouver sa roture de huit races.

323. Païs, dont les peuples prennent à un grand outrage le branlement des jambes de ceux qui sont assis en leur presence.

324. Autre, oú le Roi reçoit comme un titre d'honneur, tous les noms qui nous paroissent les plus injurieux, pourvû qu'on y ajoûte le mot de Grand; ainsi, pour le loüer, on dit: c'est un Grand cheval, un Grand voleur, un Grand sorcier. Il est extrêmement jaloux de ce dernier titre.

325. Homme, qui a pris jusqu'à trente six grains d'opium, sans en ressentir aucune incommodité.

325. Païs idolâtre, oú les Prêtres enseignent publiquement & avec serment, que les pauvres ne peuvent se sauver.

327. Autre païs, oú les Prêtres persuadent qu'ils ont le privilege de faire toute sorte de mal, sans pecher.

328. Autre, oú l'on a soin de bien nourrir un pauvre pendant quelque temps; aprés quoi, on le charge de tous les

pechez, & on le chasse.

329. Autre, oú l'on impute la faute d'un homme aux plus gens de bien de son voisinage.

330. Autre, oú le larcin est honorable, l'assassinat, le mensonge sont appellez de belles actions; le concubinage, l'adultere, la bigamie, l'inceste passent pour des vertus.

331. Des gens faisoient le Diable Auteur de la Philosophie.

332. Païs, oú l'on frotte le plancher des chambres avec des excremens de chevres, pour les sanctifier.

333. Autre, oú l'on voit de petites hutes de deux lieuës en deux lieuës, oú il y a des hommes pour courir. On tient pour mauvais augure de mettre les lettres entre leurs mains. Il faut les jetter à leurs pieds & qu'ils les ramassent.

334. Autre, oú les peuples croyent, que, si leur Pontife mouroit de mort naturelle, le Ciel & la Terre periroient; c'est pourquoi, pour éviter ce malheur, dés qu'on le voit fort malade, son successeur l'étrangle, ou l'assomme à coups de bâton.

335. Autre, oú l'on adore tout ce qu'on s'est representé la nuit en songe.

336. Autre, oú il y a des gens qui

vont tout-à-fait nuds pendant trois mois de l'année, pour honorer leurs Dieux, afin d'avoir de la pluye & du ris.

337. Autre, oú l'on adore une dent de Singe.

338. Autre, oú l'on adore les Grillons.

339. Autre, oú l'on adore des figures des grands Serpens.

340. Autre, oú l'on adore des ſtatuës de Boucs noirs.

341. Autre, oú chacun a ſon Dieu particulier.

342. Autre, oú l'on prend un eſclave, on en fait une Idole, on l'adore, on le ſert, & enfin on le ſacrifie.

343. Autre, oú l'on adore le Soleil & la Lune, & on les appelle les deux yeux de Dieu.

344. Autre, oú l'on adore la premiere choſe qu'on rencontre le matin.

345. Autre, oú l'on adore la tête d'un Elephant, pour obtenir de la ſageſſe.

346. Autre, oú l'on brûle quelquefois en l'honneur d'une fauſſe Divinité, en un ſeul jour, pour la valeur de cinquante mille écus de differentes choſes.

347. Autre, oú l'on adore le plus

vieux de la maiſon.

348. Autre, oú l'on adore la Terre, avec un culte tel, qu'on feroit conſcience de cracher deſſus.

349. Autre, oú des plus notables Matrones s'abandonnent aux premiers venus dans de certaines Chapelles, au profit des Idoles qu'on y adore.

350. Autre, oú l'on adore une Emeraude, preſque auſſi groſſe, qu'un œuf d'Autruche.

351. Autre, oú l'on adore le Vin.

352. Autre, oú l'on jette du ris par une fenêtre ſur la tête du peuple, pour l'abſoudre de toutes ſes fautes.

353. Autre, oú l'on adore les Ames de ceux qui ſont morts, faute de nourriture.

354. Autre, oú en ſacrifiant à une fauſſe Divinité, on lui dit des injures par devotion.

355. Autre, oú l'on tient pour aſſuré, qu'il ne faut que mettre les pieds dans un certain Fleuve, pour obtenir un pardon general de toutes ſes fautes.

356. Autre, oú l'on croit, que chaque homme a ſon Dieu, & qu'un autre grand Dieu a enfanté tous ces Dieux par deſſus les aiſſelles.

357. Autre, oú les peuples ſe font par

devotion écraser sous les rouës du Chariot qui porte leur Idole.

358. Autre, oú des femmes consacrées au Soleil, font des étoffes de coton & de laine; puis les brûlent & jettent les cendres au vent du côté du Soleil. On les fait mourir, si elles ne sont chastes, à moins qu'elles n'assurent avec serment, que le Soleil est le pere de l'enfant qu'elles ont conçû.

369. Autre, oú l'on coupe un Coq blanc en deux, pour arrêter le cours d'un certain vent.

360. Un homme qui avoit plus de cent ans, rapportoit sa bonne constitution & son grand âge, à ce qu'il avoit toûjours mangé avant que d'avoir faim, & bû avant que d'avoir soif: & un autre, aussi vieux, disoit, qu'il avoit toûjours bû des premiers vins nouveaux, & mangé du pain fait des premiers bleds.

361. Jeune homme, qui pour une fievre, ne pouvoit parler que depuis midy jusqu'à une heure.

362. Une personne fut guerie de la fievre quarte, en mettant du pain chaud sous l'aisselle, & en le donnant à manger à un chien, tout imbu de sueur. Une autre fut guerie de la jaunisse, en faisant un gâteau petri avec de l'urine & de la

farine, & le donnant à manger à un chat.

363. Ville, qui ne se pouvoit jamais trouver deux fois par ceux qui la chercheoient.

364. Visage de statuë, qui paroissoit triste à ceux qui entroient, & joyeux à ceux qui sortoient.

365. Flatteurs, qui se firent éunuques par imitation pour un éunuque favori.

366. Statuë, faite avec tant d'art, que l'on pouvoit la faire mouvoir, en la touchant seulement du doigt, quoique ni vents, ni orages ne pussent l'ébranler.

367. Corps mort gardé pendant vingt ans, à qui les ongles croissoient, comme s'il avoit été en vie.

368. Coûteau fort grand, avalé par un païsan. On lui ouvrit l'estomach, on en tira le coûteau, & ce païsan vêcut encore huit ans.

379. Une jeune fille rendit une anguille toute vive par le fondement, vomît du poil, du bois, du parchemin, des pierres, des osselets, des dez, de petites rouës, du verre & du cuivre.

370. Pluye de perles tombées du Ciel.

371. Un homme vêcut, aprés avoir reçu une bale d'arquebuse dans le front, qui étoit demeurée dans sa tête.

372. Un homme avoit assez de laict

pour nourrir un enfant.

373. Païs, où, quand on craint pour les biens de la terre, on conduit les chevres & les brebis dans un certain endroit, & on ſépare les petits d'avec les meres, croyant que les bellemens de ces animaux peuvent appaiſer la colere du Ciel.

Voilà, monſieur, une partie de ce que j'appris de mon voyageur. Vous verrez le reſte dans ma relation ſuivante. Rendez-nous juſtice. N'eſt-il pas vrai, qu'on peut faire de ſes memoires & des miens, de quoi contenter les plus curieux des choſes rares & admirables?

II. Aprés qu'il m'eut fait la lecture, dont je viens de vous donner une partie de l'abregé, nous allâmes aux ſpectacles d'adreſſe & de force. Ce que nous vîmes, étoit du moins auſſi ſurprenant, que tout ce que nous avions vû les deux journées précedentes.

Par exemple, qu'y a-t-il de plus prodigieux, qu'un homme, qui en regardant d'un œil, des vitres, les caſſe & les met en pieces, ſans autre action, que celle d'y jetter ſa vûë. Voila cependant la merveille qui parut ce jour-là. Un autre étoit avec lui, dont les regards étoient encore bien plus dange-

reux. Je ne vous dirai point qu'il faisoit tomber un oiseau, & qu'il consumoit, ou si vous voulez, qu'il mangeoit le dedans des fruits en les regardant; car il n'y avoit pas grand mal à cela; mais le mauvais, c'est que par la même action, il tuoit les enfans, les chevaux, & devoroit le cœur des hommes. Je ne vous rapporte point sur qui il fit ces épreuves; ressouvenez-vous seulement de ce que je vous ai dit ci-dessus d'autres experiences aussi funestes.

Nous vîmes ensuite quelque chose de plus réjoüissant, c'étoit un homme qui nourrissoit & élevoit dans un batteau un nombre prodigieux de petits oiseaux. Il sortoit lui seul du batteau; puis les appelloit au son du tambour pour venir prendre leur nourriture. Quand il croyoit qu'ils avoient mangé suffisamment, il frappoit sur le même tambour, pour les avertir qu'il étoit temps de se retirer; aussi-tôt ces petits animaux prennoient le chemin du batteau, & s'y retiroient, sans qu'aucun s'écartât, pour joüir de sa liberté.

Le seul ressouvenir de ce que je vais vous dire, me fait horreur; jugez quelle impression la vûë en a fait sur mon esprit. Qui ne fremiroit en effet, voyant un

homme qui enfonçoit à moitié un cloud dans un mur, le pouſſant à coups de ſa tête, dont il frappoit avec la même violence qu'il auroit employée, s'il s'étoit ſervi d'un marteau?

III. Le ſpectacle des raretez commença par deux hommes qui avoient chacun une queuë longue d'un aulne; & deux autres qui avoient auſſi une queuë, mais petite, des cornes ſur la tête, des pieds de bouc; enfin ils étoient moitié hommes, moitié boucs, & tout velus. Ils firent avec les longues queuës des premiers mille extravagances, qui ne divertirent pas beaucoup les gens ſages; mais elles firent rire extrêmement le petit peuple.

Trois autres hommes furent vûs enſuite, ils n'avoient rien d'extraordinaire, que leurs ſueurs; le premier ſuoit du vin rouge; le ſecond, du miel; le troiſiéme, de la bierre. L'un d'eux avoit un frere vivant, quoiqu'il eût perdu la ſubſtance de ſon cerveau depuis plus de deux ans.

Delà on ſe tranſporta en un lieu, où il ſe trouvoit cinq perſonnes veritablement monſtrueuſes. La premiere avoit une tête d'élephant; la ſeconde, un col & une tête d'oye; la troiſiéme une tête

de chien; la quatriéme étoit ſans tête; & la cinquiéme avoit une tête tranſparente.

Aprés ces monſtres parurent des prodiges de groſſeur & de graiſſe. Deux hommes portoient chacun un ventre ſi gros, que, quand ils s'approcheoient auſſi prés qu'ils pouvoient l'un de l'autre, deux bœufs pouvoient paſſer entre deux, ſans les toucher. Un troiſiéme avoit été ſi gros, qu'à la ſollicitation des medecins, il fut aſſez hardi, pour ſe faire tirer du ventre & des boyaux la graiſſe enorme qui ſembloit le devoir ſuffoquer. Il fut aſſez heureux pour réüſſir dans cette étrange operation; mais il lui reſta une peau du ventre, ſi longue & ſi large, qu'il s'enveloppoit dedans; & c'eſt cette enveloppe qu'on nous fit voir.

Aprés les prodiges de groſſeur & de graiſſe, on en vit d'autres, par rapport aux yeux. L'un avoit les yeux derriere la tête; l'autre, un œil ſeul & au milieu du front; un autre, deux prunelles à chaque œil; mais ſi dangereuſes, que, quand celui qui les portoit, étoit en colere, il tuoit ceux qu'il regardoit; un quatriéme les yeux aux épaules. Comme vous voyez, les raretez de ce jour n'étoient pas des moins merveilleuſes.

En voici encore une, à laquelle vous ne vous attendez assurement pas. C'étoit une nymphe marine, qui sçavoit filer & faire d'autres ouvrages, ausquels les femmes s'appliquent ordinairement. Elle étoit, ou la femme, ou la bonne amie, (car on n'a pas bien sçu le titre de leur union) d'un jeune homme tres-digne d'admiration. Il sortoit de sa poitrine un arbrisseau, qui poussoit tous les ans des branches & des feüilles aussi exactement, que ceux que nous voyons dans les jardins.

Tout ceci vous surprend. Imaginez-vous cependant, que ce n'est qu'une bagatelle, en comparaison de ce que je vais vous dire. On nous montra une femme qui engendroit d'elle-même. Aprés cela le reste de ce que vous allez lire vous paroîtra tres-peu considerable; comme par exemple, des bœufs qui avoient des cornes mobiles; un lezard qui se nourrissoit dans le feu, & que le soleil faisoit mourir aussi-tôt qu'il l'échauffoit; deux chevres qui passant sur une planche fort étroite, & venant de deux côtez differens, l'une se coucheoit pour laisser passer l'autre; un oiseau, qui quoiqu'il ne fut gueres plus gros qu'une poule, voloit avec tant de force, qu'il faisoit trembler les plus gros arbres & les dé-

racinoit ; un lievre double qui avoit deux têtes, huit pieds, deux corps attachez par le dos, & qui couroit tantôt ſur quatre pieds, tantôt ſur quatre autres, ſelon ſa laſſitude ; un bœuf qui voyant un corps d'homme coupé en deux, porta à deux fois differentes avec ſes cornes, & en meuglant, les deux parties, pour les rejoindre ; des toiles d'araignée ſi fortes, qu'on avoit de la peine à les rompre ; deux moutons qui étant chargez de deux peaux de boucs, alloient ſeuls chercher de l'eau à une lieuë de la ville, dans une riviere. Pour cela, ils y entroient, ſe coucheoient dedans, & s'y agitoient juſqu'à ce qu'ils ſentiſſent, que les boucs étoient pleins ; puis ils revenoient ainſi chargez au lieu d'où ils étoient partis.

Enfin le ſpectacle des raretez finit par un lion, une lionne, un leopard & un chat de Syrie. Voici ce qu'on remarqua d'admirable dans ces animaux. On envoya le lion à la chaſſe ; & comme il n'avoit pas un odorat aſſez bon pour chaſſer ſeul, il s'aſſocia du chat de Syrie qui l'avoit excellent, & partagea enſuite fidelement la proye avec lui. On fit couvrir la lionne par le leopard ; auſſitôt aprés l'action, elle s'alla laver, afin que, perdant l'odeur que le leopard lui

avoit communiquée, le lion ne reconnut pas son adultere. Un de la compagnie, qui étoit, comme vous croyez bien, fort nombreuse, blessa le lion d'une fleche. Cet animal le choisit entre tous, & l'alloit mettre en pieces, si son maître n'avoit arrêté sa fureur. Un autre tira sur lui une fleche, sans le blesser; le lion se contenta de le terrasser, sans lui faire autre mal. Avant que de le produire, on l'avoit laissé long-temps sans manger, afin de l'affamer; & ainsi il sembloit être prêt à se jetter sur les spectateurs pour les devorer; mais une femme instruite pour cela, l'appaisa, en lui disant: n'as-tu point honte, toi qui est le Roi des animaux, de te laisser posseder d'une si grande avidité de te repaître? Plusieurs gens de consideration l'agacerent pour le mettre en fureur; mais il les fuyoit, plutôt que de se défendre; & cela par respect qu'il avoit pour la noblesse. On nous assura, pour ce qui regarde sa nourriture, qu'il mangeoit seulement pendant une journée, & beuvoit seulement pendant l'autre. On lui amena un chien né d'une chienne & d'un tigre pour le combattre. Ce chien s'acharna sur lui avec une fureur si opiniatre, qu'il ne lâcha point prise, quoiqu'on lui coupât les

jambes & les cuisses.

IV. Nous en sommes à present à la Comedie ; elle étoit intitulée ; *les riches & les pauvres*. Je n'en pus obtenir alors aucune scene ; parce que quelques gens, qui pretendoient y avoir été offensez, firent tant de bruit, que l'auteur n'osa pas en rien communiquer ; mais j'ai pris quelques mesures, qui me font esperer, que je pourray quelque jour vous en faire part.

V. L'Opera s'appelloit, *les accords*. Les Acteurs representoient de jeunes femmes avec de jeunes hommes ; des medecins & des malades par imagination ; des grands & des flatteurs ; des musiciens & des marchands de vin ; des joüeurs & des filoux ; des vieillards & des devots, &c.

VI. On avoit imaginé, pour le ballet, le moyen de montrer *le pouvoir de l'argent*. Le principal danseur étoit un homme tenant une bourse pleine, & faisant faire tout ce qu'il vouloit par des vieillards, des femmes, des gens serieux, des sages, des sçavans, &c. Quand nous serons ensemble, je vous expliquerai tout ceci plus au long.

Suite de mes curiositez.

Un grand morceau de glace, qui est devenu une pierre tres-dure.

Une pierre, qui étant portée, à la proprieté de guerir de la gravelle.

Un fruit, qui fait perdre la memoire à ceux qui mangent trop des amandes de son noyau.

Une herbe, qui est telle, que sa liqueur étant tiede, si quelqu'un en touche un autre, il s'en fait aimer; & étant froide, il s'en fait haïr. Adieu. Je suis, &c.

MITAL.

RELATION XV.

I. *Animaux extraordinaires. Paon. Oiseau de paradis. Remores. Viperes. Herbe. Main-lavée.* II. *Tête de cameleon. Biches. Ventriloque. Crocodile. Poil de cheval.* III. *Yeux. Dents. Tête. Epingle. Dent. Macheoire. Langues. Muet. Sueur. Triton. Aspic. Ours. Sangsuë. Animal merveilleux.* IV. *Comedie. Les revenans.* V. *Opera. Les haut & bas.* VI. *Ballet. Les tableaux. Plusieurs choses surprenantes. Curiositez. Serpent. Plante. Pierres. Autre plante. Miel. Canne de succre.*

I. Nous en sommes à present à la quatriéme & derniere journée de notre celebre fête. Voici d'abord ce qui me sembla le plus digne de remarque dans le festin.

On servit un animal moitié terrestre & moitié aquatique ; il étoit presque fait comme un loup. Comme il est terrestre la moitié de sa vie & qu'il devient ensuite poisson ; on le tua justement dans le moment que son changement se faisoit ; c'est pourquoi, il parut être en même temps de deux differentes especes. Il

étoit accompagné d'un ſecond, dont le pied gauche reſſembloit à celui des cannes; & le droit, à celui des oiſeaux de proye. Auſſi chaſſe-t-il dans l'air, dans l'eau & ſur la terre. Un troiſiéme ſuivoit ces deux premiers. On nous aſſura qu'il étoit poiſſon en hyver & oiſeau en été.

Il y avoit dans la ville le plus beau paon, qu'on eut jamais veu. On le tua pluſieurs mois avant la fête. Mais on prit la précaution de faire ſon portrait, pour en conſerver la memoire. On remarqua, que dans le temps que le peintre travailloit ſur lui, il ſe tint ferme, fixe, & prennoit telle poſture qu'on ſouhaittoit qu'il prît, avec autant de complaiſance,que s'il y eût entendu fineſſe. Il ſe donnoit même des airs plus gracieux que ceux qu'on lui vouloit donner. Une femme ne feroit aſſurement pas mieux. Quoiqu'il eût été tué pluſieurs jours avant qu'on le mangeât, ſa chair s'étoit parfaitement conſervée; elle ne ſe reſſentoit pas de la moindre corruption. Il fut mis ſur la table tout-entier, & couvert ſi adroitement de toutes ſes plumes, aprés avoir été rôti, qu'il ſembloit qu'on ne les avoit point ôtées de deſſus lui. Tout ſon plumage fut d'abord diſtribué aux plus conſiderables perſonnes de la compagnie;

& enſuite on le mit en pieces.

Cet oiſeau qui ne vit que de l'air, qui étant ſans pieds, ne ſe perche jamais, & qu'on appelle pour cela, l'oiſeau de paradis, fut un des principaux mets de ce feſtin. Il n'y en avoit qu'un. Le Roy l'envoya tout entier à la Reyne; celle-ci, à une autre Princeſſe; celle-ci, à une autre; & enfin il fit tant de voyages, qu'il diſparut. On dit qu'un mari l'eſcamota en faveur de ſa femme, qui étant groſſe avoit une extrême envie d'en gouter. Mais j'ai ſçu la verité du fait; & elle eſt tres-differente de ce qu'on penſoit. Je vous en ferai quelque jour l'hiſtoire.

On mangea ce jour-là beaucoup de ces petits poiſſons qui arrêtent les plus grands vaiſſeaux, & qu'on appelle remores; grand nombre de viperes, pour ſe garentir de toutes ſortes de vermines; & d'une certaine herbe, qui rendoit gai juſqu'à l'extravagance.

Je remarquay, à l'occaſion de ce repas; qu'il y eut quelques gens qui ne ſe laverent point les mains avant que de ſe mettre à table; mais ſeulement quand ils en furent ſortis.

II. Le commencement des ſpectacles d'adreſſe & de force, ne ſurprit pas moins que tous ceux que nous avions veus les

les jours precedens. On nous mena d'abord dans une grande cour, où étoit un homme avec quelques biches pleines, & qui sembloient ne promettre rien de bien extraordinaire. Cependant, on y eut tres-peu de temps aprés, matiere d'admiration & de frayeur. Cet homme envoya querir un peu de bois de chêne, en fit du feu; puis prit un cameleon qu'il avoit apporté dans une espece de boëte à jour, lui coupa la tête, & mit cette tête dans le feu. Aussi-tôt qu'elle eut produit en brûlant de la fumée, & que cette fumée se fut élevée dans l'air, le ciel se couvrit d'un nuage noir & épais, un tonnerre effroyable se fit entendre, une pluye abondante inonda toute cette cour, la foudre tomba, & toutes ces biches faonnerent en même temps. Tout le monde étoit étonné, surpris, intimidé. La frayeur saisit tellement tous les esprits, qu'un silence affreux regnoit par tout. Pendant ce silence, l'homme en question, marchoit lentement de tous côtez parmi tous les spectateurs; & par tout où il étoit, on entendoit une voix qui avertissoit de prendre garde à soi, sans que personne pût sçavoir d'où elle venoit. Cette voix fit faire bien-tôt la retraite; chacun s'enfuit de son mieux. Il n'y eut que quel-

ques gens qui sçavoient le mystere, qui ne se pressant point du tout, rioient de tout leur cœur, en voyant la vitesse avec laquelle tous les autres couroient. Le mistere de cette voix, c'est que, c'étoit cet homme même, qui étant ventriloque, la faisoit sortir de son ventre, de sorte que ceux qui étoient auprés de lui, croyoient que c'étoit quelque autre, qui leur parloit de bien loin. Tout le monde rit beaucoup de cette avanture. Il n'y eut que quelques gens serieux de profession, qui se trouverent tres-offensez de ce qu'on les avoit forcez à perdre leur gravité, par la necessité où ils s'imaginoient être de courir comme les autres.

Ce que nous vîmes ensuite ne donna pas tant d'agitation. La scene se passa au bord d'un étang; un pêcheur y alla monté sur un crocodile; puis l'ayant attaché à un arbre, il prit du poil de cheval qu'il avoit fait mener exprés dans ce lieu, le jetta dans l'étang; aussi-tôt il se changea en un nombre prodigieux de vers, dont il se servit pour pêcher à la ligne. C'est par cette pêche, que finirent les spectacles d'adresse & de force.

III. Pour raretez, nous vîmes un enfant qui avoit les yeux éteincelans & les dents luisantes; un homme qui faisoit

ſortir des bluettes de feu de ſa tête; une épingle qui ſortoit de la cuiſſe d'un autre homme, quatre ans aprés qu'il l'eut avalée; un enfant qui étoit né avec une dent d'or; un autre qui n'avoit qu'une ſeule dent, qui occupoit toute la mâcheoire; un autre qui parloit differentes langues en dormant, quoiqu'il ne les eut jamais appriſes; un jeune homme, qui, aprés avoir été muet pendant quelque temps, recouvra l'uſage de la langue, mais ſeulement de telle ſorte qu'il ne pouvoit parler que depuis midi juſqu'à une heure; une femme qui ne ſuoit jamais, que quand elle toucheoit quelque ſorte de fer; un triton qui avoit cette induſtrie; c'eſt qu'il ſortoit de l'eau la nuit, allumoit du bois ſur le rivage avec des cailloux, & prennoit ainſi pluſieurs poiſſons qui accouroient à cette lumiere; un aſpic privé qui avoit déchiré ſes petits, à cauſe qu'ils avoient tué le fils de ſon hôte; & qui ſe boucheoit les oreilles pour ne point entendre les paroles qu'on prononçoit dans le deſſein de l'enchanter; un ours qui danſoit au ſon des violons & des fluttes. On aſſura qu'il vivoit trois mois ſur des arbres ſans autre nourriture, que le ſuc de ſes pattes qu'il lécheoit continuellement. Il faut

que ces animaux soient de grands lécheurs, s'il est vrai, comme on le dit, qu'ils enfantent une piece de chair, & qu'ils la forment, à force de la lecher. Celui-ci ne pouvoit mordre; parce qu'on lui avoit jetté du salpêtre dans la gueule. On montra aussi un enfant né d'une fille & d'un ours.

Nous vîmes encore une sangsuë longue de sept coudées; elle entroit dans le corps d'un chien marin, pour manger sa proïe avec lui, & en sortoit sans lui faire aucun mal.

Enfin toutes les raretez finirent par un animal qui avoit le visage d'une femme, de longs cheveux, & une queuë semblable à celle du scorpion.

La Comedie de ce jour avoit pour sujet & pour titre, *Les revenans.* Elle consistoit en plusieurs apparitions differentes de gens qui étoient morts. Ce spectacle, quelque lugubre qu'il fût, ne laissoit pas de faire plaisir; tant par je ne sçai quelle terreur qu'il imprimoit aux spectateurs, que par des discours satiriques, que prononçoient les *revenans.* Ces *revenans* étoient, entr'autres, un mari qui apparoissoit à sa femme prête à se remarier avec un homme, dont il avoit été extrêmement jaloux pendant qu'il vivoit. Une vieille

qui

qui apparoiſſoit à un devot, pour lui reprocher les conſeils qu'il lui avoit donnez ſur le teſtament qu'elle avoit fait; Homere, à un auteur, pour ſe moquer des interpretations & des commentaires qu'il avoit faits ſur ſes ouvrages; un financier, à ſon fils, diſſipateur des gros biens qu'il lui avoit amaſſez; pluſieurs morts, à differens medecins pour leur faire des avanies effroyables; pluſieurs anciens ſçavans, à des auteurs plagiaires, pour les forcer à rendre ce qu'ils leur avoient pris; un homme riche, à ſes heritiers, &c.

V. L'opera portoit ce titre; *Les haut & bas*. C'étoit un jeu de l'inconſtance continuelle de la fortune & de l'eſprit humain; ce que la muſique exprimoit parfaitement bien. Les financiers entr'autres, y joüoient de grands rôlles.

VI. Le ballet s'appelloit, *Les tableaux*. Les danſeurs y formoient par mille poſtures differentes toutes ſortes de portraits, pendant que d'autres les entouroient pour en faire les bordures.

Voila, Monſieur, à quoi ſe termina cette fameuſe fête.

Je vais à preſent vous faire part du reſte des choſes admirables que j'appris de mon voyageur. J'en ſuis reſté au 373^e.

article ; c'eſt donc par le 374e. que je vais continuer le reſtant.

374. Un homme fut tué d'un coup de foudre, le Ciel étant fort ſerain.

375. On a vû des étoiles en plein jour.

376. Le ſoleil eſt apparu, luiſant à minuit.

377. Trois ſoleils vûs en même temps, dont chacun avoit un glaive de couleur de ſang.

378. Trois lunes ſont auſſi apparuës en même temps.

379. Bruits d'armées entendus, & hommes veus dans l'air, avec des boucliers ſur leſquels il y avoit des inſcriptions.

380. Vent, qui au lieu de chaſſer les nuées, les attiroit à ſoi.

381. Grêle, qui repreſentoit des faces de femmes & d'hommes portant de la barbe, de grands cheveux & des couvrechefs.

382. Nuages, qui produiſoient des vers velus & rouges.

383. Pluye, ſi chaude, qu'elle brûloit. Pluye de ſang. Pluye de cendres. Pluye de pierres. Pluye de terre. Pluye de ſable rouge.

384. Pierre peſant ſix-vingt livres, tombée du Ciel.

385. Lion, tombé du globe de la lune.

386. Homme tombé du globe de la lune.

387. Homme, qui urina une espece de vipere.

388. Femme, qui acoucha d'une raye; autre, d'un singe; autre, d'une chienne sans cesser d'être grosse.

389. Autre femme qui acoucha par la bouche d'un enfant long comme un doigt.

390. Une femme âgée de quatre-vingt-deux ans, accoucha d'un enfant mâle.

391. Une femme avorta de soixante & dix enfans.

392. Une femme étant morte, on l'ouvrit, & il sortit de son corps une flamme de feu qui grilla les cheveux, & brûla le visage de la sage-femme.

393. Hommes, qui en trayant leurs vaches furent subitement changez en statuës de sel.

394. Femmes changées en hommes, & poules changées en coqs.

395. Montagne sortie tout d'un coup de terre.

396. Vingt-six arpens de terre, avec les arbres & les maisons, marcherent pendant trois jours & trois nuits, & enfin devinrent montagne.

397. Il y a une terre qui rejette les corps qu'on y a enterrez.

398. Un tremblement de terre fit une ouverture à une muraille, & quelque

temps aprés, un autre tremblement de terre la referma.

399. Fleuves sortis de terre, aprés un tremblement.

400. Fleuves qui remonterent vers leurs sources.

401. Forêt qui parut tout d'un coup, aprés de grandes pluyes.

402. Oyes, qui se firent mourir, en retenant par opiniâtreté leur respiration.

403. Une poule fit cinq petits poussins tous envie; & bien formez. Elle en mourut.

404. Un chameau, aprés avoir couvert sa mere, se precipita.

405. Une mule de trois ans fit un poulain, & le nourrit de son laict.

406. Un renard naquit d'une jument.

407. Un serpent, long de deux cens coudées, & épais de quarante, engloutit un taureau.

408. Serpens volans.

409. Serpent, sur la peau duquel on remarqua des caracteres arabes.

410. Un bœuf a parlé.

411. Coup de mer, qui emporta un homme d'un navire, & un autre coup qui l'y rapporta.

412. Vent, qui éleva des vaisseaux en l'air, & les y fit piroüetter.

413. Feux & éclairs ſortant de la mer.

414. Vaiſſeau emporté, pendant une tempête par deſſus une ville, & jetté dans une vallée.

415. Iſles, qui parurent tout d'un coup en mer.

416. Gens morts de peur. Homme qui pleura & ſua du ſang par la peur. Autre qui devint gris en un inſtant. Gouteux & paralitique, gueris par la peur.

417. Un bouchon ayant été pouſſé avec violence d'un tuyeau d'eau, une flamme de feu ſortit enſuite de ce tuyeau.

§

C'eſt par ce bouchon, que finiſſoient les memoires du voyageur.

Voici le reſte de mes curioſitez.

Un ſerpent quarré, qui a quatre têtes, qui regardent les quatre parties du monde.

Plante, qui a des os, du ſang & de la chair. Les loups la devorent avec avidité.

Pierres, qui donnent des ſonges qui font prédire l'avenir.

Pierre, qui multiplie les animoſitez entre les plaideurs.

Autre pierre, qui contraint toutes les autres à la venir trouver.

Plante, dont l'ombre arrête le venin des viperes.

Miel, qui guerit les foux, & ôte la raiſon à ceux qui en ont.

Canne de ſuccre, qui prit racine, & pouſſa des feüilles dans l'eſtomach d'un elephant.

§.

Il ne me reſte plus aucune merveille à vous mander. Mes memoires ſont épuiſez. Je me flatte d'avoir aſſez bien rempli mon projet. Il s'agit à preſent d'expliquer l'*& toute-fois*, &c. de mon titre, & de juſtifier ce que je vous ai écrit. Je vous tiendrai parole; mais je veux auparavant vous donner le temps de reflechir ſur toutes ces merveilles, & de me mander ce que vous en penſez. Faites-moi donc hardiement des objections, s'il vous en vient dans l'eſprit, je vous y répondray. Enfin, ſi vous ne m'objectez rien, je ne laiſſerai pas de lever les difficultez que je m'imaginerai qu'on peut faire à tout ce que je vous ai écrit; & cela, par une *clef*, qui m'ouvrira une voye infaillible pour me tirer d'affaire. Adieu. En attendant que je vous envoye cette *clef*, je continuë de vous proteſter, que je ſuis & ſerai toute ma vie, votre, &c.

MITAL.

FIN.

FAUTES A CORRIGER.

PAg. 6. *ligne* 10. trop. *lisez* trot. P. 7. *l.* 6. & moi, *ajoûtez* j'étois. P. 18. l. 5. vesiges, *l.* vestiges. P. 22. *l.* dern. qui, *l.* quel. P. 43 *l.* 27. apostasie, *l.* prevarication. P. 46. *l.* 24. animé, *l.* animées. P. *id.* *l.* 27. parties, *l.* partis. P. 52. *l.* 5. cet, *l.* cette. P. 62. *l.* 21. l'herbes, *l.* l'herbe. P. 92. l. 8. Relation IV. *l.* Relation VI. P. 93. *l.* 10. devoirer, *l.* devorer. P. 116 *l.* 24. quelqu'unes, *l.* quelqu'une. P. 118. *l.* 20. tombé, *l.* tombez. P. 124. *l.* 11. donnent, *l.* Donne. P. 130. *l.* 26. m'arraitai, *l.* m'arrétay. P. 140. *l.* 15. se, *l.* ce. P. 141. *l.* 20. *ôtez* si, & *mettez* car, en la place de, que. P. 143. *l.* 3. la, *l.* sa. P. 146. *l.* 4. étude, *ajoûtez*, de la plupart. P. 151. *l.* 14 m'accorderois, *l.* m'accommoderois. P. 159. *l.* 22. trois, *l.* trois cens. P *id.* *l.* 26. Lettre, *l.* Lettres. P. 169. *l.* 27. percée, *l.* percé. P. 192. *l.* 12. nomb'e, *l.* nombre. P. 215. *l.* 26. obtinrent, *ajoûtez*, dans. P. 230. *l.* 4. chaque, *l.* chaques. P. 235. *l.* 5. Palam, *l.* coram. P. 239. *l.* 18. maniere, *l.* manieres. P. 243. *l.* 4. l'avoit, *l.* l'auroit P. 249. *l.* 3 vûës, *l.* vûs. P. 262. *l.* 2. prodige, *ajoûtez.* qui n'étoit pas. P. 269. *l.* 1. 469. *l.* 169 P. 320. *l.* 25. l'incredulité, *l.* l'incertitude. P. 365. *l.* 8. cet, *l.* cette. 394. *l.* 17. couher, *l.* coucher. P. 400. *l.* 12. tous, *l.* toutes. P. 414. *l.* 27 par dessus, *l.* par dessous. P. 415. *l.* 12. 369. *l.* 359. P. 416. *l.* 22. 379. *l.* 369. P. 431. *l.* 3. sortoit, *l.* sortit.

CATALOGUE

Des Livres imprimez & qui se trouvent chez CHARLES LE CLERC, *Quay des Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la Toison d'or.*

MItal, ou Avantures incroyables, & toutefois, *& cætera.* in douze. Ces Avantures sont contenuës en quinze Relations d'un Voyage tout rempli d'un tres-grand nombre de differentes sortes de Prodiges, de Mer-

veilles, d'Usages, de Coûtumes, d'Opinions & de Divertissemens. Tout y est nouveau, amusant, surprenant, & extraordinaire. Cet Ouvrage est unique dans son espece, dans son projet, dans son dessein & dans son execution.

La Langue, nouvelle Edition, augmentée d'une Table & d'une Lettre Critique, in douze. 1. vol. Le dessein de cet Ouvrage, c'est de donner par des Reflexions courtes, fortes & vives, des Instructions qui apprennent à toutes sortes de personnes, comment il faut regler sa Langue dans le commerce de la vie civile, & d'inspirer par l'exemple, la pratique des instructions qu'on a données. On l'a déja traduit en Flamand.

La Veritable Religion, cherchée & trouvée, in douze. Nouvelle Edition. Cet Ouvrage convient à tout le monde. *Primò.* A ceux qui n'ayant point de Religion, ou qui en ayant tres-peu, doivent en faire la recherche, pour la trouver. *Secundò.* A ceux qui en ayant beaucoup, souhaitent être instruits des moyens de la faire trouver à ceux qui la cherchent.

Pieux sentimens sur les Attributs de Dieu, ou Exercices de la Pieté la plus parfaite pour tous les jours du mois, seconde Edition, revûë, corrigée & augmentée, in douze.

Oraison de Ciceron pour la Loy de Manilius. Traduction nouvelle; avec des remarques Historiques & Geographiques, & des explications sur tous les endroits difficiles, où l'on peut apprendre facilement les Regles de l'Eloquence.

Ledit LE CLERC a beaucoup d'autres Livres qui n'ont pû trouver place ici.

SUITE DE MITAL, OU AVANTURES INCROYABLES, ET TOUTE-FOIS, *& cætera;*

CONTENANT,

La CLEF, deux Lettres, plusieurs Scenes; une Table Alphabetique des noms de plus de cent quatre-vingts Autheurs, citez sur ce qu'il y a de plus incroyable dans ces Avantures.

A PARIS,
Chez CHARLES LE CLERC, Quay des Augustins, du côté du Pont saint Michel, à la Toison d'Or.

M. DCCVIII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

REPONSE A LA LETTRE D'AVIS, QUI EST AU COMMENCEMENT DE MITAL.

M***

Il eſt vrai que je vous ai raillé ſouvent ſur l'empreſſement que vous avez d'amaſſer indifferem-

ment toutes ſortes de Manuſcrits: mais certes, s'ils avoient été tous des MITALS, *je me ſerois bien donné de garde de plaiſanter ſur cet empreſſement. La lecture des Avantures de cet extraordinaire & merveilleux Voyageur, m'a fait un plaiſir ſi ſenſible, que j'aurois voulu avoir encore une ſuite de pluſieurs Volumes à lire ſur une matiere auſſi amuſante & auſſi agréablement traitée, que celle, dont il s'agit dans cet Ouvrage. Je l'ai lû & relû pluſieurs fois; & enfin, pour faire part du même plaiſir à pluſieurs autres, je l'ai rendu public par l'Impreſſion, ne doutant point qu'il ne fût tres-bien reçû. Je ne me ſuis point du tout trompé. On voit tous les jours*

grand nombre de personnes de l'un & de l'autre sexe, de tous âges & de toutes professions le demander avec empressement, le lire avec attention, & exciter les autres à l'avoir.

Quelque succès qu'il ait, il faut dire la verité, en avoüant de bonne foi, qu'il s'en est trouvé quelques-uns, qui sur l'& toute-fois, & cætera, *qui suit le titre, l'ont condamné, sans autre information, & sans vouloir prendre la peine de voir ce qu'il contient; entre ceux-ci, il s'en est cependant vû, qui, quoiqu'ils eussent crié bien fort, pour faire mieux entendre qu'ils le blâmoient, l'achetoient ensuite, après l'avoir parcouru.*

C'est une étrange affaire, que

de s'exposer en Public ! Si l'on a des loüanges à esperer, on a bien des mépris à craindre. Il s'y trouve tant de gens qui ne jugent que par passion, par prévention, par boutade, qu'il ne faut point du tout s'attendre d'avoir une approbation generale. L'envie même & la jalousie se mêlent si souvent dans les jugemens qu'on porte, qu'il est bien difficile que la justice n'en souffre quelquefois, & que le merite n'en soit offensé; sur-tout, quand il s'agit de Livres: Car il faut non-seulement, que l'Auteur n'ait point d'ennemis, que le sujet soit interessant, que la maniere d'écrire soit sans aucun défaut, il faut même que le Libraire n'ait point d'envieux, pour qu'un

Ouvrage ſoit à l'abri de toutes cenſures. C'eſt beaucoup prétendre ; auſſi en avons-nous peu que tout le monde aime & approuve.

Quoiqu'il en ſoit, voilà pourtant vôtre Manuſcrit abandonné à la diſcretion de tous les caracteres d'eſprits. Mais heureuſement, les meilleurs Connoiſſeurs l'approuvent, & ſont cauſe que je ne me répens point de l'avoir fait paroître publiquement. J'ai été même témoin, qu'il ſe fait un grand concours de perſonnes conſiderables, pour l'avoir, comme un Livre des plus amuſans, tant par la diverſité des matieres qu'il contient, que par le ſtyle aiſé, avec lequel il eſt écrit. On en parle de

tous côtez ; on le lit à la Cour & à la Ville.

Mais il faut dire tout. Après qu'on s'est réjoüi des Avantures qu'on y a lûës, on se donne une espece de torture d'esprit, pour en trouver l'interpretation, comme si l'on avoit des Enigmes à expliquer ; il y en a même, qui, pour paroître bien plus habiles & bien plus pénétrans que les autres, prétendent y découvrir des mysteres, tirez à la verité, pour ainsi dire, par les cheveux, qu'ils s'efforcent de faire valoir, comme s'ils avoient fait des découvertes admirables. Voici pourquoi ; c'est que l'on y promet une Clef, *que l'on n'a pas encore-donnée. Vous voyez bien, que cela veut dire, qu'il faut que*

vous m'envoyez, s'il vous plaît, incessamment cette Clef, *afin de redresser les beveuës de ces Interpretes. Ils seront peut-être fâchez de s'être donné en vain tant de peines; mais enfin, pourquoi se les donnoient-ils ? Ce n'étoit pas le dessein de* MITAL, *ni le vôtre, ni le mien. En tout cas, ils auront double plaisir; celui d'avoir imaginé des choses qu'ils croyoient bien fondées; & celui d'apprendre des explications, ausquelles ils ne s'étoient pas attendus. Ce qui me fait ressouvenir de ce que disoit autrefois Scaramouche, sur ceux qui rioient deux fois, quand on parloit à la Comedie, un Italien qu'ils n'entendoient pas. Ils rioient la premiere fois, parce qu'ils s'i-*

maginoient que ce qu'on diſoit étoit riſible ; & la ſeconde, parce qu'après qu'on le leur avoit expliqué, ils trouvoient, qu'en effet, ces plaiſanteries meritoient qu'ils priſſent la peine de rire.

Ne differez donc pas, je vous prie, de m'envoyer cette Clef. *Tout le monde la demande au Libraire. Si ce Livre ne tomboit qu'entre les mains de gens de beaucoup d'érudition, je ne vous preſſerois pas tant de me l'envoyer, perſuadé que je ſuis, qu'il n'y en a aucun, qui n'entre dans le deſſein de ces Relations, & qui ne connoiſſe parfaitement à quelle intention elles ont été écrites ; mais contre cent qui s'en peuvent appercevoir, il y en a mille qui n'y*

comprennent rien ; & entre tous ceux qui composent ce mille, il s'en trouve peut-être plusieurs qui, pour se vanger de ce qu'ils n'y peuvent rien comprendre, seroient d'humeur à employer tout leur sçavoir dire, pour donner une idée bien differente de celle qu'il merite, & qu'en donnent les honnêtes gens. Et comme vous sçavez que souvent le plus grand nombre l'emporte sur le plus petit, donnez-moi, s'il vous plaît, au plutôt, en m'envoyant ce qui vous reste de vôtre MITAL, *moyen de mettre tout le monde dans son parti. J'attends vôtre Réponse, & suis, &c.*

REPONSE A LA LETTRE PRECEDENTE.

M * * *

J'ai appris avant vôtre Lettre, que vous aviez fait imprimer Mital, puiſque nous en avons vû ici quelques Exemplaires, preſqu'auſſitôt qu'il a paru. J'ai connu, auſſi-bien que vous, après en avoir entendu diſcourir ceux

qui l'avoient lû, qu'il étoit à propos que je vous en envoyasse la CLEF. Vous la trouverez dans ce Paquet exactement copiée sur l'Original ; faites-en quel usage il vous plaira ; je vous l'abandonne ; l'experience m'a appris, que je ne puis pas la mettre en meilleures mains. J'y ai joint une Table alphabetique des noms des Auteurs, dont on s'est servi pour cette CLEF. Vous serez peut-être étonné, aussi-bien que plusieurs autres, de voir tant de choses extraordinaires, autorisées par un si grand nombre d'Historiens, de Naturalistes, de Voyageurs, & d'autres Auteurs celebres, où vous n'eussiez peut-être jamais crû qu'il eût pû se trouver des merveilles si incroyables sur les effets de la nature, sur les coûtumes, les opinions, &c. Vous trouverez aussi dans ce Paquet,

plusieurs Scenes nouvelles, qui ont été envoyées à MITAL, comme on les lui avoit promises. Je suis,

M***

Vôtre Serviteur,

****

LA CLEF DES AVANTURES DE MITAL.

M***

En finiſſant ma quinziéme & derniere Relation, je vous ai promis de répondre aux Objections que vous auriez entendu faire, ou que vous me feriez vous-même,

par une *Clef* qui m'ouvriroit une voye infaillible, pour me tirer d'affaire. La voici cette *Clef*; je vous l'envoye telle que vous m'avez paru la souhaiter, puisqu'il n'y a aucune des difficultez que vous m'avez faites, qu'elle ne détruise; de sorte que j'espere qu'elle vous donnera satisfaction sur tout.

Je commencerai par la premiere de mes Relations, & les examinerai toutes successivement, jusqu'à la fin de la derniere; marquant les pages & les lignes ausquelles se rapportent les explications, que je donne le plus succinctement qu'il m'est possible. Pour commencer,

Page 3 ligne 16 du Livre de Mital. J'appelle mes Avantures, *incroyables, & toutes-fois & catera*, c'est-à-dire, & toutesfois autorisées dans tout ce qu'elles ont de plus difficile à croire; ce que vous verrez dans la suite; car c'est là particulierement l'objet que je me propose pour tout ce que j'ai à vous dire.

La même page, ligne 25. Ces gens, pour qui vous avez de la consideration, sont plusieurs Auteurs, chez qui je trouverai de quoi appuyer ce que vous avez lû de plus bizarre, de plus prodigieux, pour ne pas dire, de plus extravagant; vous le connoîtrez par des Citations exactes,

tirées

tirées de leurs Ouvrages. C'eſt, comme vous voyez un aſſez plaiſant Contraſte, que d'allier l'autorité de grands Hommes avec des choſes qui ſemblent ſi impoſſibles & ſi contraires à la raiſon. C'eſt pourtant ce Contraſte qui eſt le principal Ouvrier de ma *Clef.*

Page 5 ligne 19. Tertullien dit qu'un nommé Aſclepiade, Philoſophe Cynique voyagea par toute la terre, monté ſur le dos d'une Vache, dont le laict lui ſervoit ſouvent de nourriture. Voyez le dixiéme tome des Oeuvres de Monſieur de la Motthe-le-Vayer in-12 page 329.

Page 6 ligne 10. On trouvera dans le Dictionaire univerſel de Trevoux, au mot, *Vache*, qu'au rapport d'Elien les Vaches de Barbarie ſont fort vîtes à la courſe.

La même p. ligne 20. Et encore dans le même Dictionaire, que quelques Vaches de Hollande, donnent juſqu'à vingt-ſept pintes de laict par jour. Ne m'allez pas chicanner ſur ce qu'il ſemble par ces deux Citations, que je fais ma Vache Barbare & Hollandoiſe; car il me ſera facile de vous montrer, qu'elle à pû naître en Barbarie, & être enſuite tranſportée en Hollande, où elle aura contracté par la nourriture, la proprieté de pro-

duire du laict en si grande abondance.

Page 6 ligne 25. Il est assez ordinaire, comme par exemple, aux Soldats dans les Armées, de mettre des Paquets sur les cornes des Vaches & des Bœufs qu'ils ont pris.

Page 7 ligne 23. Lisez Pline liv. 23. c. 7. cité par Monsieur le Vayer t. 1. p. 323. On dira peut-être que je n'avois point mis de collier à ce Taureau ; & moi, je répondrai qu'en le frapant sur la tête avec cette branche, qui étoit fort longue & fort fléxible, elle pouvoit fort bien lui entourer le col, & lui faire par consequent un collier. Si on ne le veut pas croire, qu'on l'essaye, quand on sera dans le Païs où j'étois ; car je ne répondrois pas pour celui-ci du même effet. Mais dans quel Païs étiez-vous donc alors ? me demandera-t-on peut-être encore. Comme je crains beaucoup les disputes, j'aime mieux répondre que j'étois dans un Païs imaginaire, que d'en nommer quelqu'un qui soit réel & existant ; me persuadant que par cette réponse, je n'aurai point tant de difficultez à résoudre. Dites donc, je vous prie, à tous ceux qui liront mon voyage, que je leur permets volontiers pour leur repos & pour le mien, de l'appeller un Voyage d'imagi-

nation. Sans cette précaution, nous ſerions tentez de nous tourmenter l'eſprit par des Diſſertations, qui, ſelon l'uſage ordinaire, ne produiroient point d'autre effet, que celui de nous rendre plus fermes dans nos ſentimens, & de nous engager à les remporter chacun chez nous.

Page 9 ligne 9. Dans le Voyage d'un Pere Carme, cité par M. L. V. tom. 12. pag. 31.

La même p. ligne 21. Voyage de Tavernier aux Indes, t. 2. pag. 380. & le Dictionaire de Trevoux.

Page 12 *ligne* 3 Simon Maiole d'Aſt, Evêque de Valtourre, nous apprend ce beau ſecret dans ſes Jours Caniculaires, page 374, & il dit l'avoir appris d'Albert le grand Ani. liv. 22. qui en ſçavoit bien d'autres, ſi l'on en veut croire quelques Livres qu'on lui attribuë, & qu'on vend avec myſtere ſous le Manteau. Il ne faut pourtant pas trop ſe fier à ces ſortes d'Ouvrages; parce qu'ils n'ont point d'autre mérite, que celui de porter le nom d'un Auteur illuſtre; mais nom poſtiche, & donné ſeulement par l'avarice de ceux qui les impriment.

La même p. ligne 27. Jours Canic. pag. 336. Olaüs.

Page 13 *ligne* 6. L'Aſne d'Ammonius,

dont parle Photius dans son Extrait de la Vie d'Isidore, écrit par Damascius, aimoit tant la Poësie, que, pour prêter l'oreille aux Vers qu'on lisoit, il quittoit dans sa plus grande faim, son rattellier, quelque bien garni qu'il fût. M. L. V. tom. 11. pag 123. Avoüez que j'ai trouvé des Serruriers de grande consideration pour forger la *Clef* que je vous ai promise ; vous en verrez bien d'autres dans la suite.

Page 14 *ligne* 6. Jours Canic. p. 374.

La mem p. ligne 25. *Idem* p. 375. Ammian Marcellin. liv. 27.

Page 17 *ligne* 27. Antonius Diogene, cité par M. L. V. tom. 11. p. 56. t. 7. p. 253. Olaüs. Jours Canic. p. 164.

Page 18 *ligne* 5. Journal des Sçavans, impression d'Hollande, tom. 2. pag. 117. Du Tertre.

La même p. ligne 9. M. L. V. tom. 7. p. 230.

Page 19 *ligne* 17. Un animal qui urinoit tous les jours à distances égales de temps, a fait imaginer les heures à Trismegiste. Polydore Virgile. Jours Canic. p 384.

Page 21 *ligne* 5. L'Histoire de la Conquête du Perou, par de Zarate p. 45. Journal des Sçavans, tom. 4. pag. 140.

Voyage du Liban par Dandini. Jours Canic. p. 848. Comme vous voyez, les choses prodigieuses ne manquent pas d'autoritez.

Page 23 *ligne* 2. M. L. V. tom. 10. p. 16.

Page 24 *ligne* 16. Pline, liv. 15. c. 29. L. 4. c. 8. L. 26. c. 15. M. L. V. t. 10. p. 55.

Page 25 *ligne* 9. Republique des Lettres, Avril 1688. p. 357.

Page 26 *ligne* 6. Ce mot *Mital* est formé des premieres syllables de ces deux mots Grecs, Μῦθος, qui signifie *Fable*, & ἀλήθεια, qui signifie *Verité*. Vous concevez sans doute, que je me suis ainsi nommé, parce que j'ai bien jugé, que tant de choses extraordinaires qui paroissent être données pour *veritables*, ne laisseroient pas de passer pour être fort fabuleuses. Je ne sçai même si les autoritez que j'apporte dans cette *Clef*, feront changer de sentiment.

La même p. ligne 13. Je me persuade, que jusques ici vous devez être content de tout ce que je vous ai cité pour autoriser les merveilles de cette premiere Relation. Donnez-moi à present tant de démentis que vous voudrez, sur des choses si incroyables; je m'en consolerai d'autant plus volontiers, que je serai en la

compagnie, & que j'aurai l'exemple d'un grand nombre de gens des plus habiles, que vous démentirez aussi, sans qu'ils se plaignent.

La même page 26 ligne 25. Quand je dis que j'espere, que vous m'accorderez par justice vôtre credulité ; je ne fonde cette esperance, que sur des Auteurs, que je sçai que vous aimez, que vous lisez avec plaisir, & qui tous ont dit avant moi ce que vous avez pû trouver dans mes Avantures, de plus bizarre & de plus extraordinaire. Si vous ne voulez pas m'ajoûter foi, je suis en droit d'exiger que vous vous défiiez aussi à cet égard de leurs Ecrits.

Page 27 *ligne* 3. On a dit la même chose du Pape Clement V. je ne me souviens pas qui ; mais je suis tres-certain que je l'ai lû. Je vous proteste, que je ne vous ferai aucune Citation, qui ne soit fondée sur la verité ; c'est-à-dire, que je n'aye luë. Ressouvenez vous, je vous prie, de cette protestation, pour tout ce que vous lirez dans la suite.

Page 29 *ligne* 19 A Nuremberg, Ville Imperiale de la Franconie, on met par tout des cornes par ornement. Voyage de Misson, t. 1. p. 90.

La même p. ligne 27. Tassoni. Voyage

de Misson, tome 1 page 17.

Page 30. *ligne* 18. M. L. V. t. 10. p. 371.

La même p. ligne 20. On dit que Cornelius Jansenius oublia tout ce qu'il sçavoit. *Id.* p. 370. Pline liv. 7. ch. 24. & Maximus en disent autant d'un sçavant Athenien. Jours Canic. p. 197.

La même p. ligne 21. Pline ibid. Solin. c. 6. Jours Canic. p. 197.

La même p. ligne 29. M. L. V. t. 10. p. 371.

Page 31 *ligne* 1. Id. ibid.

Page 33 *ligne* 23. Id. ibid.

La même, ligne 29. Id. ibid.

Page 36 *ligne* 12. Diodore. Jours Canic. p. 94.

Page 37 *ligne* 14. Journal des Sçavans, t. 13. p. 537. Republique des Lettres, Octobre 1685. p. 1105.

Page 39 *lign.* 11. Dictionaire de Trevoux.

La même p. ligne 21. Albert le grand. Jours Canic. p. 269.

Page 40 *lign* 13. La Pierre d'Aigle est creuse & sonnante, à cause d'une petite pierre qui est dedans. Dictionaire de Trevoux.

La même p. ligne 24. Id. Matthiole.

Page 41 *ligne* 5. Discoride. Dictio-

naire de Trevoux.

La même p. ligne 26. Ariſtote, l. 9. c. 34. Jours Canic. p. 269. 410.

Page 42 *ligne* 2. Dictionaire de Trevoux.

La même p. ligne 20. Oratius Tubero, p. 35.

Page 51 *ligne* 8. Republique des Lettres, Août 1686. p. 397.

Page 55 *ligne* 3. On a dit la même choſe d'Albin. Jours Canic. p. 205.

La même, ligne 10. Journal des Sçavans, t. 9. p. 357.

La même p. ligne 18. On a dit la même choſe d'un Roi de Lydie. M. L. V. t. 8. p. 416.

Page 56 *ligne* 26. Lombard Megabenus. Cardan. M. L. V. t. 13. p. 68.

Page 58 *ligne* 25 Journal des Sçavans, t. 1. p. 261.

Page 60 *ligne* 21. Elian. Jours Canic. p. 299.

Page 62 *ligne* 5. Voyez la Micrographie de Monſieur Hooch. Dictionaire de Trevoux, au mot, *Puce*.

La même p. ligne 26. Dictionaire de Trevoux.

Page 63 *ligne* 3. Id.

La même, ligne 8. M. L. V. t. 10. p. 421.

Page 65 ligne 4. Saint Jerôme. Jours Canic. p. 423.

La même p. ligne 26. Id. p. 227. Solin. 55.

Page 67 ligne 17. Jours Caniculaires p. 37. 38.

La même p. ligne 25. Id. pag. 769. 862. Voy. de Misson. t. 2. p. 74.

Page 68 ligne 18. Journal des Sçavans t. 13. p. 172.

Page 69 ligne 6. Ortelius. Jours Canic. p. 639.

Page 70 ligne 2. M. L. V t. 12. p. 314.

Pag. 71 ligne 11. Voyage du Bresil par de Lery. p. 145.

Page 73 ligne 1. M. L. V. t. 9. p. 243.

Page 75 ligne 25. Bibliotheque universelle. t. 15. p. 119.

Pag. 78 ligne 21. Pline dit liv. 29. ch. 3. & 4. sur le rapport d'autrui (ce qu'il fait fort souvent dans son Histoire) qu'un œuf de Serpent ou du sang de Basilic, donne la faveur des Princes. M. L. V. t. 1. p. 323.

Page 79 ligne 26. Journal des Sçavans t. 11. p. 110.

Page 80 ligne 24. Jean Mocquet. p. 91.

Page 81 ligne 14. Jours Canic. p. 199.

La même p. ligne 19. M.L.V. t. 1. p. 94.

La même p. ligne 21. Clement VI. n'ou-

blioit jamais rien de ce qu'il avoit vû ou oüi. Cette memoire lui vint aprés avoir reçû un coup derriere la tête. *Gazophilacium artis memoriæ.* Journal des Sçavans t. 6. p. 414. Petrarque. Jours Canic. p. 198.

La même p. ligne 24. Saint Auguftin l. 2. *de Anima.* & ch. 7. Jours Canic. p. 199.

La même p. ligne 26. Jours Can. p. 199. 200.

Page 83 *ligne* 17. Voyage du Pere Tachard à Siam. t. 1. p 90.

Page 84 *ligne* 12. Voyage de Monfieur l'Abbé de Choifi à Siam, in-4° p. 282.

La même p. ligne 22. Id. ibid.

Page 86 *ligne* 12. Hiftoire des Moluques par d'Argenfola t. 1. p. 377. Jours Canic. p. 343. Pline.

Page 87 *ligne* 5. Jours Canic. p. 341.

La même p. ligne 21. Id. p. 346.

Page 88 *ligne* 2. Id. p. 341.

La même p. ligne 15. Id. p. 342.

Page 89 *ligne* 1. Recueil de Voyages, imprimé nouvellement en Hollande, en cinq Volumes in douze, t. 3. p. 49.

La même p. ligne 9. Elien. Jours Can. p. 342.

La même p. ligne 18. Id. ibid.

La même p. ligne 27. Xiphilin. M. L.

V. t. 7. p. 212. Jours Canic. p. 344.

P. 90. *l.* 7. Mutian. Id. ibid.

Page 91 *ligne* 11. Dans un Traité de l'ame des Bêtes, par A. D. p. 144.

La même p. ligne 12. Voyage aux Indes par Dellon. p. 98.

Page 92 *ligne* 1. Recueil de Voyages. t. 1 p. 417.

Page 94 *ligne* 23. Journal des Sçavans t. 6. p 289.

Page 95 *ligne* 8. Voyage de Monsieur l'Abbé de Choisi à Siam, p. 242.

La même p. ligne 26. M. L. V. t. 9. p. 374.

Page 96 *ligne* 16. Journal des Sçavans t. 12. p. 327.

Page 97 *ligne* 18. Republique des Lettres, Septembre 1686. p. 120.

La même p. ligne 28. Bibliotheque universelle, t. 6. p. 267.

Pag 98 *l.* 7. Pline. Jours Can. p. 346.

La même p. ligne 10. Id. p. 347. Olaiis.

Page 99 *ligne* 5. Id. p. 349.

La même p. ligne 12. Pline. Voyage de Misson. t. 1. p. 56.

La même p. ligne 21. Voyage de Misson. t. 1. p. 122.

Page 100 *ligne* 5. Marc Paul. Jours Canic. p. 275.

La même p. ligne 7. M. L. V. t. 7. p. 204.

La même p. ligne 8. Id. ibid.

La même p. ligne 25. Jours Can. p. 443.

La même p. ligne 30. Id. p. 468. Macrobe.

Page 101 *ligne* 1. Voyage de Misson. t. 2. p. 166.

La même p. ligne 2. Recueil de Voyages t. 2. p. 567.

La même p. ligne 5. M.L.V. t. 7. p. 191.

La même p. ligne 9. Journal des Sçavans t. 12. p. 88.

La même p. ligne 12. Jours Can. p. 447.

La même p. ligne 14. Id. p. 442.

La même p. ligne 15. Id. ibid.

La même p. ligne 16. Id. p. 448. Olaüs.

La même p. ligne 17. Id. p. 447.

La même p. ligne 19. Id. p. 444. Journ. des Sçav. t. 7. p. 307.

La même p. ligne 22. Journal des Sçav. t. 11. p. 109.

La même p. ligne 25. Jours Canic. p. 37. 38.

La même p. ligne 26. Id. ibid.

Page 102 *ligne* 1. Voyage de Misson, t. 1. p. 135.

La même p. ligne 5. Jours Canic. p. 741.

Page 104 *ligne* 4. M. L. V. t. 8. p. 364.

La même p. ligne 14. Oratius Tubero. p. 34.

La même p. ligne 26. Belon, liv. 2. ch.

11. M. L. V. t. 12. p. 34.

Page 105 *ligne* 2. Republique des Lettres, Decembre 1688. p. 1325.

La même p. ligne 22. M. L. V. t. 10. p. 360.

La même p. ligne 24. Id. ibid. Clem. Alex. Strom. l. 2.

Page 106 *ligne* 1. Hiſtoire de la Religion des Banians, par Henry Lord. Anglois. p. 90.

La même p. ligne 8. Relation du Levant, par Herbere. M. L. V. t. 14 p 14.

La même p. ligne 11. Repub. des Lettres, Mai 1684. p. 1173. Religion des Banians, p. 226.

La même p, ligne 17. Voy. de Thevenot au Levant. p. 206.

La même p. ligne 24. Oratius Tubero. p. 36.

La même p. ligne 27. Rec. de Voyage. t. 1. p. 598.

Page 107 *ligne* 16. Religion des Banians p. 201.

La même p, ligne 28. Journal des Sçav. t. 7. p. 274.

Page 108 *ligne* 13. Hiſt. de la Conquête du Mexique, par Dom Antoine de Solis. t. 1. p. 382.

La même p. ligne 26. Oviedo. l. 17. hiſt. c. 4. M. L. V. t. 13. p. 105.

Page 109 *ligne* 16. Recueil de Voyages t. 5. p 35.

P. 110 *l*. 6. Voyage de Lery. p. 365.

La même p. l. 26. Pierre Dan. M. L. V. t. 14. p. 18.

P. 111. *l*. 11. Recueil des Voyages. t. 5. p. 70.

La même p. l. 13. Id. p. 95.

La mêm p. l. 26. Segebert. Genebrard. Tite-Live. Jours Canic. p. 552. 553.

P. 116 *l*. 1. Jours Canic. p. 564. 579.

La même p. l. 13. Kircher. Voy. de Misſon. t. 2. p. 171.

P. 117. *l*. 11. M. L. V. t. 11. p. 44.

La même p. l. 21 Jours Canic. p. 41.

La même p. l. 29. Ariſtote. Elien. Saint Auguſtin l. 21. c. 5. de la Cité de Dieu. Pline. Vives. Jours Canic. p. 379.

P. 118 *l*. 4. M. L. V. t. 7. p. 169.

La même p. l. 12. Journ. des Sçav. t. 9. p. 26.

La même p. l. 13. Diod. Sicil. 1. 2. & 15. M. L. V. t. 2. p. 167.

P. 119 *l*. 20. Voyage de Paul Lucas. t. 2. p. 32.

P. 120 *l*. 1. Jours Canic. p. 396. 397.

La même p. l. 22. Ibid. Alb. le Grand.

P. 121 *l*. 3 Jours Canic. p. 397.

La même p. l. 6. Id. ibid. Eſchines.

La même p. l. 24. M. L. V. t. 11. p. 532.

P. 122 *l. 6.* Histoire universelle des Voyages. p. 350.

La même p. l. 10. Voyage de Misson. t. 2. p. 331.

La même p. l. 17. Repub. des Lettres, Octobre 1685. p. 1169.

La même p. l. 22. Voyage de Lionnel Vaffer. p. 330.

P. 123 *l.* 8. Journal des Sçavans. t. 11. p. 82.

P. 124 *l.* 1. Id. t. 5 p 7.

La mêm p. l. 12. Id. Jours Can. p. 242.

La même p. l. 25. Olaüs. Jours Canic. p. 274. M. L. V. t. 6. p. 46.

P. 125 *l.* 7. Je ne me souviens plus où j'ai lû cet Article.

P. 128 *l.* 23. Voyage de Monsieur l'Abbé de Choisi. p. 71.

P. 129 *l* 20. Journal des Sçavans. t. 7. p. 86. François Pirard de la Valle.

La même p. l. 25. Journal des Sçavans. t. 13. p. 260.

P. 130 *l.* 4. Solin. M. L. V. t. 13. p. 125.

La même p. l. 23. Jours Canic. p. 356. 358.

P. 131 *l.* 3. Id. p. 358. Elien. Dictionaire de Trevoux.

P. 132 *l.* 4. Jours Canic. p. 356. Pline. Diction. de Trev.

P. 133 *l.* 17. *Timopsede* signifie homme enflé de vanité ; il est tiré de deux mots grecs, qui signifient *inflare*, *veritas*.

P. 137 *l.* 1. Histoire des Moluques, par d'Argensola. t. 1. p. 150.

La même p. . 21. Pline, l. 9. ch. 7. M. L. V. t. 8. p. 399.

P. 138 *l.* 28. Giacomo Zanoni. Journal des Sçavans. t. 7. p. 65.

P. 140 *l.* 21. Jours Canic. p. 574.

P. 141 *l.* 6. M. L. V. t. 11. p. 312.

La même p. l. 27. Bibliotheque universelle, t. 3. p. 278.

P. 142 *l.* 2. Aldroandus. Voyage de Misson. t. 2. p. 347. Jours Canic. p. 702.

La même p. l. 3 Journal des Sçavans. t, 11. p. 106.

La même p. l. 9 Jours Canic. p. 136.

La même p. l. 18. Hist. de la Religion des Banians. p. 98.

La même p. l. 23. Recueil de Voyages. t. 2. p. 65. M. L. V. t. 14 p. 327.

P. 143 *l.* 4. M. L. V. t. 11. p. 442.

P. 144 *l.* 2. Histoire des Cherifs, par Diego de Torrez, ch. 76. M. L. V. t. 10. p. 346.

La même p. l. 27. Recueil de Voyages, t. 2. p. 253.

P. 145 *l.* 15. M. L. V. t. 10. p. 38.

P. 146 *l.* 25. Voyage de Misson. t. 1. p. 94.

P. 147 *l.* 9. Recueil de Voyages, t. 4. p. 341.

La même p. l 21. Conquête du Perou, par de Zarate. t. 1. p. 78.

P. 148 *l.* 18. Recueil de Voyages. t. 3. p. 626.

P. 149 *l.* 20. Histoire des Incas, 2. Partie, liv. 1. ch. 36. M. L. V. t. 12 p. 66.

P. 151 *l.* 1. Voyage de Tavernier aux Indes, t. 2. p. 422.

La même p. l. 21. Biblioth. univ. t. 2. p. 68. Dapper.

P. 152 *l.* 5. Rec. de Voy. t. 2. p. 258.

La même p. l. 20. Pierre Dam. Hist. de Barbarie. M. L. V. t. 9. p. 244.

P. 153 *l.* 1. Chardin. Repub. des Lettres, Septembre 1686. p. 1069.

La même p. l. 8. Journ. des Sçav. t. 10. p. 18.

P. 154 *l.* 12. Rec. de Voy. t. 4. p. 340. 341.

La même p. l. 16. Relation de Dom B. de Las Casas, Evêque de Chiapa. p. 387.

La même p. l. 26. Rec. de Voy. t. 3. p. 342.

La même p. l. 28. M. L. V. t. 9. p. 375.

P. 155 *l.* 1. M. L. V. t. 8. p. 428.

La même p. l. 4. Id. t. 12. p. 312.

La même p. l. 15. Journ. des Sçav. t. 7. p. 130. Tavernier.

La même p. l. 15. M. L. V. t. 14. p. 57.

La même p. l. 16. Tavernier t. 2. p. 506. Rec. de Voy. t. 4. p. 34.

La même p. l. 17. Voy. de Tavernier aux Indes. t. 2. p. 429. Garcilasso de la Vega. Hist. des Incas. M. L. V. t. 11. p. 250.

La même p. l. 17. Jean de Lery. M. L. V. t. 11. p. 442.

La même p. l. 19. Voyage de Lyonnel Vaffer. p. 125. Voy. du Pere Tachard à Siam. t. 1. p. 98.

La même p. l. 21. Rec. de Voy. t. 4. p. 333.

La même p. l. 21. M. L. V. t. 8. p. 429.

La même p. l. 23. Rec. de Voy. t. 3. p. 70.

La même p. l. 24. M. L. V. t. 8. p. 429.

La même p. l. 26. Id. t. 14. p. 57.

La même p. l. 29. Id. t. 10. p. 477.

P. 156 *l.* 1. Rec. de Voy. t. 2. p. 42.

La même p. l. 9. Mocquet. p. 292.

La même p. l. 14. Athenée Deipn. liv. 10. M. L. V. t. 8. p. 409.

La même p. l. 16. Diego de Torrez hist. ch. 56. M. L. V. t. 8. p. 426.

La même p. l. 18. Oratius Tubero. p. 37.

La même p. l. 21. Journ. des Sçav. t. 7. p. 130. Tavernier. Rec. de Voy. t. 2. p. 217.

La même p. l. 22. Voyage de Lionnel Vaffer. p. 198.

La même p. l. 27. Rec. de Voy. t. 2 p. 500.

P. 157 *l.* 1. Rec. de Voy. t. 3. p. 69.

La même p. l. 3. M. L. V. t. 13. p. 206.

La même p. l. 15. Rec. de Voy. t. 3. p. 21. & ailleurs, p. 675.

La même p. l. 19. Biblioth. univ. t. 2. p. 374. Dapper.

La même p. l. 26. L'Hiftoire de la Conquête du Mexique, par Dom Antoine de Solis. t. 1. p. 379.

P. 158 *l.* 1. Journal des Sçav. t. 9. p. 257. Struys.

La même p. l. 3. Conquête du Perou, par de Zarate. t. 1. p. 78.

La même p. l. 9. Voy. de Paul Lucas. t. 2. p. 102.

La même p. l. 12. M. L. V. t. 13. p. 413.

La même p. l. 17. Rec. de Voy. t. 3. p. 21.

La même p. l. 28. Hift. univ. des Voy. p. 366.

P. 159 *l.* 1. Jours Canic. p. 320. B. M. t. 1. p. 355.

La meme p. l. 3. Jours Canic. p. 320.

La méme p. l. 6. Id. p. 322.

La méme p. l. 9. Id. p. 321.

La meme p. l. 17. Voy. de Misson. t. 3. p. 20.

La méme p. l. 21. Jours Canic. p. 407. 409.

La méme p. l. 22. Id. p. 273.

La méme p. l. 23. Zonare. Id. p. 408.

La méme p. l. 27. Journ. des Sçav. t. 9. p. 26.

La méme p. l. 30. Vincent. Jours Can. p. 414.

P. 160 *l.* 4. Voy. de Paul Lucas. t. 1. p. 128.

La méme p. l. 8. Paré. Journ. des Sçavans. t. 1. p. 723.

P. 162 *l.* 3. Struys. Journ. des Sçav. t. 9. p. 259.

La méme p. l. 22. Repub. des Lettres, Avril 1688. p. 353.

La méme p. l. 25. Recueil des Voyages. t. 1. p 35. Journal des Sçavans. t. 1. p. 602.

P. 163 *l.* 1. Thevenot. Journal des Sçav. t. 1. p. 601.

La méme p. l. 4. Id. t. 4. p. 293. 2°.

La méme p. l. 8. Jours Canic. p. 880.

La même p. l. 12. Id. ibid.

La même p. l. 14. Journ. des Sçav. t. 5. p. 5.

La même p. l. 19 Id. p. 254. Repub. des Lettres, Avril 1688. p. 352. Journal des Sçav. t. 11. p. 4.

La même p. l. 22. Pline. Jours Canic. p. 859.

La même p. l. 24. Voy. de Misson. t. 2. p. 17. Jours Canic. p. 858.

La même p. l. 28. Voy. aux Indes Or. par Dellon. p. 50. Journ. des Sçav. t. 5. p. 23. Rec. des Voy. t. 2.

P. 164 *l.* 1. Journ. des Sçav. t. 6. p. 183.

La même p. l. 7. Hist. univ. des Voy. p. 334.

La même p. l. 10. Pigafetta. M. L. V. t. 10. p. 403.

La même p. l. 13. Journ. des Sçav. t. 6. p. 183.

La même p. l. 25. Memoires de Trevoux, 1701. p. 9.

P. 165 *l.* 1. Velschius. Journ. des Sçavans. t. 5. p. 100.

La même p. l. 5. Id. t. 8. p. 146. M. L. V. t. 11. p. 310.

La même p. l. 8. Jours Canic. p. 887.

La même p. l. 20. Journ. des Sçav. t. 13. p. 336.

La même p. l. 28. M. L. V. t. 10. p. 402.

P. 166 *l.* 8. Id. t. 12. p. 65.

La même p. l. 27. Rec. des Voy. t. 4. p. 362.

La même p. l. 27. Id. p. 324.

La même p. l. 28. Id. p. 341.

La même p. l. 28. Id. t. 1. p. 582.

La même p. l. 30. M. L. V. t. 8. p. 234.

P. 167 *l.* 2. Voy. de Tavernier aux Indes. t. 2.

La même p. l. 14. Voy. du P. Tachard à Siam. t. 1. p. 255.

La même p. l. 22. M. L. V. t. 8. p. 206. Athenée. l. 14.

P. 168 *l.* 18. Journal des Sçavans. t. 11. p. 126.

P. 169 *l.* 2. Voyage du Bresil, par de Lery. p. 257.

La même p. l. 7. Rec. de Voy. t. 3. p. 627.

La même p. l. 10. Repub. des Lettres, Mai 1688. p. 506.

La même p. l. 16. Voy. de Lionnel Vaffer. p. 29.

La même p. l. 18. B. M. t. 1. p. 376.

La même p. l. 21. Sophocle. M. L. V. t. 7. p. 181.

P. 170 *l.* 12. Jours Canic. p. 117.

P. 171 *l.* 5. Amm. Marcell. 31. Hist. M. L. V. t. 10. p. 325.

La même p. l. 9. M. L. V. t. 11. p. 433.

La même p. l. 12. Id. t. 10. p. 327. Louis Bartheme, Hist. admir. par Simon Goulart Senlisien.

P. 172 *l.* 1. M. L. V. t. 10. p. 331.

La même p. l. 6. Id. p. 333. Marc Paul.

La même p. l. 10. Journ. des Sçav. t. 2. p. 279.

La même p. l. 12. M. L. V. t. 10. p. 330.

La même p. l. 12. Id. ibid. Marc Paul. liv. 3. ch. 20.

La même p. l. 13. Herodote in Terpsic. M. L. V. id. ibid.

La même p. l. 15. Hist. des Cherifs. M. L. V. t. 9. p. 244.

La même p. l. 20. Chronique de Frodoard. liv. 5. ch. 14. M. L. V. t. 10. p. 332.

La même p. l. 25. Pline, l. 8. c. 24. M. L. V. t. 10. p. 326.

P. 173 *l.* 1. Athenée Deipn. l. 12. M. L. V. t. 1. p. 201. Diodore. Elien. Pline. Jours Canic. p. 381.

La même p. l. 8. Biblioth. univ. t. 1. p. 431. Juste Lipse. Aristote. Pline. Jours Canic. p. 381.

La même p. l. 11. Fulgose. Jours Can. p. 380.

La même p. l. 12. Repub. des Lettres, Octobre 1685. p. 1106.

P. 174 *l.* 28. M. L. V. t. 11. p. 234.

P. 176 *l.* 26. Journ. des Sçav. t. 13. p. 53.

P. 177 *l.* 1. Repub. des Lettres, Janvier 1687. p. 180.

La méme p. l. 8. M. L. V. t. 7. p. 214.

La méme p. l. 12. Id. t. 2. p. 7.

La méme p. l. 15. Id. ibid.

P. 178 *l.* 12. Repub des Lettres, Février 1687. p. 181.

P. 179 *l.* 1. Jours Canic. p. 263.

La méme p. l. 19. M. L. V. t. 7. p. 205.

P. 180 *l.* 21. Marc Paul. Jours Canic. p. 53.

La méme p. l. 22. M. L. V. t. 10. p. 164.

P. 181 *l.* 1. Id. ibid.

La méme p. l. 6. Id. p. 162.

La méme p. l. 13. Jours Canicul. p. 53. Olaüs.

La méme p. l. 19. M. L. V. t. 7. p. 171.

P. 182 *l.* 3. Olaüs. Jours Canic. p. 51.

P. 183 *l.* 25. M. L. V. t. 8. p. 431.

P. 184 *l.* 14. Id. t. 4. p. 223.

La meme p. l. 19. Voy. de Miſſon. t. 1. p. 122.

La méme p. l. 20. Journ. des Sçav. t. 5. p. 7.

La méme p. l. 21. Id. t. 12. p. 284.

La méme p. l. 23. Id. t. 9. p. 278. & 331.

La

La même p. l. 26. Hist. des Moluques, par d'Argensola. t. 1. p. 117.

P. 185 *l.* 3. Jours Canic. p. 358.

La même p. l. 7. Journ. des Sçav. t. 12. p. 382.

La même p. l. 11. Nicolo Conti. M. L. V. t. 7. p. 187. Jours Canic. p. 883.

La même p. l. 16. Oviedo. M. L. V. t. 10. p. 454.

La même p. l. 19. Theophraste. Jours Canic. p. 750.

La même p. l. 21. Journ. des Sçav. t. 5. p. 61.

Page 187 *ligne* 25. Torquemade en sa premiere journée de ses Discours. Hist. admir. t. 1. p. 527. Fortunatus Plempius est persuadé que les personnes qui sont parvenuës à une extrême vieillesse, peuvent naturellement rajeunir ; il en apporte des exemples. Journal des Sçavans, t. 1. p. 243.

P. 189 *l.* 6. Voy. de Thevenot au Levant. p. 57.

La même p. l. 9. Diction. de Trev.

La même p. l. 13. Voyage de Lionnel Vaffer. p. 154.

P. 190 *l.* 1. Cardan le dit de lui dans l'histoire de sa Vie. M. L. V. t. 12. p. 73.

La même p. l. 7. Journ. des Sçav. t. 10. p. 299.

La méme p. l. 8. Id. t. 11. p. 26.

La méme p. l. 11. Jours Canic. p. 173.

La méme p. l. 16. Id. p. 172.

La méme p. l. 19. Voy. aux Indes Or. par Dellon. p. 227.

P. 191 *l.* 9. Journ. des Sçav. t. 12. p. 252.

La méme p. l. 18. Diction. de Trev.

P. 192 *l.* 1. Voy. de Danemarc. p. 85.

La méme p. l. 15. Jours Canic. p. 292.

La méme p. l. 16. Id. p. 291.

La méme p. l. 21. Diction. de Trev.

La méme p. l. 23. Voy. de Dumont. t. 3. p. 228. Jours Canic. p. 292.

P. 193 *l.* 1. Voy. de Lery. p. 228. M. L. V. t. 8. p. 263.

La méme p. l. 2. M. L. V. t. 7. p. 266.

La méme p. l. 6. Id. t. 7. p. 260.

La méme p. l. 12. Rec. de Voy. t. 5 p. 92.

La méme p. l. 16. Elien. liv. 12. ch. 30. M. L. V. t. 8. p. 263.

La méme p. l. 24. M. L. V. t. 9. p. 55. Ariſtote, l. 1. Rethor. ch. ult.

P. 194 *l.* 15. Voy. de Miſſon. t. 1. p. 18.

La méme p. l. 19. Journ. des Sçav. t. 9. p. 26.

La méme p. l. 24. Beauplan. M. L. V. t. 11. p. 180.

P. 195 *l.* 1. Jours Canic. p. 764.

P. 198 *l.* 30. Fernand Mendez Pinto. p. 462.

P. 199 *l.* 5. M. L. V. t. 7. p. 227.

La méme p. l. 9. Journ. des Sçav. t. 9. p. 76.

P. 200 *l.* 6. Ariſtote. 3. Polit. c. 3. M. L. V. t. 11. p. 10.

La méme p. l. 14. M. L. V. t. 1. p. 181.

La méme p. l. 17. Id. ibid. Caſſiodore.

La méme p. l. 19. Amm. Marcell. l. 22. M. L. V. t. 10. p. 418.

La méme p. l. 21. Polybe liv. 10. hiſt. M. L. V. t. 1. p. 180.

La méme p. l. 23. Ceſar de Federici. M. L. V. t. 10. p. 418.

La méme p. l. 25. Rec. de Voy. t. 4. p. 340.

La méme p. l. 30. Id. t. 5. p. 339.

P. 201 *l.* 10. M. L. V. t. 10. p. 420.

La méme p. l. 23. Florus. l. 2. c. 2. Pline. l. 16. c. 29. M. L. V. t. 1. p. 188.

La méme p. l. 28. Pline l. 2. c. 17. M. L. V. t. 10. p. 223.

P. 202 *l.* 4. Jours Canic. p. 260.

La méme p. l. 25. Voy. de Myſſon. t. 1. p. 142.

P. 203 *l.* 1. Repub. des Lettres, May 1688. p. 507.

La méme p. l. 2. Voy. de Thevenot au Levant. p. 57. M. L. V. t. 12. p. 315. Rec. de Voy. t. 5. p. 40.

La méme p. l. 5. Rec. de Voy. t. 1 p. 422.

P. 204 *l.* 1. Voy. du P. Tachard. t. 1. p. 98.

La méme p. l. 5. M. L. V. t 9. p. 105.

La méme p. l. 19 Hist. de la Conquête du Perou, par de Zarate. t. 1. p. 7.

P. 205 . 8. B. M. t. 1. p. 376.

La méme p. l. 9 M L. V. t. 10. p. 2.

La méme p. l. 10. Rec. de Voy. t. 5. p. 191.

La méme p. l. 12 De Lery p. 111.

La méme p. l. 13. M. L. V. t. 12. p. 306.

La méme p. l. 15. Id. t. 9. p. 373.

La méme p. l. 15. Id. t. 11. p. 262.

La méme p. l. 16. Id. t. 9. 273 275.

La méme p. l. 20 Rec. de Voy. t. 2. p. 92.

P. 206 *l.* 4. Voy. de Tavernier aux Indes Orient. t. 2 p. 26.

La méme p. l. 7. Figueroa. M. L. V. t. 13. p. 413.

La méme p. l. 15. Memoires de Trev. 1703. p. 1591.

La méme p. l. 18. Id. 1590. Pietro de la Valle.

P. 207 *l.* 17. Tomas Gage. Journ. des Sçav. t. 4. p. 58. 2?. Voyage de Lionnel Vaffer. p. 393.

La méme p. l. 30. Rec. de Voy. t. 3. p. 682.

P. 208 *l.* 16. Id. t. 1. p. 471. 591.

La méme p. l. 20. Voyage aux Indes

Orientales, par Dellon. p. 135.

La méme p. l. 26. Acosta. M. L. V. t. 11. p. 60.

P. 209 l. 16. Voyage de Tavernier aux Indes. t. 2. p. 435.

P. 210 l. 4. Rec. de Voy. t. 1. p. 384.

La méme p. l. 21. Biblioth. univ. t. 2. p. 367.

P. 211 l. 8. Elien, l. 2 var. hist. c. 37. M. L. V. t. 8. p. 190.

P. 212 l. 1. Rec. de Voy. t. 3. p. 680.

La méme p. l. 27. Aul. Gel. l. 2. c. 23. M L. V. t. 10. p. 471.

La méme p. l. 28. Dion. Chrysost. M. L. V. t. 10. p. 357.

P. 215 l. 3. Biblioth. univ. t. 2. p. 369. Dapper.

La méme p. l. 21. M. L. V. t. 10. p. 38.

P. 216 l. 1. Jours Canic. p. 597.

La méme p. l. 10. Repub. des Lettres, Decembre 1688. p. 1324.

La méme p. l. 16. Fernand Mendez Pinto. p. 340.

La meme p. l. 22. Id. p. 668.

La méme p. l. 26. Voy. de Thevenot au Levant. p. 96.

P. 217 l. 7. Du Tertre, Jacobin. Journal des Sçavans, t. 2. p. 113. Jours Canic. p. 221.

La méme p. l. 11. Journal des Sçavans,

t. 5 p. 216. Jours Canic. p. 608.

P. 219 *l.* 12. M. L. V. t. 8. p. 138.

P. 220 *l.* 17. Athenée, l. 3. & 9. M. L. V. t. 1. p. 132.

P. 222 *l.* 11. Jours Canic. p. 37. 38.

La méme p. l. 21. Id. p. 384.

P. 223 *l.* 11. Athenée, l. 2. M. L. V. t. 8. p. 416.

La méme p. l. 27. Montagne, l. 3. c. 5. hist. admir. t. 1. p. 237. M. L. V. t. 12. p. 288.

P. 224 *l.* 5. Athenée. M. L. V. t. 7. p. 236.

P. 225 *l.* 1. Id. t. 8. p. 431.

P. 226 *l.* 2. Odoardo Barbosa. Id. t. 14. p. 277.

La méme p. l. 9. Rec. de Voy. t. 3. p. 650.

La méme p. l. 13. Voy. de Goez. M. L. V. t. 8. p. 429.

La méme p. l. 16. Voy. de Lionacl Vaffer. p. 198.

La méme p. l. 26. M. L. V. t. 8. p. 427.

P. 228 *l.* 16. Id. 411. le P. Barry.

La méme p. l. 21. Mont. Voy. de Misson. t. 1. p. 41.

P. 229 *l.* 17. M. L. V. t. 11. p. 249.

P. 230 *l.* 5. Oratius Tubero. p. 40.

P. 233 *l.* 11. Jours Canic. p. 276.

La méme p. l. 17. Id. p. 400.

La méme p. l. 22. Id. p. 746.

La méme p. l. 27. Id. 768. 769.

P. 234 *l.* 1. Journal des Sçavans, t. 7. p. 42.

P. 235 *l.* 25. Voyage de Misson, t. 1. p. 83.

P. 236 *l.* 1. Pline, l. 2. c. 103. l. 3. c. 2. Memoires de Trevoux 1701. p. 24. M. L. V. t. 7. p. 152.

La méme p. l. 19. Athenée, l. 2. Deipn. M. L. V. t. 7. p. 160. Jours Caniculaires p. 562. Journal des Sçavans, tom. 5. p. 230.

P. 238 *l.* 12. Solin. c. 10. Jours Canic. p. 536.

P. 239 *l.* 24. Jours Canic. p. 596.

La méme p. l. 25. Id.

P. 241 *l.* 10 Athenée, liv. 9. Repub. des Lettres, Octobre 1685. p. 1169.

La méme page l. 22. Fernand Cortez. Jours Canic. p. 379. Journal des Sçav. t. 13. p. 24. Bibliotheque universelle, t. 6. p. 263.

P. 242 *l.* 25. M. L. V. t. 4. p. 157.

P. 243 *l.* 9. Journ. des Sçav. t. 4. p. 50. 2°.

La méme p. l. 21. Id. p. 51. 2°.

P. 244 *l.* 14. Voy. de Thevenot au Levant, p. 273.

La méme p. l. 20. A Parassis Village de

Berry ; une Dame aſſure, qu'on l'en aſſuroit quand elle étoit fort jeune. Je ne ſçai ſi on l'en aſſureroit encore à preſent.

La même p. l. 26. A Ville-en-Blaiſois, Village ſur les frontieres de Champagne, vers Joinville. Des Païſans du Païs me l'ont dit.

P. 246 *l.* 21. Jours Canic. p. 261.

P. 247 *l.* 19. Id. p. 382. O'aüs.

La même p. l. 26. Id. p. 457. 453. 454. Surius. Alb. le Gr.

P. 249 *l.* 10. Journ. des Sçav. t. 1. p. 149.

La même p. l. 28. Jean de Lery. M. L. V. t. 11. p. 431.

P. 250 *l.* 23. Journ. des Sçav. t. 8. p. 156. Athenée. Jours Canic. p. 168.

P. 253 *l.* 11 Voy. de Paul Lucas, t. 2. p. 87. Voy. de Dellon. p. 148.

P. 254 *l.* 26. Rec. de Voy. t. 5. p. 37.

P. 255 *l.* 20. M. L. V. t. 5. p. 186.

La même p. l. 24. Jours Canic. p. 144.

P. 256 *l.* 21. Voy. de Miſſon. t. 2. p. 198. Journ. des Sçav. t. 4. p. 197. Repub. des Lettres, Octobre 1685. p. 1168. Jour. l dnaes Sçav. t. 12. p. 89.

P. 257 *l.* 3. Hiſtoire de la Conquête de Mexique par Dom Antonio de Solis t. 1. p. 353.

La

La même p. l. 26. Jours Canic. p. 115. 114. M. L. V. t. 9. p. 158. Solin.

P. 258 *l.* 9. Journ. des Sçav. t. 9. p. 141.

La même p. l. 12 Jours Canic. p. 114. Pline.

La même p. l. 15. Id. p. 117 Aul. Gel. Voy. de Lionnel Vaffer. p. 156.

P. 260 *l.* 4. Langius. M. L. V. t. 11. p. 234.

P. 261 *l.* 24. Journ. des Sçav. t. 10. p. 314. Buchanan. 13. Hiſt. d'Ecoſſe. hiſt. admir. t. 1. p. 807.

P. 262 *l.* 4. Journal des Sçav. t. 26. p. 5.

La même p. l. 10. Jours Canic. p. 112. Pline.

La même p. l. 12. Id. ibid. Iſidore.

La même p. l. 18. M. L. V. t. 9. p. 158. Jours Canic. p. 116.

La même p. l. 20. Beato Odorico. M. L. V. t. 12. p. 101.

La même p. l. 24. Journ. des Sçav. t. 14. p. 66.

P. 263 *l.* 12. Thuan hiſt. l. 117. M. L. V. t. 7. p. 236.

La même p. l. 16. Rec. de Voy. t. 1. p. 358.

La même p. l. 20. Jours Canic. p. 286. Alb. le Gr.

P. 294 *l.* 3. Saint Auguſtin, Vives.

Montagne, liv. 1. p. 129.

La même p. l. 25. Voy. de Tavernier aux Indes. t. 2. p. 411.

P. 297 *l.* 11. Voyage de Misson, t. 1. p. 17.

La même p. l. 12. M. L. V. t. 4. p. 157.

La même p. l. 12. Id. ibid.

La même p. l. 13. Jours Canic. p. 326.

La même p. l. 17. Jarric. liv. 5. ch. 4. Gass. Vita Pereisc. l. 5. M. L. V. t. 7. p. 210.

P. 299 *l.* 8. Diod. Sicil. M. L. V. t. 8. p. 100. Jours Canic. p. 596. Pline.

P. 300 *l.* 29. Journ. des Sçav. t. 5. p. 230. Jours Canic. p. 596.

P. 302 *l.* 3. Journ. des Sçav. ibid.

La même p. ligne 5. Id. ibid.

P. 304 *l.* 12. Jours Can. p. 339.

P. 308 *l.* 1. Jours Canic. p. 338.

La même p. l. 7. M. L. V. t. 13. p. 124.

P. 309 *l.* 1. Journal des Sçavans, t. 4.

La même p. ligne 5. Jours Can. p. 282.

Page 311 *ligne* 9. Bibliotheque universelle, t. 3. p. 516.

P. 312 *l.* 18. Abraham Milius dans son Traité de l'origine des Animaux. Dictionaire de Trev.

La même page l. 26. Solin. Alb. le Gr. Jours Canic. p. 458. 527.

Page 313 *ligne* 7. Id. p. 482.

P. 314 *l.* 7. Journal des Sçavans, t. 21. p. 352.

La même p. l. 17. S. Auguſtin. Jours Canic. p. 713.

Page 315 *l.* 8. Mizauld, 5e Centurie des choſes merveilleuſes, ch. 46. hiſt. admir. t. 1. p. 808. Jours Can. p. 180.

La même p. ligne 11. Solin. ch. 1. M. L. V. t. 14. p. 45.

La même p. l. 13. Apollonius Rhodien. l. 1. Argon. M. L. V. t. 14. p. 44

P. 316 *l.* 17. Jours Caniculaires, p. 176. Olaüs, l. 5. c. 2. Voy. de Miſſon. t. 1. p. 125.

P. 317. *l.* 10. Journal des Sçavans. t. 12. p. 66.

P. 322 *l.* 14. M. L. V. t. 7. p. 228.

P. 324 *l.* 20 M. L. V. t. 14. p. 310.

P. 326 *l.* 3. Louis Bartheme. Odoardo. Barboſa. M. L. V. t. 10. p. 426. Journal des Sçavans, t. 9. p. 357. Jours Canic. p. 153.

Page 327 *ligne* 1. Journal des Sçavans t. 3. p. 14. 2°.

La même p. l. 3. M. L. V. t. 7. p. 230. Jours Canic. p. 110.

P. 328 *l.* 23. Marc Polo. M. L. V. t. 9. p. 160.

P. 330 *l.* 8. Id. p. 159. Jours Canic. p. 109.

La même p. ligne 19. Theopompe. M. L. V. t. 12. p. 35.

La même p. l. 20. Journ. des Sçav. t. 8. p. 200.

La même p. l. 21. M. L. V. t. 9. p. 158.

La même p. l. 22. Jours Canic. p. 117.

La même p. l. 23. Id. p. 114. S. Aug.

La même p. l. 25. Journ. des Sçav. t. 10. p. 147.

P. 331 *l.* 1. Nicephore. Hist. Eccles. l. 12. c. 37. M. L. V. t. 9. p. 85.

La même p. l. 2. Fernand Mendez Pinto. p. 664. Jours Canic. p. 114.

La même p. l. 5. Journal des Sçavans, tom. 6. p. 143. & t. 14. p. 266. Le Fevre, l. 3. des Annales de Misne. Hist. admir. t. 1. p. 187.

La même p. l. 9. Journal des Sçav. t. 13. p. 28.

La même p. l. 11. Id. t. 12. p. 265.

La même p. l. 14. Repub. des Lettres, Septembre 1686. p. 1021.

P. 332 *l.* 3. Marc Polo. M. L. V. t. 10. p. 454. Jours Canic. p. 298.

La même p. l. 23. Kircher chez Monconys. Journal des Sçavans. t. 1. p. 427.

P. 333 *l.* 1. Jours Canic. p. 360. Æl. Pline. Mela. Soline.

P. 361 *l.* 29. Jours Canic. p. 279.

P. 362 *l.* 3. Id. p. 750. Solin. M. L.

V. tom. 10. pag. 18.

La même p. ligne 7. Journal des Sçavans, t. 7. p. 65.

La même p. l. 10. Repub. des Lettres, Avril 1688. p. 352.

La même p. l. 12. Id. Avril 1689. p. 332.

P. 363 *l.* 22. Jacques Hallius. Ind. Or. part. 12. p. 20, M. L. V. t. 8. p. 432.

P. 364 *l.* 2. Hist. des Incas liv. 6. c 4. M. L. V. t. 11. p. 252.

P. 365 *l.* 3. Histoire de la Religion des Banians. p. 110.

La même p. l. 22. Voy. de Paul Lucas. t. 1. p. 310. Journ. des Sçav. t. 12. p. 21.

P. 366 *l.* 10. Elien. Jours Canic. p. 416. M. L. V. t. 7. p. 224. Diction. de Trev.

La même p. l. 18. Diction. de Trev.

La même p. l. 28. Pausanias. M. L. V. t. 8. Epistre.

P. 367. *l.* 1. Jours Canic. p. 264.

La même p. l. 7. Id. p. 442.

La même p. l. 9. Id. p. 460. Pigaff.

La même p. l. 13. Journal des Sçavans t. 6. p. 184.

P. 368 *l.* 26. Id. t. 5. p. 69. & t. 11. p. 25. & t. 6. p. 183.

La même p. l. 30. Id. t. 5. p. 69. & t. 10. p. 301.

P. 369 *l.* 3. Id. t. 5. p. 69.

La même p. l. 5. Repub. des Lettres,

Octobre 1685. p. 1108

La même p. ligne 8. Histoire des Avanturiers ou Flibustiers, t. 1. p. 419.

La même p. l. 12 Journ. des Sçav. t. 13. p. 28. Pline. Jours Canicul. p. 168. Republique des Lettres, Octobre 1685. p. 1104.

La même p. l. 14. Jours Canic. p. 193. Vives.

La même p. l. 17. M. L. V. t. 9. p. 152.

La même p. l. 19. Journal des Sçavans, t. 7. p. 154.

La même p. l. 22. Jours Canic. p. 91. Rec. de Voy. t. 4. p. 333.

La même p. l. 26. Jours Canic. p. 157.

La même p. l. 28. Id. p. 133.

P. 370 *l.* 1. M. L. V. t. 11. p. 15.

La même p. l. 4. Journal des Sçavans, t. 7. p. 154.

La même p. l. 8. Id. t. 11. p. 25.

La même p. l. 12. Stalpart. Biblioth. univ. t. 3. p. 277.

La même p. l. 17. Fernand Mendez Pinto, p. 654.

La même p. l. 20. Alb. le Grand. Jours Canic. p. 168. Journal des Sçavans. t. 13. p. 191.

La même p. ligne 22. M. L. V. t. 10. p. 472. 473.

La même p. l. 24. Id. t. 9 p. 230.

La même p. ligne 27. Jours Canic. p. 119.

La même p. l. 29. Id. p. 721.

P. 371 *l.* 1. M. L. V. t. 15. p. 30.

La même p. l. 3. Memoires de Trevoux, Avril 1703. p. 735.

La même p. l. 6. Journ. des Sçav. t. 8. p. 149.

La même p. l. 8. M. L. V. t. 9. p. 378.

La même p. l. 13. Journ. des Sçav. t. 6. p. 295.

La même p. ligne 15. Id. ibid.

La même p. ligne 17. Id. t. 3. p. 109. 2°.

La même p. ligne 19. Id. t. 5. p. 29.

La même p. ligne 22. M. L. V. t. 11. p. 56.

La même p. ligne 26. Journal des Sçav. t. 11. p. 115.

La même p. l. 28. Id. t, 9. p. 358.

P. 372 *l.* 1. Jours Caniculaires. p. 132. Pline.

La même p. l. 3. Republ. des Lettres, Août 1686. p. 935.

La même p. l. 5. M. L. V. t. 12. p. 66.

La même p. l. 7. Journal des Sçav. t. 12. p. 265.

La même p. l. 14. Id. t. 10. p. 123. Il en eſt auſſi parlé dans une des Hiſtoires de Monſieur Maimbourg.

La même p. l. 19. Journal des Sçavans,

tom. 12. pag. 284.

La même p. ligne 23. Je ne me souviens pas où je l'ai lû.

La même p. l. 25. Journ. des Sçav. tom. 1. p. 273. & t. 7. p. 24. & t. 6. p. 312. 355.

La même p. l. 30. Id. t. 7. p. 296. & t. 1. p. 446.

Page 373 *ligne* 5. Theodore Agrippa d'Aubigné. Voyage de Dumont, t. 3. p. 131.

La même p. l. 8. Journ. des Sçav. t. 5. p. 135.

La même p. l. 10. Id. p. 193.

La même p. l. 15. Id. t. 7. p. 138.

La même p. l. 19. Jours Can. p. 273.

La même p. l. 22. Journal des Sçavans, t. 3 p. 71.

La même p. l. 29. Jours Canic. p. 284.

P. 374 *l.* 1. M. L. V. t. 9. p. 32. Jours Canic. p. 288. Alb. le Gr.

La même p. ligne 8. Jours Canic. p. 295. Elien.

La même p. l. 14. Id. p. 258. Pline.

La même p. l. 16. Id. p. 273.

La même p. l. 20. Mocquet, p. 282.

La même p. l. 22. Voy. aux Indes Or. par Dellon, p. 16.

La même p, ligne 25. Journal des Sçav, t. 8. p. 315. Strabon.

Page 375 *ligne* 1. M. L. V. t. 9. p. 23.

La même p. l. 8. Jours Canic. p. 289.

La même p. l. 11. Id. p. 287.

La même p. l. 14. Id. p. 286. Pigaff.

La même p. l. 17. Id. p. 279.

La même p. l. 18. Id. p. 291.

La même p. l. 21. Rec. de Voy. tom. 1. p. 5.

La même p. l. 24. Elien. M. L. V. t. 7. p. 205. Jours Canic. p. 288.

La même p. l. 25. Jours Canic. p. 299. M. L. V. t. 10. p. 465.

La même p. l. 27. M. L. V. t. 9. p. 376. Jours Canic. p. 263.

P. 376 *l.* 1. S. Basile. Elien. Jours Canic. p. 287.

La même p. l. 3. M. L. V. t. 6. p. 153.

La même p. l. 7. Id. t. 13. p. 180. Suidas.

La même p. l. 10. Jours Canic. p. 382. Strabon.

La même p. l. 12. Id. p. 361 Elien.

La même p. l. 16. Id. p. 323.

La même p. l. 19. Id. p. 289. Solin.

La même p. l. 23. Id. p. 415 414. Biblioth. univ. t. 13. p. 237. M. L. V. t. 2. p. 4.

La même p. l. 28. Repub. des Lettres, Octobre 1685. p. 1106.

La même p. l. 30. Jours Caniculaires,

p. 370. Theophraste.

Page 377 *ligne* 4. Histoire des Flibustiers, t. 1. p. 443.

La même p. l. 9. Jours Canic. p. 289.

La même p. l. 12. Id. p. 411. 410. De Lery, p. 158. Repub. des Lettres, Octobre 1685. p. 1174.

La même p. l. 23. Jours Canic. p. 346. Aristote. M. L. V. t. 8. p. 263. Pline, l. 8. c. 5.

La meme p. l. 27. Pline. Voy. de Misson. t. 1. p. 56.

La même p. l. 29. Jours Canic. p. 313.

P. 378 *l.* 1. Id. p. 370. Pline.

La même p. l. 4. J'ai oublié dans quel Auteur je l'ai lû.

La même p. l. 7. Jours Canic. p. 370.

La même p. l. 11. Id. p. 368.

La même p. l. 14. Id. p. 354. 356. Pline. Elien.

La même p. l. 20. De Lery, p. 166.

La même p. l. 24. Jours Canic. p. 326. Hist. des Flibustiers, t. 2. p. 294. Voyage de Tavernier aux Indes, t. 2. p 42.

Page 379 *ligne* 7. Journal des Sçavans, t. 2. p. 149.

La même p. l. 10. Voyage de Misson. t. 1. p. 56.

La même p. l. 12. Jours Canic. p. 330.

Alb.

La même p. l. 15. Journ. des Sçav. t. 5. p 254.

La même p. l. 17. Jours Canic. p. 436. 466.

La même p. l. 20. Id. 289.

La même p. l. 23. Id. p. 455.

La même p. l. 25. Id. p. 461.

La même p. l. 29. Id. p. 444.

P. 380 *l.* 2. Id. p. 434. 431. 433. 430. 432. M. L. V. t. 7. p. 208. & t. 10. p. 190.

La même p. l. 17. Elien, liv. 5. Hist. an. c. 37. M. L. V. t. 8. p. 347.

La même p. l. 22. Journ. des Sçav. t. 2. p. 117.

La même p. l. 28. Jours Canic. p. 474.

P. 381 *l.* 1. Id. ibid.

La même page. l. 5. Id. p. 424. Pline. Isid.

La même p. l. 8. Id. p. 446. M. L. V. t. 10. p. 431.

La même p. l. 14. Id. 447.

La même p. l. 18. Id. 371.

La même p. l. 21. Id. 483.

La même p. l. 23. Id. 449.

La même p. l. 26. Id. 468. Clem. Alex.

La même p. l. 29. Repub. des Lettres, Août 1686. p. 936.

P. 382 *l.* 1. Jours Canic. p. 468.

La même p. l. 5. Id. p. 482.

La même p. ligne 7. M. L. V. t. 7. p. 172.

La mêm p. ligne 9. Jours Canic. p. 252.

La même p. ligne 11. Elien. liv. 6. c. 43. M. L. V. t. 10. p. 190.

La même p. ligne 14. Jours Can. p. 229.

La même p. ligne 17. Id. p. 230.

La même p. ligne 19. Id. p. 251.

La même p. ligne 22. Id. ibid.

La même p. ligne 27. Voy. de Dumont, t. 2. p. 227.

Page 383 *ligne* 1. Recueil de Voyages, t. 4. p. 424.

La même p. l. 4. Ariſtote. M. L. V. t. 11. p. 521.

La même p. l. 6. Journ. des Sçav. t. 4. p. 292. 2°. Jours Canic. p. 403. 402. 399. 398. 396.

La même p. l. 16. Hiſtoire des Moluques par d'Argenſola, t. 1. p. 116.

La même p. l. 27. Jours Canic. p. 391.

La même p. l. 29. Id. p. 413.

P 384 *l.* 1. Id. 421.

La même p. l. 3. Id. 390.

La même p. l. 5. Id. 389.

La même p. l. 8. Id. ibid.

La même p. l. 11. Fernand Mendez Pinto. p. 50.

La même p. l. 18. Voy. de Paul Lucas, t. 1. p. 114.

La même p. l. 24. Saint Baſile. Jours

Caniculaires, pag. 459.

La méme p. l. 27. M. L. V. t. 7. p. 147.

La méme p. l. 29. Id. t. 5. p. 186.

P. 385 *l.* 1. Id. t. 12. p. 34. & t. 7. p. 170. Pline, l. 2. c. 96.

La méme p. l. 4. Spon. Journal des Sçavans. t. 6. p. 131.

La méme p. l. 8. Theophraste. Journ. des Sçav. t. 6. p. 308.

La méme p. l. 10. Voy. de Misson. t. 2. p. 166.

La méme p. l. 12. Vives. Jours Canic. p. 750.

La méme p. l. 14. Cardan. M. L. V. t. 8. p. 19.

La méme p. l. 16. Aristote. Id. t. 7. p. 187.

La même p. l. 19. Jours Caniculaires p. 742.

La méme p. l. 21. M. L. V. t. 7. p. 160.

La même p. l. 24. Id. t. 11. p. 310.

La méme p. l. 26. Journ. des Sçav. t. 13. p. 527. & t. 1. p. 540.

La méme p. l. 30. Bacon. M. L. V. t. 7. p. 176.

P. 386 *l.* 1. Flacourt. Relation de Madagascar. M. L. V. t. 11. p. 427.

La méme p. l. 7. Jours Canicul. p. 815.

La même p. ligne 9. Journal des Sçavans t. 5. p. 134.

La méme p. l. 17. Republ. des Lettres; Octobre 1688. p. 1158.

La méme p. l. 25. Journ. des Sçav. t. 2. p. 114.

La méme p. l. 27. Id. p. 425.

P. 387 *l.* 1. M. L. V. t. 10. p. 400.

La méme p. l. 4. Journ. des Sçav. t. 9. p. 63.

La méme p. l. 8. Id. t. 4. p. 140. Dandini. Voy. Dumont. Liban.

La même p. l. 10. LeChevalier Dighbi.

La méme p. l. 13. Voyage de Miſſon. t. 2. p. 17. Jours Canic. p. 886.

La méme p. l. 16. Repub. des Lettres, Avril 1687. p. 405.

La même p. ligne 19. Pline. M. L. V. t. 7. p. 152. Jours Canic. p. 544. Joſeph.

La même p. l. 22. Pauſanias. M. L. V. t. 12. p. 78.

La même p. l. 25. Jours Canic. p. 612.

La même p. ligne 27. Id. p. 616.

La même p. ligne 29. Id. p. 585.

P. 388 *l.* 2. Id. p. 595. Pline.

La méme p. l. 6. Ibid. Mela.

La même p. ligne 9. Id. p. 596. Iſidore.

La même p. ligne 12. Id. p. 597. Solin. Iſidore.

La méme p. l. 15. Ibid.

La méme p. l. 17. Ibid.

La méme p. l. 19. Id. 598.

La même p. ligne 22. Id. p. 602. 603. M. L. V. t. 7. p. 151.

La mrme p. l. 24. Solin. Jours Canic. p. 602. 603.

La même p. l. 26. Id. p. 605.

La même p. l. 28. Solin. ch. 5. M. L. V. t. 10. p. 353. Jours Canic. p. 610.

La même p. l. 30. Id. ibid.

Page 389 *ligne* 1. Id. ibid. Fulgose.

La même p. l. 3. Journal des Sçav. t. 7. p. 54.

La même p. l. 7. Jours Canic. p. 507. 626. 560. 624.

La même p. l. 10. Journ. des Sçav. t. 10. p. 384. M. L. V. t. 7. p. 157.

La même p. l. 14. Ariſtote. Jours Canic. p. 564.

La même p. l. 18. Id. p. 577.

La même p. l. 21. Id. p. 579. 558. Diodore. Joſeph. de Bell. Jud. l. 5. c. 5. M. L. V. t. 7. p. 157.

La même p. l. 24. Voy. du Gouz. M. L. V. t. 7. p. 153.

La même p. l. 27. M. L. V. ibid.

La même p. l. 30. Voyage de Lionnel Vaffer. p. 180.

Page 390 *ligne* 5. Journal des Sçav. t. 15. p. 593.

La même p. l. 9. Republique des Lettres, Septembre 1686. p. 1068.

La méme p. l. 14. M. L. V. t. 9. p. 242.

La méme p. l. 16. Id. t. 11. p. 442.

La méme p. l. 19. Journ. des Sçav. t. 10. p. 97.

La méme p. l. 23. Rec. de Voy. t. 3. p. 458.

La même p. l. 28. Le P. Besson en sa Syrie Sainte. M. L. V. t. 9. p. 371.

La méme p. l. 30. Maffée. M. L. V. t. 11. p. 309. Rec. de Voy. t. 2 p. 98.

Page 391 *ligne* 2. M. L. V. t. 13. p. 16.

La méme p. l. 7. Id. p. 105.

La méme p. l. 10. Id. p. 413.

La méme p. l. 13. Marmol. l. 9. c. 12. & 32. M. L. V. t. 13. p. 413.

La méme p. l. 18. Oratius Tubero, p. 42. Rec. de Voy. t. 2. p. 98.

La méme p. l. 20. Conquête du Mexique, par de Solis. t. 1. p. 315.

La méme p. l. 23. Rec. de Voy. t. 1. p. 286.

La méme p. l. 27. Id. t. 2. p. 98. M. L. V. t. 9. p. 98. & 105.

La méme p. l. 29. Rec. de Voy. t. 3. p. 459.

P. 392 *l.* 1. Nicolas Damascene. M. L. V. t. 10. p. 345.

La même p. l. 6. Id. t. 11. p. 442.

La même p. l. 11. Socrate & Eusebe citez dans le Voy. de Dumont t. 2. p. 230.

La

La même p. ligne 15. Id. t. 5. p. 35. Eusebe Præpar. Evang. l. 6. c. 10. M. L. V. t. 11. p. 441.

La même p. l. 18. Jean Leon dans son Afrique, liv. 6. M. L. V. t. 11. p. 441.

La même p. l. 20. M. L. V. t. 12. p. 316.

La même p. l. 22. Id. t. 6. p. 70.

La même p. l. 25. Recueil de Voyages, t. 2 p. 98.

La même p. l. 28. Id. t. 3. pag. 447.

Page 393 *ligne* 1. M. L. V. t. 9. p. 375.

La même p. l. 4. Id. t. 13. p. 166. Rec. des Voy. t. 2. p. 98.

La même p. l. 7. Recueil de Voyages, t. 1. p. 390.

La même p. l. 12. M. L. V. t. 9. p. 47. 48.

La même p. l. 15. Rec. de Voy. t. 1. p. 266.

La même p. l. 18. Id. t. 4. p. 311.

La même p. l. 22. Fernand Mendez Pinto, p. 290.

La même p. l. 26. Jean Leon liv. 2. Afrique. M L. V. t. 10. p. 172.

La même p. l. 29. Journ. des Sçav. t. 1. p. 360.

Page 394 *ligne* 3. Rec. de Voy. t. 2. p. 443.

La même p. l. 5. M. L. V. t. 9. p. 373.

La même p. l. 7. Id. t. 10. p. 301.

La même p. ligne 13. Voyage de Tavernier aux Indes Orientales, t. 2. p. 111.

La même p. l. 15. Rec. de Voy. t. 3. p. 675. M. L. V. t. 12. p. 128.

La même p. l. 21. Rec. de Voy. t. 5. p. 70.

La même p. l. 27. Memoires de Trev. 1701. p. 17.

La même p. l. 30. M. L. V. t. 14. p. 21.

P. 395 *l.* 7. Recueil de Voyages. t. 2. p. 253.

La même p. l. 10. Voyage du Pere Tachard à Siam, t. 1. p. 100.

La même p. l. 15. Jean Mocquet, pag. 205.

La même p. l. 19. Bibliotheque universelle. t. 6. p. 269.

La même p. l. 21. M. L. V. t. 7. p. 144.

La même p. l. 23. Id. t. 10. p. 180. Diogene Laërce in Pyrrh.

La même p. ligne 25. M. L. V. t. 10. p. 180. Nicolas Damaſcene.

La même p. l. 28. Strabon Geogr. l. 16. M. L. V. t. 10. p. 181.

La même p. l. 30. M. L. V. ibid.

P. 396 *l.* 2. Id. p. 182.

La même p. l. 6. Id. p. 183.

La même p. l. 7. Id. p. 186.

La même p. l. 9. Id. p. 187.

La même p. l. 11. Id. t. 11. p. 346.

La même p. ligne 17. Rec. de Voy. t. 5. p. 24.

La meme p. l. 19. Histoire des Flibustiers, t. 2. p. 320.

La méme p. l. 22. Voyage de Lery, p. 384.

La même p. ligne 24. Hist. de la Religion des Banians, p. *96*.

La méme p. l. 28. Diod. Sicil. liv. 5. M. L. V. t. 4. p. 150.

P. 397 *l.* 2. Le P. Besson. M. L. V. t. 9. p. 372.

La méme p. l. 4. Trigault. M. L. V. t. 10. p. 267.

La même p. ligne 8. Id. ibid. Herodote. Pline. Solin.

La même p. ligne 9. Rec. de Voy. t. 5. p. 337.

La méme p. l. 12. Bibliotheque universelle, t. 2. p. 376.

La même p. l. 16. Rec. de Voy. t. 1. p. 337.

La même p. l. 20. Voy. de Tavernier aux Indes, t. 2. p. 414.

La méme p. l. 24. Rec. de Voy. t. 1. p. 468.

La méme p. l. 26. Voyage aux Indes Orientales, par Dellon, p. 144.

La méme p. l. 29. Voyage de Monsieur l'Abbé de Choisi à Siam, p. 365.

Page 398 *ligne* 7. M L. V. t. 13. p. 105.

La méme p. l. 10. Voy. aux Indes Or. par Dellon, p. 69.

La méme p. l. 15. M. L. V. t. 6. p. 104.

La méme p. l. 21. Id. t. 9. p. 244.

La méme p. l. 24. Id. t. 11. p. 334.

La méme p. l. 29. Id. t. 8. p. 436.

P. 399 *l.* 1. Biblioth. univ. t. 2. p. 384.

La même p. l. 3. Voyage de Lery. pag. 145.

La méme p. l. 5. La Hontan, t. 2. p. 139.

La méme p. l. 11. M. L. V. t. 12. p. 298.

La méme p. l. 12. Journal des Sçavans, t. 1 p. 706.

La méme p. l. 13. Id. ibid.

La méme p. l. 14. M. L. V. t. 9 p. 248.

La méme p. l. 15. Voyage de Thevenot au Levant, p. 76.

La méme p. l. 17. Voy. de Dumont, t. 3. p. 32.

La méme p. l. 19. Ciceron. 1. Tusc. quæst. M. L. V. t. 4. p. 221.

La méme p. l. 20. M. L. V. t. 7. p. 250.

La méme p. l. 23. Republique des Lettres, Mai 1684. p. 304.

La méme p. ligne 29. Fernand Mendez Pinto, p. 657.

P. 400 *l.* 4. Id. p. 425. ou 421.

La même p. ligne 8. Voyage de Lyonnel

Vaffer. pag. 235.

La méme p. l. 10. Rec. de Voy. t. 3. p. 486.

La méme p. l. 12. Fernand Mendez Pinto. p. 358.

La méme p. ligne 14. Hift. de la Relig. des Banians, p. 272.

La mém p. l. 17. Voy. aux Indes Or. par Dellon. p. 6.

La méme p. l. 20. Journ. des Sçav. t. 20. p. 449.

La méme p. l. 23. M. L. V. t. 9. p. 243.

La méme p. l. 30. De Lery, p. 387.

Page 401 *ligne* 1. Journal des Sçavans, t. 13. p. 425.

La méme p. l. 4. M. L. V. t. 10. p. 284.

La méme p. l. 6. Denis d'Halicarnafle, liv. 1. antiq. Rom. M. L.V. t. 13. p. 425.

La méme p. l. 8. Id. t. 9. p. 279.

La méme p. l. 9. Faber Jefuite. Journ. des Sçav. t. 1. p. 631.

La méme p. l. 10. Rec. de Voy. t. 4. p. 412.

La méme p. l. 12. Voy. du P. Tachard à Siam, t. 1. p. 383.

La méme p. l. 17. Fernand Mendez Pinto, p. 425.

La méme p. l. 19. Memoires de Trev. Mars 1702. p. 16.

La méme p. l. 22. Voyage du Pere Ta-

chard à Siam, t. 1. p. 373.

La même p. ligne 26. Oratius Tubero, p. 4.

La même p. ligne 27. Journ. des Sçav. t. 2. p. 515.

La même p. l. 30. M. L. V. t. 7. p. 220.

P. 402 *l.* 2. Id. t. 10. p. 281.

La même p. l. 4. Id. t. 11. p. 310.

La même p. l. 7. Marc Polo. Oratius Tubero, p. 39.

La même p. l. 9. Voy. de Thevenot au Levant p. 520.

La même p. l. 11. Jours Canic. p. 86.

La même p. l. 13. Voy. de Dumont, t. 4. p. 21.

La même p. l. 15. Rec. de Voy. t. 3. p. 26.

La même p. l. 18. M. L. V. t. 10. p. 187.

La même p. l. 20. Id. t. 13. p. 255.

La même p. l. 23. Biblioth. univerſ. t. 13. p. 273.

La même p. l. 28. Repub. des Lettres, Septembre 1686. p. 107.

La même p. l. 29. Fernand Mendez Pinto, p. 413.

P. 403 *l.* 1. Voyage du P. Tachard à Siam, t. 1 p. 268.

La même p. l. 5. Martini, liv. 1. Decad. 1. M. L. V. t. 12. p. 321. & t. 4. p. 222. Platon.

La même page, ligne 9. M. L. V. t. 7. p. 155.

La même p. l. 12. Anaxagore. M. L. V. t. 9. p. 248.

La même p. l. 13. Les Pythagoriciens. Id. t. 7. p. 113.

La même p. l. 14. M. L. V. t. 9. p. 243. & t. 8. p. 394. Ramusio.

La même p. l. 18. Guillaume de Paris. M. L. V. t. 10. p. 404.

La même p. l. 21. Id. t. 10. p. 403. 404. & t. 2. p. 2. Repub. des Lettres, Octobre 1688. p. 1046.

La même p. l. 22. Pline, liv. 9. c. 25. M. L. V. t. 10. p. 301.

La même p. ligne 24. M. L. V. t. 12. p. 298.

La même p. l. 25. Id. t. 8. p. 335.

La même p. l. 27. Id. t. 13. p. 424.

La même p. l. 28. Journal des Sçavans, t. 19. p. 379. M. L. V. t. 14 p. 143.

Page 404 *ligne* 1. Voy. de Thevenot au Levant, p. 98.

La même p. l. 7. Relation de Segard, c. 18. M. L. V. t. 1. p. 235.

La même p. l. 11. M. L. V. t. 7. p. 141.

La même p. l. 14. Id. t. 5. p. 159.

La même p. l. 16. Id. t. 4. p. 151.

La même p. l. 18. Journal des Sçavans, t. 7. p. 39.

La même p. ligne 21. Voy. du Pere Tachard à Siam, t. 1. p. 202.

La même p. l. 23. Pline, liv. 1. c. 7. M. L. V. t. 11. p. 236.

La même p. l. 25. M. L. V. t. 11. pag. 433.

La même p. l. 27. Id. t. 10. p. 267.

La même p. l. 31. Id. t. 10. p. 153.

Page 405 *ligne* 2. Id. t. 10. p. 18.

La même p. l. 4. Id. t. 8. p. 30.

La même p. l. 6. Id. t. 7. p. 225.

La même p. l. 10. Id. t. 1. p. 323.

La même p. l. 11. Id. t. 7. p. 161. Journal des Sçav. t. 2. p. 152. Rec. de Voy. t. 1 p 78. Voy. du P. Tachard à Siam, t. 1. p. 391.

La même p. l. 18. M. L. V. t. 2. pag. 159.

La même p. l. 19. Journal des Sçav. t. 7. p. 38.

La même p. l. 20. Hiſtoire univerſelle des Voyages, p. 203.

La même p. l. 25. Journ. des Sçav. t. 1. p. 201.

La même p. l. 26. Rec. de Voy. t. 4. p. 243.

La même p. l. 28. M. L. V. t. 9. p. 58.

La même p. l. 30. Id. t. 11. p. 310.

Page 406 *ligne* 2. Rec. de Voy. t. 3. p. 481.

La même page ligne 8. M. L. V. t. 9. p. 36.

La même p. l. 10. Rec. de Voy. t. 1. p. 400.

La même p. l. 12. Religion des Banians p. 212.

La même p. l. 17. Voyage de Tavernier aux Indes Or. t. 2. p. 2 9.

La même p. l. 21. Voy. de Chardin, p. 275.

La même p. l. 24. Rec. de Voy. t. 5. p. 100.

La même p. l. 26. Id. t. 4 p. 34.

La même p. l. 28 Id. t. 5 p. 104.

La même p. l. 30. Id. t. 3. p. 480.

Page 407 *ligne* 2. Id. t. 3. p. 479.

La même p. l. 5. Herrera. M. L. V. t. 10. p. 172. 173.

La même p. l. 7. Id. t. 10 p. 374.

La même p. l. 9. Description de la Livonie, p. 283.

La même p. l. 13. Rec. de Voyages, t. 5. p. 71.

La même p. l. 16. Journ. des Sçav. t. 6. p. 16.

La même p. l. 18. M. L. V. t. 8. p. 233.

La même p. l. 20. Voy. de Misson. t. 1. p. 185.

La même p. l. 23. Voyage de Tavernier aux Indes Or. t. 2. p. 111.

La mêm: p. ligne 26. Rec. de Voy. t. 5. p. 72.

La même p. ligne 30. Conquête du Perou, par de Zarate, t. 1. p 61.

P. 408 *l.* 2. Id. p. 62.

La même p, lign. 5. Rec. de Voy. t. 4. p. 38.

La même p. l. 9. Id. t. 4. p. 329.

La mém p. l. 11. Fernand Mendez Pinto, p. 845.

La mém p. l. 13. M. L. V. t. 1. p. 284.

La mém p. l. 16. Id. t. 11. p. 336.

La même p. l. 18. La Hontan, t. 2. p. 138.

La même p. l. 22. Conquête du Mexique, par de Solis, t. 1. p. 377.

La même p. l. 28. M. L. V.

La même p. l. 30. Id. t. 10. p. 471.

Page 409 *ligne* 2. Rec. de Voy. t. 1. p. 468.

La mêm p. l. 5. Republ. des Lettres, Octobre 1685. p. 1173.

La mém p. l. 7. M. L. V. t. 11. ou 15. p. 309.

La même p. l. 10. Voy. de Thevenot au Levant, p. 315.

La mém p. l. 14. Repub. des Lettres, Avril 1688. p. 397.

La mém page, ligne 17. M. L. V. t. 12. p. 124.

La même p. ligne 22. Journal des Sçavans, t. 12. p. 175.

La même p. l. 25. Rec. de Voy. t. 3. p. 708.

La même p. l. 28. M. L. V. t. 13. p. 249.

La même p. l. 30. Id. t. 14 p 116.

Page 410, *ligne* 6. Fernand Mendez Pinto, ch. 98. & 201. M. L. V. t. 4. p. 15.

La même p. ligne 11. M. L. V. t. 13. p. 90. Marc Polo, liv. 1. c. 39.

La même p. l. 14. Voyage de Chardin, p. 94.

La même p. ligne 20. Hist. des Incas, l. 1. c. 19. M. L. V. t. 11. p. 355.

La même p. l. 27. Rec. de Voy. t. 3. p. 455.

Page 411 *ligne* 3. M. L. V. t. 8. p. 368.

La même p. l. 6. Oratius Tubero, t. 12. p 403.

La même p. l. 10. Journal des Sçavans, t. 12. p. 90.

La même p. l. 18. Journal des Sçavans, t. 2. p. 473.

La même p. l. 21. Mendez Pinto, ch. 210. M. L. V. t. 8. p. 225.

La même p. ligne 25. Voyage de Tavernier aux Indes Orientales, t. 2. p. 365.

La même p. l. 28. Memoires de Trev. Mars 1702. p. 24.

P. 412 . 2. M. L. V. t. 12. p. 167.

La même p. l. 5. Voyage de Chardin, p. 78.

La même p. l. 10. Clem. Alex. liv. 6. Strom. M. L. V. t. 8. p. 441.

La même p. . 12. Religion des Banians, p. 88.

La même p. l. 15. Voy. de Tavernier aux Indes. t. 2. p. 184.

La même p. . 21. Bibliotheque universelle. t. 9. p. 398.

La même p. l. 28. M. L. V. t. 11. p. 413.

La même p. l. 30. Rec. de Voy. p. 89.

P. 413 *l.* 4. Jours Canic. p. 325.

La meme p. l. 6. Republ. des Lettres, Avril 1688. p. 398.

La même p. l. 8. Conquête du Perou, par de Zarate, t. 1. p. 16.

La même p. l. 10. Id. ibid.

La même p. l. 12 Histoire des Flibustiers, t. 1. p. 283. 284.

La même p. . 14. Id t. 2. p. 310.

La même p. l. 17. Religion des Banians, p. 88.

La même p. ligne 20. Rec. de Voy. t. 1. p. 467.

La mém. p. l. 22. Id. t. 2. p. 513.

La même p. l. 25. La Hontan, t. 2. p. 127.

La même p. l. 30. M. L. V. t. 8. p. 264.

Page 414 *ligne* 2. Id. t. 7. p. 162.

La même p. l. 5. Id. t. 11. p. 266.

La même p. l. 9 Id. t. 10. p. 29.

La même p. l. 12. Id. t. 10. p. 475. Jean Leon, l. 3. Afriq.

La même p. ligne 13. M. L. V. t. 12. p. 31. Mendez Pinto.

La même p. l. 16 M. L. V. t. 14. p. 51.

La même p. l. 19. Memoires de Trev. Mars 1702. p. 22.

La même p. l 22. M. L. V. t. 14. p. 378.

La même p. l. 26. Fernand Mendez Pinto, p. 343.

La même p. l. 30. Id. p. 416. ou 466. Voy. de Dellon, p. 197.

Page 415 *ligne* 3. Conquête du Perou, par de Zarate, t. 1. p. 64.

La même p. ligne 11. M. L. V. t. 7. p. 177.

La même p. l. 14. Id. t. 12. p. 212. 213

La même p. l. 22. Republique des Lettres, Octobre 1685. p. 1105.

La même p. l. 25 Bartholin. Journ. des Sçavans, t. 4. p. 202.

P. 416 *l.* 2. M. L. V. t. 11. p. 110. Strabon. Ariſtote.

La même p. l. 5. M. L. V. t. 11. p. 95.

La même p. ligne 8. Id. t. 9. p. 207. Lucien.

La même p. ligne 10. Voy. de Dumont. t. 2. p 211.

La même p. l. 14. Ambroiſe Paré. Voy. de Miſſon. t. 2. p. 349.

La même p. l. 17. Voyage de Miſſon. t. 1 p. 17.

La même p. l. 21. Marcellus Donatus, liv. 2 des Hiſtoires admirables Medicinales, ch. 1. Hiſt. admir. tom. 1. p. 1. 2. &c.

La même p. l. 26. Hiſt. admir. t. 1. p. 52.

La même p. l. 27. Id. p. 88.

La même p. l. 30. Id. p. 808. Cardan de la ſubtilité.

P. 417. *l.* 2. Hiſt. univerſ. des Voyages p. 17.

La même p. ligne 24. Voy. de Dumont, t. 3. p. 235.

P. 418 . 7. Id. t 3. p. 235 M. L. V. t. 11. p. 234.

La même p. l. 20. Fernand Mendez Pinto, p. 350.

Pag 419 *ligne* 1. Jean Baptiſte Porta Napolitain, liv. 4. de ſa Phyſionomie humaine, ch. 12. ſect. 3. Hiſt. admir. t. 1. p. 35.

La même p. l. 7. Recueil de Voyages,

t. 4. p. 344. Struys, t. 1. Journal des Sçavans, t. 9. p. 257. Jours Canic. p. 115. Marc Paul.

La même p. l. 11. Diction. de Trev.

La même p. . 20. Journ. des Sçav. t. 7. p. 41.

La même p. l. 22. Zacutus Medecin, in Prax. Med. Obs. 4. p 5. M. L. V. t. 7. p. 244.

La même p. l. 28. Tite-Live. Jours Canic. p. 101.

La même p. l. 29. Jours Canic. p. 101.

P. 420 *l.* 1. Marc Paul. Oderic. Jours Canic. p. 104.

La même p. l. 1. Mela. Solin. Fulgose. Jours Canic. p. 97. 98.

La même p. l. 2. Journal des Sçavans. t. 13. p. 370.

La même p. l. 8. Repub. des Lettres, Février 1688. p. 181.

La même p. l. 16. M. L. V. t. 9. p. 92.

La même p. l. 22. Pline. Jours Canic. p. 107.

La même p. l. 23. M. L. V. t. 9. p. 159. Aul. Gel. Solin. Jours Can. p. 107. 108.

La même p. l. 26. Aul. Gel. Jours Canic. p. 108.

La même p. l. 28. Id. p. 97. 98.

Page 421 *ligne* 2. Voy. de Misson. t. 1. p. 24.

La même p. l. 9. Journal des Sçavans, t. 1. p. 540.

La même p. l. 16. M la. Jours Canic. p. 638. 134.

La même p. l. 20. Id. p. 334.

La même p. l. 21. Stenon. Journ. des Sçav. t. 2. p. 121 Jours Canic. p. 421. 422.

La meme p. l. 24. Pline. Jours Canic. p. 369.

La même p. l. 29. Joſeph, Jeſuite. Jours Canic. p. 288.

P. 422 *l.* 1. Journ. des Sçav. t. 5. p. 134.

La même page, l. 5. De Lery p. 267.

La même p. ligne 9. Jours Canic. p. 641.

La même p. ligne 11. Voyage de Lionnel Vaffer. p. 223.

La même p. l. 23. M. L. V. t. 11. p. 288.

La même p. ligne 29. Id. t. 12. p. 124.

P. 423 *l.* 5. Jours Canic. p. 312.

La même p. l. 7. Id. ibid. Pline.

La même p. l. 14. Id. p. 304.

La même p. l. 18. Krantz. Jours Canic. p. 314.

La même p. ligne 24. Id. p. 310. Solin.

La même p. ligne 28. Quint Curſe. M. L. V. t. 3. p. 205.

Page 425 *ligne* 2. Jours Caniculaires, p. 516.

La même p. ligne 4. Journ. des Sçav. t. 7. p. 38.

La même p. l. 6. Rec. de Voy. t. 2 p. 205.

La même p. l. 9. Jours Canic. p. 812.

Page 426 *ligne* 18. M. L. V. t. 7. p. 191.

Page 427 *ligne* 1. Oviedo hist. liv. 14. c. 8. M. L. V. t. 7. p 190.

La même, ligne 5. Kircher. Journ. des Sçav. t. 2 p. 395.

La mem. p. ligne 17. Jours Canic. p. 297.

La même p. ligne 22. Id. ibid. Saint Augustin.

P. 428 *l.* 3. Rec. de Voy. t. 1. p. 583. Jours Canicul. p. 280.

La même p. ligne 17. Jours Canicul. p. 465.

La même p. ligne 19. Pline, liv. 7. c. 2. M. L. V. t. 8. p. 430.

La même p. l. 21. Republ. des Lettres, Avril 1689. p. 330.

La même p. l. 26. Voy. de Thevenot au Levant p. 62.

Page 429 *ligne* 16. M. L. V. t. 9 p. 23.

Page 430 *ligne* 6. Hist. admir. t. 1. p. 235.

La même p. ligne 19. Strabon. Jours Canic. p. 411.

La même p. ligne 23. Id. 227.

La même p. ligne 28. Hist. admir. t. 1. p. 52.

Page 431 *ligne* 1. Cardan, liv. 8. de la Diversité de choses, ch. 43. Hist. admir. t. 1. p. 236.

La même p. l. 2. Journ. des Sçav. t. 6. p. 287.

La même p. l. 4. M. L. V. t. 12. p. 99.

La même p. l. 5. Journal des Sçav. t. 4. p. 273.

La même p. l. 7. M. L. V. t. 11. p. 2. 11. 12.

La même p. l. 9. Journal des Sçav. t. 12. p. 265.

La même p. l. 14. Id. t. 13. p. 169.

La même p. l. 16. M. L. V. t. 4. p. 173. Jours Canic p. 437. 438. 441. 119. Alex. ab Alex. Journal des Sçav. t. 12. p. 88.

La même p. l. 21. Albert le Gr. Jours Canic. p. 395. 394. S. Aug.

La même p. l. 26. Jours Canic. p. 328.

La même p. l. 29. La Hontan. t. 2. p. 163.

P. 432 *l.* 2. Jours Canic. p. 327.

La même p. l. 5. Id. p. 474.

La même p. l. 7. Id. p. 329.

La même p. l. 9. Id. p. 229. Strabon.

La même p. l. 11. Rec. de Voy. t. 1. p. 279.

La même p. l. 14. Journal des Sçav. t. 13. p. 24.

Page 434 *ligne* 3. Jours Canic. p. 20.

La même p. l. 5. Hist. admir. t. 1. p. 47.

La même l. 6. Id. p. 52.

La même p. l. 8. Surius. Jours Canic. p. 5. Pline.

La même p. l. 11. Id. p. 6. Pline.

La même p. l. 13. Id. p. 40. Hist. admir. t. 1. p. 53. 55. 56. 57. 63.

La même p. l. 16. Jours Canic. p. 41.

La même p. l. 18. Id. p. 45.

La même p. l. 21. Id. p. 225. Aristote.

La même p. l. 23. Fernand Mendez Pinto, p. 333. Jours Canicul. p. 37. 38. 36. Recueil de Voy. t. 4. p. 352. Journal des Sçav. t. 12. p. 53. & t. 11. p. 82. Madognetus Surius

La mem p. l. 27. Cardan, *de Rerum varietate.* Hist. admir. t. 1. p. 433.

La même p. l. 29. Plutarque. M. L. V. t. 11. p. 156.

La même p. l. 30. Heraclite chez Diogene Laërce. M. L. V. t 9. p 162.

Page 435 *ligne* 1. Journal des Sçav. t. 5. p. 193.

La même p. l. 3. Id. t. 12. p. 381. & t. 14. p. 392. Republique des Lettres, Juin 1686. p. 735. Jours Canic. p. 441.

La même p. ligne 6. Republique des Let-

tres, Août 1686. p. 955.

La même p. ligne 8. Voyage de Tavernier aux Indes, t. 2. p 424.

La même p. l. 10. Albert le Gr. Jours Canic. p. 129.

La même p. l. 12. Journ. des Sçav. t. 9. p. 337.

La même p. l. 16. Voyage de Misson, t. 2. p. 171.

La même p. l. 19. Torquemade, en sa premiere Journée. Hist. admir. t. 1. p. 237. M. L. V. t. 3. p. 189. Tite Live. Pline. Aul. Gel. Jours Canic. p. 126. Montagne. S. Augustin.

La même p. l. 21. Voyage de Misson. t. 2. p. 73.

La même p. l. 23. Id. t. 2. p. 74.

La même p. l. 27. Jours Can. p 648.

La même p. l. 29. Voy. de Misson, t 3. p. 90.

Page 4·6 *ligne* 3. Jours Canic. p 534.

La même p. l. 5. Denis d'Halicarnasse. liv. 7. M. L. V. t. 3. p 61.

La même p. l. 7. Journaux des Sçav. t. 7. p. 108.

La même p. l. 9. Pline, liv. 10. c. 22. M. L. V. t. 5. p. 156.

La même p. l. 11. Memoires de Trev. 1701. p. 287.

La même p. l. 14. Pline. Jours Canic. p. 352.

La méme p. l. 16. Tite-Live. M. L. V. t. 3. p. 189. Memoires de Trevoux. Octobre 1703. p. 1882.

La méme p. l. 18. Jours Canic. p. 324.

La meme p. l. 19. Id. p. 406. 405.

La méme p. l. 22. Id. p. 402. Thevet. De Lery, p. 158.

La méme p. l. 23. Voyage de Misson, t. 1. p. 18.

La méme p. l. 25. Tite-Live. M. L. V. t. 3. p. 189.

La méme p. l. 26. De Lery, p. 18.

La méme p. l. 29. Journal des Sçavans, t. 12. p. 21.

Page 437 *ligne* 1. Voyage du Pere Tachard à Siam, t. 1. p. 52. 53. Jours Can. p. 511.

La méme p. l. 2. Voy. de Lionnel Vaffer, p. 237.

La méme p. l. 5. Jours Canic. p. 507.

La méme p. l. 7. Conestaggio, liv. 9. Hist. port. Thuan. l. 5. & 15. Hist. M. L. V. t. 9. p 16. 23. 24. Aubigné, t. 3. p. 158.

La méme p. l. 11. Journal des Sçavans, t. 13. p. 466.

La méme p. l. 18. Diodore. Jours Canic. p. 399.

La méme p. l. 20. Struys. Journal des Sçavans, t. 9. p. 258.

La même page, ligne 23. M. L. V. t. 10. p. 17.

La même p. ligne 25. Id. t. 10. p. 301. Pline.

La même p. ligne 27. Id. tom. 7. p. 185. Philostrate.

La même p. ligne 29. Journ. des Sçav. t. 10. p. 17.

Page 438 *ligne* 1. M. L. V. t. 9. p. 389.

La même p. ligne 3. Journal des Sçavans t. 2. p. 425.

TABLE
ALPHABETIQUE
Des Noms des Auteurs citez dans la Clef.

ABraham Milius.
Acosta.
A. D. Auteur d'un petit Traité de l'ame des Bêtes.
Albert le Grand.
Aldroandus.
Alexandre d'Alexandrie.
Ammian Marcellin.
Anaxagore.
Antonius Diogene.
Apollonius, Rhodien.
Argensola.
Aristote.
Athenée.
D'Aubigné.
Saint Augustin.
Aulu-Gelle.
Bacon.

Barry.
Bartheme.
Bartholin.
Saint Baſile.
Beauplan.
Belon.
Beſſon.
* Bibliotheque univerſelle.
* Bons mots, en deux Volumes, impreſſion d'Hollande.
Buchanan.
Cardan.
Caſſiodore.
Ceſar de Federici.
Chardin.
Choiſi (Monſieur l'Abbé de)
Ciceron.
Clement Alexandrin.
Coneſtaggio.
Cortez.
Damaſcius.
Dandini.
Dapper.
Dellon.
Denis d'Halicarnaſſe.
* Deſcription de la Livonie.
* Dictionaire univerſel de Trevoux.
Diego de Torrez.
Dighby.
Diodore.

Diogene

Diogene Laërce.
Dion Chryſoſtome.
Dioſcoride.
Dom Antoine de Solis.
Dom B. de las Caſas.
Dumont.
Elien.
Eſchines.
Euſebe.
Faber, Jeſuite.
Fernand Mendez Pinto.
Le Fevre.
Figueroa.
Flacourt.
Florus.
Frodoard.
Fulgoſe.
Garcilaſſo de la Vega.
Gaſſendi.
Genebrard.
Giacomo Zanoni.
Goëz.
Du Gouz.
Guillaume de Paris.
Hallius.
Henry Lord.
Heraclite.
Herbere.
Herodote.
Herrera.

* Hiſtoires admirables.
* Hiſtoire des Avanturiers ou Flibuſtiers.
* Hiſtoire des Cherifs.
* Hiſtoire des Incas.
* Hiſtoire univerſelle des Voyages.
Hooch.
La Hontan.
Jarric.
Jean-Baptiſte Porta.
Jean Leon.
Saint Jerôme.
Joſeph.
Joſeph, Jeſuite.
* Journaux des Sçavans, impreſſion d'Hollande.
Iſidore.
Juſte Lipſe.
Kircher.
Krantz.
De Lamotte-le-Vayer.
Langius.
De Lery.
Lionnel Vaffer.
Lombard Megabenus.
Macrobe.
Madognetus.
Maffée.
Maimbourg.

Marc-Paul.
Marmol.
Marcellus Donatus.
Martini.
Matthiole.
Maximus.
Mela.
* Memoires de Trevoux.
Miſſon.
Mizauld.
Mocquet.
Monconys.
Montagne.
Mutian.
Nicephore.
Nicolas Damaſcene.
Nicolo Conti.
Odoardo Barboſa.
Odorico.
Olaüs.
Ortelius.
Oviedo.
Paré.
Paul Lucas.
Pauſanias.
Petrarque.
Philoſtrate.
Photius.
Pierre Dam.
Pigafetta.

Pietro de la Valle.
Platon.
Plempius.
Pline.
Polybe.
Polydore Virgile.
Pythagoriciens.
Quint Curſe.
Ramuſio.
* Recueil de Voyages, en cinq Volumes, impreſſion d'Hollande.
* Republique des Lettres.
Sagard.
Segebert.
Simon Maiole d'Aſt.
Socrate.
Solin.
Sophocle.
Spon.
Stalpart.
Stenon.
Strabon.
Struys.
Suidas.
Surius.
Le Pere Tachard.
Tavernier.
Du Tertre.
Tertullien.
Theophraſte.

Theopompe.
Thevenot.
Thevet.
Thomas Gage.
De Thou.
Tite-Live.
Torquemade.
Trigault.
Triſmegiſte.
Velſchius.
Vincent.
Vives.
* Voyage de Danemarc.
Xiphilin.
Zacutus.
De Zarate.
Zonare.

Page 424 *ligne* 3. du Livre de *Mital.* Scenes ajoûtées pour la Comedie intitulée *les Riches & les Pauvres.*

****

SCENE I.

FRINDRE riche Avare. MARKRAVE riche Uſurier.

FRindre. Que vous êtes heureux ! vôtre argent ne demeure jamais inutile.

Les Enfans de famille viennent ſans ceſſe vous demander du ſecours, & ils ne vous manquent jamais de parole. Vous prêtez ſur gage avec tant de ſuccès, que vos Appartemens ſont magnifiquement meublez, ſans qu'il vous en coûte un ſol. Vous gagnez même ſur les autres Uſuriers, plus que vous ne leur faites gagner. Pour moi, il s'en faut bien que je ſois auſſi heureux.

Markrave. Qu'avez-vous à vous plaindre ? vos Coffres ſont pleins. Rien ne vous réjoüit plus, que d'y voir un grand nombre de ſacs bien remplis, de les vuider de temps en temps; non pas pour dépenſer l'or & l'argent qu'ils contiennent; car vous vous en donnez bien de garde; mais pour le voir, pour le conſiderer, pour en compter & peſer les eſpeces. C'eſt là le plus grand plaiſir que vous puiſſiez avoir. Encore une fois, qu'avez-vous à vous plaindre ?

Frandre. Mais ils n'augmentent point cet or & cet argent, que je conſerve dans mes Coffres.

Markrave. Mais il ne diminuë point, il fait toûjours pour vous un objet, qui charme vos yeux, par ſa groſſeur, quand vous le regardez ! Cela eſt ſi vrai, que vous vous refuſez tout à vous-même, de

peur de le rendre plus petit, par quelque dépenſe; & ainſi, felicité pour felicité, vous êtes auſſi content de la vôtre, que je le ſuis de la mienne.

Frindre. La vôtre augmente tous les jours, pendant que la mienne reſte toûjours la même; & c'eſt ce qui fait mon chagrin.

Markrave. Que ne donnez-vous un peu d'air à vôtre argent, ſi vous voulez qu'il fructifie? Vous l'étouffez, il ne peut rien produire.

Frindre. Si je le faiſois ſortir, il ne reviendroit peut-être pas.

Markrave. Dites plutôt, que ſi vous le faiſiez ſortir, vous le perdriez de vûë pour quelque temps, & que c'eſt là ce qui vous tient; car vous voulez abſolument voir beaucoup de ſacs amaſſez enſemble; c'eſt là vôtre paſſion dominante. Pour moi, j'aime à faire circuler le mien. Quelque petit que ſoit le chemin qu'il fait dans ſa circulation, il revient toûjours chez moi, beaucoup plus gros qu'il n'étoit.

Frindre. Je vous l'avouë, je voudrois bien auſſi, que le mien, pût groſſir; mais je crains ces voyages.

Markrave. Voulez-vous le faire voyager avec le mien? j'y conſens.

Frindre. Oh, comme le vôtre eſt plus accoûtumé à cet exercice, il pourroit aller plus vîte que le mien, le laiſſer derriere lui, & ainſi l'abandonner, au hazard de s'égarer, & de ne pouvoir plus retrouver ſon chemin.

Markrave. Gardez-le donc, & ne vous plaignez plus.

****

SCENE II.

VROQUE, Riche. DERIN, Pauvre.

V*Roque.* Vous autres miſerables Artiſans, vous ne ſongez qu'à vôtre interêt.

Derin. Si les Riches vouloient y ſonger pour nous, nous n'y ſongerions pas tant nous-mêmes.

Vroque. Tu raiſonnes, je crois!

Derin. Il eſt vrai, Monſieur, que je parle raiſonnablement; eſt-ce que cela eſt défendu aux Pauvres?

Vroque. Retire-toi; tu n'as plus rien à me demander; je t'ai donné ce qu'il te faut.

Derin. Mais, Monſieur, vous me rognez dix ſols.

Vroque,

Vroque. Voilà-t-il pas bien de quoi, pour faire tant de bruit !

Derin. Ce n'eſt rien pour vous ; mais c'eſt beaucoup pour moi.

Vroque. Qu'une ame mercenaire m'eſt odieuſe !

Derin. Un Riche doit dix ſols à un Pauvre, & ne veut pas les lui donner. Lequel des deux, je vous prie, a l'ame la plus mercenaire ?

Vroque. Retire-toi, te dis-je.

Derin. Si vous ne me les donnez, je raiſonnerai encore. Cela vous fâchera ; car il me paroît, que vous n'écoûtez pas volontiers la raiſon.

Vroque. Tien ; les voila ; mais à condition que je te les rabattrai ſur le premier ouvrage.

Derin. Mais à condition auſſi, que vous me permettrez de parler raiſon.

SCENE III.

CRUINQUE, Riche impitoyable.
CHRECHE, Riche compatiſſant.
GUEX, Pauvre.

CRinque. Va-t-en.

Guex. Hé, Monſieur, ſecourez-

moi dans ma misere.

Cruinque. Va, laisse-nous en repos.

Guex. Je n'ai pas de pain.

Cruinque. Travaille pour en gagner.

Guex. Je ne demande pas mieux, que de travailler, mais je n'en trouve pas l'occasion.

Cruinque. C'est que tu ne la cherches pas; parce que tu n'es qu'un fainéant.

Chreche. Hé, Monsieur, si vous ne voulez pas faire du bien à ce malheureux, du moins ne l'insultez pas. Ne souffre-t-il pas assez par sa misere, sans que vous augmentiez sa peine par vos rebuts, vos mépris & vos reproches?

Cruinque. Vous croyez donc que ces drôles-là souffrent?

Chreche. N'est-ce pas être dans un état fort souffrant, que de manquer du necessaire? Comme vous ne sentez point de misere, vous ne pouvez pas avoir pitié des miserables.

Cruinque. Je lui ai donné hier.

Chreche. Mais comme il faut qu'il mange encore aujourd'hui, il a encore besoin qu'on lui donne.

Guex. Je meurs de faim.

Cruinque. Oh, laisse-moi en repos, avec ta faim. Souffre-la, tu es né pour la souffrir, & non pas pour m'importuner.

Chrech. Hé, ayez pitié de cette dure necessité, qui l'oblige d'essuyer tous vos réproches. Persuadez-vous, qu'il faut que la misere le presse & l'accable, puisque la honte & la timidité ne sont pas assez fortes pour l'empêcher de vous importuner. Devez-vous être surpris de le voir si impatient dans sa faim ; vous qui vous emportez si souvent contre vos Domestiques, lorsqu'ils ne vous servent pas aussi promptement, que vôtre appetit le demande ? Combien de fois vous ai-je vû en colere, quoique vous sçûssiez que dans un moment vous alliez appaiser cette faim, qui vous rendoit de si mauvaise humeur ?

Guex. Je suis encore tourmenté d'autres maux, que de la faim.

Cruinque. On ne te croira pas sur ta parole ; car les gens de ta sorte mentent si volontiers, qu'il ne faut pas trop se fier à ce qu'ils disent.

Chreche. A vous dire le vrai, je ne suis pas étonné, en vous voyant si dur, de ce que les Pauvres sont quelquefois menteurs. Ils seroient plus sinceres, si les Riches étoient plus charitables. Il est certain que cet homme est pauvre. Cela ne devroit-il pas suffire pour vous exciter à lui donner ?

Cruinque. Puisque vous avez de si beaux sentimens en sa faveur, que ne lui donnez donc vous même ?

Chreche. C'est mon dessein ; & je l'execute de tout mon cœur. Je souhaite que mon exemple vous excite à en faire autant. (*Il donne au Pauvre.*) Tien, mon ami.

Cruinque. (au Pauvre.) C'est pour lui & pour moi qu'il te donne.

****

SCENE IV.

PRAPRA, Pauvre. AMXO, autre Pauvre. POAM, troisiéme Pauvre.

PRapra, que j'aimerois à donner si j'étois riche !

Amxo. Je m'imagine aussi, que je serois grand donneur, si j'avois de quoi.

Poam. Vous seriez peut-être tous deux comme les Riches, vous ne donneriez pas plus qu'eux. La liberalité vous paroît à present la plus belle chose du monde, parce que vous avez besoin qu'on l'exerce envers vous.

Amxo. Cela pourroit être.

Prapr. Je voudrois bien que la fortune nous mît en état d'en faire l'épreuve.

Poam. C'eſt-à dire, que tu voudrois bien, qu'on te donnât tant de choſes, que tu puſſes auſſi donner à ton tour. Mais tu prendrois peut être tant de goût à recevoir, que tu ne voudrois plus faire autre choſe.

Amxo. Pourquoi veux tu juger de la ſorte ?

Poam. C'eſt que l'uſage de ce que je te dis eſt ſi general, qu'il n'y a que l'experience, que je voudrois vous voir faire de ce que vous promettez, qui pût m'engager à juger autrement.

****

SCENE V.

ZOARNE, Pauvre. ANCZIDE autre Pauvre.

ZOarne. J'ai entendu, ſans qu'on me vît, une converſation de Riches, où l'on nous accommodoit de toutes manieres, nous autres Pauvres.

Anczide. Apparemment ces manieres ne nous étoient pas favorables.

Zoarne. Ils parloient de nous, comme d'animaux d'une eſpece differente de la leur.

Anczide. Il eſt vrai, que la plûpart

des Riches ne se peuvent persuader, que les Pauvres soient des hommes comme eux.

Zoarne. Aussi, nous méprisent-ils si fort, qu'il n'y manque rien.

Anzide. Aussi, sommes nous bien hargneux à leur égard.

Zoarne. Ils s'en plaignent souvent.

Anzide. Pourquoi s'en plaindre ? Peuvent-ils attendre autre chose de la conduite qu'ils gardent envers nous ? Nôtre sensibilité à leurs mépris & à leurs insultes, leur devroit faire apercevoir, que nous ne sommes pas si bêtes qu'ils le pensent.

Zoarne. Oüi, mais nous sommes Pauvres, & ils sont Riches ; & à leurs yeux la pauvreté a beaucoup l'air de la bêtise.

SCENE VI.

ORBRAS, Pauvre. BRIMOUL, autre Pauvre.

ORbras. Que la fortune m'est cruelle !

Brimoul. Di plutôt, que tu as été cruel à toi même, puisque c'est ta paresse qui t'a réduit dans la misere, dont

tu te plains ; car tu n'as jamais voulu rien faire.

Orbras. Et toi, tu n'es gueux, que parce que tu en as trop fait.

Brimoul. Comment l'entends tu ?

Orbras. Demandes-en l'explication aux Academies de Jeu, aux Femmes & aux Cabarets.

Brimoul. Il est vrai, que j'ai dépensé de grands biens ; mais je les avois gagnez par mes travaux. Pour toi, tu n'as fait aucune dépense, parce que tu n'as pris aucune peine pour avoir dequoi en faire.

Orbras. He bien, l'un ne revient-il pas à l'autre ? t'en reste-t-il plus qu'à moi?

Brimoul. Mais je ne me plains pas comme toi de la fortune.

Orbras. Je m'en plains, parceque c'est l'ordinaire des Gueux comme nous.

Brimoul. On l'accuse bien des fois, sans qu'elle ait aucun tort.

Orbras. C'est qu'elle fait si souvent du bien à ceux qui ne le meritent pas, que je crois avoir droit à ses faveurs, aussi-bien que plusieurs autres.

Page 432 *ligne* 19. du Livre de *Mital.* Scenes ajoûtées pour la Comedie intitulée *les Revenans.*

SCENE I.

BISNOIX apparoît à GOAILLE sa femme, prête à se remarier à un homme, dont il étoit extrêmement jaloux pendant qu'il vivoit.

B*isnoix.* Arrête là.

Goaille. Ah, c'est vous mon mari! Est ce que vous n'êtes pas mort?

Bisnoix. Tu crains que je ne sois pas mort, malheureuse! mais je ne le suis que trop.

Goaille. L'êtes-vous tout de bon?

Bisnoix. Ne me fais plus, cruelle, une question qui me tourmente; car je sçai à quel dessein tu me la fais.

Goaille. Je ne vous entends pas.

Bisnoix. Songe au mariage que tu projettes, & tu m'entendras bien.

Goaille. Moi me marier! hé, à qui?

Bisnoix. Autre question fatigante! J'y vais pourtant répondre. A qui? à *Dablis*; celui que je t'avois prié en mourant, de ne voir jamais.

Goaille. A *Dablis !*

Bisnoix. A *Dablis.* Tu me le fais repeter, parce que tu aimes à entendre souvent le nom de l'objet de tes amours.

Goaille. Puisque vous êtes mort, que vous importe-t il ? Vous m'avez quittée le premier ; que ne vous teniez vous ici ? je n'aurois pas songé à un autre.

Bisnoix. Songe à d'autres, je te le permets ; mais du moins renonce à celui-ci.

Goaille. A force de vous être montré jaloux à son égard, vous m'avez engagée à croire, qu'il falloit qu'il fût aimable, puisque vous craignez tant que je ne l'aimasse. Depuis vôtre départ, j'ai trouvé en effet, qu'il merite bien que je l'aime.

Bisnoix. Quoi, Scelerate, tu as l'impudence de me parler de la sorte !

Goaille. Vous êtes bien colere pour un mort ! Je pensois qu'il ne se trouvoit point de bile chez les ombres.

Bisnoix. Les ombres ne sont pas sans ressentiment.

Goaille. Mais heureusement elles ne peuvent se faire sentir ; car autrement dans la fureur où je vous vois, vous ne vous en tiendriez pas au bruit, si vous pouviez faire pis.

Bisnoix. Ma chere Epouse, je t'en prie,

ſois fidelle à ta promeſſe.

Goaille. La mort rompt tous les engagemens; vous le ſçavez.

Biſnoix. Quoi, encore! tu perſiſtes dans ton deſſein!

Goaille. Il faut que les morts n'ayent pas de grandes affaires dans l'autre monde, pour venir ici s'amuſer ainſi à tourmenter les vivans!

Biſnoix. Tu veux donc abſolument épouſer *Dablis?*

Goaille. Reſtez, ſi vous voulez, je vous prierai de la Nôce. Quoique vous ſoyez une ombre, vous ne lui ferez point d'ombrage; il n'en ſera pas, je vous en aſſûre, jaloux. La querelle que vous me faites, m'engagera à prendre une précaution dans le Contract, c'eſt qu'il me ſera permis de me remarier à qui je voudrai, ſi, comme vous, il part de ce monde avant moi.

Biſnoix. Mépris, infidelité, inſulte, raillerie; voilà donc tout ce que j'ai à eſperer de toi!

Goaille. Je ne vous inſulte point, ni ne vous raille, ni ne vous mépriſe, ni ne vous ſuis infidelle. Je vous dis ſeulement, qu'en même temps que vous êtes devenu ombre, le vent a emporté ma promeſſe.

Bisnoix. Mais pourquoi me la faisois-tu donc cette promesse, si ce n'étoit pas pour la tenir ?

Goaille. Il me paroissoit que vous ne la demandiez, qu'afin de mourir tranquillement ; je vous aimois trop, pour ne pas contribuer à vôtre repos, y mettant si peu du mien.

Bisnoix. Si tu m'aimois, pourquoi ne m'aimes-tu plus ? Pourquoi en aimes-tu un autre ?

Goaille. Je vous aime à present, comme l'ombre d'un homme que j'ai aimé ; & à present aussi, j'aime cet autre, comme un homme qui est quelque chose de plus qu'un ombre. Redevenez homme comme lui, je vous aimerai peut-être autant.

Bisnoix. Peut-être ! Peut être ! Peut-être ! Ah quel cruel peut-être ! Ce peut-être m'engage à te quitter pour toûjours.

Goaille. Ne revenez point, je vous prie ; car je n'ai point d'autre chose à vous dire.

Bisnoix. Si je pouvois revenir comme une furie, pour te tourmenter, tu me reverrois bientôt ici.

Goaille, (*seule.*) De quoi s'avisent ces ombres de Maris, de venir tourmenter encore ici leurs Femmes ! N'en ont-elles

pas assez été tourmentées pendant qu'ils vivoient ? S'ils gardoient au sortir de ce monde, encore une Jurisdiction sur elles, certes elles aimeroient presque autant en sortir avec eux. Il s'en faudroit bien que leurs deüils fussent aussi enjoüez, qu'ils le sont.

****

SCENE II.

ANGRUANE, Vieille, apparoît à TURTAFE, faux Devot, pour lui reprocher les conseils qu'il lui avoit donnez sur le Testament qu'elle avoit fait.

ANgruane. Me voici, *Turtafe.*

Turtafe. Oh Ciel ! C'est *Angruane* !

Angruane. Oüi, c'est *Angruane*, qui vient te dire qu'elle a à present les yeux ouverts, quoique tu ayes pris soin de les lui fermer.

Turtafe. Il est vrai que je vous les ai fermez ; mais parce qu'il n'y avoit plus rien en vous pour les animer.

Angruane. Di, que c'est aussi, parce que tu avois obtenu de moi, par le testament que tu m'as conseillé de faire, ce que tu souhaitois depuis long-temps.

Turtafe. Vous y ai-je forcée ?

Angruane. Tes patelinages ont produit ſur moi le même effet que la violence auroit pû produire.

Turtave. Je n'avois que de bons deſſeins.

Angruane. Bons pour toi & pour ceux de ta cabale ; mais mauvais pour ceux à qui la nature exigeoit de moi que je fiſſe du bien.

Turtafe. Ce bien ſe ſeroit peut-être tourné en mal pour eux, par le mauvais uſage qu'ils en auroient fait.

Angruane. C'eſt un peut-être ; mais il n'y a point de peut-être dans la diſtribution que je leur en devois faire ; il eſt conſtant que le devoir m'y obligeoit.

Turtafe. C'eſt une choſe faite ; je n'y vois point de remede.

Angruane. J'y vois du remede, moi. Donne ces biens à ceux, à qui je les devois donner.

Turtafe. La Juſtice de ce monde-ci m'en diſpenſe.

Angruane. Reſſouviens-toi, que la Juſtice de l'autre monde ne t'en diſpenſe pas, mais plutôt, qu'elle te l'ordonne, & que tu y reſteras bien plus long-temps, que dans celui ci. Je te laiſſe avec cette remontrance. Adieu.

SCENE III.

HOMERE apparoît à ASTHEME, pour se mocquer des interpretations & des Commentaires qu'il avoit faits sur ses Ouvrages.

HOmere. Parle-moi, *Astheme.*

Astheme. Qui êtes vous ?

Homere. Quoi tu ne devines pas qui je suis ! Cela m'étonne, puisque tu as même deviné ce que je pouvois penser.

Astheme. Expliquez-vous.

Homere. Je suis *Homere.*

Astheme. Vous êtes Homere ! J'en suis fort aise. Vôtre apparition m'épouventoit ; mais je ne crains plus rien ; car j'espere que la bonne idée que j'ai donnée de vous, me mettra à l'abri de tout le mal que peut faire un Revenant.

Homere. Ne fai pas tant valoir, je te prie, l'idée que tu as donnée de moi. Elle ne me convient point, puisque je n'ai eû jamais les desseins que tu m'attribuës.

Astheme. Si vous ne les avez pas eûs, vous les pouviez avoir.

Homere. Grand-merci. Comme j'en

pouvois aussi avoir de mauvais & de ridicules, pour peu qu'il te fût venu en pensée de me les attribuer, tu m'en aurois, sans doute, fait l'Auteur.

Astheme. Ne me faites pas querelle, sur ce qui n'est pas arrivé. Il suffit, que vous devez être content de ce qui est fait.

Homere. Moi content ! Compte que je ne me fais aucun honneur de ce qui ne m'appartient pas. Di, que tu as plutôt cherché à te contenter toi-même par tes inventions, qu'à me faire plaisir.

Astheme. Ça, parlons, sans nous fâcher. Entre nous, M. l'Ombre, n'est-il pas vrai que vous aviez besoin de ces inventions, pour vous faire valoir dans des temps si éloignez du vôtre ? Un peu de de mystere bien imaginé, a admirablement bien racommodé grand nombre de vos manieres, que l'on auroit bien eû de la peine à goûter.

Homere. Qu'appelles-tu manieres difficiles à goûter ? Di à tes Contemporains, qu'ils n'ont qu'à s'imaginer être dans les temps & dans les lieux où je les ai publiées, & sans doute, ils les goûteront. Si je les avois écrites selon leurs usages, ce seroit alors qu'ils auroient sujet de me traiter de ridicule.

Astheme. Hé bien, quand vous devriez vous mettre en fureur contre moi; je vous soûtiens que si l'on n'avoit pris tous les soins, dont vous vous plaignez, pour vous faire valoir, à peine resteroit-il quelque memoire de vous.

Homere. Je sçai pourtant, que chez toi, l'antiquité est comptée pour beaucoup.

Astheme. Cela est vrai; mais, c'est parce que quelques Modernes celebres se font une affaire essentielle de lui donner du prix; sans vanité & sans reproche, j'en suis du nombre; & vous m'avez plus d'obligation, que vous ne prétendez.

Homere. Je ne prétens point en effet t'en avoir. Je suis d'un temps, où l'on n'étoit point si masqué, que dans le tien. Je ne demande à paroître que tel que je suis. Laisse-moi dans mon naturel, & ne me fai pas penser des choses qui ne me sont jamais venuës dans l'esprit.

Astheme. Ce qui est écrit, est écrit; je ne me retracterai pas.

Homere. Que ne disois-tu donc aussi de mes Livres; ce qui est écrit, est écrit, sans y ajoûter des Gloses qui me font méconnoître à moi-même?

Astheme. Encore une fois. Je ne me dédirai pas.

Homere. C'est qu'en te retractant, il iroit trop du tien ; tant il est vrai, comme je te l'ai déja dit, que, par tes Commentaires, tu as bien moins travaillé, pour me faire honneur, que pour te rendre toi-même recommandable. Puisque je n'ai point de retractations à attendre de toi, j'apparoîtrai à tant de gens pour les dissuader de ce que tu as écrit, que tu seras encore plus appellé menteur, que moi rêveur.

Asthene. Apparoissez tant qu'il vous plaira ; j'y consens. Ma brigue est si forte, qu'on vous fera passer, malgré vous, pour plus habile que vous n'êtes.

SCENE IV.

GOMMALTE, Riche maltôtier apparoît à DIPROGUE, dissipateur des gros biens qu'il lui avoit amassez.

G*ommalte.* Mon fils ?

Diprogue. Qu'est-ce que je vois ! c'est, je croi, mon pere !

Gommalte. Tu me reconnois donc pour ton pere ? Mais j'ai de la peine à te reconnoître pour mon fils !

Diprogue. Pourquoi donc, mon pere ?

Gommalte. Considere ta conduite ; & tu connoîtras pourquoi. J'ai travaillé toute ma vie, pour amasser de gros biens, & tu employes toute la tienne à les dissiper.

Diprogue. Hé, mon pere, soit dit entre nous ; l'acquisition de ces gros biens ne vous a pas coûté tant de peines que vous dites. Quelques traits de plumes ont eû grande part à cette acquisition.

Gommalte. Mais seras-tu assez heureux pour en acquerir d'autres par de semblables traits de plumes, afin de remplacer ceux que tu dépenses ?

Diprogue. Le Métier que vous faisiez, vous attiroit l'indignation des Peuples ; & moi, je tâche de détruire cette indignation, en répendant par mes dépenses ce que vous avez laissé ; & ainsi je fais des restitutions.

Gommalte. Quel raisonnement pour le fils d'un homme qui sçavoit si bien raisonner sur ses interêts !

Diprogue. Je suis encore jeune, mon pere ; je raisonnerai peut-être dans la suite comme vous.

Gommalte. En vain raisonneras-tu, si le temps & la faveur ne secondent pas tes raisonnemens. Avec mes gros biens, tu pourrois te passer de l'un & de l'autre.

Diprogue. Vous vous approchez bien près de moi, mon pere ! vous me faites peur !

Gommalte. Tu me fais peur toi-même, tant tu me parois extravagant. Quoi ! je te destinois une Robe, & je te vois une Epée !

Diprogue. Ah, vive l'Epée, mon pere, quand on a de gros biens !

Gommalte. Dis plutôt ; meurent les gros biens, quand on a comme toi, une Epée ! Te voilà donc enfin devenu petit Maître !

Diprogue. Avec les petits Maîtres que je frequente, j'apure ma naissance.

Gommalte. Avec eux tu prodigue mes biens ; quand tu n'en auras plus, ils ne te regarderont, que comme un faquin.

Diprogue. Oh, vous ne les connoissez pas si bien que moi.

Gommalte. Tu ne les connoîtrois pas, comme tu dis, si j'avois, comme toi, fait connoissance avec eux.

Diprogue. Ce sont de braves gens ; ils me font de toutes leurs parties.

Gommalte. Tu les paye ces parties ; il faut bien que tu en sois.

Diprogue. Peut-on trop payer un tel honneur ?

Gommalte. Paye, paye, puisque tu le-

veux. Je te reviendrai voir. Alors, ſans doute, tu parleras autrement.

****

SCENE V.

GURSPE apparoît à CUESPE, ſon Medecin.

GUrſpe. Quoi! tu as peur de l'apparence d'un mort, *Cueſpe*, toi qui as tant fait mourir de tes malades!

Cueſpe. Vous m'inſultez mal à propos.

Gurſpe. Tu m'as bien plus mal à-propos fait ſortir du monde.

Cueſpe. Qui êtes-vous?

Gurſpe. Je ſuis Gurſpe, celui que tu as fait devenir mortellement malade, à force de lui donner des remedes pour le guérir d'un mal qu'il n'avoit pas.

Cueſpe. Ah, c'eſt vous, Gurſpe!

Gurſpe. Oüi, c'eſt moi-même.

Cueſpe. Vous m'accuſez de vôtre mort avec bien de l'injuſtice! N'avois-je pas plutôt interêt de vous ſouhaiter une longue vie, puiſque vous me payiez ſi bien pour vous la conſerver?

Gurſpe. Cela peut être. Ce n'eſt pas aſſez de ſouhaiter bien faire; il faut ſçavoir en effet faire bien.

Cuespe. Je suis habile en conjectures, comme tous les autres de ma Profession; mais je ne suis pas infaillible.

Gurspe. Que ne laissois-tu agir la nature ? tes conjectures ne la valent pas.

Cuespe. Oh, la nature ! la nature ! voilà le discours ordinaire de nos ennemis. Et cette nature, dites-moi, n'a-t-elle pas souvent besoin d'être secouruë ?

Gurspe. Et di moi aussi ; tes conjectures sont-elles des secours sûrs dans ses besoins ? Si tu ne sçais pas absolument ce qu'il lui faut, ne peut il pas arriver, que tu la détruiras, en pensant la secourir ?

Cuespe. Cela peut arriver ; mais quoiqu'il en soit, il faut pour la consolation d'un Malade, lui ordonner des remedes; c'est absolument pour cela, qu'il nous fait venir.

Gurspe. Si tu n'es pas sûr, ordonne lui, pour le contenter, des choses qui ne puissent du tout lui nuire.

Cuespe. Vous raisonnez en ombre. Si vous aviez un corps, vous feriez encore comme vous avez fait ; vous voudriez sentir les remedes agir sur vous, pour esperer guérison.

Gurspe. J'aime donc mieux rester Om;

bre, que d'être encore le plastron de tes conjectures.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monseigneur le Chancellier, *La Clef de Mital, avec les Additions*: Et n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'Impression. Fait à Paris ce quatorziéme Juillet mil sept cens huit.

FONTENELLE.

Le Privilege general est au commencement du Volume de Mital.

Universitas
BIBLIOTHECA

CATALOGUE

Des Livres imprimez, & qui se trouvent chez CHARLES LE CLERC, *Quay des Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la Toison d'or.*

Mital, ou Avantures incroyables, & toute-fois, *& cætera.* in-douze. Ces Avantures sont contenuës en quinze Relations d'un Voyage tout rempli d'un tres-grand nombre de differentes sortes de Prodiges, de Merveilles, d'Usages, de Coûtumes, d'Opinions & de Divertissemens. Tout y est nouveau, amusant, surprenant & extraordinaire. Cet Ouvrage est unique dans son espece, dans son projet, dans son dessein & dans son execution. 2. l.

Suite de Mital, ou Avantures incroyables, & toute fois, *& cætera.* Contenant la Clef, & plusieurs autres nouvelles Pieces. 15. s.

La Langue, nouvelle Edition, augmentée d'une Table & d'une Lettre Cri-

tique, in-douze, deux Volumes. Le dessein de cet Ouvrage, c'est de donner par des Reflexions courtes, fortes & vives, des Instructions qui apprennent à toutes sortes de personnes, comment il faut regler sa Langue dans le commerce de la vie civile, & d'inspirer par l'exemple, la pratique des instructions qu'on a données. On l'a déja traduit en Flamand. 4. l.

La veritable Religion, cherchée & trouvée, in-douze. Nouvelle Edition. Cet Ouvrage convient à tout le monde. *Primò.* A ceux qui n'ayant point de Religion, ou qui en ayant tres-peu, doivent en faire la recherche, pour la trouver. *Secundò.* A ceux qui en ayant beaucoup, souhaitent être instruits des moyens de la faire trouver à ceux qui la cherchent. 1. l. 10. s.

Pieux sentimens sur les Attributs de Dieu, ou Exercice de la Pieté la plus parfaite pour tous les jours du mois, seconde Edition, revûë, corrigée & augmentée, in-douze. 1. l. 5. s.

Oraison de Ciceron pour la Loy de Manilius. Traduction nouvelle; avec des Remarques Historiques & Geographiques, & des Explications sur tous les endroits difficiles, où l'on peut apprendre facilement les Regles de l'éloquence. 15. s.